

Les femmes qui courent sont incorrectes

Roman

Laurence Vagnier



Marie court.

Marie court pour échapper au monstre qui la poursuit. La silhouette massive et fatale ressemble à l'ogre des contes, celui qui franchit des ravins et des rivières à l'aide de ses bottes de sept lieues. Cet ogre-là, en haillons, pue la crasse et sa pestilence rattrape Marie dans sa fuite. Vagabond, scélérat de grand chemin, il allonge ses foulées pour l'agripper entre ses tenailles et la renverser, l'écraser, la broyer et pire encore.

Marie court avec la panique qui lui tord le ventre. Elle allonge ses foulées, pousse de toutes ses forces sur ses jambes, glisse entre les arbres qui plombent d'obscurité le chemin déserté où plus personne ne passe à cette heure tardive. De chaque côté de cet interminable corridor, la forêt s'assombrit et plonge vers l'entrée de l'enfer, impénétrable fouillis de taillis et de branches emmêlées, entrelac de buissons et de troncs écroulés, amas glissants de feuilles brunes, débris du dernier hiver, rongées par la pluie, la neige, les fauves. Un enfer de terreur où son poursuivant la précipitera si elle ne parvient pas à le distancer.

Marie court et sait que son salut réside dans les réserves de ses muscles et dans la résistance de son souffle. Pour éviter l'horreur, elle doit courir plus vite que l'homme à l'odeur infecte, aux bras avides.

Elle court depuis que, regardant machinalement derrière elle avec une inquiétude intuitive, elle a vu la masse hideuse se précipiter vers elle à la vitesse d'un boulet de canon. Comprenant immédiatement le danger pire que ses plus terrifiants cauchemars, elle a commencé à courir pour ne plus s'arrêter.

Elle réussit à faire un nœud dans la largeur de sa jupe pour la retrousser et courir plus vite. Sa besace tressaute contre sa taille. Elle porte des chaussures parfaitement plates, s'arrêtant à la cheville, et dont la souple découpe facilite sa course. Elle pousse très loin son élan, déploie ses jambes sur toute leur longueur – et elle les a longues. Elle halète et respire un grand coup malgré le point de côté qui sourde en son flanc, comprend confusément qu'elle doit respirer différemment, prend trois interminables inspirations, expire trois fois, dompte son souffle. Le point de côté s'estompe. Derrière elle, le monstre halète.

Elle accélère, tout son corps projeté vers l'avant va chercher la distance. La fatigue gagne ses mollets, ses cuisses, son corps tout entier qui jamais n'a été sollicité pour un effort aussi long et aussi éprouvant. Un fossé barre le chemin : elle prend son élan et saute, retombe victorieuse de l'autre côté. Dix secondes plus tard, elle devine à un bruit de branchettes cassées et à un grognement de rage que l'ogre a raté son saut, dérapant peut-être sur les restes de feuilles de l'hiver dernier, ou se prenant les pieds dans une racine tordue. Il perd de précieuses secondes à se relever pendant que Marie accélère encore. Son corps lui obéit, son souffle se discipline.

Le poursuivant à nouveau dressé sur ses pattes éructe bruyamment et reprend sa course. Loin devant, elle savoure chaque pouce de terrain gagné, comprend que le monstre fatigue, devine l'irrégularité de sa respiration, déduit que sa brutale convoitise s'effiloche devant plus rapide que lui. La chute, provoquant peut-être quelque douleur, le dépit de voir la proie espérée hors de portée, le souffle qui lui manque, ont raison de son envie de dévorer la gamine blonde qui court plus vite que lui.

Et pendant qu'il hoquette, crache et bave de colère, Marie file comme le vent. Chaque foulée la rend plus réceptive à la détente de ses muscles, à la force de ses mollets, à l'ampleur de ses poumons, chaque effort la rend plus consciente de sa puissance et de son endurance. Elle maîtrise chaque parcelle de son corps qu'elle sent en parfaite harmonie avec le ciel et les nuages et avec la terre tout entière. Elle sait le danger écarté et discerne les éclaircies qui annoncent la sortie de la forêt, mais elle court toujours, se lançant le défi malgré la fatigue d'aller jusqu'à ce chêne qui dépasse les autres, puis jusqu'à ce fourré d'épineux, puis jusqu'au bout de ce chemin à peine tracé. Alors que les sous-bois s'ouvrent sur une prairie où glissent les derniers rayons du soleil, elle parie qu'elle pourra courir encore jusqu'au village dont la ligne se découpe dans le ciel orange.

Ses jambes s'alourdissent, sa course peine, mais elle garde les yeux fixés sur la ligne et ne s'arrête pas.

Marie comprend qu'elle aime courir.

Chapitre 1

« Je sentais que tout mon corps était une joie, que le mouvement était une joie. La réussite et se sentir forte et courageuse est aussi important pour les femmes que pour les hommes. »

Kathrine Switzer

Le crépuscule s'installe quand Marie entre dans la boulangerie, un peu essoufflée, un peu échevelée, le cœur battant trop vite.

- Où t'as encore traîné, ma fille, tu vois pas qu'il fait presque nuit ?
- Désolée, maman, j'ai dû rentrer à pied. Mon vélo a un problème, je l'ai laissé là-bas.

Françoise, derrière son comptoir, les mains sur les hanches, est épouvantée par l'irresponsabilité de cette gamine. Avaler à pied les kilomètres qui séparent la ville de leur tranquille village, abandonner la bicyclette que ses parents ont réussi à lui payer, risquer sa vie s'il prenait envie à l'ennemi de rôder par ici...

- Quel problème ?
- Les freins, je sais pas bien. Je demanderai demain au mari de Bernadette de regarder, il était pas là aujourd'hui.
- Et la fille avec qui tu rentres d'habitude, elle a fait comment ?
- Eugénie est partie avant moi, elle finissait plus tôt.

L'interrogatoire lui pèse, mais elle y répond posément sans montrer son impatience.

- T'es passée par où pour rentrer ?

Elle rougit, marque un temps d'arrêt, puis reprend, sur le ton le plus naturel qu'elle trouve pour ne pas attiser l'inquiétude de sa mère :

- Par la forêt, ça va plus vite.
- Par la forêt, gronde Françoise ! Ma pauvre fille, pense donc à tout ce qui peut arriver dans la forêt !

Françoise, une forte femme aux poings sur les hanches, au visage qui vire au rouge, vitupère contre l'inconsciente, incapable de réaliser qu'en pleine guerre le danger guette derrière chaque bosquet, qu'un casque à pointe dépasse de chaque buisson, que la cruauté de l'ennemi ne connaît pas de limites. Sans compter un autre souci :

- Et comment tu comptes aller travailler, demain, avec ton vélo resté là-bas ?
- J'irai à pied, je partirai plus tôt. Je prendrai la grand-route.

La boulangère soupire. Les temps sont trop durs pour qu'elle se fâche aussi fort que les folies de sa fille le méritent. Cette guerre qui n'en finit pas, leur fils qui les laisse sans nouvelles depuis des semaines, de quoi imaginer le pire. Elle sait juste qu'il est quelque part dans la Somme, là où déferlent les tirs ennemis. Pendant ce temps cette gamine lui joue des tours en rentrant à pas d'heure après une traversée de la forêt pire que dans les tranchées. Oui, ça donne envie de lui mettre une paire de claques, mais Françoise baisse les bras d'avance. A quoi bon s'échauffer contre elle, car qui sait si dans une semaine, un mois, Marie ne sera pas la seule enfant qui lui reste ?

- Enlève déjà tes chaussures, dit-elle enfin d'une voix plaintive, elles sont toutes crottées. Redescends m'aider pour le dîner, je vais fermer la boulangerie. Et regarde-toi un peu, comment t'es coiffée...

Marie défait ses lacets et prend à la main ses chaussures pleines de terre, promettant de les nettoyer avant de se coucher – et elle sait qu'elle a intérêt à ne pas oublier pour calmer les angoisses de sa mère, qui si elle n'a pas explosé de colère devant son retard peut très bien se rattraper et se mettre à lui crier dessus, comme ça, sans raison, sans prévenir, avec aigreur, vindicte. Elle traverse le fournil et file par l'escalier qui le sépare de la cuisine, monte à sa chambre, ferme sa porte, balance à terre sa besace et se jette sur son lit, s'étire, bat des jambes, des fourmillements dans les mollets – non, pense-t-elle, pas des fourmillements, encore moins de la fatigue, mais, au contraire, un genre de plénitude, de bien-être, de satisfaction, comme si elle ne venait pas de courir un danger pire que tout ce qu'elle a rencontré jusqu'à présent.

Pas si grave, finalement, que l'individu la poursuive à travers bois pour lui faire subir d'innommables sévices – elle se doute bien de ce qu'avait en tête le vagabond crasseux, à seize ans on n'est pas si naïve, et on reconnaît le mal, le mâle, même sous un tas de haillons et traînant une pareille puanteur. Elle sait maintenant qu'elle peut lui échapper en le battant à la vitesse et en l'écrasant sur la distance.

Elle sait qu'elle peut courir plus vite qu'un homme.

Regarde un peu comment t'es coiffée, a dit sa mère. Elle se remet debout, se regarde dans la glace, le teint marqué, un peu rougi peut-être, au moins sa mère n'a pas remarqué sa figure colorée. Des mèches folles sortent des grosses tresses blond-roux qu'au matin elle rassemble en chignon sur sa nuque – chignon écroulé sous l'effet de la course, les épingles à cheveux hérissées ou manquantes, certaines ont dû finir quelque part sur le chemin.

Elle s'étire encore, les bras, les jambes, respire à fond. Oublié, l'ogre sorti de l'enfer, dissipée la panique au ventre. Ne reste que la satisfaction éprouvée en sortant de la forêt, le plaisir rare d'avoir dompté sa peur et poussé son corps vers ses limites – et gagné son pari.

Et puis... comment avouer à sa mère que son vélo va bien ? La vérité c'est qu'elle l'a prêté pour la soirée au trop beau Jules, apprenti chez l'imprimeur, un grand gaillard blond à peine plus âgé qu'elle, en tout cas pas encore l'âge de partir à la guerre et ça vaut mieux. Jules qui la contemple depuis la rue avec des yeux émerveillés comme s'il imaginait déjà sa belle paradant dans l'une de ces merveilles de robes immaculées qu'elle aide à réaliser à l'atelier de Betty. Depuis les premières tentatives d'approche du grand blond et leurs amorces hésitantes de conversation, leur relation glisse lentement vers le moment où leur mutuelle et irrésistible attirance ouvrira sur d'autres portes, plus mystérieuses, plus incertaines – plus dangereuses.

Ce jour-là Jules rêvait de filer, loin de Dole, pour une mystérieuse destination et un spectacle inavouable, hélas sans moyen de s'y rendre. « Un combat de boxe, a-t-il expliqué à Marie, aujourd'hui en fin d'après-midi, je rêve depuis toujours d'en voir un ! » Oui mais... comment franchir les dix kilomètres ou plus qui séparent Dole du bourg où se tient le combat ? Alors même que son patron accepte de le laisser spécialement partir plus tôt !

- C'est quoi, cette histoire de boxe ?
- Marie, je n'ai jamais vu de combat de boxe et je veux faire de la boxe comme tu ne peux pas imaginer. Tout ce que j'en connais, c'est les comptes-rendus dans *L'Auto* – quand je réussis à récupérer un numéro. C'est ma chance, ce combat, même à dix kilomètres d'ici, mais comment y aller ?

Marie n'écoutant que la supplique muette dans les yeux de son soupirant, se dit que même si elle rentre à pied, ça lui fera bien moins de chemin à parcourir que lui avec ses dix kilomètres. Elle cède à ses inavouables sentiments et prête son vélo à son presque fiancé... Jules éperdu de reconnaissance enfourche l'engin, garantit qu'il rentrera à Dole avant la nuit noire, et fonce comme le vent en envoyant un baiser à Marie qui en rougit d'émotion. A charge pour lui de rapporter le vélo sans faute le lendemain matin, avant même que la journée de travail ne commence.

- Marie !

Sa mère appelle d'en bas, elle doit redescendre sans tarder. Elle refait son chignon en tirant bien sur les mèches folles, la vision de cette chevelure prisonnière l'attriste, comme à chaque fois qu'elle pique les épingles. Elle préférerait relâcher son imposante et lourde parure dorée et la laisser flotter librement sur ses épaules comme un amas de bijoux éblouissants et rares. Jules la voudrait ainsi, elle s'en convainc au point d'imaginer les mains du garçon s'acharnant sur les épingles et faisant s'écrouler le chignon, enfouissant son visage dans la masse douce et lisse, et un étrange tremblement la parcourt des pieds à la tête à cette pensée impure.

Françoise a fermé la boulangerie et lui désigne la table, signe qu'il lui revient de mettre le couvert, pour trois personnes, comme chaque soir. Et comme chaque soir elle ressent un pincement au cœur en pensant à son frère, dont les nouvelles se font rares, de quoi alimenter

la tristesse et les angoisses. Son frère, son Jean, elle l'imagine quelque part dans la Somme, sortant en conquérant d'une de ces tranchées confinées qu'il décrivait quand ses lettres arrivaient plus souvent. Elle le voit, brandissant sa baïonnette et mettant en joue l'ennemi incapable de résister à tant de bravoure, décimant les rangs adverses avec un inégalable courage, félicité pour ses exploits par tous les généraux de toute l'armée française. Il reviendra, se dit-elle en disposant les trois assiettes, cette sale guerre se terminera et il reprendra sa place dans le cercle familial, à cette table, sous la lampe que maman allume le soir, et il nous racontera ses hauts faits de chevalier vainqueur.

Pendant ce temps, Françoise affairée fulmine contre les dernières clientes, des retardataires arrivées au moment où elle fermait, alors que ces femmes-là ne font rien de leur journée...

Retour de son père. Chaque soir, Etienne Morand cède au rituel de la bière partagée avec sa bande de vieux amis au café du village Les vieux amis, ceux qui restent, ceux qui n'ont pas été mobilisés, trop âgés pour l'être, comme lui, à qui ses cinquante ans ne permettent pas de rejoindre le front. Son fils a répondu, lui, à l'appel de la patrie, Jean qui se bat contre le Boche à des lieues de son foyer. Après la bière, Etienne Morand regagne sa boulangerie à huit heures tapantes, dîne entre sa femme et sa fille, et dès neuf heures, au fond de son lit, ronfle comme l'artisan rompu à la tâche qu'il est, celui qui se lèvera bien avant l'aube pour façonner son pain. Ce soir Françoise sert à son mari et à sa fille une tourte cuite dans le four de la boulangerie. Parfumée, goûteuse, même si elle contient plus de feuilles de chou que de morceaux de lard.

- Tu ne manges rien, s'étonne son mari ?

Les yeux de Françoise se remplissent de larmes, lé déprime du soir. Etienne sait que la pensée de son fils au loin la dévore, et qu'elle ne vit que pour le jour où Jean regagnera le cocon familial.

- Tu n'as rien appris de nouveau, demande-t-elle ?

- Les Russes ont signé un traité pour sortir de la guerre.

Marie fronce les sourcils. Outre que cette guerre est la plus cruelle et la plus meurtrière qui se puisse imaginer, et qu'elle risque de lui prendre son frère adoré, elle est aussi la plus compliquée et la plus indémêlable. Entre le nombre de pays à rejoindre le conflit, les alliances qui se font et se défont, les frontières qui bougent au gré des batailles, des occupations et des annexions, Marie ne comprend rien. Entre les causes de la guerre, les stratégies des Etats, les forces en présence et le déroulement des opérations, elle n'arrive plus à suivre depuis longtemps. Tout ce qu'elle retient, c'est que les Allemands sont positionnés sur une partie du territoire français, dans le nord et dans l'est, pas bien loin de leur Jura, que malgré les offensives répétées une guerre d'usure immobile et dévastatrice s'est installée, que les Etats-Unis d'Amérique sont rentrés en guerre eux aussi. Mais les Russes ?

- Il y a eu une révolution en Russie, explique son père, à la fin de l'année dernière. Les bolcheviks ont renversé leur tsar et installé un nouveau gouvernement. Ils veulent faire la paix.
- Alors la guerre est finie ?

Etienne Morand esquisse un pauvre sourire. La guerre se termine pour les Russes qui reconnaissent leur défaite. Pas pour les Français ni les Allemands. Et les discussions du soir entre les chopes de bière et les cigarettes n'ont livré aucune information inédite sur la tournure que prendra cette sale guerre après plus de quatre ans de combats et le retrait des Russes. Etienne Morand laisse tomber sa fourchette, regarde dans le vide. Lui aussi pense à son fils. Marie se crispe sur le manche de ses couverts, mâche longuement ses bouchées de tourte. Soir après soir, seule entre ses parents, elle est bousculée par la dureté des temps, l'incertitude de l'avenir, la place vide de l'absent. Mais Marie résolument optimiste se projette loin en avant, rêve d'un autre monde, sans carnage ni violence ni désespoir, où Jean partagera le repas du soir avec sa famille. Son père tourne la tête vers elle :

- Ta journée s'est bien passée, ma fille ?

Elle acquiesce, la bouche pleine. Pas question de raconter l'épisode de la forêt, ni sa course folle. Ni cette histoire de vélo. Toutes ses journées se passent bien, si ce n'était la guerre. Marie aime son métier. Depuis deux ans, elle travaille, apprentie à l'atelier de robes de mariée de Bernadette Petit, en ville. La boutique s'appelle pompeusement *Betty – Robes de mariée*, et la façon dont Bernadette déforme son prénom porte toujours Marie à sourire. La toute première fois où Marie, encore enfant, venue faire des achats en ville avec sa mère, est passée devant la boutique, elle est restée bouche bée, un moment hors du temps, saisie d'admiration, devant les fabuleuses créations étalant en vitrine, dans une étincelante blancheur, des cascades de tulle, des rangées de volants, des débordements de dentelles fragiles. Ça, c'était avant la guerre. Mais comme l'amour transcende la politique et les conflits, que malgré la guerre et les privations on se marie encore, et peut-être à cause de la guerre, que les fiancées veulent éblouir leurs amoureux en revêtant une robe unique entre toutes, et que Bernadette cherchait une nouvelle apprentie, en 1916 Marie a franchi le seuil de ce palais des contes d'où sortent des merveilles plus lumineuses que la robe couleur de soleil de Peau d'Ane. Bien sûr, au vu du faible nombre de mariages, la demande de robes de mariée ne fait que chuter, et les toilettes confectionnées chez Betty, loin de la magnificence d'antan, reflètent la modestie et la sobriété que l'époque exige. Marie en profite pour se former au mieux sous les conseils avisés de Bernadette.

Bernadette qui ne cesse de lui promettre qu'après la guerre, la courbe des mariages grimpera en flèche, qu'elle devra embaucher des ouvrières par dizaines pour répondre à des besoins toujours plus importants, que l'atelier croulera sous le travail. Et surtout, que la victoire

garantira l'approvisionnement en matières somptueuses venues des quatre coins du monde, soieries, dentelles, nacre, perles... Après la guerre, la boutique étincellera de féériques éclats. Eugénie, la meilleure amie de Marie, a eu moins de chance. Elle travaille à quelques dizaines de mètres de là, dans un autre atelier de couture qui se contente de produire les tenues de tous les jours taillées dans des étoffes banales, de stricts manteaux, des robes fonctionnelles, des corsages sans fantaisie, et même de ces tabliers de grosse toile bleue ou brune qu'on enfile pour les basses tâches ménagères. Toute la journée, Eugénie découpe, assemble, coud dans des couleurs tristes des vêtements sans ornements ni fanfreluches, tandis que Marie plane en plein rêve.

Rapidement Bernadette a conclu que Marie possédait des doigts magiques, et la considère comme la plus douée des apprenties passées chez elle. A longueur de journée Marie manipule les rouleaux de tissu qui subsistent d'avant-guerre. Ses doigts d'or font voler l'aiguille pour créer des jours et des festons, cousent à points minuscules des ourlets invisibles et fixent des entrelacs de rubans le long des cols et des manches. Ils accrochent aux voiles et aux corsages les derniers exemplaires des minuscules éclats de cristal et même des perles, alignent ce qui subsiste des stocks de tout petits boutons de nacre. Tu iras loin, ma belle, répète régulièrement Bernadette, surtout depuis que Marie s'est mise à dessiner elle-même des robes, sur son temps de pause, ou le soir. Elle ne les propose pas encore aux futures mariées qui préfèrent les collections parisiennes, singulièrement amaigries depuis plusieurs années, mais compte bien améliorer son coup de crayon pour dépasser la simple reproduction des modèles sur catalogue. Et elle noircit des cahiers entiers avec ses projets de plus en plus sûrs et originaux. Elle ira loin, Marie, après la guerre...

Par chance, Françoise non plus ne se lance pas dans le récit des aventures de sa fille, pour ne pas inquiéter son mari qui croule sous suffisamment de soucis, l'approvisionnement, le chauffage, et n'a pas remarqué l'absence du vélo. Le repas terminé, la cuisine rangée sous les directives de sa mère, Marie remonte à sa chambre et accomplit les gestes machinaux du coucher. Allume une chandelle, se déshabille, verse un peu d'eau dans la cuvette de faïence pour un minimum de toilette, enfile sa chemise de nuit et s'étend en étirant tous ses membres, juste pour le plaisir de sentir ses muscles délicieusement relâchés. Avant de s'endormir, elle se repasse les images de sa course folle, le tunnel des arbres, le chemin défilant sous ses foulées de plus en plus longues, son poursuivant qui disparaît jusqu'à devenir un point lointain. Oublie la boule de panique qui lui dévorait les entrailles. Demain, pour rejoindre la boutique de Bernadette, elle se réveillera plus tôt, reprendra le même trajet coupant la forêt pour gagner du temps plutôt que la grand-route, pour une traversée sans risque et sans nouveau poursuivant cornu et velu surgissant des fourrés. Et si jamais quelque diable jaillit du fond de l'enfer, elle courra si vite qu'elle le laissera loin derrière avec ses détestables intentions. Marie s'endort.

Levée avant l'aube, elle s'étire en chemise devant sa fenêtre, enfle les vêtements de la veille encore mettables, le caraco, les bas, la jupe large, le corsage brodé d'arabesques fleuries, la veste de laine, les chaussures plates. Descend munie de sa besace, comme chaque matin savoure l'exquise odeur du pain juste sorti du four. Dans la chaleur de la cuisine, posés sur la table, des petits pains l'attendent, spécialement préparés pour elle par son père, savoureux et croustillants à souhait. Françoise déjà occupée dans la boulangerie range les pains dans les présentoirs pendant qu'Etienne sort une nouvelle fournée.

- Tu pars bien tôt, ce matin, ma fille, remarque-t-il simplement quand elle va l'embrasser.
- Oui, papa.

Il n'a toujours pas relevé l'absence du vélo. Sa besace en bandoulière, Marie s'éloigne lentement de la maison dans le jour naissant quand sa mère la rappelle :

- Ton chapeau !

Elle tremble. Porte la main à sa tête et réalise la disparition du chapeau bleu en forme de cloche avec lequel elle part chaque matin. La course d'hier a été fatale au chapeau qui a pris son envol sans même que Marie, emportée par sa panique et dans sa fuite, ne s'en rende compte. Elle bredouille, embarrassée, qu'elle l'a oublié chez Bernadette, qu'elle le récupèrera sans faute. Françoise, furieuse que sa fille oublie un si précieux et indispensable accessoire, monte à sa propre chambre, revient avec un autre chapeau moins joli et d'un bleu plus foncé, et en coiffe d'office sa fille confuse.

Sa décence sauvée de justesse, Marie repart en accélérant le pas dans la rue qui coupe en deux le village, entre l'église et la mairie. De plus en plus vite, jusqu'à la bifurcation où elle doit choisir entre le chemin de terre qui va vers la prairie, et celui de graviers qui conduit à la grand-route nouvellement bitumée, quelques kilomètres jusqu'à la ville. Le ciel dégagé traversé de nuées d'oiseaux promet une belle journée, l'horizon orangé laisse pointer un beau bleu vif de printemps.

Marie s'engage sur le chemin de terre.

Elle commence par retirer le chapeau bleu foncé qu'elle glisse dans sa besace. Cale bien son pied dans ses chaussures plates et allonge son pas. Comme la veille, elle fait un nœud à sa large jupe pour éviter toute gêne. Le chemin est boueux, ses pieds accrochent, elle se décide à marcher sur l'herbe, essuie les traces de terre de ses chaussures sur les restes de rosée. Elle allonge le pas, s'émerveille de la longueur de ses enjambées, ne se savait pas si légère. Puis elle prend une impulsion sur son pied droit, bondit dans les airs et retombe loin devant sur le pied gauche, sa besace tressaute et elle la coince avec sa ceinture. Nouvelle impulsion sur le pied gauche. Elle dévie, glisse légèrement sur l'herbe humide, revient à la marche et allonge à nouveau ses enjambées. Derrière elle, le village n'est plus qu'une forme grise et aplatie entre le bleu du ciel et le vert de la prairie. Alors Marie repart, marche plus vite et

reprend une impulsion, pousse du plus fort qu'elle peut sur son pied droit, s'élève vers le ciel et retombe. S'élançait et trouve son rythme, un rythme qu'elle maîtrise de mieux en mieux à mesure qu'elle avale la distance. Instinctivement elle règle sa respiration sur la même mesure que la veille, expire trois fois, inspire trois fois, trois fois dans un sens, trois fois dans l'autre. Marie comprend spontanément que maintenant qu'elle a calé son rythme, qu'elle maîtrise ses jambes et sa respiration, que ses foulées atteignent la bonne longueur, elle ne doit pas forcer, ni accélérer davantage. Nul ne la menace, nul ne la poursuit, inutile d'aller plus vite : elle court, elle ne fuit pas. Elle fixe l'orée de la forêt, loin devant. « Jusque-là », se dit-elle. Elle s'impose de parvenir au groupe d'arbres, masse encore sombre que le jour n'atteint pas, qui marque l'entrée du bois. Après, on verra. Ne pas faiblir. Sans idée des secondes qui défilent, de la distance qu'elle couvre, elle arrive au groupe d'arbres, devine la forêt épaisse et ses dangers, et décide de ne pas s'arrêter. Pourquoi cesser de courir, puisque son corps lui obéit sans rechigner ? Elle remonte le chemin parcouru la veille, retrouve en sens inverse le trajet accompli sous la menace de son poursuivant. Elle écrase la distance, la forêt défile, les arbres se passant le mot pour la regarder. Marie court et se sent infiniment bien, en accord avec l'air qui lui gonfle les poumons, le ciel qui la transporte, la terre qui la porte. Et cette sensation est bien plus forte et bien plus prégnante que la fatigue qui pointe insidieusement, et qu'elle se jure de dominer.

Et si le monstre des bois pointe à nouveau son nez pustuleux derrière un buisson, elle sait qu'elle lui échappera comme la veille.

Marie court jusqu'au moment où elle entrevoit au bout des feuillages qui s'éclaircissent, le dessin gris des faubourgs et les premières maisons. Elle ralentit progressivement tout en maintenant la cadence de sa respiration. Après quelques secondes à décélérer, elle se remet à la marche, inspire et expire profondément, se penche vers l'avant et souffle. Sans s'arrêter de marcher, elle dénoue le nœud de sa jupe et la laisse danser autour de sa taille, libère sa besace, sort le chapeau et le revisse sur sa tête. Étire ses bras, fait quelques moulinets sous les yeux surpris d'un lointain passant. Son visage arbore un immense sourire au moment où elle débouche devant les premiers bâtiments de la rue Haute. Sourire de satisfaction pour avoir reproduit son exploit de la veille. Sourire de plénitude, de joie d'avoir vaincu la fatigue qui n'a pas réussi à s'emparer d'elle. Elle sort son mouchoir, et le glissant sous sa blouse, essuie ses aisselles humides.

La rue Haute glisse vers le centre-ville, interminable, ensoleillée. Marie débouche sur la place encombrée de véhicules en tous genres, en ce jour de marché les cris s'entrechoquent, les bruits montent entre les carrioles et les étals, Marie serpente. Il lui reste trois cents mètres à couvrir dans l'entrelac de la vieille ville jusqu'à l'atelier de Bernadette. Déambulant dans les rues étroites, elle s'imagine l'une de ces hirondelles qui prennent le monde de très haut.

Passant par l'entrée de derrière, Marie constate, soulagée, le retour de son vélo, déposé par Jules contre le mur de la cour, mais songe déçue qu'elle ne verra pas le garçon et ne pourra s'accorder quelques minutes de tendres échanges avec lui. Puis elle pénètre dans le sanctuaire.

Bernadette l'accueille avec son bon sourire, tout en énumérant les urgences du jour, à commencer par la robe de mademoiselle Yvonne Guichard, une grande et belle fille de notable, exigeante et déplaisante comme on n'en fait pas, qui se marie dans pile une semaine. La robe est loin d'être prête car les goûts changeants de la jeune personne trop gâtée contraignent au démontage du plastron de fausses perles pour le remplacer par un panneau de baptiste plissé – une volonté de dernière minute de cette pimbêche capricieuse.

Toute la journée Marie, penchée minutieuse et appliquée sur son délicat ouvrage, découpe, plie et plisse, repasse, bâtit et débâtit, regrettant presque le plastron de perles. Bernadette surveille la progression du travail du coin de l'œil. Des deux ouvrières qu'elle employait, l'une, dévastée par la mort de son mari au front, redoutant d'assumer la charge de ses deux petits, est retournée vivre chez ses parents en Bourgogne. L'autre, dès le début de la guerre, a abandonné le métier et, partie pour la Lorraine, est revenue à de premières amours, proposant des services à des hôpitaux de campagne.

Quand mademoiselle Yvonne Guichard entre chez Betty pour son essayage du jour, accompagnée de sa mère sanglée dans un tailleur violet, bottines et chapeau assorti, Marie dispose la robe sur le mannequin et en étale la jupe pour lui donner un mouvement de vagues du plus bel effet. Au mince sourire arraché à la demoiselle, l'apprentie devine que le pari du panneau plissé est gagné. Elle reconnaît qu'elle est belle, cette Yvonne, avec sa stature altièrè, sa peau de porcelaine, ses yeux clairs comme l'eau vive d'une source. Mais l'arrogance qui ressort de toute sa personne agit en repoussoir. Bernadette suggère de revenir dans trois jours pour le dernier essayage, cette fois avec le voile, une merveille de tulle mousseux qui pourtant laisse sur sa faim Yvonne Guichard. Trop modeste, trop discret, affirme-t-elle, loin de ses rêves de dentelle. Sûr, dit Bernadette après le départ de la mère et de la fille, que la dentelle de Calais ça coule à flots, par les temps qui courent.

- Au fait, demande Marie, son fiancé revient définitivement ?
- Bien sûr que non. Il a huit jours de permission pour se marier, c'est tout.
- Pourquoi n'attendent-ils pas la fin de la guerre ?
- Tu sais, toi, quand elle finira, la guerre ? Ils ne voulaient plus attendre, ils se fréquentent depuis des années avant la guerre, avec son commandant.

Malgré toute l'antipathie que lui inspire la fiancée, Marie compatit au tourment des amoureux séparés, contraints à un mariage en pleine guerre, qui à peine mariés se sépareront à nouveau, qui sait pour combien de temps. Jules, au moins, ne part pas.

Après la pause du déjeuner, Bernadette lui accorde un peu de temps pour se dégourdir les jambes dans la rue, à condition qu'elle ne s'éloigne pas trop. La plupart du temps, elle court jusqu'à l'imprimerie, s'assure que Jules peut se libérer quelques minutes, et s'il le peut, ils se donnent le temps de déambuler le long des vieilles ruelles pavées du centre en parlant de tout et de rien, comme aujourd'hui.

- Des nouvelles de ton frère, demande Jules ?
- Toujours rien, déplore-t-elle.

Elle change de sujet pour éviter les larmes.

- C'était bien, hier soir ?

Il s'exclame, encore sous le coup de l'admiration éperdue qu'il voue aux champions qui se sont produits la veille, et décrit avec force superlatifs l'intensité du combat, l'agilité et la puissance des boxeurs, les rebondissements d'un round à l'autre.

- Tu comprends, si un boxeur tombe au sol et laisse passer dix secondes sans se relever, il a perdu et le combat est terminé. Un round dure trois minutes. Si au bout de douze rounds aucun n'est KO, la victoire se décide au nombre de points marqués. Les gants sont obligatoires, et même les sous-gants...

Marie n'écoute que d'une oreille, amusée, son presque amoureux parler de sa nouvelle passion. Emporté, il continue à étaler ses connaissances pour briller auprès de sa belle.

- Tu sais, la boxe, ça existe depuis l'Antiquité, elle était très populaire dans la Grèce ancienne...

Mais Marie le coupe, taraudée par une pensée soudaine :

- Les femmes peuvent faire de la boxe ?

Il la regarde, stupéfait, incrédule de voir sa belle lâcher une idée aussi hérétique, et éclate de rire :

- Marie, tu rêves, ma pauvre, le sport c'est pas pour les femmes. Surtout pas la boxe ! Et la compétition encore moins !

Vexée, elle se renfrogne :

- Et pourquoi le sport ce serait pas pour les femmes ? Mademoiselle Guichard, qui est venue ce matin essayer sa robe de mariée, fait bien du tennis !
- Le tennis, ça n'a rien à voir, et puis c'est pour les riches, comme ta mademoiselle Guichard !

Il rit encore aux éclats de la sortie incongrue de Marie. Des femmes sur un ring, quel sacrilège ! Les lutteurs antiques ne s'en relèveraient pas ! Marie, déçue par la réaction spontanée de Jules, se rembrunit encore plus, se rappelant que durant ses années d'école, l'institutrice imposait aux filles tous les matins leur quart d'heure de gymnastique. « Pour votre santé, disait-elle ! » Même ayant quitté l'école depuis longtemps, Marie conserve cette saine

pratique. Maussade, elle renonce à raconter à Jules son aventure de la veille, la fulgurance de sa course et la façon dont elle a semé le poursuivant malintentionné. « J'y vais, Bernadette m'attend. »

Et jusqu'à la fin de la semaine, toujours minutieuse et appliquée, elle coupe, assemble et coud, sous le regard bienveillant de Bernadette. Et chaque soir, repart scrupuleusement sur son vélo.

Mais malgré tous ses efforts pour le chasser de son esprit, le trop beau Jules lui trotte dans la tête.

Lorsque le dimanche arrive, sous un soleil resplendissant, après la messe Marie annonce à ses parents qu'elle rejoint des amis du village voisin, à quelques kilomètres, pour un pique-nique. Elle ira à pied, il fait beau, elle en a pour une petite heure de marche le long de la route, elle préfère laisser son vélo à la maison. Françoise commence par bougonner, elle comptait sur sa fille pour du ménage. Marie insiste, rappelle à sa mère qu'elle travaille toute la semaine, sans parler des trajets à vélo, précise qu'Eugénie sera de la partie. Françoise finit par céder, pendant qu'Etienne fait une sieste. Marie délivrée prend la direction opposée à celle de la grand-route qui mène à la ville. A la sortie du village, elle regarde derrière elle, s'assure que personne ne la suit. Elle marche encore quelques centaines de mètres – elle connaît par cœur la route qui relie les deux villages - puis elle cesse de longer la route. Car elle connaît un chemin qui serpente à travers les champs et veut l'atteindre. Le chemin commence derrière un bosquet, elle se glisse derrière les arbres. Devant, elle ne voit qu'une étendue verte et vide, en pente très légère.

Marie retire son chapeau, sa veste, se défait de sa besace, et les cache au fond d'un fourré. Elle se redresse, remonte sa jupe, y fait un nœud, regarde plus loin, là où quelques silhouettes d'arbres se dessinent vaguement sur l'horizon. « Jusque là-bas, se dit-elle. »

Elle commence à courir. Prend de la vitesse. Sa foulée s'affirme, son corps prend le rythme. Elle retrouve les sensations de liberté et de profond bien-être découvertes quelques jours plus tôt. Elle gagne de la distance, les limites du champ se rétrécissent. Elle pousse sur ses jambes, les fait travailler méthodiquement, cuisses, genoux, mollets, son pied droit donne l'impulsion, puis le gauche. Sa foulée s'allonge. Sa respiration colle au rythme de la course, trois fois dans un sens, trois fois dans l'autre. Elle se sent bien.

Arrivée aux limites du champ marquées par la ligne d'arbres maigrichons, elle s'accorde un temps de répit pour souffler, vider ses poumons, étirer ses mollets. Après quelques moulinets des bras, elle repart en marchant en sens inverse, et au bout de quelques mètres reprend sa course. Jusqu'au bosquet, se dit-elle. Autour d'elle la prairie s'étale, bienveillante, attentive à son effort. Elle imagine très loin, au-delà de l'horizon, les gens du village, ou de l'autre village,

qui passent, fourmis impatientes qui ne la voient pas plus qu'elle ne les voit. Elle ignore la distance entre le bosquet du bas et la ligne d'arbres du haut, de même que sans montre elle ignore le temps qu'elle met pour la parcourir.

Le bosquet. Elle se retourne, de l'autre côté du champ la ligne des arbres maigrelets, là où elle se trouvait quelques minutes plus tôt. Elle repart à l'assaut, imaginant son frère, son Jean, quelque part dans la Somme, sortant de sa tranchée et courant vers les positions allemandes. Elle se glisse dans sa peau, se saisit de sa baïonnette, la darde sur l'ennemi pour qu'il comprenne bien qu'elle n'hésitera pas à s'en servir et à prendre sa part de cette guerre impardonnable.

On frappe à la vitrine. Une figure familière s'encadre entre deux mannequins d'osier, celle de Jules qui implore son attention. Marie se détourne un instant de son ouvrage et redresse la tête. Il lui fait signe de sortir. Elle soupire et se lève, passe la moitié du corps à l'extérieur.

- Qu'est-ce que tu veux, demande-t-elle, un rien de mauvaise humeur dans la voix ?

Elle ne lui pardonne pas le ton méprisant sur lequel, quelques jours plus tôt, il a vilipendé les femmes qui s'intéresseraient de trop près au sport.

- Tu as un peu de temps ? On peut descendre vers le canal des Tanneurs, si tu veux.
- J'ai une grosse commande, je sais pas si Bernadette me laissera sortir.
- Je te crois pas, réplique l'amoureux contrit. A t'entendre tout le monde se marie en pleine guerre. T'as pas envie de me voir, c'est tout. Y a quelqu'un d'autre ?

Elle secoue la tête :

- Non, non, j'ai juste trop de commandes. Si tu veux on se voit lundi prochain après le travail.

Elle dit lundi comme elle dirait n'importe quel jour, elle veut le faire attendre, le savoir qui sue pour elle.

- Lundi prochain après le travail, je peux pas. Je commence un entraînement de boxe.

Elle dresse l'oreille :

- Tu vas faire de la boxe ?
- Oui, dans un club qui s'ouvre en ville, ici à Dole. Je suis trop content !

Marie à cette annonce ouvre des yeux ronds : de la boxe en club ! Elle comprend immédiatement ce que ça signifie pour Jules, qui va bénéficier d'un cadre, d'un entraîneur, de conseils et de directives, que la concurrence d'un groupe stimulera, qui se livrera sans entraves et aux yeux de tous à cette nouvelle passion. Tandis qu'elle-même doit se cacher du reste du monde pour courir.

- Je te ferai signe, dit-elle d'une voix blanche, défaite.

Le dimanche suivant, et encore celui d'après, Marie disparaît à nouveau de la vue de ses parents, de ses amis, de ses voisins, pour courir seule dans la campagne environnant le village. Sa mère a beau bougonner, elle finit par admettre les prétextes de Marie.

Elle se délimite des circuits connus d'elle seule, un chemin forestier, une route qui serpente entre les prairies, le tour du petit bois. Le tracé de la rivière. Elle se fait peu à peu une idée des distances, mais sans montre, elle ne peut savoir si elle améliore le temps qu'elle met à relier deux points. Du moins elle sent qu'elle maîtrise de mieux en mieux sa course, ses mouvements, son rythme, son corps. Surtout, elle prend de plus en plus de plaisir à courir. Un plaisir, se dit-elle, une joie. Le mouvement est une joie. Mon corps est une joie.

Seul souci, sa tenue.

Elle s'est débarrassée des jupes larges qui alourdissent et entravent la course. S'introduisant sous le premier prétexte dans la chambre laissée intacte par son frère, elle a discrètement fouillé dans les vêtements qu'il a laissés et trouvé un pantalon de toile pouvant faire l'affaire. Le couper à hauteur des genoux, refaire un ourlet, et le pincer à la taille, autant de tâches qui sont pour elle un jeu d'enfant. Le résultat final se rapproche de ces jupes-culottes larges que certaines femmes enfilent pour faire de la bicyclette, ou alors de ces indécentes tenues de bain gonflées qu'elle voit sur certains magazines. Son ravaudage est autrement plus pratique et confortable que la jupe, même remontée sur les cuisses, pour lui permettre de donner toute sa mesure quand elle court. Et quand il reviendra – car elle ne doute pas qu'il reviendra, Jean aura oublié l'existence de ce pantalon découpé par sa petite sœur.

Bernadette, sans le savoir, lui est venue en aide en lui dénichant une paire de chaussures bien plus adaptées que les gros souliers de tous les jours. Car comment convaincre sa mère de lui acheter une nouvelle paire de chaussures, de vraies chaussures faites pour le sport, avec lesquelles courir plus aisément ? Car Marie n'envisage en aucun cas de révéler ses activités secrètes à sa mère, qui au mieux se récrierait sur leur parfaite inutilité, au pire se répandrait en critiques acerbes sur ces femmes qui prétendent incongrument et en toute impudeur imiter les hommes. Un jour où, à l'atelier, Marie lance au hasard devant sa patronne que ses bottines habituelles lui font mal aux pieds quand elle appuie trop fort sur les pédales de son vélo, Bernadette s'exclame :

- J'ai fait un peu de tennis quand j'avais une vingtaine d'années. Je crois bien que je garde encore chez moi les chaussures que je portais à l'époque. Tu veux les essayer ?

Marie imagine mal Bernadette maniant une raquette de tennis, mais elle imagine très bien les chaussures, que la couturière lui apporte dès le lendemain, des chaussures de toile bleu foncé qui lui vont parfaitement, et peu importe leur usure.

Les dernières créations sorties de chez Betty rivalisent de simplicité et de modestie. Fini, les festons, les galons, les perles et les rubans. Bernadette ne parvient plus à s'approvisionner, ni

en étoffes de qualité, ni en dentelles, ni en accessoires en tous genres, ces détails qui font la somptuosité d'une robe de mariée et la rendent unique. Les soieries du bout du monde n'arrivent plus, les ressources de nacre sont épuisées, les dentelles de Bruges, de Calais ou d'ailleurs ne se fabriquent plus depuis longtemps, il ne sort des usines que des cartouches et des obus. Mais la beauté d'une robe, explique-t-elle couturière, se mesure à autre chose que ce qu'elle reflète et recèle de richesse. La perfection de la coupe, la précision du tombé, la qualité de l'assemblage, et rien n'empêche de libérer son imagination pour y placer d'originales trouvailles qui rendront la robe unique.

Toutes deux disposant avec dévotion sur le mannequin une robe de simple crêpe de coton, au toucher souple et fluide, garnie d'un joli plissé aux manches, au col et autour de la taille. Bernadette reconnaît la classe exceptionnelle de sa création malgré la sobriété de sa coupe et l'absence de garniture.

- Mademoiselle Perrot sera contente, murmure-t-elle en pensant à sa cliente.

Encore une dont le jeune époux repartira au front tout juste marié.

Marie, elle, s'imagine enfilant la robe pour un jour de gloire où elle retrouverait en haut des marches de l'église Jules en costume noir et chemise blanche. Assortie d'un simple voile de tulle et d'un bouquet de roses, la robe tomberait à la perfection sur son corps élancé et mince, rehaussant la finesse de sa taille et la courbe douce de son cou. Elle réalise combien son amoureux lui manque depuis son mouvement d'humeur de l'autre jour. Elle voudrait aussi savoir comment se passe le fameux entraînement de boxe. Et si Jules s'obstine à considérer que la boxe n'est pas pour les femmes, elle lui pardonne d'avance.

Alors ce mardi-là, à sa pause d'après-déjeuner, elle file à l'atelier de l'imprimeur et toque au carreau :

- On va se promener au bord du canal, demande-t-elle à Jules dont le visage rayonne de joie ?

Chapitre 2

« Plus vite, plus haut, plus fort »

(Devise olympique, devenue en 2021 « Plus vite, plus haut, plus fort – ensemble »)

Mes chers parents, ma petite sœur chérie,

Ne m'en veuillez pas de la rareté de mes lettres, il ne m'est pas facile de vous écrire. Je souhaite que cette lettre vous parvienne vite, d'abord pour vous assurer que je vais bien et que je suis toujours en vie. Je vais bien, je mange, même si les légumes et la viande sont rares. Je dors, même si l'angoisse me réveille toutes les heures, je peux même me laver de temps en temps, même si j'ai l'impression que je ne parviendrai jamais à me débarrasser de toute cette vermine que je transporte dans tous les replis de ma peau. Je n'ai aucune blessure à déclarer, ni maladie, alors que j'ai vu tant de mes camarades tomber, morts, blessés, ou restés aux mains des Boches pour un sort incertain. Mais je suis fatigué, si fatigué de cette guerre interminable. Et pourtant, ça ne fait que six mois que je suis là, alors que des camarades vivent cet enfer depuis des années. Au moins, les beaux jours sont là, l'été s'approche, c'en est fini pour quelques mois du froid, de la pluie, de la boue – la boue ! Imaginez la boue ! Avec le soleil qui revient, avec la chaleur, nous ne serons pas transformés en blocs de boue sur pattes, et plus de risque d'avoir les pieds gelés.

Je bouge très peu. Les Allemands, dit-on, croient toujours qu'ils vont gagner la guerre et continuent leurs offensives en Picardie. Après la signature de la paix avec la Russie, il y a quelques mois, ils ont fait venir en France leurs troupes du front de l'est et les voilà en face de nous. Pourtant on a l'impression malgré les offensives que rien n'évolue depuis des semaines et des mois. Au moins il semble que les Américains se rapprochent. Avez-vous entendu parler du général Pershing qui les commande ?

Je suis sûr que maman se fait un souci monstre du matin au soir et qu'elle dort très mal, mais il ne faut pas. J'espère que la boulangerie tourne bien. J'ai hâte d'y reprendre ma place et de pouvoir à nouveau faire le pain avec papa, j'ai encore tellement de choses à apprendre de lui. Et j'ai une pensée spéciale pour toi, ma petite sœur chérie, je sais que tu travailles dur à

l'atelier de Bernadette, tu as un bel avenir devant toi avec tes doigts d'or. J'ai tellement hâte de te revoir.

Mes chers parents, ma chère petite sœur, je ne vis que pour le jour où cette sale guerre sera enfin finie et où nous serons à nouveau tous réunis.

Votre Jean

C'est une belle journée de début d'été, où le soleil resplendit dans un ciel impeccablement bleu, où les formes vibrent dans une poussière de lumière. Marie et Jules marchent régulièrement du côté du canal des Tanneurs quand ils se retrouvent sur leur temps de pause, ou même après le travail, maintenant que le soleil se couche très tard. Elle a vibré d'une étrange excitation le jour où, à l'ombre d'un très vieil auvent où nul ne pouvait les surprendre, il l'a embrassée pour la première fois. Son corps se soulevait d'appréhension quand Jules a forcé tous les barrages pour glisser entre les lèvres de Marie sa langue exigeante. Raffermissée par la découverte, elle en a redemandé. Maintenant elle craint par-dessus tout que la guerre dure encore, qui sait, des mois, des années, et que Jules à son tour parte pour le front.

- Mon frère a écrit, annonce-t-elle.
- Tu dois être heureuse, ça faisait si longtemps que vous étiez sans nouvelles.

Elle lui résume, pour ce qu'elle en comprend, les derniers développements relatés par Jean dans son courrier, des informations venues du cœur des combats et du conflit.

- On marche encore un peu ?

Elle seize ans, lui dix-sept, l'idée de partir à la guerre à son tour, de quitter son travail, sa ville, son amoureuse, et même son entraînement de boxe du lundi, ne l'enfièvre pas outre-mesure. Mais s'il doit se sacrifier pour son pays et pour la paix, si la patrie a besoin de sa force, de sa flamme, de sa fougue, il se battra comme des millions d'autres avant lui, il fera son devoir de Français et peut-être se haussera-t-il sur le podium victorieux des héros.

Alors qu'ils longent le canal, suivant le tracé des quais et les lignes des vieilles bâtisses, il s'enhardit à lui prendre la main et lui montre le pont du Prelot, loin devant eux.

- On passe de l'autre côté du pont ?
- Non, j'ai pas le temps, je dois retourner à l'atelier !
- Allez, viens, on passe le pont et on repart immédiatement dans l'autre sens, je te promets !

Elle se laisse convaincre et il l'entraîne en forçant le pas. Elle se plie sans mal à la rapidité de son rythme. Ils passent de l'autre côté du pont, débouchent sur un amas de verdure, des rangées d'arbres aux épais feuillages, des allées ombragées, le flot de la rivière qui coule avec un joli murmure, une prairie tout au fond qui chatoie sous le soleil. Elle désigne de la main un ensemble flou où de vagues et lointaines silhouettes frémissent dans la chaleur.

- Ils font quoi, là-bas, les gens ?

Il plisse les yeux, suit le mouvement de son bras.

- Là-bas ? C'est le stade du Pasquier ! Les garçons du lycée s'entraînent ici, tu ne le savais pas ? Le stade accueille des clubs sportifs, de l'athlétisme, du football. Difficile de voir d'ici ce qu'ils font, une course, ou peut-être un match de football.
- Il y a aussi des filles ?
- Des quoi ?

Jules éclate de rire, lui fait remarquer qu'elle a de drôles d'idées. Il recommence donc à traiter par le persiflage les velléités sportives féminines. Elle ravale sa bile et propose :

- On va voir ?
- Je croyais que tu n'avais pas le temps ?

Doublement froissée, elle marmonne quelques mots incompréhensibles, et fait brutalement demi-tour, suivie par Jules intrigué de cette nouvelle saute d'humeur. Quelle fille imprévisible, décidément, ce qui n'empêche pas Jules de l'adorer comme on adore à dix-sept ans. Peut-être que les délais d'une grosse commande l'angoissent, se dit-il, certes sa patronne se répand en louanges sur elle, mais la rappellera à l'ordre si elle se permet un retard. La douce harmonie entre eux se fendille de quelques craquelures imperceptibles et ils refont en silence le chemin vers la vieille ville. Quand Jules lui demande s'il peut la revoir le soir, le lendemain, le surlendemain, elle esquisse un geste évasif pour lui signifier qu'on verra...

Exceptionnellement ce jour-là, Marie prie sa patronne de la laisser partir plus tôt, de lui accorder une demi-heure, ou même seulement un quart d'heure, de bénéfice. Comme elle hésite dans le choix de ses mots et de ses phrases, pour une fois qu'elle sollicite une faveur, Bernadette bien informée de son début d'idylle en déduit que l'amoureux est derrière cette demande exceptionnelle et acquiesce, amusée. Libérée, Marie visse son chapeau sur sa tête, jette sa besace par-dessus son épaule et enfourche son vélo. Elle dévale les ruelles du centre, redescend vers les rives du Doubs, force sur ses pédales et atteint à une vitesse folle le pont du PreLOT, qu'elle traverse en accélérant, essouffée, haletante d'excitation. Derrière la ligne d'arbres elle devine l'endroit magique, le stade du Pasquier, où des silhouettes indéterminées fourmillent dans la lumière.

Marie ralentit son allure, de la verdure plein les yeux, éblouie dans la clarté aveuglante de ce début d'été, reprend son souffle, et descend du vélo pour remplir ses poumons d'air frais. Marie qui depuis le début de son apprentissage chez Betty vient régulièrement en ville, Marie qui n'a jamais vécu ailleurs que dans son village de Damparis à quelques kilomètres de Dole, ne s'était jamais souciée de la proximité ou de l'implantation d'un stade, cette étrange installation à des milliers de lieues de ses centres d'intérêt habituels. Et voilà que dévorée par sa nouvelle passion pour la course, elle réalise que le saint des saints se trouve tout près de son travail.

Elle s'approche avec prudence, craignant de briser la magie de l'instant. Fronce les yeux, éblouie, contemple le spectacle illuminé de soleil de cette étendue verte cerclée d'une piste lisse et brillante. S'approche, hésitante, traînant son vélo. Les silhouettes entrevues de loin se précisent, des garçons, grands adolescents, seize, dix-sept ans maximum, vêtus de shorts lâches et de maillots blancs. Ils courent sur la piste, avalant la distance, comme de belles mécaniques, leur foulée parfaitement régulière leur fait enchaîner les tours les uns après les autres, en une masse compacte d'abord, puis insensiblement l'un d'eux se détache du groupe, force sur ses jambes, prend de l'avance, un autre derrière lui accélère à son tour, un autre encore confirme sa puissance, rattrape les deux premiers et se calque sur leur allure. Peu à peu le groupe s'effiloche et s'allonge, tour après tour, et même si le premier d'entre eux installe sa domination sur les autres, tous tiennent le rythme et s'accrochent à leur course, gardant l'espoir de tenir l'accélération qui les poussera en tête, portés par leurs rêves de victoire. Attentive, précautionneuse, cherchant à se rendre invisible, Marie s'avance insensiblement vers le lieu de tous les exploits et détaille à chaque passage chacun des athlètes, guettant les signes de fatigue mais aucun n'en montre et tous continuent, imperturbables, leur course conquérante.

Sur le bord de la piste, un homme en pantalon blanc, maillot bleu et casquette blanche compte les tours et agite une clochette à chaque passage du premier de la course. Un autre, plus âgé, en costume gris clair et chapeau style panama, un peu en retrait, s'agite à l'approche du groupe et émet des sons difficilement intelligibles supposés encourager les coureurs. Tournant la tête, il remarque la présence de Marie et s'incline légèrement, puis reprend son observation. Après un tour de plus, il tourne à nouveau la tête vers elle et assortit cette fois son mouvement d'un signe de la main, puis au tour suivant il se rapproche ouvertement, s'incline à nouveau, et finit par lui demander, insidieux :

- Dites-moi, jolie demoiselle, votre amoureux serait-il parmi les coureurs ?

Elle sursaute, comme prise en faute, et balbutie que non, elle veut juste regarder. Puis s'enhardit à demander à ce familier des stades sur quelle distance courent tous ces jeunes et vaillants athlètes.

- 5000 mètres, dit l'inconnu. Leur entraîneur, que vous voyez là-bas, le monsieur en maillot bleu, leur fait courir 5000 mètres. Plus de douze tours de piste.
- Ah bon...

Elle calcule rapidement dans sa tête qu'un tour de piste doit faire dans les 400 mètres.

- Il les entraîne pour les championnats régionaux, ajoute-t-il, se rengorgeant de son savoir.
- Ah...

Fascinée par le spectacle, elle ne sait qu'ajouter devant l'homme intrigué qui finit par préciser qu'il vient voir son fils à l'entraînement, et il désigne un beau garçon brun, dans le trio de tête évidemment.

- Ils vont mettre combien de temps, interroge Marie ?

Le père du jeune prodige, décidément fin connaisseur, explique que ces jeunes de seize à dix-sept ans, bien que précoces et tenaces, resteront très en-deçà du record du monde qui s'établit, pour 5000 mètres, autour de 15 minutes, record détenu par un Finlandais, précise-t-il, mais s'amélioreront sans nul doute, surtout son fils, avec le temps et grâce à l'efficacité de leur entraîneur, qu'il connaît personnellement. Bien que n'ayant pas la moindre idée des distances et des temps, Marie émet un bruit inqualifiable traduisant son admiration pour le groupe de jeunes athlètes. Puis, se sentant en confiance avec ce père attentif :

- Et les femmes, ose-t-elle demander ?
- Quoi, les femmes ?
- Les femmes mettent combien de temps, pour courir 5000 mètres ? Pareil que les hommes ?

A peine prononcés ces mots déplacés, elle réalise l'ineptie de ses malheureuses paroles. Son interlocuteur éclate de rire, un rire gras et bonhomme à la fois, plein de condescendance pour cette ignorante gamine :

- Mais les femmes ne courent pas, ma pauvre petite ! En tous cas pas sur des distances pareilles ! Elles en seraient bien incapables ! De toutes façons, le sport, c'est pas pour les femmes !

Dans l'intervalle, les premiers du 5000 mètres franchissent la ligne d'arrivée, dont le rejeton de l'inconnu, et s'excusant auprès de Marie, il part féliciter son fils en secouant la tête de droite à gauche comme sous le coup d'une bonne plaisanterie.

Marie enrage en repartant sur son vélo, pendant qu'aux abords du stade les garçons du 5000 mètres soufflent, penchés en avant, se congratulent, s'essuient le visage et le cou, vident les gourdes d'eau qu'on leur apporte. En quelques tours de pédales, elle sort de la ville et reprend la grand-route, mettant son point d'honneur à dépasser les autres bicyclettes et visant même les quelques automobiles qui se traînent dans la poussière. 5000 mètres, se dit-elle, je les ai largement courus quand j'ai fait le trajet à pied, je les cours le dimanche, toute seule, dans la forêt, dans les champs, à travers les chemins qui relient les villages, sauf que moi je dois me cacher pour courir, alors qu'eux, ils ont un stade tout entier pour eux !

La nuit, elle se retourne dans son lit, se repassant le film du groupe enchaînant méthodiquement les tours de stade, chrono en tête, les yeux fixés sur le record du monde du Finlandais et les championnats régionaux. Elle finit par s'endormir, et se voit en rêve voler vers

un pays très lointain, au-delà du cercle polaire, où elle traverse en courant d'épaisses forêts enneigées sous le regard admiratif des rennes.

Dès le lendemain, elle décide de retourner au stade du Pasquier, et tant pis si elle rentre chez elle avec un retard qui suscitera les soupçons de sa mère, de plus en plus méfiante à mesure que l'été avance. De loin, elle contemple ces heureux du monde. Pas de course groupée sur la piste aujourd'hui, ni de match de football sur l'herbe, mais juste des silhouettes éparpillées, en tenue sportive, short et maillot, uniquement des garçons bien sûr, certains prenant leur élan, d'autres poussant des pointes de vitesse, ou s'exerçant au départ. L'entraîneur en casquette blanche repéré la veille règne sur les lieux, criant des instructions, corrigeant des postures, houspillant des lambins. Fascinée autant que la veille, comme elle jalouse ces dieux du stade, tenaces, impatients, appliqués à donner toute leur mesure et même plus. Poussant toujours sa bicyclette, elle tente une approche lente et raisonnée, jusqu'au moment où l'homme à la casquette la repère :

- Hé, mademoiselle, vous allez où comme ça ?

Elle relève le menton, risque le tout pour le tout, certaine de n'avoir rien à perdre.

- Je veux juste regarder.

Il lui lance un clin d'œil complice :

- Je vois, vous avez un amoureux sur la piste ?

Elle se crispe et cache sa rage devant la suffisance de ces mâles idiots pour lesquels une fille n'est bonne qu'à avoir des amoureux. Se répète en son for intérieur qu'elle n'a rien à perdre, elle qui s'acharne à courir avec ses pauvres moyens et portée par sa seule envie. Décide de prendre de haut l'homme qui en une seule phrase lui transmet tout le mépris qu'il éprouve pour son sexe.

- Je viens me renseigner pour le club d'athlétisme.
- Pour qui ? Votre frère, votre cousin ?
- Non, pour moi.
- Pour vous ?

L'autre s'étrangle presque devant le toupet de cette fille sortie de nulle part qui se permet de perturber son entraînement avec ses candides yeux bleus et son menton insolent.

- Il y a erreur, mademoiselle. Il n'y a pas de club féminin ici. Je suis désolé.

Il se retourne et fait signe à un grand échalas d'une quinzaine d'année au maillot flottant sur son torse maigre, en lui intimant de recommencer son saut. Mais Marie a prévu son mouvement et court vers lui :

- Attendez !

Il secoue la tête, agacé, s'apprêtant à répéter que son club n'accueille pas les femmes et qu'elle perd son temps.

- Ne me faites pas perdre mon temps, dit-il, j'ai suffisamment à faire avec tous ces gamins.
- Attendez ! Vous avez bien dit qu'il n'y a pas de club féminin ici, mais alors, où y en a-t-il un ?

Elle lui ferait presque de la peine, cette petite jeune fille implorante, avec toute l'importance qu'elle se donne, même s'il ne comprend rien à sa démarche.

- Pour trouver un club féminin, il faut aller jusqu'à Besançon. Ici, il n'y a rien pour vous, mademoiselle. Maintenant, laissez-moi travailler.

Mais elle ne lâche pas prise, insiste, harcèle :

- Alors ça veut bien dire qu'il y a des femmes qui font du sport ? De l'athlétisme ?
- Bien sûr qu'il y a des femmes qui font de l'athlétisme. Il existe des championnats de France féminins depuis l'année dernière. Il y a même des femmes qui jouent au football.

Stupéfaite de recevoir en pleine figure des informations d'une telle importance, elle en reste muette pendant que l'entraîneur en casquette s'éloigne et rejoint ses jeunes disciples. Des championnats de France se déroulent pendant qu'elle perd son temps à coudre des robes de mariée ! Elle rage, mais cette fois de son ignorance crasse qui l'éloigne de tous les sanctuaires du sport où elle pourrait se consacrer à cette passion nouvelle qui la transcende.

Le stade se vide lentement, les jeunes athlètes prennent la direction des vestiaires, malgré le soleil encore haut dans le ciel, Marie juge préférable de ne pas insister, en tous cas pas aujourd'hui, et de reprendre la direction de son village sur son vélo.

Au dîner, elle aborde avec prudence cette histoire de championnats de France, en s'adressant à ses parents entre la soupe et le fromage avec un feint désintérêt :

- Il paraît qu'il y a des championnats de France d'athlétisme depuis l'année dernière...

Et elle ajoute aussitôt :

- Féminins.

Sa mère marque une sorte de haut-le-cœur et sa cuillère pleine de soupe tremble dangereusement :

- Tu veux dire des femmes qui font de la course à pied ?
- Oui, et aussi du saut en hauteur, du lancer de poids...
- C'est parfaitement ridicule, dit Françoise indignée. Je n'imagine même pas de quoi elles doivent avoir l'air, les pauvres.

Françoise est si catégorique dans son immédiat dénigrement que Marie préfère en rester là dans l'échange et ne pas aborder le sujet de l'intérêt que peuvent prendre les femmes à faire du sport. Quant à aborder son cas personnel...

- Un peu de gymnastique à l'école, je dis pas, continue Françoise avec hauteur, ça peut faire du bien. Mais de la course, du saut... Et dans quelle tenue elles font ça ?
- En short, je suppose, avance prudemment Marie.
- C'est pas correct, des femmes qui montrent leurs cuisses, tranche Françoise d'un ton sec et qui n'admet aucune réplique.

Etienne Morand se ressert un verre de vin et rentre à son tour dans la discussion :

- Des championnats d'athlétisme pour les femmes, tu dis ? J'ai entendu parler de ça. Comme si c'était la priorité, en pleine guerre, il y a peut-être autre chose à penser qu'aller se montrer sur des stades, conclut-il à son tour.

Marie tente une dernière accroche :

- Il paraît même que des femmes jouent au football.
- Un stade, conclut son père, c'est pas la place des femmes.

Françoise approuve d'un coup de menton définitif. Marie n'insiste plus.

Mais la semaine suivante, elle décide, une belle fin d'après-midi, de retourner au stade du Pasquier avant de rentrer chez elle. Et tant pis si sa mère lui reproche son retard, elle assumera, inventera une nouvelle histoire.

L'entraîneur à casquette la reconnaît immédiatement :

- Encore vous ? Vous voulez quoi, cette fois ?
- Est-ce que je peux faire un tour de piste ?

L'autre manque de s'étrangler :

- Je vous ai dit que c'est pas un club féminin, ici.
- Je vous demande juste si je peux faire un tour de piste.

Elle se met à parler à toute allure, de manière à ce qu'il ne puisse interrompre son flot continu :

- Laissez-moi essayer, je vous en prie. Je n'ai jamais couru sur une vraie piste. Et j'adore courir. Je vais courir sur les chemins, dans la campagne, près de chez moi, à chaque fois que je peux. Je voudrais courir dans un stade, juste une fois, pour savoir ce que je vaudrais vraiment, ce que je peux faire, et si ça vaut le coup pour moi de rechercher un club qui pourrait m'accueillir. Qu'est-ce que ça peut vous faire, juste de me laisser essayer, en quoi ça vous dérange ?

Il la regarde, cette gamine sortie de nulle part, avec sa grande jupe bleu foncé, son chapeau bien enfoncé au-dessus de ses grands yeux bleus, les broderies de son corsage, sur son visage à la fois la naïveté d'une ingénue et la rage d'une guerrière. Mince, taille moyenne, stature droite et fière. Devant son insistance, il craque et demande, passant inconsciemment au tutoiement :

- Tu as une tenue pour courir ?

Elle sort de sa besace une sorte de short sans doute bricolé par elle-même, et une paire de pauvres chaussures de toile qui ne feront pas long feu sur la piste. Il pince les lèvres et dit :

- Viens avec moi, on va te trouver quelque chose à te mettre.

Il l'entraîne à l'intérieur du bâtiment, un hall d'accueil où elle contemple, muette et emballée, les murs couverts d'affiches annonçant des compétitions ou mettant en valeur des athlètes renommés – des hommes uniquement. Il lui fait signe de le suivre, passe dans la pièce voisine, pleine d'armoires, ouvre l'une d'entre elles, en sort un short, un maillot, une paire de vraies chaussures de course :

- Tout ça devrait être à ta taille. Il y a des vestiaires, là au bout du couloir. Va te changer vite fait, je t'attends ici.

Stupéfaite de sa chance, elle réalise combien l'audace paie et prend la direction indiquée. Dès qu'elle entre dans le vestiaire, une odeur puissante et âcre la prend à la gorge, odeur de chaussures fermentées, de sueur rance, de vêtements douteux. Surmontant l'épreuve, elle regarde autour d'elle, ne voit que chaussures éparpillées, chemises en tas, sacs jetés à terre dans le plus parfait désordre. Elle hausse les épaules devant ce fatras bien masculin et trouve un coin de banc disponible pour déposer sa besace qu'elle ne veut à aucun prix laisser traîner au sol. Elle se défait en un tournemain de sa jupe, de son corsage brodé et de ses bas, enfle le short et le resserre autour de sa taille, profondément gênée de voir ses cuisses aussi largement découvertes. Le maillot flotte autour de sa poitrine sans accuser ses formes et c'est aussi bien. Elle enlève les épingles de son chignon en laissant flotter son épaisse natte blond-roux, se disant que de toutes façons la natte dégringolera dans le vent de la course, autant anticiper... Enfin, elle noue les lacets des chaussures qui conviennent tout juste à la longueur et à la largeur de ses pieds. L'entraîneur a bon œil... Puis elle ressort à l'air frais, loin des miasmes du vestiaire.

Les quelques jeunes garçons, gaillards de treize, quatorze, seize ans, encore présents sur le stade, la regardent arriver avec étonnement, la détaillent des pieds à la tête en s'attardant sur la vision de ses cuisses dénudées, se poussent du coude en ricanant. Mal à l'aise, elle a l'impression d'être livrée nue à leur voracité, mais serre les poings et crispe la mâchoire en se disant qu'elle n'a d'autre choix que d'en passer par là.

- Suis-moi, dit l'entraîneur.

Il l'amène jusqu'à la piste, terre battue sous la lumière estivale, elle y fait quelques pas, surprise de découvrir le marquage au sol qui divise les couloirs. A quelques dizaines de mètres, les garçons ricanent toujours, la désignant à grands coups de menton insolent. Elle les foudroie du regard.

- T'occupe pas d'eux. C'est des petits cons.

Un autre marquage au sol indique le départ du tour de piste. L'entraîneur à casquette sort un étrange instrument de sa poche. Un chronomètre, indique-t-il. Mon chronomètre. Il explique

que le tour de piste fait environ quatre cents mètres, et qu'il va la chronométrer sur une distance un peu supérieure, cinq cents mètres. Il lui indique la ligne tracée au sol qu'elle devra franchir pour abattre les cinq cents mètres. Une bonne distance pour se rendre compte de quoi elle est capable, dit-il. A mon signal de départ... Et reste bien dans ton couloir.

Elle démarre. Fixe les yeux sur les lignes blanches qui délimitent son couloir. Savoure la sensation étrange de courir enfin sur une surface lisse et régulière et avec de bonnes chaussures. Elle s'oblige à ne pas penser aux petits cons qui rivalisent dans les remarques désobligeantes, ou si elle pense à eux c'est avec l'intention de leur montrer qu'elle est capable de faire un meilleur chrono qu'eux. Alors elle force, accélère, donne une impulsion du pied droit, retombe sur le pied gauche, nouvelle impulsion, plus puissante, va chercher plus loin, allonge ses cuisses que l'air frais vient caresser, respire, trois fois dans un sens, trois fois dans l'autre. Elle avale la distance, la piste tourne autour d'elle, elle tourne autour de la piste. Un tour de piste, un seul, ce n'est rien, se dit-elle, cinq cents mètres ce n'est rien, même pas de fatigue ressentie. Loin devant, la silhouette de l'entraîneur devient plus nette, le tour de piste de quatre cents mètres s'achève, il lui reste cent mètres comme annoncé, elle ralentit à la vue du marquage au sol. « Ne ralentis pas, hurle l'entraîneur ! », encore quelques bonds et elle passe la ligne au moment où l'homme en casquette blanche brandit son chrono en avant.

- J'ai fait combien ?

Il annonce avec commisération un chrono de 1 minute et 51 secondes. Marie n'a pas la moindre idée de ce que représente ce temps en termes de performance par rapport aux championnats de France féminins de 1917, mais comprend vite en le voyant hocher négativement la tête :

- Ma pauvre fille, si tu veux faire de la compétition, il va falloir courir beaucoup, beaucoup plus vite.
- C'est pas bon ?
- Tu as quel âge ?
- Seize ans.
- Non, c'est pas bon. Pas bon du tout.

Il désigne les petits cons appuyés à une barrière qui continuent à ricaner, les yeux fixés sur les jambes de Marie.

- Tu vois ceux-là ? Tout petits cons qu'ils sont, les plus grands t'avalent la même distance en 1 minute 15. De toutes façons, je les prends pas pour les championnats s'ils font plus de 1 minute 20.
- C'est des garçons, objecte-t-elle faiblement.
- Et alors ? Je croyais que tu voulais faire comme les garçons !

Elle baisse piteusement la tête. Puis la redresse, refusant d'en rester là, demande à refaire un tour :

- Vas-y, dit l'entraîneur en lui désignant la ligne de départ d'un mouvement du menton.

Lassés de rire, les gamins quittent le stade en bande après un dernier regard dédaigneux vers l'intruse, se dirigent vers le bâtiment, libérant l'esprit de Marie qui espère qu'ils ne soupçonnent pas son mauvais chrono. Un mauvais chrono qui lui reste en travers de la gorge, avec cette vexation en profondeur qui ne disparaît pas plus que la brûlure d'une barre de fer chauffée au rouge appliquée sur sa poitrine. Elle serre les poings et ravale sa colère, se reconnaissant coupable, coupable de ne pas courir assez vite, par manque de muscles, manque de puissance, manque de souffle. Tout juste bonne à semer un vieux brigand d'opérette sur un chemin de traverse.

Au signal de départ, elle démarre. Fait des bonds gigantesques, gazelle dans le désert, tigresse dans la jungle, accélère et se jette en avant, s'envole au-dessus de la piste. Au bout d'une centaine de mètres, elle sent confusément qu'elle va trop vite et ne tiendra pas ce rythme sur la distance, et elle ralentit, ou plutôt se trouve contrainte de ralentir par une pesanteur soudaine dans les mollets qui ne suivent plus. Mortifiée par ce ralentissement forcé, elle force et donne tout ce qu'elle peut pour repartir plus vite, parvient à un semblant d'équilibre. Mais sa respiration s'emballe et un point de côté la menace. Elle prend alors des inspirations plus larges, plus longues. Les jambes ne suivent plus et elle doit ralentir à nouveau. La ligne d'arrivée recule à l'horizon, le bout de la course lui paraît inaccessible, elle ahane et peine et passe comme une mécanique grippée le marquage au sol. Puis se relâche, les bras ballants, les jambes brisées, le souffle coupé.

L'entraîneur la rejoint, son chrono en main, et elle le regarde avec angoisse :

- 1 minute 53, annonce-t-il.

Dégoûtée, elle se laisse tomber au sol. Il secoue la tête avec pitié.

- Tu as fait n'importe quoi, dit-il. Une course, ça se gère sur la distance. Tu as démarré en flèche et tu t'es épuisée dès les premières dizaines de mètres. Le tour de piste fait 400 mètres, pas 100 mètres ni 80 mètres. Un 100 mètres, un 80 mètres, tu peux les courir comme une dératée, mais pas le tour de piste, ma grande, encore moins le 500 mètres. Tu as tout à apprendre. Si tu veux faire de la compétition, y a du travail ! Et reste pas assise par terre !

Il lui tend la main pour l'aider à se relever. Elle le regarde de plus près, car elle n'a jamais vraiment observé son visage. Il affiche la cinquantaine, crâne largement dégarni sous la casquette blanche, le nez un peu trop long, les oreilles un peu trop petites, des yeux à fleur de tête d'un bleu très clair. De taille moyenne, svelte, Marie ne serait pas étonnée d'apprendre qu'il a fait tomber des records en son temps. La profonde bienveillance qu'elle devine en lui la rassure. Et puis, il lui a tendu la main.

- Je m'appelle Marie, dit-elle. Marie Morand. J'habite à Damparis. Je suis apprentie couturière.

- Pierre Labaune, dit-il. Tu peux revenir me voir la semaine prochaine, disons mardi, c'est un jour où il n'y a pas grand-monde ici en fin d'après-midi. Attends que les gars soient sortis des vestiaires pour retourner te changer.

Chapitre 3

« L'air, l'eau et la lumière sont nos auxiliaires les plus précieux dans la conquête et le maintien de la santé. Ils sont la propriété de chacun, le tout est de les utiliser au mieux, aussi bien dans l'intérêt féminin que dans l'intérêt masculin ».

Alice Milliat

Ainsi Bernadette jouait au tennis. Marie veut tout savoir de sa passion, de sa pratique, des raisons pour lesquelles elle a arrêté. Tout en assemblant à gros points pour un pré-montage des pans de satin violet, découpés aux mesures de la grosse dame qui épouse son vieux médecin de famille en secondes noces après la mort de son mari au front, Marie questionne sans relâche sa patronne.

- Ici, à Dole. Enfin, pas très longtemps. Pendant quelques années, au début du siècle. En fait une famille pour laquelle j'ai beaucoup travaillé avait fait installer un court de tennis sur sa propriété. Ils m'ont proposé, une première fois. Je trouvais ça totalement déplacé, le fait qu'ils m'invitent, eux bourrés d'argent, moi, une petite couturière. Mais j'y ai pris goût, et apparemment j'étais plutôt douée. Mais ça n'a pas duré longtemps, je me sentais trop gênée quand j'y allais, trop en décalage avec eux.
- Vous ne travaillez plus pour eux ?
- Ils sont partis vivre à Besançon. La maison est restée telle quelle, personne n'y vient jamais.
- Et le court de tennis ?
- Il doit être bien dégradé, depuis que personne ne l'utilise. J'ai regretté, d'autant plus que je n'ai jamais trouvé moyen de jouer à nouveau, sur un autre court. Mais je me suis toujours intéressée aux résultats du tennis féminin, surtout aux Jeux Olympiques, surtout ceux de 1912.
- Aux quoi ?

Bernadette lève un sourcil indigné. Son apprentie est-elle donc si ignorante qu'elle n'a jamais entendu parler des Jeux Olympiques ? En 1918 ? Alors qu'elle, modeste couturière du fond d'une province reculée, s'est plongée dans l'histoire des Jeux antiques et s'est jetée sur toute

la presse rapportant les exploits des athlètes de l'ère moderne, en particulier les joueuses de tennis ! Marie rougit de honte de révéler une telle carence dans son éducation secoue négativement la tête, mais son cerveau travaille à toute allure et fait le lien avec ces fameux championnats de France d'athlétisme tenus en 1917.

Pendant que Marie, son montage terminé, se lance dans la réalisation de minuscules boutons bombés dont elle recouvre le support métal de satin violet, la patronne entame un exposé parfaitement documenté sur l'histoire des Jeux, déroulant toutes ses connaissances sur la tradition antique et expliquant comment, à partir de 1896, les Jeux ont été rétablis pour devenir le concours sportif le plus important au monde, car réunissant tous les pays ou presque, dans toutes les disciplines sportives. Bernadette, emportée par sa fougue, évoque Charlotte Cooper, médaillée d'or aux Jeux de Paris en 1900, Gladys Eastlake-Smith aux Jeux de Londres de 1908, enfin une fabuleuse Française devenue championne olympique de tennis aux Jeux de Stockholm en 1912, Marguerite Broquedis. Le décompte silencieux de Marie de la temporalité des Jeux amène une question :

- C'est tous les quatre ans, alors ? Et en 1916 ?
- Ma pauvre fille, en 1916 on avait autre chose à penser qu'organiser des Jeux Olympiques. Imagine-toi, en plus, qu'ils auraient dû se dérouler à Berlin, en Allemagne ! Ça t'étonnera pas d'apprendre qu'ils ont été annulés.

Bernadette n'imaginait pas qu'en 1918 une fille de seize ans n'ait jamais entendu parler des Jeux Olympiques, et repart dans son historique quand Marie la coupe à nouveau et demande naïvement :

- Donc les femmes peuvent faire du sport, si elles vont aux Jeux Olympiques ?
- Oh, pas tous les sports, seulement quelques-uns, du tennis, du golf...
- De la course à pied, aussi ?

Bernadette éclate de rire à cette suggestion saugrenue. Explique que les femmes ne courent pas, non, leur corps n'est pas fait pour ce type d'effort trop violent, n'importe quel médecin affirmera de façon bien plus documentée qu'elle que la course à pied peut causer des lésions internes irréversibles. Et quoi de plus ridicule qu'une femme en short, fait remarquer la spécialiste de la mode ? Au moins, au tennis les femmes rivalisent d'élégance sur les courts, au golf aussi. Marie juge préférable de ne pas évoquer les championnats féminins d'athlétisme dont Bernadette ignore apparemment l'existence.

- Mais les femmes tiennent leur place, tu sais. En 1912, à Stockholm, Marguerite Broquedis était la seule femme de la délégation française, et elle a décroché deux médailles. Les membres masculins de la délégation en ont rapporté dix, alors qu'ils étaient 110.

Une femme seule contre 110 hommes. Les chiffres déclamés par Bernadette laissent Marie pantoise.

Fidèle à sa promesse, Pierre Labaune attend Marie au stade du Pasquier le mardi suivant. Comme prévu, elle croise relativement peu d'athlètes entre la piste et les bâtiments, même si quelques regards masculins interrogateurs la suivent avec curiosité. Dès que l'entraîneur à casquette blanche aperçoit Marie, il lui fait signe de le rejoindre et l'entraîne vers les bâtiments, où il lui ouvre une porte débouchant sur une sorte de bureau sommairement meublé. Il l'invite à s'asseoir et prend place de l'autre côté d'une table surchargée de dossiers. Et là, il la regarde longuement, comme pour jauger cette encore adolescente qui prétend braver les règles et les codes régissant l'athlétisme.

- Il faut qu'on discute un peu, Marie, dit-il d'un ton paternel. Je ne sais pas si tu as beaucoup de temps devant toi, moi j'en ai pas beaucoup. J'ai besoin de savoir ce que tu veux, ce que tu cherches, et ce que tu as dans le ventre. Tu l'as compris, je n'ai pas été épaté par tes prestations de la semaine dernière.

Elle se rembrunit, mais reprend aussitôt le dessus. Elle n'a d'autre choix que d'écouter et faire confiance à la seule personne susceptible de l'aider – à condition de savoir ce qu'elle veut. Et force est de reconnaître que ses tours de piste de la semaine passée constituaient tout sauf un exploit. Mais elle ne comprend toujours pas pourquoi, malgré sa piètre prestation, cet homme s'intéresse à elle.

- Marie, pourquoi tu cours ?

Elle craint le piège, cherche une réponse originale, accrocheuse.

- Parce que je me sens bien quand je cours.
- Je ne te dirai pas le contraire. Mais si c'est juste pour ça, tu peux continuer à courir toute seule, comme tu l'as fait jusqu'à présent, dans les champs et à travers bois. Pourquoi veux-tu courir ici, sur une piste, dans un club, dans un cadre destiné à la compétition, donc à la victoire ?

Son seul instinct l'a poussée au stade du Pasquier, sans qu'elle s'interroge vraiment sur ses motivations profondes, pourquoi ici et maintenant. Mais la réponse lui vient tout naturellement, à cet homme devant lequel elle se sent toute petite, une gamine immature, un bébé qui apprend à parler.

- Parce que je ne trouve pas normal que seuls les garçons aient accès aux stades, et que les filles ne puissent pas faire du sport.

Il secoue la tête.

- Ne va pas croire que le sport est interdit aux femmes. Depuis des années, des femmes font du sport en compétition, même si elles restent très peu nombreuses, et si elles doivent batailler bien plus que les hommes pour y parvenir. Et même si elles sont mal vues.

Marie a retenu la leçon de Bernadette sur les Jeux Olympiques et le tennis. Mais Pierre Labaune lui ouvre d'autres horizons en rappelant quelques événements, quelques dates. Dès 1895, lui apprend-il, un meeting d'athlétisme féminin se tient à New-York, en Amérique. Depuis, des compétitions d'athlétisme féminin y sont régulièrement organisées. En 1903, une Américaine nommée Agnès Wood établit sur 200 mètres un record de 30 secondes (« Toi, Marie, sur un peu plus du double, tu fais pas loin de 2 minutes ! »). Un premier rassemblement d'athlétisme féminin se déroule à Paris en 1915. Lors des championnats de France de 1917, une certaine Suzanne Cuzin court le 80 mètres en 10 secondes 2, et une Lucie Cadiès court le 1000 mètres en 3 minutes et 30 secondes.

- Tu m'as bien dit que tu es apprentie couturière ? Je suppose que tu n'as jamais entendu parler de cette course de 12 kilomètres – oui, 12 kilomètres – entre Paris et Nanterre, en 1903, destinée aux petites ouvrières de la couture et de la mode ? On dit qu'elles étaient 2500 à y participer. On a appelé ça la course des midinettes. Ceci dit, la plupart d'entre elles n'ont pas couru, mais marché...

Des clubs féminins où se pratique l'athlétisme, il en existe dans des grandes villes : il cite notamment le Fémina Sport, à Paris, qui accueille depuis des années les rêves de gloires de celles qui courent, sautent en hauteur, en longueur, lancent le poids ou le javelot.

- Tu vois, Marie, que des femmes font du sport. Si tu as vraiment envie de t'y consacrer, de te donner à fond pour atteindre un niveau de compétition, tu y arriveras. Mais tu dois savoir ce que tu veux faire de cette envie que tu sens en toi. Le sport pour te sentir bien, être en bonne forme physique, en meilleure santé, voilà un souhait louable. Mais le sport, ça veut dire aussi la compétition. Et derrière la compétition, il y a, sans mauvais jeu de mots, une course d'obstacles. Des efforts, des privations, des combats, contre soi-même, contre la concurrence. Des moments difficiles à passer. Surtout pour les femmes. Car les femmes qui pratiquent l'athlétisme, même aujourd'hui, en 1918, ça en dérange beaucoup. Ceux-là affirment que la place des femmes n'est pas sur les stades, qu'une femme qui fait du sport, ce n'est pas normal, ça ne rentre pas dans les clous. Ils préfèrent vous voir derrière vos fourneaux ou à vous occuper de votre marmaille. Ou à applaudir les hommes sur les stades.

Elle sent sa colère monter à l'idée de l'injustice fondamentale qui se cache derrière les fourneaux mais écoute, subjuguée, Pierre Labaune lui expliquer ce qu'elle ignore, et spontanément elle sait qu'elle peut se fier à cet homme bienveillant qu'elle connaît à peine, et qui lui renvoie en pleine figure les questions qu'elle ne s'est jamais posées. Courir, certes, mais pourquoi ?

- Ici, poursuit-il, tu ne trouveras rien pour toi. Le premier club d'athlétisme féminin est à des lieues d'ici, et il se passera du temps dans cette ville avant qu'on en crée un. Je

peux t'aider, te donner des conseils, t'apprendre ce que je sais, je peux même t'entraîner, mais seule toi-même peux savoir ce que tu cherches.

- Pourquoi feriez-vous ça pour moi ?
- Parce que c'est la première fois que je vois une jeune fille aussi tenace et volontaire que toi. Parce que je lis de la rage au fond de tes yeux – de la rage, et de l'envie.
- Et pour m'entraîner ?
- Je ne peux pas m'occuper de toi pendant les horaires où je m'occupe des jeunes du club. Il faudra trouver d'autres moments.

Elle acquiesce. Et soudain, elle trouve sa réponse. Les mots jaillissent, sans qu'elle ne les contrôle, car ils traduisent la seule réalité qui vaille, le désir désormais enraciné en elle pour n'en plus sortir :

- Je veux faire les Jeux Olympiques.

Pierre Labaune laisse passer les mois d'été, car le club ferme en même temps que les lycées et lui-même doit quitter Dole pour un séjour parisien. Mais il ne ferme pas le club sans revoir une dernière fois Marie, à qui il laisse les chaussures, le short et le maillot, et, surtout, des conseils pour courir mieux, et, à partir de là, courir plus vite. « Cours dans les champs, les bois, le long des routes, cours où tu peux, mais ne cours pas n'importe comment. » Il confirme ce qu'intuitivement elle ressentait, le rythme, la respiration. Il lui parle d'effort progressif, de vitesse maîtrisée. Il lui explique comment décomposer sa course en séquences d'efforts intenses et séquences de récupération. Comment adapter sa respiration à chaque séquence. Comment accorder le mouvement de ses bras à celui de ses jambes. Il lui apprend les mouvements à faire avant la course pour un bon échauffement, depuis les chevilles jusqu'au cou, ceux à faire après la course, pour bien étirer ses mollets, ses cuisses, son dos. Elle écoute, fascinée, rapporte même un calepin et un crayon pour noter ces paroles sacrées et ne rien oublier.

Il l'abandonne enfin à elle-même pour deux mois d'un interminable été où elle mettra à profit les leçons de Pierre Labaune à chaque fois que, se cachant de tout et de tous, elle osera filer à travers champs et forêts revêtue du short malséant. Au début, trop mal à l'aise, elle met des bas sous le short. Mais rapidement elle les abandonne pour le plaisir de sentir l'air et la lumière glisser sur sa peau nue.

Sans une montre qu'elle utiliserait comme un hasardeux chrono, Marie ne peut calculer l'étendue de ses progrès au regard du temps de ses premiers désastreux tours de piste. Elle se sent néanmoins plus sûre d'elle, plus forte, plus endurante, et ne doute pas que quand Pierre Labaune lui permettra de courir à nouveau sur la piste du stade du Pasquier, elle le surprendra positivement avec un résultat sans comparaison avec sa première course.

Pendant ce temps, une gigantesque offensive des Alliés en Picardie donne un tour décisif à la guerre. La bataille d'Amiens constitue une déroute dont le commandement allemand ne prévoyait pas l'ampleur. Les lignes allemandes sont enfoncées sans merci en quelques jours. Le général Ludendorff qualifie le 8 août 1918 de « jour de deuil de l'armée allemande ». Des unités commencent à se rendre. C'est le début de la fin pour l'armée du Kaiser.

Les Morand croient fermement au retour prochain de leur Jean, et le soir, autour du repas, l'espoir ressort de leurs mots, de leurs regards, les projette dans un futur proche où le fils absent reprend sa place dans le cercle familial.

Bernadette espère un bond en avant de son activité à mesure que se dessinent les perspectives de la victoire alliée. De fait les annonces de beaux mariages se multiplient dans une espèce d'euphorie, pour l'automne, pour l'hiver à venir, et même pour le printemps de l'année suivante, une année bénie, 1919, l'année de toutes les promesses.

La relation entre Marie et Jules repart de plus belle, effet de l'été, de la chaleur ? Un soir, il l'attend à la sortie de son travail et marche un long moment à ses côtés pendant qu'elle pousse son vélo. Ils échangent des nouvelles de leurs familles, l'absence du frère de Marie, du beau-frère de Jules, le peu de nouvelles qui filtrent sur le retour des absents, l'espoir à la suite de l'offensive victorieuse en Picardie. Ils se réjouissent de savoir que Jules ne sera probablement pas mobilisé. Quand il pose le bras autour des épaules de Marie, elle laisse faire et se serre contre lui, jusqu'à sentir les muscles durs de son torse, au risque de soulever l'indignation de passants médisants.

- Tu vas toujours à ton club de boxe ?

Elle a touché le point sensible qui soulève l'enthousiasme de Jules. Il y va plus que jamais, deux entraînements au moins par semaine, le soir, pendant une heure et demie à deux heures, sous la férule d'un ancien champion – Jules habite avec sa famille en centre-ville, ce qui facilite la fréquentation du club, pas besoin de chercher un transport quand il rentre tard. Pas besoin non plus de se cacher de ses parents et de mentir, pense Marie avec amertume.

Au moment où ils se séparent, il s'empare avec voracité de ses lèvres et elle imagine leurs corps se fondant l'un dans l'autre.

Dès le début du mois de septembre, pour Marie qui a retrouvé Pierre Labaune, une organisation se met en place, sur fond de mensonges. Pierre Labaune se soucie peu de savoir comment Marie assure ses rendez-vous avec lui et les prétextes qu'elle invoque pour se rendre au stade du Pasquier une fois par semaine, les mardis. Marie ment à Bernadette depuis le jour où elle a sollicité la possibilité d'une pause allongée après le déjeuner, « Pour me promener un peu, dit-elle. » Une heure, a-t-elle demandé. Une heure, parfois plus, le temps de filer au stade sur sa bicyclette, de se changer en hâte, et de s'en remettre à Pierre Labaune, par tous les temps, pluie, vent ou soleil. Car une heure d'absence correspond à une demi-

heure d'entraînement, pas davantage. Bernadette a accepté, soupçonnant du Jules là en-dessous, et du moment que ce jour-là Marie reste un peu plus tard en fin d'après-midi... Car Marie ment aussi à sa mère en affirmant que certains soirs Bernadette lui demande de rester plus longtemps.

Mais les résultats valent la peine. Marie a gagné de précieuses secondes en courant tout l'été. Son premier chrono lui vaut la surprise et les félicitations de Pierre Labaune, qui annonce 1 minute 43 secondes.

- Tu t'es bien améliorée pendant l'été, lance-t-il !

Elle espérait mieux. Elle sait que sur les cinq cents mètres qu'il lui impose, elle est à dix ou douze secondes des meilleures athlètes françaises. Douze secondes, un gouffre, un océan, un monde. Mais sous la houlette de Pierre Labaune, elle se sent capable de réduire l'écart. Et elle a compris qu'elle court plus vite parce qu'elle court mieux. Même si voler un deuxième, voire un troisième temps d'entraînement régulier dans le courant de la semaine, est impossible.

Dans le créneau retenu par Pierre Labaune pour leurs rendez-vous hebdomadaires, le stade reste relativement peu fréquenté, et les petits cons décriés par son entraîneur, quasiment absents. Elle ne croise guère que quelques représentants masculins plus âgés, que sa présence intrigue au départ, mais qui finissent par la regarder avec indifférence. Pour la mettre à l'aise, Pierre Labaune lui réserve un genre de cagibi où elle se change et dépose ses affaires. Avant ou après ses tours de piste, ils ont parfois de rapides échanges, où il lui parle compétitions, champions, records, évoque les différents types de course, afin que Marie se forge peu à peu une culture sportive. Elle apprécie ces discussions, bien que trop rares et trop rapides, avec cet homme dont la passion pour l'athlétisme et les connaissances la font grandir, et il arrive qu'elle évoque son grand dessein de Jeux Olympiques.

Mais l'entraîneur hoche la tête, sceptique. Si lui-même, s'appuyant sur d'imparables arguments, physiques, sociétaux, historiques, est ouvertement favorable à la pratique féminine, il sait que l'organisation des Jeux relève d'un comité hostile à la présence de femmes dans de nombreux sports jugés par le même comité trop intenses, ou trop violents, ou trop spectaculaires – voire inconvenants car menaçant la décence.

- Les Jeux Olympiques restent une organisation très masculine. Ce fameux comité symbolise à lui tout seul, et de façon caricaturale, l'emprise des hommes sur le sport.
- Mais il y a bien le golf, le tennis...
- Des sports réservés à une élite, des sports d'aristocrates, et qui ne compromettent pas l'image que doivent donner les femmes, la douceur, l'élégance, la délicatesse...

Marie refuse de voir s'effondrer ses rêves d'olympisme. L'état du monde le prouve bien et même elle, une petite apprentie couturière le comprend, les choses changent à toute allure et

de tous côtés. Pourquoi la perception de la pratique sportive des femmes ne changerait-elle pas ? Même si Pierre Labaune l'assure qu'il n'y a pas que les Jeux Olympiques et leur comité figé dans son conservatisme bourré de stéréotypes ancestraux, pour Marie toute autre compétition paraît bien pâle, dépourvue de gloire antique et d'envergure historique.

- Marie, sais-tu qu'à Olympie, une femme entrant dans le Stade Olympique pouvait se voir condamnée à mort ? Les Grecs n'étaient pas plus ouverts que les membres du Comité International Olympique. Ne risque pas ta vie !

Une seule femme, raconte-t-il, une certaine Kallipateira, a transgressé la règle pour voir concourir son fils et est sortie indemne de son sacrilège... Mais à Sparte, lui apprend-il, les jeunes filles bénéficiaient du même entraînement sportif que les garçons...

- Il y aura des Jeux Olympiques en 1920 ?

Pierre Labaune n'en sait rien. Même si en cet automne 1918, on peut logiquement spéculer sur une fin prochaine de la guerre et la victoire des Alliés, le Comité International Olympique décidera-t-il de relancer la flamme et de choisir une ville pour que s'y déroulent à nouveau des Jeux qui symboliseraient la paix et l'harmonie mondiale retrouvées à travers le sport. Avant la guerre, et même en pleine guerre, plusieurs villes se portaient candidates : Budapest, Anvers, Lyon, et même la Havane ou Cleveland.

- Ici, au club, on garde de vieux articles de journaux, si ça t'intéresse.

Un bénévole du club se charge d'éplucher la presse, les titres de la presse sportive mais aussi les articles de la presse généraliste, et patiemment il constitue des dossiers thématiques, mine d'informations d'une immense richesse sur le monde du sport, les pratiques, les compétitions, depuis le début du siècle – même si avec le monde en guerre, l'information est plus clairsemée et plus lapidaire.

Marie rêve de se plonger dans ces dossiers, ne serait-ce que pour y retrouver trace des exploits de femmes forcément exceptionnelles, mais le temps lui manque et pour qu'aucune trace de ses mensonges ne transparaisse, elle doit tenir le rythme de placer en une heure hebdomadaire son aller-retour au stade et sa demi-heure d'entraînement intensif. Et le dimanche, en cachette de ses parents, elle reprend sa course au fond des bois et le long des chemins de terre qui relient les villages des environs.

La guerre tourne définitivement à l'avantage des Alliés avec l'offensive lancée par Français et Américains en Argonne à partir de la fin septembre. La défaite allemande se confirme sur tous les fronts, des soldats se rendent sans même combattre. La fin de la guerre n'est plus qu'une question de jours.

A observer et entraîner Marie, même sur un temps réduit, semaine après semaine, l'opinion de Pierre Labaune est établie : elle est faite pour les longues distances, pas pour le sprint. Capable de pointes de vitesse certes, mais bâtie pour l'endurance, dans sa silhouette, sa

musculature, ses poumons... et son tempérament. Après le 500 mètres, il tente le kilomètre et il devine en elle une résistance rare et une solidité qui en remontrerait à tous les garçons qu'il entraîne en parallèle. Mais voilà : son public masculin bénéficie de séances de deux heures, deux fois par semaine, et Marie ne peut obtenir mieux que le temps dérisoire volé chaque mardi à sa patronne. Certes, ses résultats ne peuvent, faute d'un entraînement véritablement intensif, être qualifiés de prouesses, mais Pierre Labaune, riche de ses années d'expérience, pressent en elle un véritable potentiel et voit un monumental gâchis à ne pouvoir trouver le moyen d'entraîner sérieusement cette fille.

Un mardi de la fin du mois d'octobre, alors que Marie rejoint le stade, elle aperçoit de loin l'entraîneur en grande discussion avec deux hommes plutôt âgés, plutôt bien vêtus, visiblement excités et véhéments, faisant de grands moulinets des bras auxquels Pierre Labaune répond avec des gestes de même ampleur. Prudemment, elle attend leur départ dans une grosse voiture jaune et noire pour se montrer. Dès que la voiture disparaît de l'autre côté du pont, elle rejoint Pierre Labaune. Son visage terni, sa mine basse, ses mâchoires crispées, l'alarment. Il l'entraîne dans son modeste bureau.

- Assieds-toi. Voilà ce que je veux te dire. Les dirigeants du club se sont alarmés des séances que je fais avec toi. Voir une fille courir dans ce stade, visiblement ça en dérange beaucoup. Ceux que tu as vus, ce sont le président et le vice-président, pas moins. Ce n'est pas la première fois que je supporte leurs remarques. Jusqu'à aujourd'hui, j'ai réussi à les calmer en leur expliquant que je prends sur mon temps personnel, mais cette fois ça prend mauvaise tournure et ils me demandent officiellement d'arrêter de t'entraîner. Je devrais dire qu'ils m'ordonnent d'arrêter.

Les mots tourbillonnent autour de Marie qui met quelques secondes à les assembler et à comprendre ce que vient de dire l'homme en face d'elle. Dans son visage, la colère a remplacé la bienveillance. Quand enfin la signification de ces quelques phrases atteint son raisonnement, ses lèvres commencent à trembler.

- Je ne comprends pas. Vous ne faites rien de mal. Vous me permettez simplement de courir sur la piste à un moment où personne ou presque ne s'y trouve. Et vous me donnez des conseils. Rien de plus. Rien qui puisse les déranger.
- Il semble que si, ça les dérange. Tu n'imagines pas les inepties que j'ai entendues. Une fille en short, ça fait tourner la tête des garçons et ça compromet leurs résultats sportifs. Une fille qui utilise le stade sans payer de cotisation au club, ça met les finances en danger. Sans compter que le temps que je passe avec toi, je le vole à leurs précieux rejets, d'où pour eux, un entraînement qui n'est plus au niveau attendu. Et autres balivernes tout aussi invraisemblables.
- Mais ça veut dire quoi, demande Marie ? Que je ne pourrai plus venir ?

Sa voix s'étrangle dans sa gorge. Elle lit le désarroi et la rage sur le visage de son interlocuteur qui cherche ses mots comme il cherche des solutions.

- Dire que je travaille dans ce club depuis des années, dit-il d'une voix désabusée. Auparavant, je donnais des cours d'éducation physique dans un gros lycée de Besançon. J'ai eu mon heure de gloire avec une petite carrière sportive, dans les années 1990 – je ne t'en ai jamais parlé, mais j'étais au niveau national une figure du 1500 mètres. Me faire sermonner comme un gamin par ces deux fossiles de président et de vice-président parce que j'invite une jeune fille motivée et douée à venir courir sur la piste une heure par semaine, il y a de quoi...

Il ne précise pas la suite de sa pensée, mais Marie comprend qu'ils devront en rester là pour aujourd'hui, et que short et chaussures de course resteront dans sa besace.

- Je ne peux pas me permettre de conflit avec eux, dit-il, ni de me retrouver dans une situation où tout le monde ici se dressera contre moi. Mais je ne te laisserai pas tomber. Je vais réfléchir à une solution. De ton côté, tu ne peux pas envisager de discuter avec tes parents, par exemple pour qu'ils rencontrent le président du club avec d'autres arguments que les miens ?

Marie se récrie à cette idée aux retombées illusoire. Elle ne se sent aucune capacité à vaincre l'opposition butée de ses parents – pas maintenant, pas si tôt, et Pierre Labaune le sait. « Betty, la boutique de mariage. J'y laisserai un mot pour toi quand j'aurai trouvé une solution. Je ne te laisserai pas tomber. »

Chapitre 4

« J'attendrai, tant qu'il le faudra, que cette guerre dans toutes les têtes soit ce qu'elle a toujours été, la plus immonde, la plus cruelle, la plus inutile de toutes les conneries... »

Sébastien Japrisot, Un long dimanche de fiançailles

L'armée allemande et ses alliés sont à terre, broyés par les défaites successives. Les Bulgares sont les premiers à demander un armistice. Les Britanniques écrasent l'armée ottomane et l'empire turc s'effondre pendant que les Autrichiens, vaincus par les troupes italiennes, reculent et reconnaissent leur défaite. Acculé, leur empereur abdique. Quant au Kaiser Guillaume, il tente de temporiser, mais la révolution qui éclate en Allemagne début novembre le rattrape. L'état-major allemand demande l'armistice à son tour. La paix est signée le 11 novembre 1918, à Rethondes, au milieu de la forêt de Compiègne.

C'est la fin d'un conflit qui a duré 1560 jours, qui a fait plus de 18 millions de morts dont 9 millions de civils, qui a dévasté l'Europe et bouleversera sa carte. Les Etats-Unis passent au rang de première puissance mondiale.

Au front, les clairons sonnent le cessez-le-feu. Les soldats jaillis des tranchées entonnent la Marseillaise. La nouvelle de l'armistice se répand d'un bout à l'autre du territoire français par tous les moyens possibles. Dans de très nombreuses villes, comme à Dole, femmes et hommes sortent de leurs maisons, de leurs usines, de leurs boutiques, et crient dans la rue leur joie de voir enfin cesser les combats. Des illuminations sont installées, des drapeaux fleurissent à tous les balcons. La France est incontestablement le pays qui a le plus souffert du conflit, dans sa terre ravagée et dans son sang versé. Mais à l'allégresse se mélangent la tristesse, celle des deuils et des sacrifices, celle des blessés et des mutilés, l'incertitude de l'avenir, la peur du chaos.

Pour Etienne et Françoise Morand, pour Marie, les cloches qui sonnent à toute volée dans leur village ouvrent l'espoir d'un retour prochain du fils, du frère absent. D'une rue à l'autre, Françoise, serrée dans son gros manteau gris, ne voit autour d'elle que des voisins, des amis, des clients, qui ont donné un fils, un frère, un père, à la guerre, qui restent dans l'ignorance du

sort d'un autre, qui attendent un signe de vie, comme elle avec son Jean. Elle espère, tous espèrent, que la démobilisation sera rapide, qu'on laissera vite ces milliers, ces millions de soldats affamés, épuisés, blessés peut-être, repartir vers leurs familles, leurs proches, leur vie qui s'est arrêté le jour où la patrie les a appelés. Comme tant d'autres elle veut croire que son fils ne fait pas partie des derniers morts de la guerre, ces héros touchés quelques jours, ou quelques heures, avant la signature de l'armistice.

Les jours, les semaines s'écourent, sans une information, sans un signe. Etienne Morand sollicite de tous les côtés les autorités, mairie, élus, représentants de l'état-major, pour obtenir des informations qui arrivent au compte-goutte sur les conditions et le rythme de la démobilisation. Comme ses voisins, comme tant d'autres habitants du village qui ne comprennent pas pourquoi le retour des héros tarde tant. Françoise écrit à la seule adresse qu'elle connaît, déversant sa hâte de voir revenir son fils, une lettre pleine de question à chaque ligne et entre les mots. Enfin un courrier arrive, un bout de papier sale, griffonné en hâte, dans une enveloppe mangée d'humidité, mais c'est une lettre de Jean. Il y crie sa joie de voir cette boucherie se terminer enfin, il explique la lenteur de la démobilisation par des problèmes logistiques, par la nécessité de conserver un important volant d'hommes disponibles, par la définition de priorités, les plus âgés partant en premier, puis ceux en charge de famille, puis ceux dont un proche a péri dans les combats. Pour lui qui ne rentre dans aucune de ces catégories, l'attente pourrait durer. Il clame son impatience de rentrer, de serrer contre lui sa mère, son père, sa petite sœur, de reprendre son travail de boulanger aux côtés de son père, il répète que le temps est venu d'oublier...

- Ton frère revient quand, demande Bernadette à son apprentie ?
- Je ne sais pas...

Elle lui résume la lettre de Jean, Bernadette, pleine de compassion, fait sienne l'impatience de la famille Morand. Son propre mari, trop âgé, n'a pas été mobilisé, et Bernadette n'a pas d'enfants. Mais elle a perdu un frère, tombé quelque part près de Verdun durant ces années d'horreur. Un autre de ses frères, infirmier, a passé la guerre au premier plan du théâtre des combats, et malgré la signature de l'armistice ne prend pas encore la route du retour, face à l'étendue de la tâche qui le bloque dans son hôpital.

- On a payé cher, dans la famille, murmure la couturière.

Mais son enthousiasme repart au vu des mariages en perspective et de son carnet de commandes, tellement plein qu'elle devra embaucher sans attendre, signe de l'euphorie engendrée par la fin de la guerre et l'espoir de l'émergence d'un autre monde, où fraternité et solidarité prendront tout leur sens.

- Au moins, je peux compter sur toi, tu ne partiras pas.

Marie baisse la tête sur son travail de confection de jours qui exige tant de minutie et de doigté, pendant que son esprit s'évade elle ne sait trop où. Marie n'a rien reçu de la part de Pierre

Labaune et ce silence l'inquiète, elle n'imagine pas que l'homme l'oublie, et elle échafaude tous les scénarios possibles pour expliquer ce silence. Pierre Labaune a forcément trouvé une solution pour qu'ils continuent à se voir, entre les gens qu'il fréquente, les réseaux qu'il entretient, les équipements qu'il connaît, il ne peut rester sur le blocage des intransigeants dirigeants du club.

Mais les jours passent et il n'y a pas plus de signe de vie de Pierre Labaune, que d'information sur la date possible du retour de Jean. Presque tous les jours Marie dort chez Bernadette dans une soupente qui lui est réservée au lieu de rentrer chez ses parents à Damparis, car les jours raccourcissent dangereusement et le trajet en bicyclette devient trop risqué. Mais Marie n'ose prendre sur elle de retourner sur le stade et d'interroger directement l'entraîneur, convaincue que s'il ne donne aucune nouvelle, il a forcément ses raisons.

Un vendredi de décembre 1918, l'information circule dans toute la ville du retour de soldats par un train du soir. Gonflés d'espoir, Marie et ses parents piétinent sur le quai de la gare, fous d'impatience de voir surgir le train qui peut-être ramènera Jean. Lorsque le train arrive enfin, la foule qui attend comme eux les écrase, tous guettant l'ouverture des portes et détaillent chaque silhouette qui sort, des hommes très jeunes, d'autres plus âgés, qui s'encadrent dans la lumière. Ceux qui descendent du train balaient le quai de longs regards d'espoir, cherchant une épouse, un père, une mère, une sœur, éperdus, bouleversés. Mais aucun d'entre eux n'est Jean. Lorsque tous trois repartent pour leur village, écrasés par la déception, dans l'automobile d'un des voisins qui les a véhiculés, Françoise énonce d'une voix amère :

- Vous les avez vus, tous ces hommes qui descendaient du train, leur allure, leurs visages dévastés, leur air complètement perdu ?

Marie comprend parfaitement ce que veut dire sa mère. Loin du bonheur de revenir et de retrouver leurs proches, les soldats transportent avec eux jusqu'au retour à leur foyer les images d'horreur de la guerre, l'épouvante vécue dans les tranchées, la folie des combats, l'odeur de la mort. Pourquoi Jean échapperait-il à ce processus destructeur ?

Un beau jour, Marie n'y tient plus. Une fin d'après-midi de décembre après le travail, même si elle a prévu de dormir chez sa patronne pour éviter les dangers du trajet de retour et la route rendue hasardeuse, voir dangereuse, avec les plaques d'une première neige, elle enfourche son vélo et file vers le stade, assurant Bernadette, qui croit à un rendez-vous d'amoureux, qu'elle revient très vite. Elle franchit le pont, un coup d'œil sur le stade lui apprend que le froid de décembre ne rebute pas les athlètes qui courent avec un simple lainage par-dessus leur maillot, voire un bonnet et des gants. Elle se rapproche, presque craintive, encore hantée par le souvenir des deux hommes en costume mettant un coup d'arrêt à ses rêves de gloire, formule des prières silencieuses pour qu'ils soient absents des installations, s'interroge sur

l'attitude la plus judicieuse à observer si on l'interroge sur les raisons de sa présence dans un temple réservé aux hommes.

Enfin, poussant toujours son vélo, elle arrive en lisière des bâtiments où on la dévisage avec une curiosité teintée de suffisance, croise des gamins de quinze ans qu'elle croit reconnaître, d'autres entraîneurs entrevus lors de ses séances avec Pierre Labaune. Le froid la saisit plus encore que pendant son trajet en vélo, est-ce l'isolement des lieux, la crainte de l'accueil qu'on lui réserve ? La porte du hall tapissé de photos d'athlètes s'ouvre, en sort un homme d'une soixantaine d'années en tenue sportive et coiffé d'un bonnet de laine, qui lui demande ce qu'elle veut, qui elle cherche. Quand elle bredouille le nom de Pierre Labaune, l'homme hoche la tête d'un air entendu et lui lance :

- Vous ne saviez donc pas ?

Une terrible angoisse l'envahit, elle pressent que quelque chose de grave s'est produit.

- Il a eu un grave accident d'automobile, le jour même de l'armistice, imaginez-vous. Il rentrait chez lui, apparemment en roulant trop vite. Il en a réchappé, mais il est toujours en maison de convalescence, près de Besançon. Difficile de dire quand il en sortira, et même s'il marchera à nouveau.

Devant les yeux interrogateurs de Marie, il insiste :

- Il restera peut-être définitivement paralysé, vous comprenez ?

Pas besoin, se dit Marie, de faire la guerre pour se retrouver blessé, handicapé, empêché de faire ce que l'on aime. Mais sa présence intrigue à tel point son interlocuteur, qu'il interroge :

- Vous seriez pas la fille qu'il faisait courir ?

Elle le dévisage d'un air aussi mauvais que ses seize ans le lui permettent.

- Le président du club avait pas trop apprécié quand il l'avait appris. De toutes façons, ça vous aurait pas menée bien loin !

Sur ces bonnes paroles, il disparaît dans le hall du bâtiment. Marie, le visage tordu par la colère, fait demi-tour, enfourche son vélo, et repart vers le pont. Elle a oublié de demander l'adresse précise de la maison de convalescence.

Un grave accident de la route. Elle ignorait que Pierre Labaune possédait une automobile et la conduisait régulièrement. L'accident s'est produit, compte-t-elle, trois ou quatre semaines auparavant, un accident qui pourrait laisser son mentor handicapé – cet homme de l'âge de son père, auquel elle s'était attachée, qui, de façon parfaitement désintéressée, l'avait prise en charge et encadrée alors même qu'elle ne réalisait pas de prouesses, un homme qui, par bribes de conversations volées, trop brèves, lui avait tant appris sur le sport, sur les athlètes, sur l'olympisme, bien au-delà des conseils qu'il lui prodiguait et l'encadrement avisé qu'il lui offrait, juste parce qu'il la trouvait tenace et volontaire, parce qu'il lisait les envies de victoire au fond de ses yeux. Et peut-être aussi, pour braver, comme il disait, les fossiles du club hostiles à la pratique des femmes.

Les questions foisonnent. Dans quel état Pierre Labaune se sortira-t-il de la maison de convalescence, reviendra-t-il travailler au club pour porter à leur sommet les futures gloires de l'athlétisme ? La reprendra-t-il un jour en charge, et dans l'attente de ce jour hypothétique, que va-t-elle devenir, comment assouvrira-t-elle son besoin de courir et de bouger ? Qui lui prodiguera les indispensables conseils de même niveau que Pierre Labaune, qui acceptera de la chronométrer, de mesurer ses progrès, de l'encourager, de la corriger ? De plus l'hiver approche, moins propice à ses entraînements solitaires du dimanche, quand sous de mensongers prétextes elle réussit à fausser compagnie à ses parents pour courir dans les environs du village... Elle ne voit plus devant elle qu'un immense désert. « Je suis égoïste, se dit-elle, je ne pense qu'à moi alors que lui ne sait même pas s'il pourra marcher à nouveau un jour. »

Personne ne pense à elle.

Le samedi, il fait moins froid, la route est dégagée, et Marie peut regagner son village à vélo, pédalant côte à côte avec son amie Eugénie, qui elle aussi dort en ville chez sa patronne, contrainte par les jours trop courts et la rigueur des températures. Ce soir-là, en arrivant au centre du village, la boulangerie de ses parents brillant de tous ses feux au milieu de la place, une intuition soudaine lui dit que ce jour est spécial, qu'un évènement pas comme les autres vient le bouleverser. Elle laisse son vélo contre le mur, entre, accueillie par une sorte de brouhaha, alors que la boulangerie est vide, Françoise peut-être sortie ? Marie appelle « Maman ! », la voix de Françoise lui revient en écho, sa mère l'attend dans la cuisine, Marie traverse le fournil, arrive dans la cuisine. Ses parents se tiennent à côté du fourneau, puis elle distingue une silhouette ramassée, recroquevillée, assise à la table, et tenant sa tête entre ses bras.

- Jean !

Elle s'avance, incrédule. Il ne se retourne pas à son approche, bouge à peine quand elle pose une main tremblante sur son épaule, tressaille juste un peu. « Jean, répète-t-elle ! » Enfin il relève la tête vers sa petite sœur, plonge ses yeux dans les siens, dévoile son visage et elle sursaute.

C'est Jean et ce n'est pas lui à la fois, c'est un inconnu aux yeux perdus, aux traits amaigris, creusés, aux cernes marqués de gris, cheveux sales et barbe mal taillée. Son teint est comme revêtu d'une couche jaunâtre, de l'usure, de la fatigue, un harcèlement qui glisse dans tout son corps, ses membres crispés, sa posture abattue. Comment imaginait-elle autrement son retour, croyait-elle un seul instant que son frère reviendrait plein d'entrain et d'envies, respirant la vigueur et la santé, le bonheur du retour ? En quelques secondes elle lit dans ce visage dévasté ce qu'il ne dit pas et, s'approchant encore plus, elle l'entoure de ses bras et le serre très fort. Devant elle, Françoise ravale ses larmes, Etienne Morand ne sait quelle attitude tenir

et danse d'un pied sur l'autre. « Tu es revenu, murmure Marie. » Il secoue la tête et dit à voix très basse :

- J'aurais pu revenir défiguré, amputé, handicapé. Je suis juste revenu.

Jean n'a pu prévenir ses parents de son retour suffisamment à temps pour qu'ils soient présents à l'arrivée du train. En gare de Dole, avec d'autres camarades des environs, ils ont trouvé une voiture qui les a ramenés chez eux. Mais quand Jean est entré dans la boulangerie, Françoise derrière son comptoir a écarquillé les yeux et a mis quelques secondes à réaliser que cet homme hâve, maigre, boitillant de fatigue, en tenue de soldat, était son fils, son Jean, parti des mois plus tôt pour le front avec l'insouciance et l'enthousiasme de son âge, les joues pleines et le regard vif. Cet homme-là qui revient de l'enfer n'a de commun avec son fils que le bleu des yeux, et encore, c'est comme si un voile en ternissait l'éclat d'avant. Son Jean était beau, impertinent et moqueur, il avait le rire facile et plaisantait de tout et de rien, s'extasiait en mots chantants et drôles sur l'odeur du pain chaud, le blanc immaculé de son tablier, la couleur des bleuets. Un an plus tôt son Jean débordait d'énergie et de vie.

Des mois ont passé, pendant lesquels il écrivait si peu, faute de temps, de papier, de bonnes nouvelles à annoncer, tant de mois où le temps a fait son œuvre pour lui rendre cet inconnu au front tourmenté.

Ils étaient une famille de quatre personnes et se retrouvent, quatre personnes sous la lampe du soir, chacun assis à sa place comme si l'ordre des choses se rétablissait en douceur. Françoise prise de court n'a pu préparer de vrai repas de fête, mais Etienne a débouché sa meilleure bouteille et force son fils à tremper les lèvres dans son verre, Etienne déconcerté, perdu lui aussi devant ce visage décharné qui n'exprime rien. Jean mange peu, émiette le pain de son père, écoute à peine. « Hein, t'en as pas mangé du pareil, là où tu étais ? » Il acquiesce faiblement, tente un malheureux sourire, conscient de décevoir ses parents, de les buter par son silence.

- Je suis fatigué, dit-il, si fatigué.

Françoise apporte les tartelettes aux pommes de la boulangerie disposées sur son meilleur plat, force son garçon à manger pour voir se prolonger sur son visage cette ombre de pauvre sourire. « Dès qu'on a su pour la signature de l'armistice, dit-elle, j'ai préparé ta chambre et fait ton lit. » Il sourit encore, s'oblige à reconnaître les efforts de sa mère, explique qu'il veut monter se coucher. Demain, après-demain, ils parleront, il se remettra au travail avec son père à la boulangerie, essaiera de retrouver le rythme d'avant... « Pour la boulangerie, c'est pas pressé, mon garçon, dit Etienne, ça fait un an que je me débrouille tout seul, je continuerai. Va te coucher, va, tu en as besoin. »

La nuit s'étale, silencieuse et rude. Marie peine à s'endormir, se demande si dans la chambre voisine, à quelques mètres d'elle, Jean trouve le sommeil, si les insomnies le dévorent, si de monstrueux cauchemars le poursuivent. Elle se repasse toutes ces années où elle et son frère grandissaient en harmonie, tellement proches l'un de l'autre malgré leurs cinq années de différence, lui veillant sur sa petite sœur et dressant autour d'elle une forteresse pour que nul ne la lui prenne, elle pétrie d'admiration devant ce grand gaillard protecteur et attentif à tous ses désirs. Les années passant, il avait naturellement imité son père pour exercer un jour le métier de boulanger, devenant l'appui indispensable, l'épaule sur qui s'appuyer à tout moment. Puis un an plus tôt, il était mobilisé pour donner à la patrie son sang, sa chair, son âme.

Marie s'endort enfin, un sommeil troublé par de vilains rêves où les soldats d'une armée bardée de métal, hérissée de pointes, visages mutilés, esprits corrompus, traînent son frère vers le néant.

Un hiver triste se passe, où la vie reprend son cours, où Jean tente de revenir à la normale tout en persistant dans son mutisme. Marie, absente presque tous les soirs car logeant chez Bernadette à cause du froid, ne cherche pas quand elle revient une fois par semaine, rarement deux, à vaincre son silence et ses démons. Mais elle lui parle beaucoup, l'entoure de minuscules attentions, dépose à chaque occasion des baisers sur ses joues, sur son front, le force à admirer un coin de ciel, la couleur d'un ruban, le dessin du givre qui se plaque aux vitres les jours de gel. Il reprend progressivement son travail aux côtés de son père, tient le rythme difficile que la boulangerie impose, occupe sa place à la table du soir et à l'occasion glisse un mot gentil à sa mère. Il redevient en apparence comme avant. Il lui arrive même de passer du temps avec ceux de son âge, de regarder les filles du village, d'aller en ville pour une sortie, de longer les barrières des champs pour contempler la campagne d'hiver. Il lui arrive de humer, fasciné, l'odeur du pain chaud sortant du four, et de sourire tant ce parfum fait remonter son enfance et les années heureuses. Le temps s'écoule très lentement. Jamais Jean ne parle de la guerre.

Marie ne retourne pas au stade du Pasquier. Elle se dit que le jour où Pierre Labaune reviendra, s'il revient, il la contactera comme il l'a promis, alors elle attend. D'ailleurs l'activité de l'atelier lui laisse peu de loisirs, avec tous les beaux mariages qui se préparent dans toute la région, car les nouvelles fiancées viennent de loin pour faire confectionner leur robe de mariée chez Betty.

Bernadette a pris une autre ouvrière et embauché une nouvelle apprentie. Progressivement la patronne retrouve ses fournisseurs les plus cotés d'avant la guerre et les rayonnages de la réserve se garnissent à nouveau de tissus rares et luxueux sur lesquels Marie laisse courir ses doigts de fée. Des catalogues débordant de modèles originaux arrivent de Paris : Marie découvre avec stupéfaction que les jupes raccourcissent, que les jambes se montrent, que les

corsets disparaissent. Une nouvelle silhouette, droite et plate, longiligne et souple, émerge de cette nouvelle mode où le confort et la liberté du corps priment. Les fentes et les plis des jupes facilitent le mouvement. Même les robes de mariée se font plus amples à la taille, se ceinturent aux hanches. Elles se garnissent de franges, de perles de verre ou même de sequins. Les cheveux se portent de plus en plus courts, et Marie en vient à se dire qu'elle pourrait sacrifier cette encombrante et lourde parure d'or roux si jamais elle recommence à courir.

Décidément cette nouvelle mode lui convient et l'inspire. Marie ressort ses carnets et dessine des robes en accord avec la silhouette aux formes atténuées, celle d'une femme délivrée de toute entrave, qui jette son corset et donne à son corps l'aisance et l'envergure dont des carcans séculaires la privaient. Quand elle retrouve Jules après le travail, à l'abri d'un auvent ou sous quelque porche désert, et qu'elle lui montre fièrement ses productions, il hésite, tourne les pages, n'admire que du bout des lèvres. Et finit par l'embrasser.

L'hiver ne permet pas de longues escapades dans la campagne givrée. Marie travaille trop dur en semaine, et n'a plus avec le froid bien installé de prétexte pour s'absenter de la maison les dimanches. D'ailleurs elle préfère rester auprès de son frère, et sans l'interroger en quoi que ce soit, le réaccoutumer doucement à la vie, le gardant dans la chaleur de son affection comme un grand malade qui revient à la santé et dont rien ne doit troubler la convalescence, s'émerveillant des sourires qui reviennent. Son frère, sa priorité. Pour la course, on verra plus tard.

Jean mange mieux, reprend du poids, ses joues se remplissent, son teint perd peu à peu cette couleur cireuse de la mort et ses yeux recommencent à briller de l'éclat d'avant. Il s'accroche à Marie comme un noyé à sa bouée, les rôles s'inversant, la petite sœur protégeant le grand frère du mal insidieux de ses pires souvenirs. Souvent le soir elle le rejoint dans sa chambre, lui parle, parle de son travail et de ces modes nouvelles qui libèrent le corps, des forêts et des saisons, de Jules parfois, et des séances de boxe de son amoureux dans son club en ville. Elle laisse aussi s'installer de longs silences où ils se regardent dans les yeux pour le plaisir d'une sérénité qui revient dans les ombres douces d'une lampe feutrée. Elle ne lui pose jamais de question.

Aux premiers beaux jours, Marie sent ses jambes qui la démangent. Elle avait soigneusement rangé, caché même, introuvables au fond d'un placard, le short et les chaussures de sport laissés par Pierre Labaune. Mais la caresse du soleil qui revient fait monter comme une sève le besoin d'allonger les jambes à nouveau, de sentir sur elle le vent de la course, d'aller au bout de ses limites. Le soir dans son lit, elle étire longuement ses cuisses pour sentir entre ses doigts la forme de ses muscles effilés et durs. Le matin, avant de s'habiller, elle se force à des

exercices qui mobilisent tout son corps, et redonne vie à des sensations oubliées pendant ce long hiver.

Un dimanche elle n'y tient plus, et avance à sa mère le prétexte d'une sortie avec son amie Eugénie. Avant de quitter la maison, elle passe le short sous sa jupe, glisse ses chaussures de course dans sa besace, s'éloigne discrètement du village et prend la direction de la forêt, là où elle espère qu'elle pourra courir sans croiser quiconque.

Elle se change dans un fourré, y laisse la besace où elle cache sa jupe et ses bottines, serre très fort les lacets de ses chaussures de course. Puis elle se redresse, prend une grande inspiration pour gonfler à fond ses poumons, et commence quelques exercices d'échauffement. Elle entrelace ses doigts et tend les mains loin devant elle, paumes tournées vers l'extérieur, détend bras et épaules. Les mains sur les hanches, elle effectue un quart de tour vers la gauche, puis vers la droite. Elle monte ses genoux à sa poitrine, ses talons à ses fesses. Elle réalise des séries de pas chassés, à gauche, puis à droite, sur une vingtaine de mètres, refait les mêmes cette fois en claquant ses talons l'un contre l'autre. Jambes jointes et droites, bras le long du corps, elle saute le plus haut possible en écartant les jambes et en remontant ses bras au-dessus de sa tête. Appuyée à un tronc, elle compte soixante extensions des cuisses et des mollets à droite et soixante à gauche.

Depuis de nombreuses semaines qu'elle n'a fourni un tel effort malgré quelques exercices le matin, quand elle peut et comme elle peut, elle sent la fatigue la gagner plus vite que prévu et se penche en avant pour de longues expirations. Puis elle démarre, en petite foulée, dans ces chemins forestiers qu'elle a fini par connaître par cœur, se donne pour objectif de déboucher de l'autre côté de la forêt et de revenir. Elle n'a pas de certitude sur la distance que ce parcours représente dans ce coin de forêt plutôt dégagé, elle l'estime à moins de deux kilomètres pour l'aller et autant pour le retour.

Même si Marie n'a pas couru depuis longtemps, sa bonne forme physique lui permet d'accomplir le trajet envisagé sans peiner et sans s'arrêter. De l'autre côté de la forêt, elle marque à peine un léger ralentissement pour son demi-tour et repart, quand soudain des bruits de voix l'alertent et elle freine brutalement. Des silhouettes passent à quelques dizaines de mètres d'elle, des promeneurs du dimanche, un bruyant groupe d'hommes et de femmes qui avance en ordre serré, parlant fort et faisant de grands gestes des bras. Des gens de son village, ou du village voisin. Marie s'en veut d'être stupide et inconsciente au point de croire que la forêt n'appartient qu'à elle, et se cache derrière un gros chêne au tronc énorme, le temps que le groupe disparaisse au bout du chemin. Puis elle repart prudemment, regardant de tous côtés, craignant de voir apparaître d'autres gêneurs. Arrivée aux abords du villages, elle regarde de tous côtés, échafaudant des scénarios catastrophe où chaque voisin devient un promeneur malintentionné du dimanche, capable de répandre le bruit qu'une fille en short court dans la forêt, et que cette fille est Marie Morand, la fille des boulangers.

Les dimanches suivants, Marie redouble de prudence, cherche des endroits plus isolés, évités par les promeneurs et les importuns. Son corps retrouve semaine après semaine de la souplesse et de la puissance, ses cuisses s'allongent, elle se sent bien.

Jusqu'au jour où tout s'écroule.

Françoise campe dans la cuisine, occupée à quelque tâche que Marie n'a pas le temps d'identifier, car sa mère se retourne vers elle, poings sur les hanches, fulgurante :

- Où tu étais ?

Balbutiante, elle déroule son prétexte en un presque murmure, son amie Eugénie...

- Sauf que ton Eugénie, je l'ai vue traverser la place avec une autre fille qui n'était pas toi, je reconnais ma fille de loin tout de même ! Quand je l'ai appelée, elle m'a dit qu'elle ne t'a pas vue depuis des jours ! Et que jamais vous ne vous voyez le dimanche !

Marie se mord les lèvres de sa naïveté. Il fallait bien qu'un jour ses mensonges se retournent contre elle.

- Alors ma fille, menace sa mère, tu vas me dire où tu étais et ce que tu as fait tout l'après-midi, depuis deux heures que tu es partie. Et ce que tu as fait dimanche dernier, et le dimanche d'avant, quand tu me racontes que tu vas te promener avec ton Eugénie !

La voix de Françoise monte de plus en plus haut, pleine de vindicte venimeuse. Son visage crispé ne laisse aucun doute sur sa féroce détermination à élucider les mensonges de Marie. Face au danger, Marie regarde de tous côtés, à l'affût d'une échappatoire inexistante, et décide de contre-attaquer :

- Maman, ça ne te regarde pas, ce que j'ai fait cet après-midi, réplique-t-elle, véhémement, presque agressive, portant sa voix quelques décibels plus haut que sa mère. J'aurai dix-sept ans dans un mois, je fais ce que je veux !

Cette répartie d'une insolence inédite est pour Françoise le signal qu'elle attendait pour se déchaîner sur sa fille :

- Non, tu ne fais pas ce que tu veux, ma fille ! Pas tant que tu vis chez tes parents et que tu restes à notre charge ! Quand tu seras mariée, on en reparlera, mais pour l'instant t'as des comptes à nous rendre et tu vas commencer par me dire où t'es allée traîner !
- Je suis pas à votre charge, crie Marie, indignée ! Je travaille et je vous rapporte chaque sou de l'argent que je gagne !

Eberluée de tant d'impertinence, Françoise se rapproche et sans que Marie ne prévoie son geste ni ne fasse le moindre mouvement de recul, la mère offensée gifle sa fille.

Marie a bien reçu quelques claques dans son enfance de la part de son père ou de sa mère, mais elle trouve celle-là déplacée et injuste à la fois. Alors qu'elle tient sa joue endolorie, elle entend qu'on dévale l'escalier et Jean surgit dans la cuisine :

- Il se passe quoi, ici ?

Sa mère le regarde, stupéfaite. C'est la première fois depuis son retour que Jean réagit aussi vite et parle aussi fort. Pourtant la première réaction de Françoise est de l'écartier de l'affaire.

- Te mêle pas de ça, toi, peste la mère. C'est entre ta sœur et moi.

Mais Jean n'abdique pas :

- Quoi, qu'est-ce qu'elle a fait, ma sœur ? Tu lui reproches quoi ? Depuis que je suis revenu, tout ce que je vois, c'est une fille douce, gentille, irréprochable, obéissante, qui se démène tous les jours pour aller travailler, qui se démène tout autant ici au ménage pour t'aider, qui bosse dur de tous les côtés, alors si t'as quelque chose contre elle au point de la gifler comme tu viens de le faire, je veux savoir quoi !

Françoise frémit à cette explosion qui ressemble si peu au Jean éteint et amorphe revenu de la guerre. Marie, elle, sourit à ce soutien inattendu, mais elle ne veut pas perturber Jean à l'équilibre si fragile. Elle murmure de laisser tomber, rien de grave, se détourne de sa mère, pose doucement son bras sur l'épaule de son frère et monte l'escalier. Elle connaît sa mère, son intransigeance et ses poussées de colère, se convainc qu'après cette scène pénible et la sortie de Jean, Françoise ne reviendra pas à la charge même si le regard qu'elle posera sur sa fille contiendra les pires soupçons sur ses inconséquences et sa douteuse moralité. Le seul sujet pour Marie consistera à trouver des prétextes crédibles que nul ne mettra en doute pour s'éloigner de la maison, et de mieux donner à ses mensonges l'apparence d'une incontestable vérité.

Le repas du soir se charge de tension et de gêne, au grand étonnement d'Etienne tenu à l'écart du conflit. Françoise reste muette avec sa colère rentrée, ses yeux furibonds, son visage crispé. Marie garde le silence elle aussi et ne cherche pas à détendre l'ambiance plombée. Mais elle sait qu'elle compte un allié.

Le soir, après le dîner, à l'inverse des habitudes, c'est Jean qui rejoint Marie dans sa chambre. Il lui explique, soudain étonnamment bavard, qu'il comprend les inquiétudes de la mère, même s'il ne partage pas la violence de sa réaction, qu'il veut lui aussi s'assurer que sa sœur ne fait pas de bêtises, qu'elle peut tout lui dire, il ne répètera rien aux parents. « Tu retrouves ton amoureux, ce Jules, c'est ça ? » Marie secoue la tête, explique que non, elle ne peut rien dire, mais ce n'est pas ce qu'il croit, non elle n'a pas fait de bêtises avec son amoureux trop impatient qui l'entraînerait à commettre un irrémédiable faux pas.

- Alors, insiste Jean, qu'est-ce que tu caches ?

Est-ce le fait que l'incident lui rend la proximité de son frère, que Jean redevient profondément humain, davantage que de le voir prendre sa défense face à leur mère ? Marie décide de tout raconter. Et à Jean d'abord incrédule, puis fasciné, elle se livre et explique comment elle a découvert la course à pied, comment mois après mois cette nouvelle passion s'ancre en elle

pour n'en plus sortir. Elle raconte l'accompagnement attentif et bienveillant de Pierre Labaune, ce qu'il lui a appris, puis le blocage des dirigeants du club. L'accident de l'entraîneur, son silence. Elle rappelle, pleine de rancœur et le ton rageur, les protestations indignées clamées par tous ceux qui, la mine offusquée, se réjouissent de l'exclusion des femmes et du triomphe des dogmes patriarcaux qui étouffent la société. « Le sport, c'est pas pour les femmes, voilà ce que j'entends de tous les côtés. Mais c'est pas vrai, Jean. Il existe des championnats de France féminins d'athlétisme, et dans de grandes villes, à Paris mais pas seulement, des femmes fréquentent des clubs d'athlétisme créés spécialement pour elles, où elles bénéficient d'un vrai entraînement. »

Elle s'épanche enfin sur ses rêves olympiques.

- Les Jeux Olympiques, murmure Jean. Ils se tiendront à Anvers, en Belgique, l'année prochaine.
- A Anvers ! Comment tu le sais ?
- Je l'ai vu dans le journal. Le choix d'Anvers a été fait il y a quelques jours. Je m'y intéresse un peu, aux Jeux Olympiques. Dans la Somme, j'avais un ami qui rêvait de les faire. Un champion de saut en hauteur.

C'est la première fois que Jean parle de la guerre depuis son retour. Ainsi les Jeux se tiendront à Anvers. Mais ça l'étonnerait fort d'apprendre la possibilité pour les femmes de concourir dans les épreuves d'athlétisme. Et de toutes façons, Marie avec ses petites performances ne tiendrait pas la route pour remporter une médaille.

- Ton ami va les faire, les Jeux d'Anvers ?
- Il est mort.
- Là-bas ?
- Oui.

Jean attrape la main de sa sœur, s'y agrippe pour repousser les images qui reviennent, sonner la charge contre l'horreur qui le hante. C'était mon ami, dit-il, le meilleur ami que j'aie jamais eu. Félix, un athlète hors normes, d'une rare puissance, fait pour la victoire et pour la gloire. Mobilisés en même temps, moi du Jura, lui du Doubs, voisins pour ainsi dire. On prévoyait de se revoir après la guerre. Je lui avais même parlé de ma petite sœur. Je vous imaginais presque mariés tous les deux, j'aurais tout fait pour. Félix et moi on ne se serait plus quittés. On partageait la peur, le manque de tout, les pénuries de tout, l'absence, l'espoir, le désespoir. Pourtant, Félix, Félix Jamin, venait d'une famille bien plus aisée que nous, presque des bourgeois, son père avait un gros poste dans une usine de Besançon, mais ça n'empêchait pas... Et oui, c'est vrai que Félix rêvait de faire les Jeux Olympiques. Et que dans son club, on l'en croyait capable.

- On a appelé ça la bataille du Kaiser, poursuit-il, les batailles plutôt, une succession d'offensives allemandes au printemps 18. A partir de mars, les Allemands sont revenus

en force dans tout le secteur de la Marne et de la Picardie. Moi, Félix, d'autres encore, on était basés dans l'Aisne. On a appris plus tard que les Russes s'étaient retirés de la guerre, à cause de la révolution en Russie, la fin de leur empire, l'arrivée au pouvoir de ceux qu'ils appellent les bolcheviks. La guerre civile s'est déclarée en Russie. Les Russes ne pouvaient pas être sur deux fronts, alors ils ont signé la paix avec l'Allemagne. Et l'Allemagne a libéré ses troupes de l'est pour les envoyer sur le front occidental. Les Allemands savaient déjà que l'arrivée des troupes américaines marquerait pour eux la fin de la partie, ils voulaient frapper fort pour essayer de remonter.

Il marque un temps d'arrêt, hésite, puis reprend, décidé à se livrer lui aussi :

- Ça a commencé par une offensive allemande, fin mai, au niveau du chemin des Dames, dans l'Aisne, ça te parle, le chemin des Dames, la grande bataille de 1917 ? Avec Félix, on est partis ensuite dans la Somme. On s'est retrouvés en première ligne quand les Allemands ont continué à avancer après avoir pendant toute la nuit fait pleuvoir leurs tirs d'artillerie et d'obus. La poudre et le brûlé, on ne sentait que ça. Au matin, ils ont pris le plateau, ils ont pris les ponts, ils ont pris des villages. On a retrouvé les Américains à Cantigny, un petit village de la Somme. C'était pas ma première bataille, j'avais déjà eu mon compte, je me suis dit qu'avec les Américains qui débarquaient tout frais dans la guerre, on ne ferait qu'une bouchée des Allemands. Sauf que c'est là que Félix a été touché. Il avait vingt ans. Quand je l'ai vu tomber pour pas se relever, j'ai couru vers lui, et si un Américain ne m'avait pas retenu, j'aurais peut-être connu le même sort. Je ne comprenais pas, je me suis débattu, l'Américain parlait pas plus le français que moi l'anglais, mais il a bien compris ce que ça représentait pour moi. Il m'a tiré vers l'arrière, m'a entraîné loin, je lui dois la vie. Après, la bataille, on l'a gagnée, si on peut dire, grâce aux Américains, qui ont fait des centaines de prisonniers allemands. Mais le lendemain, il a fallu compter les morts. Des Français, des Américains, des Allemands, sans parler des blessés. Le corps de Félix était resté là où il était tombé. J'ai tenu à aller le chercher moi-même, l'Américain m'a aidé à le ramasser, le mettre sur le brancard. Je lui ai fermé les yeux... Pour les Allemands, le vent tournait sérieusement, même s'ils s'illusionnaient encore. Cette bataille, l'histoire dira peut-être que c'était la première attaque américaine de la guerre – et la première victoire américaine. Moi je me souviendrai que c'est la bataille où j'ai perdu mon meilleur ami.

Il continue :

- Des morts, j'en ai vus, par centaines, par milliers, tout le temps de cette sale guerre. Je sais pas si un jour je raconterai en détail ce que j'ai vécu, que ce soit sur le champ de bataille, entre les déluges d'obus et les rafales d'artillerie, les corps qui tombaient

comme de pauvres marionnettes, fauchés par les obus, sautant sur les mines. Je sais pas si je raconterai les tranchées, comment on y vivait, les offensives surprises, les batailles au corps à corps. Tu sais, dans les lettres, je racontais pas tout, je voulais pas vous effrayer. En plus on nous donnait des directives sur ce qu'on pouvait raconter ou pas à nos familles.

Il se tait, pendant que les images d'horreur défilent dans sa tête. La plus immonde des boucheries, gravée pour toujours dans son corps, dans son âme. Mais rien, conclut-il, ne l'a marqué comme la mort de Félix.

Les larmes roulent sur les joues de Marie qui serre très fort la main de son frère, mais sait que rien, jamais, n'effacera, n'atténuera, le traumatisme de ces mois loin d'elle, de leur village, de leur foyer.

- Il est enterré là-bas, dit enfin Jean. Dors maintenant, Marie, on parlera demain.

Chapitre 5

« L'athlète représente l'homme aux frontières de ses possibilités, dans un domaine que peu de gens entrevoient et que moins encore ont pénétré. C'est parce que nous en avons conscience que nous nous identifions avec l'athlète, parce que nous sentons intuitivement qu'il fait partie des privilégiés près d'accéder à leur véritable potentiel, alors que la plupart d'entre nous passent leur vie inconscients de l'existence même d'un tel potentiel ».

Tom McNab – La grande course de Flanagan

Au matin, des éclats de voix dans la cuisine réveillent Marie. Elle entrouvre la porte de sa chambre et surprend une altercation relevée entre sa mère et son frère.

- Vous avez discuté toute la nuit, accuse Françoise avec aigreur, je vous ai entendus chuchoter. Si ta sœur nous cache des choses et te raconte tout à toi, moi je veux savoir ce qu'elle fabrique. Je me doute bien, va, qu'elle a fait des bêtises !
- Fiche-moi la paix, j'ai le droit de discuter avec ma sœur.
- Tu prends toujours sa défense !
- Et alors ?

Marie s'habille sans hâte, à peine étonnée par les soupçons de sa mère, conséquence logique de ses mensonges. Elle descend à son tour dans la cuisine, feignant de n'avoir rien entendu, trouve sur la table comme chaque matin son petit pain chaud du jour et le trempe dans son bol de lait. Les journées ont rallongé, elle ne dort que rarement chez sa patronne. Ce soir justement, Bernadette lui a demandé de rester tard pour finir dans les délais une création inédite, et comme elle devra passer la nuit là-bas, elle en informe sa mère en enfilant sa veste et en jetant sa besace par-dessus son épaule.

- Chez Bernadette ? J'aimerais bien être sûre que tu dors chez ta patronne, rétorque Françoise d'un ton mauvais. Je te préviens, je vais aller la voir un de ces jour pour vérifier tout ça !

Marie ne relève pas et récupère sa bicyclette dans l'appentis.

Le lendemain, quand elle rentre au village juste avant le dîner, impatiente de voir son frère, elle apprend que Jean épuisé s'est couché tôt. Le repas se déroule sans lui, Françoise bourrant ses phrases de sous-entendus acerbes visant Marie, Etienne feignant de ne rien entendre. De toute la semaine, entre son rythme et le sien, elle revoit peu son frère, à peine le matin avant de partir, le temps d'un baiser rapide au coin de la joue et d'un regard complice. Elle est d'autant plus surprise, le dimanche matin quand juste avant le départ pour la messe, Jean lui souffle « On ira faire une balade tous les deux cet après-midi. N'oublie pas tes affaires. » Elle ne s'interroge qu'une demi-seconde sur ce que Jean entend par « tes affaires » : au retour de la messe, elle glisse dans sa besace short, maillot et chaussures de course.

Françoise marque son mécontentement quand Jean lui annonce, après le repas dominical, qu'il emmène sa sœur se promener. « Crois pas que je sois dupe, assène-t-elle, du soupçon plein la voix. Si c'est pour encourager ta sœur dans ses mensonges... »

- Arrête, maman, s'il te plaît, réplique-t-il. Je passe un peu de temps avec ma sœur et c'est tout.

Elle hausse les épaules et retourne à son ménage pendant que Marie et Jean s'évadent, avec néanmoins une sensation de gêne au fond du ventre.

Depuis le retour du printemps, Jean retrouve ses habitudes d'enfant, va souvent marcher dans la campagne et les environs du village, jusqu'aux lisières des épaisses forêts de feuillus, ou longe la rivière au débit capricieux, pousse parfois jusqu'aux étangs aux rives embouteillées par les pêcheurs qui comparent leurs prises. C'est vers la forêt qu'il conduit sa sœur, en direction d'Abergement, là où, gamin, il filait avec ses copains pour de longues après-midis en bande à jouer à la guerre. Ils marchent sur la route qui relie les deux villages, puis coupent sur la droite, pénètrent dans la forêt, verdoyante de ses feuilles toutes neuves. Ils s'avancent, longtemps, semble-t-il à Marie, jusqu'à un chemin qui s'enfonce en ligne droite jusqu'au tunnel des taillis d'un vert plus sombre. Une merveilleuse odeur de terre, d'écorce, de vie, monte par tous les pores de la forêt. Quand son frère la regarde avec un sourire radieux, Marie sent son cœur vibrer de joie, et se dit que peut-être elle possède la clé d'une porte le conduisant vers la sérénité retrouvée.

- Tu as des chaussures, une tenue, là-dedans, dit-il en désignant la besace ?

Elle éclate de rire quand Jean lève les sourcils et émet un sifflement d'admiration devant la finesse de sa silhouette en short et maillot, tout en sortant de sa poche un objet inattendu :

- Un chronomètre ? Comment l'as-tu récupéré ?

Il pose un doigt sur ses lèvres, secret, dit-il. Il veut voir de quoi elle est capable à la course. Il lui avoue être venu ici dans la semaine, pendant qu'elle bâtissait ses robes de mariée, pour tracer les grandes lignes d'un parcours en boucle, un kilomètre environ. « Je n'ai pas les moyens d'une mesure plus précise. On va faire mon parcours ensemble dans un premier

temps, en marchant tout doucement pour que tu le reconnaises bien, ensuite je te donne le top départ et à toi de jouer pour me montrer que tu es la meilleure. Moi, je reste au point de départ et je te chronomètre. » Ils démarrent à partir d'un gros chêne au moins centenaire, poursuivent sur le chemin de terre encore couvert des débris de feuilles mortes de l'hiver précédent, prennent sur leur droite jusqu'à une clairière de hêtres, suivent un long corridor de jeunes chênes plus clairsemés, et reviennent enfin, au bout d'une douzaine de minutes, à leur point de départ.

- J'espère juste, plaisante Jean, que tu ne vas pas croiser une harde de sangliers. Ou une bande de ces lutins maléfiques dont les pouvoirs magiques vous enferment pour toujours dans la forêt.

Après le top départ de Jean, pendant les premières dizaines de mètres de sa course, elle se récapitule les temps enregistrés par Pierre Labaune sur son chrono, quand il la faisait courir sur 500 mètres ou sur 1000 mètres. Un kilomètre environ, assure Jean. Elle ose un pari fou, si je le cours, ce kilomètre, se dit-elle, en moins de quatre minutes, mon Jean retrouvera son équilibre, reprendra une vie normale, redeviendra comme avant. Quatre minutes, alors qu'elle a laissé passer l'hiver sans courir, alors que depuis de nombreux mois elle ne bénéficie d'aucun suivi, d'aucun conseil, alors que des pièges l'attendent derrière chaque arbre et chaque taillis, entre feuilles glissantes, terre humide, sangliers et lutins...

Le terme de la boucle se rapproche. Elle entrevoit à travers les branches la silhouette de Jean, il lui reste deux cents mètres environ, puis cent, elle n'a aucun moyen de connaître avec plus de précision la distance. Enfin, sans décélérer, elle passe devant son frère qui abaisse le bras, elle continue sur quelques mètres encore, puis ralentit et s'arrête enfin, se plie en deux, broyée de fatigue, le souffle coupé. Se retourne avec angoisse :

- Combien ?
- 3 minutes et 58 secondes.

Elle a gagné son pari et Jean rayonne de l'exploit de sa sœur. Car avant de lui proposer cette épreuve inédite, il a cherché des références, des points de comparaison, et connaît les temps des meilleures Françaises du moment sur la distance : une quarantaine de secondes de moins que sa sœur. Ainsi, entre une graine de championne bénéficiant d'un entraînement régulier sur une vraie piste et d'un véritable encadrement, et une gamine provinciale portée par sa seule volonté sur un chemin forestier plein d'embûches, l'écart n'est pas phénoménal, et Marie avec ses pauvres moyens est loin d'être ridicule. Elle s'est retournée, assise sur la mousse, masse ses jambes douloureuses.

- Jean ? Pourquoi tu fais ça pour moi ?

Il pourrait donner des milliers de réponses à cette question naïve : parce que tu es ma sœur, parce que je t'aime, parce tu le mérites, parce que tu as un vrai potentiel, parce que moi aussi

je suis profondément agacé de voir qu'on écarte les femmes de certains sports, parce que je crois en toi, parce que... Mais il lui donne une seule réponse :

- Pour qu'un jour tu participes aux Jeux Olympiques.

Leur connivence se renforce semaine après semaine, au rythme des dimanches où il s'improvise entraîneur et chronomètre patiemment sa sœur. Marie gagne de précieuses secondes si elle en croit la mesure de son frère. Mais sans moyen de vérifier plus précisément les distances sur lesquelles il la fait courir, tous deux reconnaissent la difficulté des exercices auxquels Jean soumet Marie. Même si elle retrouve les sensations qu'elle connaissait sous la direction de Pierre Labaune, elle sait que les efforts de son frère ne la porteront pas loin, tout juste lui permettront-ils de conserver une bonne forme, un bon rythme et de bonnes postures, dans l'attente d'un environnement plus favorable à de vraies performances.

Quant au moral de Jean, l'acharnement de sa sœur porte ses fruits. Depuis cette soirée de confidences il n'a plus reparlé à Marie de l'irracontable. Il se concentre sur un objectif qui lui permet d'occulter les années de guerre et ses mois au front : porter tous ses efforts sur Marie et faire siens les rêves de gloire de sa sœur.

Marie fête son dix-septième anniversaire. D'apprentie chez Betty, elle est passée ouvrière, et son nouveau statut lui permet de ramener quelques francs de plus. Ce qui suppose aussi plus de travail, plus de charges, plus d'exigences de Bernadette à son égard en cette période où la prospérité revient. Ses relations avec sa mère se distendent de plus en plus. Un étrange contraste s'installe entre une feinte indifférence de Françoise et la surveillance méfiante et permanente dont elle se sait la cible.

Lors d'une de ces soirées où les jours rallongent pour atteindre leur maximum, et où, dans le secret de la chambre de Jean, ils se retrouvent, complices, il lui avoue s'être rendu en ville, profitant de l'automobile d'un voisin, au prétexte d'achats pour la boulangerie. Poussé par son audace, il a passé le pont, s'est hasardé jusqu'au stade, a reconnu les lieux décrits par elle. « Je suis arrivé au beau milieu d'un match de football, des jeunes de mon âge ou à peu près. Sur les abords du stade, j'ai vu beaucoup de monde, des spectateurs du match, mais pas seulement, des jeunes des lycées, des étudiants, des hommes plus âgés. Certains d'entre eux, visiblement comme moi, démobilisés, revenus de la guerre, on se reconnaît entre nous... »

Pas une seule femme, précise-t-il. Il est entré dans le bâtiment gris abritant les bureaux et les vestiaires, a croisé dans le hall un homme en tenue sportive frappée de l'écusson du club, certainement un des responsables, qui lui a demandé ce qu'il cherchait.

- J'avais préparé mon histoire dans ma tête : de retour de la guerre, je voulais retrouver celui qui m'avait entraîné à la course avant mon départ pour le front, dont je restais sans nouvelles. Il m'a appris l'accident, sa gravité, rien que tu ne saches déjà. J'ai

insisté pour avoir au moins un endroit où lui écrire. J'ai donc appris que ton Pierre Labaune se trouve désormais dans une autre maison de convalescence, dont j'ai récupéré l'adresse, près de Paris, en banlieue ouest car c'est là que vit sa famille, et il pourrait être opéré par un grand chirurgien de l'hôpital de La Salpêtrière. Et j'ai aussi l'adresse de sa famille. Mais...

Il baisse suffisamment la voix, les yeux mi-clos, pour que Marie s'alarme. L'accident, explique Jean, ne lui a pas seulement brisé les jambes. Il a subi une grave commotion cérébrale dont il conserve de lourdes séquelles, des pertes temporaires de mémoire, des problèmes d'équilibre et de coordination. On doute fort qu'un jour il puisse reprendre son activité d'entraîneur sportif...

Marie ne s'attendait pas à un si rude coup d'un destin s'acharnant à ce point sur cet homme. Effondrée, elle rage de n'avoir pas cherché à en savoir davantage, le jour où elle-même a osé, quelques mois plus tôt, se rendre au stade et interroger l'un des responsables. Elle s'en veut de n'avoir pas donné signe de vie à Pierre Labaune après avoir pris connaissance de l'accident, un rapide message, quoi de plus facile – elle ne l'a pas fait, n'a pensé qu'à elle, à son désappointement de ne plus bénéficier de l'encadrement attentif de l'entraîneur.

- Tu n'as rien à te reprocher, la rassure Jean. Tu es passée si vite dans sa vie. Quelques semaines, même si elles ont changé le cours des choses pour toi. Et puis... j'ai récupéré l'adresse de la maison de convalescence près de Paris, et même l'adresse de sa famille, rien ne t'empêche maintenant de lui écrire.

Ce que Jean ne raconte pas, ce sont les dernières phrases de son échange avec le responsable du club, auquel il a demandé, d'un air distrait, léger, pour faire plus vrai, si maintenant que la guerre est finie, les filles seraient accueillies. Après un ricanement émis par l'homme en guise de réponse, il a cru entendre une répartie comme « Il faudrait déjà que les filles sachent courir ! »

- Marie, poursuit Jean, tu ne peux pas rester ici. Tu t'étiologies et tu ne feras plus de progrès avec nos petites sorties du dimanche. Il n'y a rien pour toi ici. Si vraiment tu te destines à la compétition, tu dois partir là où tu trouveras un club qui t'accueille et un entraîneur qui te donnera l'encadrement que tu mérites – et pas des séquences volées, des tours de piste à la sauvette.

Marie ne peut que partager les perspectives que trace son frère pour son avenir, mais cela reste un beau rêve impossible. Partir, comment, où, demande-t-elle ? Ici il y a les parents et la maison. Ici j'ai mon travail et ma patronne, accessoirement un amoureux pressant dont le désir grandit et qui va finir par me demander en mariage. Ici on ne veut pas de moi pour ce que j'aime faire et ce que j'ai envie de faire. Comment imagines-tu que nos parents me laissent partir, où, quand ? Papa qui ne se soucie en rien de ce que je veux et de ce que je pense,

maman complètement bloquée sur des idées d'un autre âge et qui ne supportera jamais la vue d'une femme en short. Tout ce qu'elle espère, c'est me voir mariée pour être définitivement tranquillisée sur ma moralité, et pour elle Jules fera parfaitement l'affaire – mais je ne sais pas si j'ai envie d'épouser Jules.

Marie ajoute que Jean lui-même ne partira jamais, tout héros de guerre qu'il est : ce que veut papa, avance-t-elle, c'est que tu reprennes la boulangerie quand lui ne sera plus en état, comme lui-même a repris la boulangerie de son propre père. T'a-t-il une seule fois demandé ton avis quand il t'a appris le métier ?

Bien sûr que non, confirme Jean. Il prévoit parfaitement les réactions horrifiées de ses parents si l'envie lui prenait de quitter Damparis pour tenter sa chance ailleurs, comme boulanger ou dans tout autre métier où, à y réfléchir, il se sentirait plus à l'aise. Mais pour l'instant, seule compte Marie.

- Tu dois aller à Paris, conclut-il, là-bas seulement tu trouveras un club d'athlétisme à ta mesure.

Jean rêve, il délire !

- Comment je pourrais aller à Paris ? Outre que les parents ne me laisseront jamais partir, comment veux-tu que je trouve un travail ? Et comment trouver un club qui m'acceptera ?

Jean promet de soulever des montagnes, de fouiller ciel et terre pour trouver un point de chute à Paris, logement, emploi. Et un club.

Mais l'été se passe, et il piétine dans ses recherches, la période estivale étant peu propice aux contacts et aux échanges. Du moins l'impatience et la ténacité ravivent sa propre envie de sport, et il consacre son peu de temps libre à des parties de football, va même jusqu'à s'inscrire au club de Saint-Aubin, à une dizaine de kilomètres. « Tu me prêteras ton vélo pour y aller, en attendant que je puisse m'en acheter un – ou peut-être même une automobile ! » Elle rit à cette idée, et lui suggère de convaincre plutôt leur père de faire l'investissement.

Mais Marie ne peut s'empêcher de rêver de Paris et de ses merveilles. Au point de questionner sa patronne :

- Vous êtes déjà allée à Paris, Bernadette ?
- Bien sûr ! Quantité de fois, avant la guerre ! J'en rapportais des fournitures impossibles à trouver ailleurs !

Elle lui parle de la Tour Eiffel, de l'Arc de Triomphe, de Montmartre et de sa fastueuse basilique aux allures de meringue géante. De ces incroyables immeubles, plus hauts et plus beaux que dans les livres, qui alignent leurs somptueuses façades sur d'interminables boulevards grouillant d'animation et de rires. Des parcs et jardins où les kiosques à musique fleurissent entre les massifs colorés, où des ribambelles d'enfants courent entre les bacs à sables et les bassins aux canards. Elle évoque aussi la foule et le bruit, les rues rendues irrespirables par

la circulation, les automobilistes qui klaxonnent de tous les côtés pour n'importe quoi, les hordes de vélos, le ballet des autobus. « Et le métro, Marie, le métro, tu imagines un chemin de fer souterrain ! » Non, Marie n'imagine pas. Pas plus qu'elle n'imagine la magnificence des grands magasins que lui décrit Bernadette, l'incroyable variété des articles qui s'y vendent, la diversité de leurs rayons, le luxe à l'état pur, la nouveauté incessante. Bernadette raconte aussi les ruelles étroites au cœur de Paris où des grossistes spécialisés dans les fournitures pour couturières aguerries proposent des produits rares, des étoffes exotiques, des babioles inédites, toutes ces trouvailles frivoles qui réjouissent les artistes pour orner leurs créations, rubans, galons, festons, cordons, boutons de toutes tailles et de toutes matières, guirlandes, passements et autres franges perlées...

- Et des ateliers de robes de mariée, il y en a beaucoup à Paris ?
- Je suppose que oui, et aussi des rayons consacrés au mariage dans les grands magasins.

Bernadette lève un sourcil intéressé :

- Marie, quelle coïncidence, ta question ! Je comptais justement faire un voyage rapide à Paris dans le courant de l'automne, trois jours peut-être, pour revoir mes anciens fournisseurs d'avant la guerre et rapporter un peu de marchandises. Si tu m'accompagnais ?

La proposition lui fait l'effet d'un coup de foudre. Elle objecte vaguement que ses parents n'accepteront jamais de la voir filer dans cette ville de perdition, qu'elle doit aider sa mère à la maison, autant de fragiles arguments qui ne résistent pas à l'enthousiasme de Bernadette : « Trois jours ! Je paie ton voyage, nous dormirons à l'hôtel – l'hôtel où je descendais régulièrement, près de la gare de Lyon, s'il existe toujours, et ta mère peut se passer de toi pendant trois jours ! Elle se passe bien de toi quand tu dors chez moi pendant des semaines entières ! Parles-en vite à tes parents, de mon côté je réfléchis aux dates et je prendrai nos billets de train. »

- Une chance incroyable, s'écrie Jean, mis le jour même dans la confidence. Trois jours à Paris, c'est plus qu'il ne t'en faut pour te trouver un club d'athlétisme !

Elle tempère son enthousiasme : elle n'imagine pas que pendant ce court séjour sa patronne lui lâchera la bride et la laissera partir à l'aventure dans une ville bourrée de pièges et de dangers mortels. Surtout lestée des dizaines de sacs et de cartons que représenteront les achats pour l'atelier.

Jean, désormais, fréquente assidûment le club de football de Saint-Aubin, à raison de deux entraînements par semaine, avec des matchs organisés tous les dimanches ou presque. Son père l'y encourage, sa mère s'en réjouit. Il y retrouve des amis – amis d'avant, nouveaux amis, certains qui, comme lui, ont connu le front et les tranchées, mais ils n'en parlent jamais, tournés

vers l'avenir, surtout avec ce traité de Versailles signé avant l'été qui officialise la défaite allemande et plante les jalons de la paix pour les siècles des siècles. Marie est heureuse de voir son frère s'adonner à une pratique sportive régulière, convaincue du bienfait de l'exercice physique pour lui redonner goût à l'existence. Car dès lors que pour elle le sport, particulièrement en liberté sous le ciel et le soleil, est devenu partie intégrante de sa vie, elle ne peut plus envisager la vie sans sport. Jean n'en finit pas d'assurer sa sœur que c'est grâce à elle qu'il se sent mieux, dans sa vie, dans son corps, dans sa tête, qu'il réussit à imposer à ses pires souvenirs des temps de répit. Il participe même, à Dijon, à un tournoi entre plusieurs petites équipes locales.

- Marie, lui apprend-il un soir, tu ne savais certainement pas qu'il existe une Fédération des sociétés féminines sportives de France ?

Il énonce avec application cette dénomination à rallonge.

- Une quoi ?

Au bord du terrain du stade dijonnais, remplaçant pour sa propre équipe, il a pris un long temps d'échange avec des joueurs venus d'ailleurs, au parcours sportif bien plus riche que le sien. La discussion s'est engagée sur le terrain risqué et sensible du football féminin, Jean surpris de constater l'ouverture de certains de ses interlocuteurs, peu nombreux certes, mais pas du tout hostiles à l'idée de voir des femmes conquérir les terrains ! D'autres, confits dans leur conformisme, se récrient avec véhémence contre cette pratique indécente et déplacée.

- Il paraît qu'en Angleterre les femmes jouent au football depuis la fin du siècle dernier, et en France depuis avant la guerre. Elles ont un club à Paris, le Fémina Sport. C'est comme ça que j'ai appris la création de cette fameuse Fédération des sociétés féminines sportives de France, qui regroupe exclusivement des clubs sportifs féminins, dont ce Fémina Sport. Et cette fédération a organisé un championnat de France de football féminin l'année dernière, remporté, justement, par le Fémina Sport ! C'est ce club que tu dois rejoindre, Marie, car les femmes n'y font pas que du football, elles y font aussi de l'athlétisme ! De la course à pied ! C'est ta chance, c'est une chance que ta patronne t'emmène à Paris.
- Paris, je n'y suis pas encore, objecte-t-elle faiblement, conquise pourtant par son enthousiasme. Bernadette n'a pas parlé aux parents de ce voyage, moi je n'ose pas, et rien ne dit qu'ils accepteront ! Et une fois là-bas, Jean, je fais quoi ? Je suis censée courir les fournisseurs derrière ma patronne, et pas faire des tours de pistes sur le stade du Fémina Sport.

Pierre Labaune en parlait, de ce Fémina Sport, elle s'en souvient. D'ailleurs Jean lui avoue s'est rendu à nouveau au stade du Pasquier pour interroger les membres du club sur un retour

possible de l'entraîneur. Un retour qui n'est pas à l'ordre du jour. Les résultats de l'opération à l'hôpital de La Salpêtrière sont mitigés, les absences liées à la commotion cérébrale perdurent. Marie prend son courage à deux mains et se décide un soir, pendant le repas familial, à évoquer devant ses parents la proposition de voyage à Paris lancée par Bernadette, s'abritant derrière la présence complice de son frère. Car Jean rebondit immédiatement sur ses paroles, avec un enthousiasme immodéré que ses parents ne lui connaissent pas depuis son retour. Il enchaîne sur les talents de couturière de sa sœur, les robes qu'elle dessine dans ses carnets, le bel avenir qui se dessine pour elle au sein de l'atelier de sa patronne et peut-être ailleurs si le destin lui est favorable. Et conclut en affirmant qu'il ne faut en aucun cas laisser passer la chance de ces trois jours à Paris.

Etienne Morand, qui pense déjà à sa fournée du lendemain, se laisse convaincre le premier, acquiesce du bout des lèvres, et Françoise prise au piège, qui peine à trouver des arguments contraires, ne peut décemment aller en sens inverse. Marie lâche la date d'ores et déjà calée, le 25 octobre. Pour le reste... L'avenir ne dépend que d'elle. A commencer par se définir sur place, enter deux boutiques de fournisseurs, une stratégie pour localiser la porte d'Orléans et le Fémina Sport, avec une parfaite opacité pour la suite.

Quand le frère et la sœur remontent dans leur chambre, Jean envoie une bourrade à Marie en l'accompagnant d'un baiser sur la joue « Tu vois, tout va bien ! Ils ont dit oui ! », et elle se demande s'il n'exagère pas son optimisme.

- Il va falloir raccourcir tes robes pour aller à Paris, dit Bernadette à Marie.
- Comment ça ?

Marie sait très bien, au vu des catalogues qui arrivent, *Mode pratique* ou *La véritable mode française de Paris*, que les robes et les jupes se portent de plus en plus courtes, jusqu'aux robes de mariée. La mode d'après-guerre la séduit profondément pour la liberté qu'elle offre, mais l'appliquer sur elle-même la fait trembler. Mais elle doit suivre le mouvement et revoir ses ourlets si elle ne veut pas paraître ridicule lors du prochain séjour parisien. Dix centimètres, ce n'est pas assez, Bernadette qui a déjà procédé sur sa propre garde-robe à une coupe chirurgicale sans pitié, insiste, vingt centimètres, juste en-dessous du genou... « Et puis tu seras plus à l'aise sur ta bicyclette, suggère-t-elle. »

Quand Marie rentre le soir avec sa jupe aux genoux, sa mère pousse des cris alarmés :

- Tu te crois où, ma fille ? Trop c'est trop ! Tu t'arrêteras où ? En haut des cuisses ?

Marie a beau expliquer à sa mère les avancées de la tenue féminine juste avant que ne s'ouvre une nouvelle décennie à vocation de changer le monde, à commencer par la place des femmes, Françoise ne décolère pas. Comme elle n'ose se déchaîner contre la patronne de sa fille, Marie devient la seule et unique responsable de cette infamie dont le monde ne sortira pas intact. Laissant sa mère vitupérer, elle hausse les épaules et remonte à sa chambre.

Mais le lendemain, quand elle regagne la maison, sa mère l'attend, les mains sur les hanches, furibonde, et cette fois sa colère est bien plus fondée que quand il s'agissait de suivre un inévitable mouvement de raccourcissement des jupes :

- C'est quoi, ça ?

Un courant glacé passe dans les veines de Marie lorsqu'elle voit, posés sur une chaise, son short et ses chaussures de course.

- Tu as fouillé dans ma chambre ?

Oui, et alors ? Françoise s'arroge droit de vie et de mort sur sa fille menteuse et impudique, mineure encore pour quelques années, fouiller la chambre fait partie de ses incontestables prérogatives. Elle regrette simplement de ne pas l'avoir fait plus tôt pour empêcher sa fille de s'exhiber dans des activités contre nature. Gonflée d'horreur, elle peine encore à imaginer que sa fille revête ces oripeaux, elle essaie de s'illusionner et attend une dénégation de sa part. Au contraire, la coupable la brave et lui avoue sa passion secrète en relevant le menton de défi. Oui, dit-elle, ça fait des mois que je vais courir dans les bois, et que j'aime ça, et que j'améliore mes performances, ce qui devrait te faire plaisir. Oui, il existe des clubs sportifs féminins où des femmes pratiquent l'athlétisme à haut niveau, jusqu'en championnat de France. A tant d'impertinence et de provocation, une seule sanction, décidée unilatéralement par Françoise :

- Ta patronne se passera de toi pour aller à Paris.

Marie ramasse ses affaires et remonte à sa chambre sans regarder sa mère.

Au repas du soir, face à Etienne dont le silence glacé confirme la condamnation de sa fille, et Françoise encore tremblante de rage, Jean tente en vain de plaider la cause de sa sœur et de faire revenir Françoise sur son implacable verdict. Il s'accuse de l'avoir entraînée contre son gré dans cette aventure, il assure que l'initiative vient de lui seul, dresse pour ses parents le tableau d'un avenir radieux où les femmes brilleraient dans tous les sports, sa sœur grâce à son flair précurseur bondissant en tête de ces troupes d'élite. Il parle même des Jeux Olympiques de 1920, rappelle la satisfaction d'Etienne et Françoise quand lui-même a annoncé la reprise d'une pratique sportive, le football – mais Françoise le coupe sans appel :

- Bientôt tu vas nous dire qu'en plus elle fait du football !
- Et pourquoi pas ? D'autres femmes en font.
- C'est pas une femme, c'est une gamine sous la responsabilité de ses parents !

Marie jette un regard en coin à son défenseur, l'air de dire « Laisse tomber ! » Son statut de héros de la guerre protège largement Jean, contre lequel Françoise ralentit vite les hostilités pendant qu'elle enfonce sa fille.

Si Bernadette n'insiste pas auprès des parents pour que Marie fasse partie du voyage, c'est parce que trop fière pour avouer la réalité, Marie invente le prétexte d'une opportune maladie de sa mère pour expliquer qu'elle ne part plus. Bernadette n'ira pas vérifier... De toute façon, se dit-elle pour se consoler, elle ne voit pas comment elle aurait réussi, enfermée dans le tourbillon des fournisseurs et des achats, à fausser compagnie à sa patronne pour tenter une autre aventure...

Et quand sa patronne revient, les bras chargés de merveilles, décrivant avec des phrases pleines de couleur et de musique la magnificence des boutiques parisiennes, Marie ne rêve qu'à des images de femmes courant sur un stade au sud de Paris, applaudies par des supporters ébahis par leurs performances. Mais les images s'éloignent à la vitesse d'un bolide.

Un an déjà que la guerre est finie, que ce nouveau monde cherche ses marques. Un automne sec et dur s'installe, à nouveau Marie dort presque tous les soirs chez Bernadette pour éviter des trajets en vélo dans le froid et les bourrasques. Et pour éviter aussi les tensions et les regards pesants de sa mère qui ne lui pardonne pas ses cachotteries et son inconvenante tenue de sport. Elle ne se déplace plus sans ses précieuses chaussures de course, qui au moins chez sa patronne ne craignent rien. Mais ses rêves ne l'abandonnent pas, et elle ne cesse d'échafauder des histoires où elle tiendrait le moyen de partir.

A Jules qu'elle retrouve régulièrement sous leur auvent secret, elle n'ose parler de ses indécents désirs, craignant ses remarques moqueuses sur le mur infranchissable entre les femmes et le sport. Comment réagir s'il maintient ce point de vue dépassé ? Pourtant elle n' imagine pas qu'ils cessent de se voir, surtout pour cette raison-là.

Il arrive à Jean, que ce soit à son club de football ou chez le cafetier du village, de lire la presse sportive. Un jour il en rapporte un exemplaire qu'il donne à lire à sa sœur. Désespérant, dit-elle, de voir combien on y parle peu des femmes. Cyclisme, voile, course automobile, la priorité en cette fin d'année 1919 à la boxe avec la tête d'affiche Georges Carpentier, mais rien, ou presque, sur les femmes. Si : Marie éclate d'un rire amer en découvrant une nouvelle mode lancée par des modistes anglaises, celle du chapeau Carpentier, sorte de cloche ornée de gants de boxe. S'il n'y a que ça pour parler des femmes... Du moins *L'Auto* du 17 décembre 1919 évoque les exploits de la nageuse Suzanne Wurtz, champion de France, dit l'article. « Champion, raille Marie ! Ils ne sont même pas capables de mettre un mot au féminin ! » et rien, jamais, sur le *Fémina Sport* et les performances de ses licenciées.

Il fait froid, le givre voile les fenêtres. Marie ne court plus, ou si peu, son corps s'étirole, ses muscles fondent, l'envie la dévore de s'élancer à nouveau sur une piste, d'avaloir les distances, de passer la première la ligne d'arrivée. Mais la ligne recule, et ses rêves aussi.

En 1920, cela fera quatre ans que Marie travaille chez Bernadette, apprentie, puis ouvrière, quatre ans que Bernadette la porte aux nues pour son talent, son professionnalisme, sa rigueur, et qu'elle se sent en totale confiance avec sa patronne. Elle prend de plus en plus d'assurance, dans ses tâches, dans ses postures, dans ses échanges avec la clientèle où elle supplée fort bien Bernadette. Passer sa vie entière chez Betty ? Un jour, elle se livre, en évoquant, comme une hypothèse lointaine, mais une volonté réelle, la possibilité de la quitter pour un autre emploi, à Besançon, ou à Paris pourquoi pas, puisqu'il est acté qu'elle a des doigts d'or et les plus sûrs espoirs de belle carrière qui ne pourrait s'exprimer que dans une grande ville. Surtout avec ses dessins de plus en plus assurés. Comme prévu, Bernadette se récrie d'abord : malgré la présence de son autre ouvrière et de sa nouvelle apprentie pour faire face aux commandes, elle n'imagine pas se séparer de sa Marie. Mais lorsque sa jeune employée dont elle découvre l'ambition revient à la charge, elle doit bien admettre que leur collaboration ne sera pas forcément éternelle. Paris, si cela doit être, oui, je te ferai des lettres de recommandation, oui tu trouveras, même si je ne souhaite pas ton départ, et d'ailleurs, ton amoureux, ce Jules, n'a-t-il pas lui aussi des projets lointains ? Marie secoue la tête, se désolant de voir le sort d'une femme, d'une fille, systématiquement ramené à la volonté d'un amoureux, garantit à sa patronne que ses projets ne sont pas liés à Jules, et qu'il n'est pour rien dans l'éventualité, incertaine, d'un départ. D'ailleurs, elle reste évasive sur une possible officialisation de leur relation. Ils se retrouvent plusieurs fois dans la semaine, Jules tente régulièrement de dépasser le stade des baisers, mais Marie ne se décide pas à étaler leur couple au grand jour, comme si elle attendait autre chose. Jules continue assidûment son entraînement de boxe, améliore sa technique, confirme son talent au point de participer, certains soirs, à des exhibitions, à Dole, voire plus loin, dont il ressort généralement vainqueur.

- Et tes parents, Marie, ils en pensent quoi, de l'idée que tu quittes Dole ?

Elle esquisse un geste vague censé signifier que ses parents la suivront dans ses désirs. Jour après jour, elle revient sur son idée, qui finit par prendre forme tant dans l'esprit de Bernadette que dans le sien. Sa patronne y voit la possibilité d'une autre implantation, d'une exportation de ses créations, se propose même d'écrire à ses fournisseurs parisiens pour avoir des idées, des adresses, des noms d'employeurs possibles, ateliers, grands magasins, autres. Ce qui n'était au départ pour Marie qu'une fragile construction dans sa tête devient un vrai projet dont elle finit par parler à Jean.

- Je te l'avais bien dit, s'écrie-t-il, heureux de voir comment elle prend en main son avenir, professionnel d'abord, sportif ensuite, car il ne doute pas qu'une fois à Paris elle s'inscrira dans un club avec la même réussite que dans une nouvelle boutique.

Et il ajoute :

- Et si je te proposais un petit voyage !

Se décidant au printemps dernier à raconter à sa sœur la fin tragique de son ami, il avait pris en silence, dans les semaines qui avaient suivi, une toute autre initiative, et contacté la famille de Félix. Était-ce le fait du premier triste anniversaire de la mort du soldat, ou de s'être enfin confié à sa sœur, qui avait déclenché ce besoin d'écrire ? Retrouver l'adresse de la famille Jamin avait été relativement simple, ils habitaient un beau quartier de Besançon. Il s'était dévoilé dans cette lettre comme on prend un remède, la rédigeant avec application car écrire n'était pas son fort, il y laissait des fautes et des maladresses, mais cette lettre était comme un dû à Félix. Il y parlait de leur amitié, des jours de souffrance, de l'horreur du front, de la peur, il y étalait sa tristesse et racontait sa lente réadaptation à la vie.

La mère de Félix avait répondu. Elle disait tout son chagrin de la mort de son fils, mais surtout elle remerciait Jean de s'être manifesté à elle et de lui avoir raconté les derniers jours, les dernières semaines de Félix, et ce qu'ils avaient vécu ensemble. Comme si, disait-elle, elle rattrapait un peu de son enfant avant la plongée dans le néant. Plus encore, elle proposait à Jean de venir la voir pour qu'ils parlent de l'absent. Jean hésitait à faire le voyage, jusqu'à ce que l'idée lui vienne de prendre sa sœur avec lui, persuadé que la douceur et la gentillesse de Marie faciliteraient le contact.

Marie accepte avec joie ce voyage du souvenir. Ils programment leur aller-retour sur un dimanche, Jean explique à ses parents le but du voyage sans rien en dissimuler – un voyage qu'ils ne peuvent qu'approuver sur l'idée et le principe. Le frère et la sœur partent en bicyclette jusqu'à la gare de Dole – Jean a la sienne maintenant.

Puis un train pour Besançon, un trajet rapide, le temps de manger les sandwiches préparés par leur mère. La gare de Besançon, un autobus jusqu'à proximité de la belle maison où vivait Félix. Sa vue arrache à Marie un cri d'admiration : même dans les plus beaux quartiers de Dole on n'en voit pas de pareilles.

Adèle Jamin les guette derrière une haute et belle porte-fenêtre que certainement des coulées de glycine encadrent au printemps. Le guette plutôt, car Jean n'a pas prévenu de la présence de sa jeune sœur. Mais comme il s'en doutait, le visage clair et les grands yeux bleus de Marie arrachent un sourire à cette grande femme maigre, aux traits marqués, au teint usé par les pleurs. Élégante bien que tout de noir vêtue, elle ne sacrifie pas encore à la mode des robes raccourcies, mais semble approuver la tenue sobre de Marie, même si la jupe bleu marine découvre largement ses mollets gainés de bas foncés.

Il n'y a pas de monsieur Jamin, absent ce jour, explique-t-elle, avançant des obligations lointaines. Ils ne s'en étonnent pas, mais se demandent si une trop grande sensibilité n'est pas la véritable raison de l'absence du père de Félix. Adèle Jamin les introduit dans un salon qui leur arrache un silencieux ébahissement, car jamais ils n'ont vu de meubles aussi gracieux, de torsades aussi savamment mêlées de fleurs sur une tapisserie aux teintes discrètes, de bibelots précieux, figurines de porcelaine presque translucide, vases de cristal aérien, lampes

fragiles comme un souffle. Ils marquent un temps d'hésitation quand elle les invite à s'asseoir dans des fauteuils confortablement rembourrés de tissu rose foncé, aux pieds cachés par des volants. Partout, des photos de Félix, dans des cadres de toutes tailles, en bois, en métal, ciselés, chantournés, lisses, en ivoire même. Félix bébé en dentelles, garçonnet en marinière, adolescent en tenue de communiant ou en maillot de sport. Elle s'absente un bref instant pendant lequel ils se regardent, les yeux écarquillés, revient avec un plateau chargé d'une théière, de tasses d'une incroyable finesse, d'assiettes de pâtisserie.

- Je sais que votre père est boulanger, dit-elle, mes pâtisseries n'arriveront sans doute pas à la hauteur de ce qu'il fait.
- Il fait surtout du pain, murmure Jean. Et des brioches.
- Alors elles doivent être délicieuses.

Sa voix est douce et un peu rauque à la fois. Elle leur sert à chacun une tasse de thé, surprend le regard de Marie sur l'une des dernières photos de Félix, et commence à évoquer son fils. « C'est bien le Félix que j'ai connu, dit Jean dont les yeux bleus s'embuent. » Jean parle à son tour, de la guerre, des tranchées, des dernières offensives allemandes. A la demande d'Adèle Jamin, il reprend tout ce qu'elle sait déjà sur les circonstances de la mort de son fils, admire l'orgueil qui la fait tenir – ou est-ce l'amour extrême ?

- C'était notre seul enfant. Il devait faire les Jeux Olympiques, vous savez, qui se tiennent cet été à Anvers. C'était un grand sportif. Vous aimez le sport ?

Oui, répondent-ils d'une même voix, pendant que Jean ajoute :

- Je fais du football.

Et Marie ne peut se retenir de renchérir :

- Et moi de la course à pied.

Elle se mord aussitôt la langue, réalisant ce que sa réponse recèle de décalage et de provocation. Mais contre toute attente, Adèle Jamin esquisse un mince sourire, et énonce des mots incroyables :

- C'est bien. C'est courageux. Je vous invite à bousculer toutes les idées reçues sur les femmes et le sport.

Marie semble l'intéresser soudain, elle lui demande ce qu'elle fait, où elle travaille. Alors Marie se lâche :

- Dans un atelier de robes de mariée, à Dole. Je suis couturière. Mais je vais bientôt partir à Paris, pour un autre emploi.
- A Paris ? Je vous félicite de savoir prendre des risques. Vous savez où vous logerez dans cette grande ville ?

Marie est bien obligée de secouer négativement la tête.

- J'ai à Paris une sœur, rue de Grenelle, qui tient une petite pension où elle loue des chambres à de petites jeunes filles comme vous, de jeunes ouvrières méritantes. Je

sais qu'elle ne prend pas cher. Elle est très stricte sur la tenue et les horaires. Voulez-vous son adresse ?

Chapitre 6

« Une petite olympiade femelle à côté de la grande olympiade mâle. Où serait l'intérêt ? Les organisateurs déjà surchargés, les délais trop courts, les difficultés de logement et de classement déjà formidables, les frais déjà excessifs, il faudrait doubler tout cela ! Qui voudrait s'en charger ? Impratique, inintéressante, inesthétique, et nous ne craignons pas d'ajouter : incorrecte, telle serait à notre avis cette demi-olympiade féminine ».

Pierre de Coubertin, La Revue Olympique, n°79, juillet 1912

Un jour radieux du printemps 1920, Marie fait sa première et triomphale entrée au Bon Marché, le grand magasin de la rive gauche où, officiellement, elle commence une nouvelle vie professionnelle au rayon Mariages. Recrutée comme simple retoucheuse, elle ne doute pas qu'avec le temps, elle passera au stade plus glorieux de créatrice de robes de mariée, proposera des modèles, dessinera les patrons, convaincra les fiancées en quête de la robe de leur vie de choisir ses créations. Il lui faut le temps, ici, de se familiariser avec les matières, le cadre, la clientèle, le tout si éloigné de son village et de l'atelier de Betty. Ici les dentelles les plus ruineuses ruissellent en cascades, l'abondance des soieries accroche la lumière, les tracés de perles s'étalent comme des constellations dans le ciel d'été. En ce début des années 20, les robes de mariée rivalisent d'audace, des lignes plus droites, des matières plus coûteuses, des ornements fous, et celles qui les porteront pour leur jour de gloire font monter les enchères de leurs exigences, particulièrement les capricieuses héritières des beaux quartiers qui entourent le Bon Marché.

Marie passe se changer dans les vestiaires que lui indique la responsable du rayon Mariages, une femme droite et digne à la compétence incontestable et à l'inspiration imparable, mais qui semble ne sourire qu'aux clientes les plus fortunées. Madame Alice, doit-on l'appeler. La tenue de rigueur des employées est en soie noire, jupe aux genoux, corsage à col montant paré de boutons de nacre, chaussures à petits talons, et, comble de l'audace, bas couleur chair. Même amenée à passer le plus clair de son temps en coulisse pour les retouches, Marie doit la porter. Madame Alice, elle, remplace le corsage par une veste à basque très cintrée.

Arrivée deux jours plus tôt à Paris, elle s'est rendue rue de Grenelle chez sa logeuse, la sœur d'Adèle Jamin, une femme affable et intraitable à la fois. La pension pour jeunes filles se cache derrière une façade grise et terne, une lourde porte la coupe du reste du monde, un règlement bourré d'interdits s'affiche dès le vestibule pour faire comprendre aux pensionnaire le peu de différence entre ce lieu et un couvent de clarisses. Sa logeuse l'a conduite au troisième étage par un escalier embaumant très fort la cire, et lui a montré sa chambre, minuscule, monacale, un lit surmonté d'une croix de bois, une armoire, une table garnie d'une cruche et d'une cuvette, une chaise. Les murs sont nus, peints en blancs, la propreté est irréprochable, mais il appartiendra à Marie de garder la chambre dans le même état. Mais la fenêtre ouvre sur une cour intérieure d'où émerge tendue vers les nuages, ô miracle, la Tour Eiffel, objet de tous les fantasmes. Les commodités se trouvent au bout du couloir, une pièce en longueur où se succèdent en une froide rangée des lavabos immaculés.

On sert à sept heures du matin, sauf le dimanche, un petit déjeuner au réfectoire du rez-de-chaussée, sombre et triste, équipé de tables et de bancs d'un bois presque noir. Les pensionnaires peuvent y prendre leur repas du soir - sauf le dimanche - sous réserve de s'inscrire en début de semaine sur le tableau mural. Le tout pour une somme très modique. A neuf heures du soir, on ferme la lourde porte d'entrée. Si d'aventure, un beau jour, une pensionnaire, exceptionnellement, ne peut respecter cet horaire immuable, il convient qu'elle en informe la veille au plus tard la logeuse, sur la base bien entendu d'un motif légitime et valable. En ce cas, après manœuvre du lourd heurtoir de bronze, la logeuse vient lui ouvrir, et Marie ne doute pas de son regard soupçonneux.

Marie acquiesce à toutes les exigences de la logeuse et récupère enfin son sésame, sa clé. Les deux journées avant de prendre son nouvel emploi, Marie les a passés à vagabonder d'un bout à l'autre de la ville magique tant désirée. Métro, bus, funiculaire, il n'est pas un mode de transport qu'elle n'ait testé, émerveillée et ravie, remplissant ses yeux avides des tours de Notre-Dame, des ruelles du Quartier latin, de la coupole du Panthéon. Elle avance au hasard de ses envies, s'arrêtant dans une boulangerie pour acheter un petit pain ou chez un fruitier pour une barquette de fraises, réalisant à peine sa chance inouïe de se trouver dans cette ville, en avril 1920, l'avenir devant elle. Le stade attendra.

Car Marie revient de loin.

Après la bienheureuse rencontre avec la mère de Félix, elle a refait le plein d'énergie, plus déterminée que jamais à partir pour la capitale, y trouver un travail, y trouver un club, de préférence ce fameux Fémina Sport louangé de tous côtés, certaine que son avenir de gloire et de victoires passe par ce lieu magique. Sachant que l'adhésion de ses parents à son départ se heurte à mille et un obstacles, Marie a ravalé sa rancœur envers sa mère et a feint une docilité qui ne lui ressemble plus. Avec une rare subtilité, aidée par les interventions

judicieuses de Jean, elle a amené l'idée d'un nouveau travail à Paris, idée, affirme-t-elle, fortement soutenue par Bernadette qui ignore qu'elle est l'un des rouages de la manigance. Françoise a commencé logiquement par protester à l'idée de lâcher sa fille imprévisible et influençable dans cette ville de toutes les tentations. Soutenue par Etienne, elle a multiplié les refus catégoriques, s'opposant à toute discussion. Sans deviner que Jean entreprend son père, avançant l'idée qu'une fille aussi douée que sa sœur ne peut passer sa vie dans une petite ville de province. Etienne rappelle que certes Marie travaille, mais que forcément elle se mariera, elle a déjà dix-huit ans, ce jeune ouvrier imprimeur dont elle parle parfois va finir par demander sa main. Et une fois mariée elle se consacrera à ses nombreux enfants et ne travaillera plus.

Ça, papa, corrige Jean, c'était avant. Avant la guerre. La guerre a tout changé et les femmes voient les choses différemment, les hommes aussi d'ailleurs. Une femme qui travaille, qui gagne bien sa vie et accumule les succès professionnels valorise bien plus son époux que celles qui n'ont d'autre horizon que le seuil de leur maison et d'autre centre d'intérêt que des carrelages à récurer et des gosses à débarbouiller. « Tu as peut-être raison, finit par admettre Etienne qui promet de discuter avec sa femme. »

Tu te marieras, allègue Françoise, tu arrêteras de travailler, et à quoi cela t'aura servi, de partir à Paris ? et pourquoi j'arrêtera de travailler si je me marie, plaide sa fille ? tu travailles, toi, et tu travailles plus que toutes les femmes que je connais. Flattée par l'argument, Françoise promet de réfléchir.

En parallèle, du côté de Bernadette, Marie creuse son avantage en précisant ses plans avec une habilité machiavélique, sa patronne ne pouvant qu'être convaincue par son acharnement à donner une réalité à ses rêves parisiens. Bernadette, au fond, plus avant-gardiste qu'elle ne l'imagine si tant est qu'elle connaisse ce terme, est l'exemple même de la cheffe bienveillante qui veille à l'avenir de ses employées et fait le maximum pour les amener à donner le meilleur d'elles-mêmes, quitte à les laisser partir si un meilleur avenir les attend ailleurs.

Forte de la caution de Bernadette, Marie revient à la charge auprès de ses parents, dressant un tableau idyllique dans l'esprit d'Etienne qui se prend à imaginer sa fille revenant de Paris, forte d'une irremplaçable expérience, et ouvrant sa propre boutique ou son propre atelier. Et si le prix à payer est celui de quelques mois d'absence, la question mérite d'être étudiée.

Chaque jour Marie enfonce un peu plus le clou, se rapproche hypocritement de sa mère qu'elle entoure d'attentions caressantes et de paroles enjôleuses, au point que Françoise en oublie les tentations et les dangers qui forcément baliseront le chemin parisien de sa fille. Et chaque jour Marie réaffirme que son avenir passe par un emploi parisien, quelques mois, tout au plus une année, et la défiance s'atténue petit à petit.

Elle approfondit, développe, explique qu'elle vise l'un de ces grands magasins qui font l'honneur et la renommée de la capitale, et dont le rayon Mariages éclipse les fastes des

contes les plus éblouissants. Car grâce à l'un des fournisseurs de Bernadette qui connaît quelqu'un qui connaît... le rêve devient une caverne au trésor, une façade, une adresse, celle du Bon Marché, qui recherche des vendeuses, des lingères, des retoucheuses, une armée en ordre de marche pour faire face à la demande foisonnante d'après-guerre.

Et peut-être Françoise éprouve-t-elle la lassitude des difficiles relations avec sa fille pendant tous ces mois où elle pistait la moralité de Marie, et cherche-t-elle une trêve, une pause pour elle-même, se disant qu'advienne que pourra.

Pour faciliter encore le possible départ, Jean tombe amoureux, preuve de son retour à la vie, d'une fille du village voisin, une rieuse Catherine que Françoise verrait bien apporter une aide utile à la boulangerie. Car Etienne et Françoise Morand rêvent d'agrandissement. Se passer de Marie devient plus envisageable avec l'espoir d'une potentielle bru plus maniable que leur fille.

Monstre de duplicité et devenant capable du pire, Marie jure même à sa mère qu'elle a envoyé aux oubliettes ces ridicules idées de prouesses sportives source de tant de malentendus entre elles. Courir, quelle ineptie, affirme-t-elle ! De toutes façons elle n'a pas le temps. Françoise ne demande qu'à croire à son retour dans les rangs de la bienséance. Elle veut montrer aussi qu'elle sait évoluer et s'adapter à son temps, devenir la plus moderne et la plus ouverte des mères, capable de lâcher la bride à sa fille, de la laisser partir au-delà des mers et des océans pour son plus grand bien. Elle se découvre impatiente de savoir sa Marie dans ce temple du luxe, de la mode et de la modernité où l'on n'accepte que la crème des employées – la crème dont sa petite va faire partie. Elle se surprend même à admirer les dessins dont Marie noircit des cahiers entiers, preuve de son talent et de son envie. Après, elle reviendra, elle se mariera, si ce petit imprimeur l'attend assez longtemps, et on verra bien.

La promesse d'un logement sécurisé assuré par la tante de ce jeune homme tombé au combat, ami de Jean, efface le reste de méfiance et d'appréhension des parents. Que rêver de mieux qu'une stricte pension pour jeunes filles bien élevées où Marie au sein d'une bonne compagnie sera surveillée de près et ne pourra se permettre aucun écart ni d'horaire, ni de conduite ?

Les parents cèdent enfin. Six mois. On fera le point dans six mois.

Marie s'engage à écrire plusieurs fois par mois pour décrire tous les détails de sa nouvelle vie, à aller à la messe tous les dimanches et même en semaine, à compter sou par sou pour se constituer un matelas d'économies en évitant toute dépense inutile.

Et Jules. Ses premiers émois, ses premiers baisers. Il a pris de l'assurance depuis ses lointaines tentatives d'approche de la douce et lisse apprentie de Betty, il a pris du poids, du muscle, de la vigueur. De l'envie. Passé premier ouvrier dans son imprimerie, il rêve parfois d'un autre avenir, parisien pourquoi pas, qui l'emporterait loin de sa ville, et où il se donnerait à fond à la boxe, nouveau Georges Carpentier, enchaînant les combats, recevant, victorieux,

les acclamations d'un public subjugué par son talent, louangé par une presse sportive dithyrambique déversant sur lui les superlatifs les plus glorieux.

Ils se sont offert une dernière balade en amoureux dans les ruelles de la vieille ville, mains entrelacées, même si la main de Marie glissait. Elle l'a trouvé triste, abattu, découragé. Il ignore tout de ses rêves sportifs – les accepterait-il seulement, elle en doute. Il ne voit dans son départ que l'opportunité qu'elle saisit d'un meilleur travail dans un grand magasin parisien. Il craint qu'elle lui échappe, happée par des projets où il n'a pas sa place. Elle reviendra, affirme-t-elle, passer du temps avec sa famille, à Noël et à Pâques, en été, ils se reverront, ils s'écriront, mais il hoche la tête, sceptique, convaincu par son air absent qu'elle part sans regretter les instants passés avec lui.

- Tu m'oublieras, dit-il, tu vas te trouver des quantités de prétendants parisiens bien plus intéressants que moi.
- Je ne t'oublierai pas, je ne pense qu'à toi, tu le sais bien. Et je reviendrai, dans quelques mois, un an tout au plus.

Et, soudain impérative, reconnaissant l'auvent qui abrite leurs étreintes dérobées :

- Embrasse-moi.

Il la serre avec une force décuplée par la perspective de l'absence, au risque de la briser entre ses bras devenus si puissants, lui dévore les lèvres, grave chaque courbe de son corps au creux de ses mains.

Un matin d'avril, profitant d'un nouvel aller-retour de Bernadette à Paris pour ne pas faire le trajet seule, Marie quitte son village, sa famille, son travail, le cœur serré malgré l'immensité de l'horizon qui s'ouvre.

Sa première journée au Bon Marché, organisée selon un bienveillant protocole d'accueil, se déroule en visites des rayons et temps d'échanges avec ses nouveaux collègues. Engoncée dans sa tenue gris foncé, elle écoute avec attention les équipes de direction de chaque quartier du magasin lui en refaire l'historique, se promet de lire le chef-d'œuvre d'Emile Zola, *Au bonheur des Dames*, dont elle découvre l'existence, elle qui lit peu, en tous cas pas assez. Se voit remettre le plan des rayons et l'organigramme des services, à apprendre par cœur, et finit sa première journée épuisée, mais heureuse de cette nouvelle vie qui commence.

Car les jours suivants ne lui laissent aucun répit. Le rythme de travail est plus soutenu que tout ce qu'elle a connu chez Betty, et quand elle rentre le soir dans sa chambre du troisième étage, elle s'effondre sur son lit, se relève pour le silencieux repas commun au réfectoire, et remonte se rendormir comme une souche. Elle n'échange que de vagues paroles de politesse avec les autres pensionnaires, qu'elle trouve ternes et compassées. D'ailleurs la fatigue l'étreint et papoter l'ennuie. Le temps de trouver son rythme, se dit-elle, ça ira mieux dans quelques jours,

mais le dimanche ne sert qu'à dormir, et dormir encore. Dormir pour se libérer du bruit, de l'agitation et de la fureur de la vie parisienne, entre la folie des transports, la foule oppressante, le fourmillement incessant du grand magasin, les vociférations et les cris de l'extérieur. Fort heureusement, sa pension se situe à quelques stations de bus du Bon Marché. On parle d'une future ligne de métro, qui pourrait voir le jour d'ici deux à trois ans... Au moins Marie se repère mieux dans Paris, situe la porte d'Orléans, le stade objet de tous ses rêves... Mais en trois semaines à Paris, elle ne trouve pas moyen de prendre de sérieuses informations en vue d'une adhésion, d'une inscription, d'un entraînement. Au fond de son sac elle conserve précieusement l'adresse de Pierre Labaune, en banlieue ouest, mais n'ose prendre aucun contact, ni avec lui ni avec sa famille.

Un dimanche enfin, jour de beau soleil, prenant son courage à deux mains, et après repérage sur un plan de Paris et de ses environs du trajet compliqué qui l'attend, elle s'enhardit à prendre la direction de Meudon. Des bus, un train depuis la gare Saint-Lazare, encore un bus qui la dépose dans une zone de maisons aussi belles que celle d'Adèle Jamin. Elle tourne en rond un long moment, l'adresse à la main, se résout à demander à des passants de l'orienter, arrive devant un petit pavillon aux murs couverts de clématite, entouré d'un jardin envahi de rosiers. Longtemps elle reste immobile devant la grille, incapable de rien tenter, ni de sonner, ni de repartir, se disant qu'elle n'a pas fait tout ce chemin pour rien, qu'elle doit forcer l'entrée. Jusqu'au moment où une femme qui a sans doute repéré ses hésitations depuis l'intérieur de la maison, sort, marche jusqu'à la grille, lui demande ce qu'elle cherche. Alors Marie se jette à l'eau, explique qu'elle a connu Pierre Labaune à Dole, qu'elle vient prendre des nouvelles... La femme, longue, émaciée, fatiguée, qui se présente comme Thérèse, épouse de l'ancien entraîneur, pousse un soupir triste et lui propose d'entrer, même si Marie soudain sur la défensive affirme sans conviction qu'elle ne veut pas déranger. La femme hausse les épaules, de toutes façons, dit-elle, il ne vous reconnaîtra probablement pas. Marie entre dans la maison à sa suite, traverse un beau vestibule carrelé de noir et blanc, écoute Thérèse Labaune expliquer qu'après l'accident le couple est revenu dans cette maison de famille proche de Paris pour que Pierre bénéficie de meilleurs soins qu'en province.

Elles arrivent dans un vaste salon aux larges portes-fenêtres, ouvert sur une belle pelouse ensoleillée. Sur la pelouse, des fauteuils de jardin en osier. Pierre Labaune est là, assis, les mains posées sur les cuisses, la tête ailleurs. Marie, le cœur serré, regarde Thérèse Labaune :

- Il marche maintenant sans trop de difficultés, le chirurgien de La Salpêtrière a fait des miracles – même s'il a fallu plusieurs opérations. Mais la tête lui manque toujours. Plus de mémoire, plus d'ordre dans ses pensées, dans son raisonnement. Certains jours, il paraît presque normal, lucide, se comportant comme vous et moi, avec quelques vagues souvenirs qui lui reviennent, certes dans le plus grand fouillis, mais qui lui

permettent presque de tenir une vraie conversation. Le temps qu'il fait, le repas, un article lu dans le journal, car il peut lire et comprendre parfois ce qu'il lit. D'autres jours comme aujourd'hui, il ne se rappelle même pas son nom, ne sait pas dire où il se trouve, et peut rester des heures assis sans bouger, les yeux dans le vide.

- Que disent les médecins ?
- Pas grand-chose.

Sa voix devient implorante :

- Allez près de lui, s'il vous plait. Parlez-lui.

Marie se rapproche, hésitante, se rappelant l'état de son frère au retour de la guerre, les précautions à prendre, la patience nécessaire. Elle tire un fauteuil pour se rapprocher de Pierre Labaune, le regarde – non, il n'a pas trop changé, le visage juste un peu plus maigre, les membres figés comme ceux d'une statue, les mains posées sur les cuisses semblent de cire froide.

- Monsieur Labaune, dit-elle d'une voix infiniment douce et lisse, vous souvenez-vous de moi ? Marie, Marie Morand, de Dole.

Il ne la regarde pas, et rien dans son expression ne laisse penser qu'il l'a entendue et comprise depuis son univers d'errance éternelle. Elle ne se décourage pas, retrace la période doloise, raconte les mois passés, les conditions de son arrivée à Paris, l'avenir qu'elle espère se construire à Paris, les succès sportifs qu'elle se promet :

- Je continue à courir, et je suis venue à Paris pour me trouver un club. Je suis décidée à m'entraîner régulièrement, à me donner à fond à la compétition. Je vous le dois, vous avez cru en moi.

Mais il reste immobile, loin d'elle, et ne tressaille même pas.

- Je reviendrai vous voir, je vous promets de vous dire régulièrement comment je progresse.

Derrière elle, l'épouse de Pierre Labaune pleure en silence.

- Vous reviendrez, supplie-t-elle ? Vous reviendrez vraiment.

Marie promet.

- Il m'avait parlé d'une jeune fille qu'il entraînait à la course, à Dole, contre l'avis des dirigeants du club. C'est donc vous ?
- Oui.
- Je vous souhaite de réussir.

Elle ajoute encore qu'elle n'a pu donner d'enfants à son mari, qu'il compensait avec les jeunes qu'il entraînait. Marie demande si on l'a emmené sur des stades, s'il a rencontré des athlètes, s'il a eu sous les yeux tout ce qui faisait son métier, sa passion, sa vie d'avant. Il semble que non. Marie insiste. « Qui sait si la vue d'un stade, d'une course, l'ambiance d'une compétition,

ne remuerait pas des choses en lui. Cela vaut la peine d'essayer. » Thérèse promet d'en parler aux médecins.

Sur le chemin du retour, Marie laisse aller ses larmes.

Elle écrit à ses parents, elle écrit à Jules, mais la lettre à son amoureux reste plate et sans ferveur, se limitant à une pâle description de son quotidien de retoucheuse. Elle ne trouve rien à raconter de ses dimanches puisqu'elle les passe à dormir. Et surtout Marie piégée par l'absence ne parvient pas à formuler les mots d'amour que son soupirant attend.

Le travail au Bon Marché lui plaît, malgré une proximité des collègues moindre que chez Betty, et même si ses tâches lui laissent moins de marge et de responsabilités qu'avec Bernadette. Ce matin-là, alors qu'elle traverse une allée de portants où s'étalent des modèles plus somptueux les uns que les autres, pour rejoindre ses bases arrière, à savoir l'atelier où elle s'affaire avec une demi-douzaine d'autres ouvrières, elle dépasse madame Alice en grande conversation avec une femme en soie noire, chignon tiré, un peu replète, d'environ quarante-cinq ans. Madame Alice répond d'un bref signe de tête à son salut et Marie l'entend dire à son interlocutrice « Une petite nouvelle, qui nous arrive du Jura. Un peu empotée, mais gentille et consciencieuse. » Elle demande à l'une de ses collègues le nom de la femme avec laquelle discute leur responsable : « Madame Augustine, première lingère. »

Au moment de sa pause déjeuner, Marie descend au réfectoire des femmes situé dans les sous-sols du grand magasin, où on sert aux employées un repas chaud. Ce jour-là, elle a la surprise, alors qu'elle cherche une place libre, de voir qu'on agite un bras dans sa direction, et elle reconnaît cette Augustine croisée le matin même. Augustine qui lui désigne un siège en face d'elle :

- Asseyez-vous donc ici, mon petit. Vous êtes nouvelle, je crois ?

Augustine rayonne de chaleur et Marie, ravie de cette rencontre, s'installe pendant qu'une employée du réfectoire s'approche avec son plat de ragoût garni de pommes de terre fumantes.

- Je vous ai aperçue ce matin. Vous arrivez de province, m'a dit votre responsable ?
- Oui, du Jura.

Mise en confiance, Marie se présente en quelques mots, ses années chez Betty, son rêve parisien, son installation dans sa pension de la rue de Grenelle, ses premiers pas au Bon Marché. Augustine hoche la tête avec compréhension.

- Pas facile, pour vous, de débarquer dans cette monstrueuse grande ville pleine de pièges pour une jeune fille. Vos parents doivent se faire bien du souci. Je me mets à leur place, j'ai cinq enfants. Il est dommage que vous n'ayez pas pu loger ici, au Bon

Marché, mais les chambres réservées aux employées sont complètes. Vous avez quel âge, mon petit ?

- Presque dix-huit ans.
- Alors vous êtes de l'âge d'une de mes filles, elle aura dix-huit ans en septembre.

Une fille de son âge ! Marie ressent de plus en plus de sympathie pour cette femme ouverte et chaleureuse.

- Elle s'appelle comment, votre fille ?
- Lucie.

A l'image de toutes les mères, Augustine commence à parler de sa fille en termes démesurément louangeurs : Lucie est grande et belle, parée de toutes les vertus de la terre, a suivi une brillantissime scolarité, a décroché son certificat d'études, elle est artiste et tout lui sourit, le dessin, la peinture. Lucie travaille chez un éditeur de musique, Leduc, rue Saint-Honoré, employée forcément modèle. « Au départ, c'était pour un remplacement, mais le patron l'a gardée, ne pouvant plus se passer d'elle. » Lucie exemplaire et Lucie perle rare... Marie proche de l'agacement écoute patiemment sans oser toucher à son ragoût et se demande si Augustine va ensuite enchaîner avec les qualités inévitablement exceptionnelles de ses quatre autres rejetons. Mais soudain un rebondissement dans le discours d'Augustine fait redémarrer son attention, et elle bénit le ciel et tous les dieux de l'univers de lui avoir fait croiser cette femme.

Car Lucie est une sportive, affirme sa mère, Lucie fait de la course à pied ! De la course à pied, et de toute évidence au vu de ses brillantes performances, un bel avenir sportif l'attend, fait de victoires, de médailles et de trophées. Elle est d'ailleurs licenciée... au Fémina Sport, depuis l'âge de quinze ans.

- Vous savez, mon petit, avec mon mari, au début on n'était pas très chauds pour que Lucie fasse de la course à pied. On se disait, la course, c'est pas pour les femmes. Trop dur, trop violent pour le corps d'une jeune fille, surtout sur des distances pareilles, 500 mètres, 1000 mètres...

Consciente des réticences de ses parents, Lucie a d'abord gardé le silence sur ses activités sportives, à partir du moment où une collègue de travail lui a proposé de venir avec elle au gymnase de la rue du Bac. « Tout près d'ici, vous savez ! ». Prudemment, elle a levé le voile très progressivement, jusqu'à son inscription au Fémina Sport, à la Porte d'Orléans, où elle s'est mise à courir. Depuis, Lucie enchaîne les tours de piste sur le stade du club, sous le regard bienveillant de son directeur sportif, monsieur Payssé, et se hisse sans efforts au rang des meilleures.

- Cette année, poursuit Augustine en ménageant le suspense, au moment des championnats de France de cross, à Antony, qu'elle n'avait pas du tout prévu de faire, on lui a demandé au dernier moment de remplacer une autre jeune fille du club. Mon

mari y est allé avec elle. Et voilà qu'on propose à mon Alfred d'aider les organisateurs, et qu'on lui glisse dans la main un petit drapeau qu'il devra abaisser pour annoncer l'arrivée de la première à passer la ligne d'arrivée. Et vous savez qui il voit arriver devant toutes les autres ? Notre Lucie ! Il en a lâché son drapeau ! Notre Lucie, championne de France ! On a parlé d'elle jusque dans la presse américaine ! *The Paris girls marathon*, ils titraient !

L'enthousiasme, l'admiration et l'amour maternel ressortent à tel point de sa voix qu'on l'imaginerait presque elle aussi à courir sur le stade derrière sa championne de fille. Lucie, apprend encore Augustine à Marie, s'entraîne deux soirs par semaine au Gymnase de la rue du Bac. Elle y va même parfois le matin avant le travail.

- Votre fille est formidable, murmure Marie. J'aimerais tant faire sa connaissance.
- Rien de plus facile, elle passe parfois ici en revenant du Gymnase, les soirs où je sors tard, et on rentre ensemble à la maison. Un jour prochain je vous fais signe, et je vous la présente.

Marie se confond en remerciements et confirme qu'elle se tient à tout moment, de jour comme de nuit, à disposition d'Augustine pour faire la connaissance d'une fille aussi exceptionnelle que Lucie. Lucie Bréard, c'est son nom.

Marie est désormais convaincue qu'il n'y a pas de hasard, et que c'est le destin qui lui a trouvé cet emploi dans le même grand magasin que la mère de la plus grande championne de course à pied de l'époque. Elle se donne encore plus à son travail, retarde son heure de départ dans l'espoir de croiser Augustine qu'elle guette à chaque étage, au réfectoire et dans chaque recoin du magasin. Enfin un soir de la semaine suivante, alors qu'elle franchit la porte de sortie réservée aux employés, elle reconnaît devant elle la silhouette de la première lingère et la voit se diriger vers une jeune fille vêtue de bleu marine. « Madame Augustine, appelle-t-elle ! » Celle-ci se retourne, sourit à Marie :

- Ah, c'est vous, mon petit ! Je vous avais dit que je vous présenterais ma fille. Lucie, voici Marie qui travaille au Bon Marché depuis quelques semaines. Elle a ton âge.

Les regards des deux jeunes filles se croisent, et Marie pense aussitôt « Qu'elle est belle ! ». Le sourire de Lucie rayonne, l'entoure d'une lumière dorée, attire comme un aimant, ses yeux brillants illuminent la grâce et la finesse de son visage de porcelaine au nez joliment retroussé. Elle se tient droite, dans une posture révélant l'aisance et la vigueur de son corps musclé de sportive accomplie. Elle porte un ensemble bleu marine, jupe aux genoux, veste marquée aux épaules, et un joli béret cache à moitié la coupe très courte de ses cheveux bruns. Sur le béret s'inscrivent en lettres d'or les initiales magiques FS.

- Enchantée, Marie, dit Lucie en lui tendant une main ferme et douce à la fois.

Sa voix mélodieuse et appuyée captive comme un chant de sirène Marie qui en reste muette, plongée dans une sorte d'engourdissement. Elle ne se ressaisit que quelques secondes plus tard, en réalisant que la belle Lucie et sa mère s'éloignent dans la demi-brume de la rue du Bac. Marie se maudit de laisser ainsi passer sa chance.

Les nuits suivantes, Lucie hante tous ses rêves, elle se voit courir derrière elle sur la piste du stade de la Porte d'Orléans, Lucie se retournant régulièrement pour l'encourager avec de gracieux moulinets de la main, le sourire lumineux, le béret marqué FS. Mais jamais, jamais Marie ne réussit à dépasser Lucie : parfois elle s'effondre même sur la piste, épuisée par le rythme auquel la championne la soumet, au mieux elle se réveille en sursaut, les jambes dévorées de fourmis.

Un soir elle n'y tient plus : en sortant du travail, elle se dirige vers le Gymnase de la rue du Bac dont elle a appris par cœur l'adresse. Deux soirs par semaine, a dit Augustine Bréard. Elle atteint le porche de tous ses espoirs, se décide à entrer. Dans une petite pièce d'accueil, une femme en jupe noire et corsage blanc la questionne du regard : « Je viens juste me renseigner, dit-elle avec sa voix qui tremble. » Son interlocutrice, avec un bon sourire et un geste accueillant, l'invite à entrer dans une vaste salle où évoluent dans une lumière crue des femmes en short marine et maillot foncé plus ajusté que tout ce qu'elle imaginait. De très jeunes filles, presque des adolescentes, des plus âgées déjà marquées par la maturité ou passées par des maternités, mais toutes rassemblées autour d'un point commun, l'envie de bouger, de s'amuser, de prendre du plaisir aux mouvements qu'elles s'imposent, même s'ils sont durs, même si elles malmènent leurs corps, dès lors qu'elles remplissent leurs objectifs et se donnent à fond pour vivre leurs rêves sportifs.

Par chance ce soir est l'un de ceux où Lucie s'entraîne. Marie la repère très vite, enchaînant les tours du gymnase sous la direction d'une comparse munie d'un chronomètre. Alors Marie attend, compte les tours elle aussi, fixe le cadran accroché au mur devant elle, jusqu'au moment où Lucie s'arrête enfin, se penche en avant pour de longues expirations, étire ses membres, le visage à peine marqué par l'effort qu'elle vient de fournir.

Prenant son courage à deux mains, Marie se précipite vers elle :

- Vous vous souvenez de moi ? Je travaille au Bon Marché, avec votre mère.

Le sourire lumineux de Lucie, sa voix comme une musique.

- Je me rappelle très bien ! Marie, n'est-ce pas ?

Le courant passe, et Marie pressent qu'il ne cessera de passer entre elles, soudant déjà leur amitié naissante. Lucie l'entraîne dans les vestiaires, et pendant qu'elle se change, Marie commence à parler. Car d'emblée Lucie la questionne avec curiosité et intérêt, d'où elle vient, ce qu'elle fait, comment le Bon Marché, pourquoi sa présence, ici au gymnase, pourquoi la course. Marie se lâche, raconte les origines de son aventure parisienne, sa passion pour la course à pied, les conditions de son départ de sa province. Elle parle de Pierre Labaune, de

Jean, de Bernadette... Lucie hoche la tête, compréhensive comme celle à qui tout réussit, celle qui à laquelle l'adversité et les vents contraires n'osent même pas montrer le bout de leur nez.

- Donc tu viens à Paris pour te trouver un club ?

Elle passe sans s'en rendre compte au tutoiement. Lui fait l'article du Fémina Sport, lui dresse un programme, car elle sent d'emblée que son destin et ses succès sont indissolublement liés à ceux de cette naïve provinciale échouée rue du Bac.

- On va prendre un chocolat ?

Marie n'en revient pas de cette audace, s'assoit à une terrasse avec une fille de son âge à une heure avancée de la journée. Devant le chocolat fumant, elles poursuivent leur échange, font mieux connaissance, construisent leur connivence.

- Et tu es championne de France de cross, rappelle Marie.

Tellement championne de France qu'elle entend bien conserver son titre l'année suivante.

- Viens dimanche avec moi, conclut-elle, au stade Elisabeth. Le stade du Fémina Sport. Moi et mes amies on travaille toutes, en semaine, et on s'entraîne le dimanche matin, et parfois si on peut, on va au stade une soirée ou deux en semaine. Tu rencontreras monsieur Payssé, le directeur sportif. Un des fondateurs du club. Prends tes affaires, et si tu veux, tu suivras un vrai entraînement.

Ce soir-là, en rentrant chez elle rue de Grenelle, Marie plane en plein bonheur. La merveilleuse rencontre avec Lucie Bréard va transformer sa vie et lui ouvrir grand la porte pour la réalisation de tous ses objectifs, même les plus fous, les chronos les plus incroyables, les championnats de France, et son désir le plus obsédant, dont elle n'a osé s'ouvrir à Lucie, les Jeux Olympiques.

Le reste de la semaine se déroule comme un tourbillon où elle s'amarre pour garder pied, doutant de maîtriser l'accélération de sa vie. Le samedi avant de se coucher, elle écrit à ses parents pour leur parler du travail, du Bon Marché, du rayon Mariages, et des tâches qui la mobilisent, et une bien plus longue lettre à son frère où elle parle de Lucie, et seulement de Lucie et des espoirs que la jeune championne lui ouvre. Lucie qui lui a donné rendez-vous le dimanche matin à neuf heures au fond du 14^{ème} arrondissement de Paris, devant le stade Elisabeth.

Marie a glissé au fond de sa besace son short et ses chaussures de course, qu'elle n'a pas encore enfilées depuis son arrivée à Paris. Lorsque Lucie la rejoint, elle s'extasie à nouveau, en silence, devant la beauté, les yeux rieurs, l'air enjoué, de la championne.

Entrant dans le stade comme en terrain conquis, Lucie fait de grands signes à un homme qui affiche une bonne quarantaine, petit et sec, qu'elle présente à Marie comme le directeur sportif du club. Pierre Payssé est un gymnaste artistique de grande renommée, qui s'est distingué

aux Jeux Olympiques de Paris en 1900, où il a terminé quatrième. Frustré de cet échec au pied du podium, il met les bouchées doubles pour les championnats du monde de gymnastique artistique de 1903, qu'il termine médaillé d'or, et ceux de 1905, où il accomplit la même prouesse. Aux Jeux Olympiques intercalaires de 1906 à Athènes, il remporte deux autres médailles d'or. Il se distingue également, rappelle Lucie, comme l'un des fondateurs, en 1912, du Fémina Sport, dont il occupe le poste de directeur sportif. Et l'un de ses titres de gloire consiste à avoir décroché auprès d'un mécène convaincu de l'intérêt du sport féminin les financements pour l'aménagement du stade Elisabeth.

Il n'a pas vocation à entraîner lui-même les recrues, mais veut savoir qui le club accueille, ce que les filles ont dans le ventre. Et quand Lucie introduit sa protégée, il l'examine, la jauge, explique qu'il est là pour développer le sport féminin et particulièrement le football et l'athlétisme, le faire connaître, convaincre ses détracteurs, mais aussi pour repérer les gros potentiels qui ont vocation à remporter des médailles et à devenir les meilleures ambassadrices de leur sport. Le dessus du panier, en quelque sorte.

- Celles-là, elles ne viennent pas ici pour se détendre et s'amuser. Elles travaillent pour un titre, elles se mesurent aux meilleures, les meilleures de toutes la France, mais aussi les meilleures à l'international. Ces filles-là, comme Lucie ou Georgette, même si elles ont des facilités, ça ne suffit pas. Et toi, si tu veux faire partie de l'élite, ne t'attends pas à une promenade de santé dans les bois.

Le talent, c'est une chose, insiste-t-il, presque menaçant. Le talent c'est le point de départ. Après, il faut l'envie. S'y ajoutent le travail, l'effort, la peine, la souffrance parfois. Si on ne rentre pas dans ce cadre, c'est pas la peine de me faire perdre mon temps et de faire perdre leur temps à mes entraîneurs. Le Fémina Sport, c'est aussi et surtout une fabrique de championnes, c'est le club de Lucie championne de France de cross, de Thérèse, championne de France de 80 mètres, de Suzanne en saut et en haies.

- Je ne t'apprends rien, dans le sport et surtout dans l'athlétisme, les femmes ont plus à prouver que les hommes. Ici, sur ce stade, tu vas te trouver en milieu ouvert, favorable, mais sors d'ici et vois avec quel manque de considération les femmes qui font de la course à pied sont accueillies !

Ici, dans le stade, des filles qui bousculent les codes se battent contre leurs camarades et contre le chrono pour gagner, et dehors elles se battent contre ces vieux préjugés patriarcaux qui prétendaient les maintenir là où les hommes les veulent. Marie acquiesce, l'air entendu, et il lui indique les vestiaires.

- Pierre Labaune, dis-tu, quand elle revient. Il me semble connaître ce nom... Il courait sur 5000, je crois, ou peut-être 1500. J'ai entendu parler de cet accident. Va t'échauffer, ma fille, on verra ensuite ce que tu peux faire sur 500 mètres.
- Je fais 1000 mètres en moins de quatre minutes, rappelle-t-elle.

Mais Pierre Payssé a un grand geste évasif dont elle retient qu'il ne la prend pas au sérieux, car ici toutes les filles, même celles qui ne font pas partie de l'élite, courent le kilomètre en beaucoup moins de quatre minutes. Au terme de l'échauffement de Marie, il la jauge à nouveau des pieds à la tête, l'air sceptique, comme doutant de son envie et de son endurance. Puis il lui indique un couloir, l'invite à prendre place sur la ligne et commence par corriger sa posture. « Ton appui ! Tes bras ! Ma pauvre fille, ça se voit que tu n'as jamais pris un vrai départ ! » Enfin il lui donne le départ pour une course qui n'appartient qu'à elle. Star, reine d'une piste parisienne, elle serre les mâchoires et se promet d'en remonter à cet homme qui semble douter de sa volonté. Court, court, rythme, respiration, un silence absolu se fait, pas un bruit pas un murmure n'atteint ses oreilles, plus rien n'existe que sa course, son avenir dépend de cette course, de son rythme, de sa respiration. A peine si elle discerne dans un brouillard la ligne d'arrivée, marque dans un calme totale une dernière accélération pour la franchir aussi sûre d'elle que si elle devançait des foules d'admirateurs et des légions de champions. Ralentit enfin, délivrée.

Le directeur lui fait signe de le rejoindre. Elle redescend dans la réalité, ne sait à quelle appréciation s'attendre.

- 1 minute 41, dit-il. Il y a du potentiel... mais il y a du travail.

A peu de choses près la même expression que Pierre Labaune. Certes, débarquant de sa province elle est nouvelle, elle ne doute de rien et doute de tout, elle n'a jamais bénéficié d'un véritable entraînement, malgré toute la bonne volonté de Pierre Labaune avec son temps trop dérisoire d'encadrement hebdomadaire, et surtout elle ne s'est jamais, jamais, confrontée à d'autres sur la piste. Mais elle a le front buté, le menton volontaire, et les yeux têtus qui font les gagnantes.

- Je ne vais pas te faire courir dans le même groupe que ta copine Lucie, elle n'a pas encore dix-huit ans, mais elle a trop d'avance sur toi. Mais selon ce que tu seras capable de faire, je te confierai peut-être au même entraîneur, Paul-Henri, celui que tu vois là-bas.

Elle reconnaît à l'autre bout du stade, sous le regard vigilant de l'homme sec et nerveux désigné comme Paul-Henri, la silhouette de Lucie, qui court au milieu d'un groupe qu'elle mène sans se forcer. En short et maillot foncé, des silhouettes minces, élancées, déferlent sur la piste, des corps musclés, pétris par la résistance et la douleur. Aisance, élégance, fluidité, Marie a conscience de l'écart qui la sépare des vedettes du club dont fait partie Lucie – mais Lucie n'en est pas la seule star. Ces filles de son âge ou à peine plus constituent l'élite, la crème, toutes nourrissent des rêves de gloire, en France comme à l'international. Certaines accumulent les titres nationaux, Lucie elle-même, cette Thérèse que lui désigne Paul-Henri. D'autres courent ou sautent depuis suffisamment longtemps pour que la médaille soit à portée de main... Une Yvonne, une Lucienne. Toutes entretiennent la même ambition, déploient la

même énergie, et veulent autant que Marie en remonter à la terre entière et surtout à sa partie mâle – avec un temps d’avance sur la nouvelle et naïve jeune provinciale.

Pendant deux heures Marie court, soumise à d’implacables instructions, à d’incessants rappels à l’ordre quant à sa posture, au positionnement de chaque partie de son corps (« Tes bras ! Tes coudes ! Lève les talons moins haut ! Garde les yeux sur la ligne d’arrivée ! »), se pliant à un cadre qui lui fait réaliser le fossé entre ses foulées dans les bois et un véritable entraînement, quasi-professionnel. Elle court, seule d’abord dans les limites de son couloir, confrontée à elle-même, avec les autres filles ensuite, les graines de championnes avec leur incompressible temps d’avance, car malgré sa certitude de tout donner à chaque foulée, elle voit passer devant elle une troupe de gazelles portées par le vent avec lesquelles l’écart se creuse à chaque seconde de course.

Au bout des deux heures, Paul-Henri et Pierre Payssé lui confirment d’une même voix qu’elle peut revenir la semaine suivante si elle pense tenir le choc à la suite de cette séance intensive destinée à la confronter aux autres et à lui apprendre à repousser ses limites. Et ils l’invitent à prendre ta licence au club le plus vite possible.

- Merci, bredouille-t-elle, croyant à peine à sa chance.

Avant de reprendre le métro, Lucie lui propose d’aller boire une limonade et elles s’installent à une terrasse ensoleillée – Marie devine qu’il lui faudra peu de temps pour intégrer cette habitude si incongrue au fond de sa province, deux filles de dix-huit ans en terrasse d’un café. Elle avoue sa fatigue et Lucie compatit, rieuse, confirme ce qu’elle-même endure dans les cuisses et les mollets. « Mais rien de grave, tu t’y feras, comme les autres ! La douleur n’est rien à côté de la victoire ! La douleur, tu l’oublies, la victoire, elle reste ! » Et devant les yeux admiratifs de Marie, elle ajoute « Moi j’ai toujours su que je deviendrais une championne ! » Car ce qui se prépare sur le stade Elisabeth, ce sont ni plus ni moins que les championnats de France de 1920, programmés en juillet, où Lucie, la meilleure du groupe, compte marquer de son empreinte le 1000 mètres et le relais 4 fois 250 mètres. Marie regardera de loin la compétition : elle ne peut en quelques semaines rattraper le niveau de ses nouvelles compagnes, même si elle s’entraîne maintenant assidûment le dimanche matin et se rend elle aussi deux soirs par semaine au Gymnase de la rue du Bac pour se muscler, conformément aux exigences de Paul-Henri qui lui établit un programme bardé d’acier. Elle ne participera pas aux championnats de France, mais se promet qu’un jour, à l’égal de Lucie, de Georgette ou de Thérèse, elle franchira la première la ligne d’arrivée et grimpera sur la plus haute marche du podium, avec un admirateur venu de loin pour l’applaudir qui lui passera autour du cou une médaille d’or. Elle se rappelle comment Pierre Labaune avait tranché sur la distance, la déclarant faite pour le demi-fond et particulièrement pour le 1000 mètres. Et elle apprivoise le kilomètre, apprivoise le temps – même si les secondes ne tombent pas assez vite à son goût.

Marie se sent bien, dans ce stade, dans ce groupe, avec ces filles de son âge ou presque qui partagent sa passion et que personne ne va regarder d'un œil mauvais au motif de leur tenue ou parce qu'elles empièteraient dans la cour des hommes. Depuis sa rencontre avec Lucie, pas une seule fois dans l'enceinte du stade elle n'a surpris de remarques malveillantes, acerbes, voire méchantes, sur ces femmes qui courent au mépris de toutes les conventions et ne revendiquent que la liberté de leurs pratiques sportives.

Jusqu'au jour où, rentrant avec Lucie, elle se risque à aborder le sujet qui lui tient à cœur :

- Sais-tu comment ça se passe pour les Jeux Olympiques d'Anvers ?

Lucie lève un sourcil intrigué :

- Comment ça ?
- Eh bien, la sélection, les qualifications, les épreuves ?
- Sélectionner qui ?
- Les Françaises qui participeront.

Lucie part d'un grand éclat de rire, mais son rire sonne faux.

- Ma pauvre Marie, la participation des femmes aux Jeux en athlétisme, ce ne sera pas encore pour cette fois ! Le Comité International Olympique a opposé un refus catégorique et nous confine au tennis et à la natation ! La natation parce que ça peut servir de savoir nager, et le tennis... parce que c'est un défilé d'élégance. Même si on a une championne de tennis hors pair, Suzanne Lenglen, tu as entendu parler d'elle ?

Marie connaît grâce à Bernadette la réputation de celle qu'on surnomme « La Divine ». Mais de la réponse de Lucie, elle ne retient que le blocage persistant du CIO à la participation des femmes à des épreuves d'athlétisme – sans parler du football, du cyclisme, de la boxe, ou même de l'escrime ou de l'équitation.

- Mais pourquoi, insiste-t-elle ?
- Si tu savais... Tu viens mardi au gymnase ? Je t'apporterai quelque chose qui te fera bondir. A mardi, ma belle !

Le mardi suivant, après une heure passée aux agrès et aux haltères, Lucie fait signe à Marie dans les vestiaires et sort de son sac une liasse de feuilles pliées en deux.

- Un article que j'ai gardé. Lis, on en parle après.

Et Marie découvre, éberluée, un écrit qui lui fait dresser les cheveux sur la tête.

« La question de l'admission des femmes aux Jeux olympiques n'est pas réglée. Elle ne saurait l'être dans le sens négatif par le motif que l'Antiquité l'avait ainsi résolue ; elle ne l'est pas davantage dans le sens affirmatif du fait que des concurrentes féminines ont été acceptées pour la natation et le tennis en 1908 et 1912. »

Marie, effarée, lève les yeux vers Lucie dont le sourire ironique cache une consternation partagée.

- D'où vient ce papier ?
- Tu vas voir. Tu n'es pas au bout de tes surprises.

« ... Nous estimons que les Jeux olympiques doivent être réservés aux hommes. Et d'abord, en application du proverbe fameux illustré par Musset : il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. Peut-on consentir aux femmes l'accès de toutes les épreuves olympiques ? Non ?... alors pourquoi leur en permettre quelques-unes et leur interdire les autres ? Et surtout sur quoi se baser pour établir la frontière entre épreuves permises et épreuves défendues ? Il n'y a pas que des joueuses de tennis et des nageuses. Il y a aussi des escrimeuses, il y a des cavalières et, en Amérique, il y a eu des rameuses. Demain, il y aura peut-être des coureuses ou même des footballeuses ? De tels sports pratiqués par des femmes constitueraient-ils donc un spectacle recommandable devant les foules qu'assemble une Olympiade ? »

- Je ne comprends pas, dit Marie.
- Il n'y a rien à comprendre.

De plus en plus indignée, elle poursuit sa lecture.

« ... Les Jeux olympiques, ne l'oublions pas, ne sont pas des parades d'exercices physiques mais visent l'élévation ou du moins le maintien des records. « Citius, altius, fortius. » « Plus vite, plus haut, plus fort », c'est la devise du Comité international et la raison d'être de tout l'olympisme. Quelles que soient les ambitions athlétiques féminines, elles ne peuvent se hausser à la prétention de l'emporter sur les hommes en course à pied, en escrime, en équitation...

Reste l'autre combinaison consistant à doubler les concours d'hommes d'un concours de femmes dans les sports déclarés ouverts à celles-ci. Une petite Olympiade femelle à côté de la grande Olympiade mâle. Où serait l'intérêt ? Les organisateurs déjà surchargés, les délais déjà trop courts, les difficultés de logements et de classement déjà formidables, les frais déjà excessifs, il faudrait doubler tout cela ! Qui voudrait s'en charger ? Impratique, inintéressante, inesthétique, et nous ne craignons pas d'ajouter : incorrecte, telle serait à notre avis cette demi-Olympiade féminine. Ce n'est pas là notre conception des Jeux olympiques dans lesquels nous estimons qu'on a cherché et qu'on doit continuer de chercher la réalisation de la formule que voici : l'exaltation solennelle et périodique de l'athlétisme mâle avec l'internationalisme pour base, la loyauté pour moyen, l'art pour cadre et l'applaudissement féminin pour récompense. Cette formule combinée de l'idéal antique et des traditions de la chevalerie est la seule saine et la seule satisfaisante. Elle s'imposera d'elle-même à l'opinion. »

Marie n'en croit pas ses yeux. Son sang bout dans ses veines. Une Olympiade femelle, une demi-Olympiade. Quelle monstrueuse ineptie. Impratique, inintéressante, inesthétique, incorrecte. Elle en tremble de rage.

- Qui a écrit ce tissu d'âneries ?

Rageuse, elle lit, en bas de l'article, le nom de son auteur : Pierre de Coubertin, *La Revue Olympique*, n°79, juillet 1912. Lucie rit de sa stupéfaction :

- Le président du Comité International Olympique lui-même. Les choses n'ont pas changé depuis avant la guerre, et ne sont pas près de changer.

Chapitre 7

« Que les jeunes filles fassent du sport entre elles, dans un terrain rigoureusement clos, inaccessible au public : oui, d'accord. Mais qu'elles se donnent en spectacle à certains jours de fête où sera convié le public, qu'elles osent même courir après un ballon dans une prairie qui n'est pas entouré de murs épais, voilà qui est inacceptable. »

Henri Desgranges, L'Auto - 1925.

« N'oublie pas de prendre rendez-vous pour ta visite médicale pour valider ta licence ! »

Pour obéir à l'injonction, Marie se rend chez la doctoresse du club. Marie, une autre Marie, une Marie grande et solide, remuante et bavarde, l'accueille à son cabinet, au siège du Fémina Sport.

Marie Houdré n'imagine pas la vie sans sport. Devenue institutrice à 19 ans, elle bifurque très vite vers une autre orientation professionnelle, se lance dans des études de médecine, et décroche son diplôme en 1914. Elle a 31 ans et déjà un divorce derrière elle. Marie Houdré ne veut pas d'une vie resserrée entre les obligations d'une épouse et les devoirs d'une mère. La politique, oui, puisqu'elle s'investit dès 1910 au parti socialiste dont elle devient une membre active. Le militantisme, oui, d'abord dans le milieu des coopératives, directrice d'une maison de santé de la coopération parisienne. Elle s'illustre aussi comme membre de la Ligue française pour les droits des femmes. La guerre confirme sa vocation médicale et on reconnaît sa silhouette vive et nerveuse dans les hôpitaux et ambulances militaires.

Mais c'est le sport qu'elle veut définitivement marquer de son empreinte.

Lorsque la doctoresse intègre le Fémina Sport, c'est avant tout par conviction que la santé passe par le sport, pour elle-même, et de façon générale pour les femmes comme pour les hommes. Mais à une époque où le sport féminin reste mal considéré, voire décrié, en tous cas regardé avec méfiance, elle décide de mettre toutes ses compétences et toute son énergie pour le promouvoir auprès des femmes, le développer, convaincre les filles même très jeunes que contrairement aux milliers d'idées reçues avec lesquelles on les endort depuis des siècles, leur constitution physique peut affronter les efforts les plus intenses et les plus soutenus, et

qu'elles ne doivent s'interdire aucun sport. Multipratiquante elle-même, Marie Houdré préside la commission médicale de la fameuse Fédération des sociétés féminines sportives.

Elle déverse des avalanches d'informations sur Marie pendant toute la durée de l'examen médical, se réjouissant d'une nouvelle arrivée au Fémina Sport, une adepte d'athlétisme convaincue du bien-être physique apporté par le sport et dévorée de l'envie de gagner.

- Excellent, l'athlétisme, une fille qui court, qui se dépense, qui comprend l'intérêt du mouvement pour son bon équilibre, part avec de bien meilleurs atouts dans la vie. Ton équilibre physique, mais aussi ta bonne santé mentale, sont étroitement liés aux efforts que tu fournis, à la résistance que tu développes, et puis... regarde-toi dans la glace : un corps comme le tien, mince, fin, musclé, c'est autre chose que les formes ramollies d'une fille avachie chez elle toute la journée. Il m'en reste à convaincre, des femmes, pour qu'elles se mettent toutes au sport ! De plus, une femme sportive fera des enfants sportifs, ça compte aussi ! Tu sais, contrairement à ce que tu entendras raconter de tous les côtés, le sport, c'est sans danger pour la maternité ! Le kilomètre, dis-tu ? Parfait pour toi, tu as la silhouette qu'il faut pour cette distance, ni trop grande ni trop petite.
- Et vous, ose Marie, vous faites quoi comme sport ?
- Moi ?

Marie Houdré part dans un long discours enthousiaste sur son jardin secret, car elle nourrit un immense projet autour d'un sport qui ne rassemble encore que peu d'adeptes chez les femmes, mais beaucoup chez les hommes : le rugby. Enrôler de nouvelles recrues au Fémina Sport, implanter des équipes dans toutes les grandes villes de France, mettre sur pied un vrai championnat – voilà à quoi s'emploie dans l'ombre Marie Houdré. Une entreprise de longue haleine qui ne réussira qu'à la condition d'un minimum d'adaptation des règles du rugby – une adaptation qu'elle-même, comme médecin, juge nécessaire. Des temps de jeux plus courts, l'interdiction de certains gestes trop brusques. Une façon, aussi, de tenir tête aux multiples détracteurs du sport féminin focalisés sur la violence des pratiques. Elle y travaille, explique-t-elle, avec son ami André Theuriet, ancien international de rugby. Et elle ne reculera devant rien pour avoir son championnat, malgré les réticences, voire la malveillance et les mots aigres qu'elle rencontre de tous côtés.

- Tu te rends compte, même Suzanne Lenglen nous trouve ridicules. Inesthétique, a-t-elle dit, opposée à ce qu'elle appelle une mode nouvelle¹ ! Une mode !

¹ « *Le rugby pratiqué par la femme n'a rien d'esthétique, et je suis opposée à cette mode nouvelle.* » Suzanne Lenglen

En attendant les championnats de France de rugby, se tiennent en juillet 1920, sous un soleil radieux comme le bonheur, ceux d'athlétisme, à Montrouge, en banlieue sud. Lucie décidée à briller remporte son pari : elle bat son propre record sur le 1000 mètres qu'elle court en 3 minutes et 24 secondes. Elle récidive en battant un nouveau record, celui du relais 4x250 mètres, avec trois de ses camarades dont la légendaire Thérèse Brûlé : leur record s'établit à 2 minutes et 39 secondes.

Marie encourage depuis les tribunes ses nouvelles camarades, et enrage de jalousie en même temps, frustrée de ne pas faire partie de cette grande fête de l'athlétisme, ses performances moyennes interdisant pour l'instant une qualification, mais se réjouissant de leurs succès, qui la persuadent si besoin en était qu'elle est sur la bonne voie, que son tour viendra. L'année prochaine, l'année prochaine sera mon année, se jure-t-elle.

Elle retrouve dans les gradins Augustine Bréard, la mère de Lucie, venue applaudir sa fille. Augustine, volubile, intarissable comme à l'accoutumée, ravie de savoir sa jeune collègue du Bon Marché licenciée au même club que sa fille, redouble d'ardeur pour parler des exploits de la championne. Elle s'interrompt pour lui désigner une tribune qui offre une vue panoramique sur le stade, occupée par des officiels en costume sombre et une femme.

- Madame Milliat est venue, annonce-t-elle en montrant la femme. C'est bien.

Avec la distance, Marie ne distingue qu'un chapeau façon canotier, une robe gris clair, les traits, estompés dans la chaleur, d'un visage impassible. Si elle ignore encore qui est la femme en gris, une intuition bienvenue lui souffle que cette femme-là et elle seule peut changer le cours des choses et donner un sens à sa vie. Et que le nom de cette femme et le Fémina Sport s'entremêlent depuis la nuit des temps. Car ce nom sonne comme un appel étrangement familier au fond de sa mémoire, comme si depuis quelques semaines qu'elle fréquente le Fémina Sport il faisait partie intégrante d'un ensemble dont elle aussi, Marie Morand, est l'un des éléments.

- La présidente de la Fédération féminine, précise aussitôt Augustine qui ajoute, pour se raccrocher à un territoire connu : Je crois que sa mère était couturière, comme toi.

Augustine Bréard rappelle le peu d'éléments qu'elle connaît sur la présidente de la Fédération, aussi fièrement que si elle racontait la vie d'une reine. Une enfance à Nantes, un long séjour en Angleterre, un mariage suivi d'un rapide veuvage, des voyages à travers le monde, la présidence du Fémina Sport, puis de la Fédération des sociétés féminines sportives de France. Lucie la connaît mieux, dit-elle, lui a même parlé à plusieurs reprises. Marie écoute, tous ses sens en alerte, grave en elle ce nom magique qui diffuse une aura de mystère et de gloire : Alice Milliat.

A regarder vers la tribune présidentielle et la femme en gris, Marie en oublie le 1000 mètres et Lucie qui forçant sa foulée, se rapproche la première de la ligne d'arrivée. Le drapeau

s'abaisse, la cloche s'agite, les applaudissements montent vers le ciel pendant que la gagnante, bras levés, trouve encore la force de courir de l'autre côté du stade pour saluer les officiels. Les ondes de bonheur qu'elle émet se répandent jusque dans les gradins, joyeuses et bénéfiques. Alors Alice Milliat se lève, quitte la tribune, et quelques instants après réapparaît sur le stade, silhouette gris clair qui traverse la piste, hiératique, digne et sereine, avançant d'un pas égal vers Lucie. Elle se penche vers la championne, l'étreint, puis recule un peu. Marie imagine de loin les quelques phrases qu'elles échangent. Soudain, poussée par une force irrésistible, elle quitte à son tour les gradins, dévale les escaliers, serpente à une allure folle dans le couloir qui mène sur le terrain, et court vers le groupe au centre de la piste, formé de Lucie, d'Alice Milliat, de Pierre Payssé, plus quelques inconnus. Mais à peine les rejoint-elle que madame Milliat fait déjà demi-tour et repart vers la sortie sans que Marie n'ose l'arrêter. Si ce n'est que la femme en gris se retourne, se fige un instant, lisse, immobile, regarde Marie et lui fait un bref signe de tête. Le temps s'arrête, suspendu, combien de temps, Marie ne sait pas, tout dépend du regard calme d'Alice Milliat, puis le charme se rompt et la dame en gris poursuit son chemin sans plus se retourner.

A la sortie, retrouvant Lucie parée de sa médaille et auréolée de sa joie communicative, elle lui souffle sa chance d'avoir reçu les félicitations de la présidente de la Fédération. Lucie se rengorge, rappelle qu'Alice Milliat, ancienne présidente du Fémina Sport, se rend régulièrement sur leur terrain d'entraînement. « Elle n'est pas revenue depuis que tu as pris ton inscription, mais tu la verras bientôt, c'est sûr ! » Déesse du sport, idole des graines de championne, passionaria avant l'heure, Lucie ne tarit pas de louanges sur Alice et complète pour la bonne information de Marie, les éléments apportés par sa mère.

Une sportive, Alice, encore aujourd'hui avec ses 36 ans. Partie très jeune en Angleterre, préceptrice chez un diplomate, croit savoir Lucie, elle a commencé outre-Manche à faire beaucoup de sport. « Les Anglaises sont plus chanceuses que nous, au moins personne ne les regarde d'un sale air quand elles jouent au football ou quand elles courent dans les parcs de Londres ! » Le sport de prédilection d'Alice, c'était l'aviron, qu'elle pratiquait sur la Tamise. Mais aussi la natation et le hockey. A Londres, elle rencontre et épouse un Français, qui malheureusement décède quelques années après leur mariage. Au retour d'Angleterre, elle devient sténographe-interprète. Elle devient surtout la porte-parole de toutes celles qui veulent s'adonner à une pratique sportive malgré les regards mauvais, les préjugés ancestraux, les discours d'un autre temps portés par les plus arrogants représentants de l'espèce mâle qui veulent garder leur pré carré soigneusement fermé aux femmes.

Sa conquête des bastions masculins commence par le Fémina Sport, dont elle devient présidente. Avec elle, à partir de 1915, en pleine guerre, le Fémina Sport prend un tournant décisif en s'extrayant des sports où l'on prétendait confiner les femmes, comme la

gymnastique rythmique ou dansée. Le Fémina Sport oublie les tenues pudiques et couvrantes car sa présidente veut que les sportives se sentent à l'aise dans leurs mouvements et leur envol. Sous sa houlette le club s'ouvre à la compétition et commence à produire des championnes. L'influence et l'action assidue, d'Alice Milliat ne se relâchent pas. « Il faut dire qu'un nouveau club s'ouvre dans les mêmes périodes, l'Académia, raconte Lucie. Sans qu'on parle de rivalité entre les deux clubs, ce sont plutôt des filles d'une certaine bonne société, si tu vois ce que je veux dire, qui s'inscrivent à l'Académia. Moi, je me sens mieux au Fémina, plus dans mon élément et mon milieu, je suis sûre que toi aussi. On est des filles du peuple, comme on dit. Et puis... que ce soit en athlétisme ou en football, nos résultats sont bien meilleurs que chez les autres ! »

En avril 1918, Alice Milliat frappe un grand coup en organisant une épreuve de cross-country féminin, première du genre, dans le bois de Chaville. Quarante-deux engagées, le soutien du quotidien *L'Auto*, des milliers de spectateurs massés le long des chemins forestiers, les jeunes femmes se lancent sur 2400 mètres que la gagnante parcourt en moins de dix minutes. Alice Milliat se tient à l'arrivée pour la féliciter : le sport féminin prend définitivement son envol.

Avec la création de la Fédération des sociétés féminines sportives de France, la place d'Alice se renforce, plus encore quand elle en prend la présidence, en 1919. Une présidence tellement efficace qu'elle obtient des subventions publiques, notamment de la mairie de Paris, sa reconnaissance officielle par le ministère de la Guerre, et même la création par le ministère de l'hygiène, de l'assistance et de la prévoyance sociale, d'une commission chargée de travailler sur le développement du sport féminin. Alice Milliat participe aux travaux de la commission, au même rang que le fameux comte Clary, président du Comité olympique français. Et Alice, comme une fourmi acharnée à sa tâche, impose l'une de ses lignes directrices : la gouvernance du sport féminin par les femmes, et uniquement par les femmes, à commencer par la féminisation, sans dérogation possible, de la Fédération des sociétés féminines sportives de France.

Exceptionnelle, volontaire, visionnaire, Lucie ne tarit pas de superlatifs pour décrire Alice Milliat. Marie tremble d'émotion à l'idée que forcément, son chemin croisera celui de cette femme qui bouleverse tous les codes et toutes les normes, et que, cette fois, elle saura l'arrêter et osera lui parler.

Les épreuves masculines du championnat de France se déroulent les 17 et 18 juillet au stade Pershing, dans le bois de Vincennes. Si *L'Auto* s'épanche longuement sur les héros mâles de ces championnats, les performances et les médailles féminines sont à peine mentionnées dans ses colonnes. La renommée des championnes ne dépasse pas l'enceinte du stade Elisabeth et du Fémina Sport. Marie qui maintenant trouve moyen de lire tous les jours ou presque la prestigieuse gazette, ne cache pas sa colère.

- Ils s'en fichent, assure Lucie. Même si on décrochait un titre mondial, ils ne parleraient pas de nous.
- A quoi ça sert qu'on rapporte des médailles si on ne le fait pas savoir ? Pourquoi tu cours, Lucie, si personne ne relève tes performances ?
- Pour le plaisir, ma belle...

Marie relève le menton et crispe les poings, se promet de trouver le moyen de faire connaître, de valoriser, les exploits féminins sur les stades, de donner envie. Elle imagine les stratagèmes les plus improbables, rédiger elle-même une tribune qu'elle enverrait à *L'Auto* ou à un autre titre, proposer à une équipe de tournage de poser ses caméras au stade Elisabeth pour réaliser un documentaire inédit...

- Tout ça a été fait, ma belle, dit Lucie en haussant les épaules. Alice envoie régulièrement des articles à *L'Auto* dont elle connaît assez bien le directeur. Il faut reconnaître qu'ils les publient sans en retrancher un mot. Pour les autres titres sportifs, ce qui se passe chez les femmes ne les intéresse pas trop, ils ne cherchent pas plus loin que le pouvoir des mâles. Sauf pour commenter la ligne des maillots des nageuses et la longueur de nos shorts.

Le mois prochain s'ouvrent les Jeux Olympiques d'Anvers. Lucie prend le pari que les journalistes ne retiendront des prouesses féminines que la tenue de mademoiselle Lenglen réalisée par Jean Patou. Et si Alice Milliat, ajoute-t-elle, se démène autant de tous les côtés pour convaincre la presse de laisser plus de place aux femmes, cela portera forcément ses fruits un jour. Car Alice, dit-elle, est une femme plutôt modérée dans son expression, calme et posée, mais d'une ténacité sans égale et d'une volonté de fer. Subtile, retorse à l'occasion, elle comprend que rien ne sert de revendiquer par la violence et de hurler plus fort que les loups, que les conquêtes passent par la capacité à démontrer et à convaincre, et par la négociation. Elle croit au pouvoir de la démonstration.

- Elle n'a pourtant pas réussi à obtenir pour les femmes une place en athlétisme aux Jeux Olympiques d'Anvers, objecte Marie.

Alice Milliat sait entretenir ses réseaux. Elle connaît bien Pierre de Coubertin, ils se sont rencontrés de nombreuses fois. Elle lui parle d'égal à égal. Malgré tout ce que ce vieux croûton baignant dans un patriarcat nauséabond véhicule de rétrograde, il lui témoigne, étonnamment, un immense respect – sentiment réciproque. Ce qui ne l'a pas empêché de porter sans fioritures la fin de non-recevoir du Comité International Olympique quand Alice est venue elle-même à Lausanne plaider la cause des femmes en vue des Jeux d'Anvers. Elle recommencera, assure Lucie. Je ne sais pas où se tiendront les Jeux Olympiques de 1924, qui suivront ceux d'Anvers, mais madame Milliat reviendra à la charge pour élargir les épreuves ouvertes aux femmes. Elle ne renonce jamais, elle ne lâche jamais !

En attendant ce jour béni, le ressentiment de Marie s'amplifie encore contre cette presse centrée sur les hommes, incluant *L'Auto*, qui noircissent leurs colonnes avec des articles flamboyants comme des épopées ou chansons de geste, où les sportifs au masculin surpassent les héros antiques, nourrissant les rêves d'adolescents enflammés qui se voient déjà à leur tour sur les podiums... Et si jamais leur plume s'égaré pour évoquer une nageuse, une patineuse, voire une joueuse de tennis, le style indifférents, le choix des mots les plus plats, ou à l'inverse la vulgaire ironie ou la critique acerbe, alourdissent encore le carcan imposé par une classe de moralisateurs soucieux de garder intacte leur forteresse.

Le 14 août 1920, dans le stade d'Anvers, le roi de Belgique Albert 1^{er} déclare officiellement ouverts les Jeux de la VII^{ème} Olympiade sous le regard impassible de Pierre de Coubertin – les Jeux du retour à la paix. Le drapeau olympique flotte sur le stade et toute la ville d'Anvers se pare des anneaux aux cinq couleurs. Pour la toute première fois, un athlète, le Belge Victor Boin, prête le serment olympique au nom de l'ensemble des concurrents. « *Nous jurons de prendre part aux Jeux Olympiques en compétiteurs loyaux, d'observer scrupuleusement les règlements et de faire preuve d'un esprit chevaleresque pour l'honneur de nos pays et pour la gloire du Sport.* », énonce-t-il. Des soldats représentant chaque délégation étrangère lâchent un envol de colombes dans un ciel à nouveau serein. Les Jeux peuvent commencer.

65 femmes y participent, soit 2,4 % des athlètes. Les Américaines s'illustrent en natation. L'une d'elle, Ethelda Bleibtrey, repart avec trois médailles d'or. Comme prévu, la Française Suzanne Lenglen, l'une des stars des Jeux, domine le simple dame et décroche l'or olympique. Médaillée de bronze au double dames, elle remporte avec son partenaire la finale du double mixte. Elle a 21 ans et le monde lui appartient.

Chez les hommes, un nom entre tous marque ces Jeux : celui de Paavo Nurmi, « le Finlandais volant », « la machine à courir ». Il arrache trois médailles d'or, les premières médailles olympiques de son époustouflante carrière qui en comptera bien d'autres, mais rate de peu la victoire sur le 5000 mètres raflée sur le fil par le Français Joseph Guillemot. Les exploits de Nurmi et de ses coéquipiers font rêver Marie qui égrène les distances : 5000 mètres, 10 000 mètres, voire encore au-delà. 5000 mètres, se dit-elle, amère, je les fais largement à l'entraînement, je les cours en forêt sans difficulté, sans fatigue, alors pourquoi pas en compétition ? Trop fragiles, trop faibles, trop délicates, pas assez de vigueur, de résistance, d'endurance, qui croit encore à ces balivernes que n'importe quel médecin un peu objectif contredira en riant ? Garantie de stérilité comme résultat d'un effort trop violent ? Quelles fadaïses ! La femme, la femme à laquelle on permet tout au plus quelques mouvements de gymnastique dansée sur une ritournelle de folklore, se sortira-t-elle victorieuse de ce carcan par lequel les hommes l'ensevelissent, l'écrasent, l'asservissent ?

Pendant que Paavo Nurmi, hiératique et imperturbable, reçoit ses médailles d'or, footballeuses, basketteuses, escrimeuses, cavalières, sprinteuses, rongent leur frein. Et sans attendre l'Olympiade suivante, Alice Milliat décide de frapper un grand coup.

Paris, le 29 septembre 1920

Mon Jean,

J'ai vécu un grand moment ce dimanche, au stade. Je ne suis pas encore au niveau de Lucie sur le 1000 mètres, mais je ne désespère pas d'arriver aux mêmes temps qu'elle, et qui sait, de la dépasser. Mais pour l'instant, je reste loin derrière elle. Et tu n'imagines pas comment Paul-Henri me fait souffrir à l'entraînement. Je m'applique, je peine, je m'acharne, tous mes muscles crient grâce, mais pour lui ce n'est jamais assez. Après tout, c'est ce que je voulais, je ne vais pas me plaindre !

Le grand moment, c'est que j'ai fait officiellement la connaissance d'Alice Milliat. Je t'ai déjà parlé de cette femme extraordinaire. Elle a assisté à l'un de nos entraînements et monsieur Payssé m'a présentée à elle. J'en tremblais d'émotion. Imagine une femme très simple, très abordable malgré tout ce qu'elle réalise pour les femmes et pour les sportives. Elle a de très beaux yeux, la peau très claire, et dégage une impression de calme et de sérénité. Quand monsieur Payssé a dit que j'étais un des éléments prometteurs du Fémina Sport, j'en suis devenue toute rouge. Madame Milliat m'a serré la main et a dit qu'elle suivrait de près mes performances. Tu te rends compte ?

Après, elle est partie dans le bureau de monsieur Payssé et ils ont discuté très longtemps. A la fin de l'entraînement, quand nous sommes ressorties des vestiaires avec Lucie et Georgette, ils étaient encore dans le hall, et j'ai compris qu'il y avait des projets d'organisation d'un grand rassemblement sportif mondial strictement réservé aux femmes. Je n'en sais pas plus.

Tu sais sans doute que les femmes n'ont pas été admises en athlétisme aux Jeux Olympiques d'Anvers, le mois dernier. Pourtant madame Milliat a fait tout ce qu'elle a pu pour convaincre le Comité International Olympique. Pierre de Coubertin lui-même, le patron des Jeux, lui a annoncé la décision négative, à croire que cela lui faisait plaisir.

Raconte-moi de ton côté comment se passent tes entraînements de football.

Catherine et toi, c'est donc fini ? Je m'en doutais, je la sentais faite pour une vie où elle ne sortirait jamais de son village. Toi, autre chose t'attend. Tu as bien fait de mettre fin à votre relation avant qu'il ne soit trop tard. J'espère que papa et maman ne le prennent pas mal, je crois que maman l'aimait bien. J'espère aussi que tout le reste va bien pour toi, ainsi que pour les parents. Je leur écris en même temps qu'à toi, mais je ne leur parle que de mon travail, et pas du tout de sport, ils ne comprendraient pas – sauf revirement toujours possible, à toi de

me dire si tu sens que leur point de vue, surtout celui de maman, bouge sur le sujet, auquel cas je leur avouerai tout.

Je suis retournée voir Pierre Labaune, qui ne me reconnaît pas davantage que la première fois. Je parle beaucoup avec sa femme, Thérèse. Elle a suivi mon idée de l’emmener sur un stade, pour assister à des épreuves, mais sans résultats pour l’instant. Mais malgré mon absence totale de connaissances médicales, je persiste à penser qu’il faut insister, que peut-être un jour un déclic se produira, un élément déclencheur qui fera remonter en surface tous les souvenirs engloutis dans son accident.

Ce n’est pas facile de revenir à Dole pour deux ou trois jours seulement. J’aurai certainement des congés au mois de décembre et j’en profiterai pour venir – mais ce ne sera sûrement pas au moment de Noël, car c’est la période où l’activité du magasin est la plus importante.

Ta sœur qui t’aime

Marie

Six mois, avaient accordé les parents. Le délai tire à sa fin, mais Marie n’a aucun mal à les convaincre qu’elle ne peut pas quitter son travail, que le Bon Marché ne la lâchera pas, qu’elle est devenue une pièce maîtresse du rayon Mariages, qu’il lui reste trop de choses à apprendre pour envisager de partir si tôt. Six mois de plus, négocie-t-elle. Elle fait le pari qu’au printemps de l’année suivante, elle sera si solidement ancrée à Paris que tout retour dans sa province deviendra impossible. Son destin l’attend ici.

Pendant les quelques jours de congés passés à Dole en début d’année 1921, elle revoit brièvement Jules dont les baisers gardent la même chaleur, même s’il se plaint du peu de lettres qu’elle lui envoie, et de leur platitude. Le temps d’une rapide promenade dans les ruelles de la vieille ville, il lui fait comprendre qu’elle devra bien se décider un jour, quand le temps imparti par ses parents sera écoulé. Leur relation entamée par l’éloignement ne peut se limiter à quelques baisers volés quand elle revient en catimini et se laisse étreindre dans l’ombre d’un porche un soir d’hiver.

Chapitre 8

« Le meeting a conquis la foule, parce que les organisateurs avaient su éviter que les exercices athlétiques ne « masculinisent » les sportives ; parce qu'ils surent démontrer, par un spectacle vraiment athlétique, que l'éducation physique n'était pas ennemie de la grâce, bien au contraire ; parce qu'ils surent faire alterner avec les compétitions sévères du sport pur : course à pied, concours classiques, les démonstrations collectives des diverses méthodes d'éducation physique. La femme s'y montra vraiment femme, dans tout ce que ce mot renferme de charme, de grâce et de beauté. »

Pierre Pelletier, « Après les Jeux monégasques »

L'Écho des sports, 2 avril 1921

Alice Milliat travaille à son projet d'organisation d'un grand évènement sportif réservé aux femmes. Le lieu : Monte-Carlo. Son complice : le président de la Société des Bains de Mer et de l'International Sporting Club de Monaco, Camille Blanc, fervent partisan du sport féminin et même son soutien indéfectible. L'idée d'une compétition exclusivement féminine l'emballe au point qu'il va concurrencer Alice Milliat sur son terrain.

Camille Blanc prend l'initiative de mettre sur pied un comité d'organisation composé de responsables du sport féminin à l'échelle internationale, et fixe lui-même une date pour le meeting : du 23 au 31 mars 1921. L'organisation de l'évènement sera assumée par l'International Sporting Club. Le comité d'organisation comprend une cinquantaine de membres. Alice Milliat en fait partie en tant que présidente de la Fédération des sociétés féminines sportives de France. Et le projet bénéficie du soutien affirmé de la presse sportive la plus favorable au sport féminin, notamment Marcel Delarbre, journaliste à l'hebdomadaire *L'Écho des Sports*, nommé directeur technique de l'évènement. Mais Marcel Delarbre est aussi le vice-président de la nouvelle Fédération française d'athlétisme, née en novembre 1920, et qui refuse de prendre en charge les femmes. Cette désignation n'est pas forcément au goût de la présidente de la Fédération féminine qui n'entend pas laisser les hommes prendre une once de pouvoir sur son terrain, et ne souhaite surtout pas voir la jeune FFA peser dans une compétition internationale au format inédit.

45 jeunes femmes sont sélectionnées par la Fédération féminine, des concurrentes soigneusement validées par Alice Milliat pour qui cette première grande rencontre sportive internationale féminine marque une étape décisive.

Le jour du départ pour Monte-Carlo, les 45, dûment chapeautées et vêtues de trenchs ou de sobres tailleurs, se présentent gare de Lyon, où les attend Pierre Payssé qui les accompagne vers le Midi. Souriantes et enthousiastes, elles posent pour une mémorable photo qui fera la une de *L'Auto* du 24 mars avec le titre suivant « Nos sportives sur la Côte d'Azur ». Sur la photo, on reconnaît côte à côte Lucie et Marie.

Car Marie bout d'impatience et d'excitation à l'idée de ce long, très long voyage en train qui va la conduire à des centaines de kilomètres de Paris, vers des contrées enchantées, royaume du luxe et de la fête, avec ses parcs aux fleurs exotiques, ses façades blanches qui déroulent le long de la mer des trésors d'architecture, façades de palaces, de casinos, de salles de spectacle. Augustine Bréard a pesé fort auprès de sa responsable pour que le Bon Marché lui accorde les jours de congés nécessaires. Jean est dans la confidence du fabuleux voyage, mais pas ses parents : elle attend pour passer aux aveux ses premiers succès dont Monte-Carlo pourrait bien être le cadre, et tant pis pour les recommandations de Jean qui la supplie d'en parler sans attendre à Etienne et Françoise. « Un jour, tout ça va t'exploser à la figure, dit-il. » Plus tard, elle remet à plus tard...

Un wagon entier est réservé aux sportives. Lucie voyage dans le même compartiment que Marie. La nuit se passera à bord de ce train de rêve, ce qui ajoute à l'émerveillement du voyage. En fin de journée, après le pique-nique à bord, un employé viendra installer les couchettes dans leur compartiment. Elle prendra celle du haut, juste au-dessus de Lucie.

- Tu n'as jamais fait d'aussi longs voyages en train ?
- Jamais ! Tu sais, avant de venir à Paris, je n'ai pas beaucoup quitté ma campagne. Je suis allée plusieurs fois en train à Besançon, une fois à Dijon, et c'est tout ! Dole-Paris, cela a été mon plus grand voyage !

Une tête passe par la portière, une voix sonore gronde :

- Ça va les filles ?

Celle qui remonte le wagon de compartiment en compartiment, cigarette au coin des lèvres, se distingue par sa voix tonitruante, sa silhouette massive, sa présence provocante. Et encore, aujourd'hui, exceptionnellement, Violette Morris ne porte pas les tenues masculines qu'elle affectionne. Mais elle a gardé sa cravate et la coupe de ses cheveux gominés est encore plus courte qu'à l'accoutumé. Violette ! Le prénom de fleur frêle et timide, cachée sous la mousse des sous-bois, contredit parfaitement son allure hardie, ses épaules larges, son audace sans bornes. Fille de baron et de princesse orientale, comme elle aime à se présenter, petite-fille d'un général de cavalerie et d'une Juive de Constantine, le sport fait partie de la vie de cette

scandaleuse depuis son plus jeune âge, précisément depuis son éducation en pensionnat par des religieuses anglaises qui en faisaient une priorité. Basket, hockey, cricket, boxe, football, natation, course automobile, rien ne lui échappe. Elle se permet même d'affronter des hommes à la boxe, en short court et maillot moult, à l'encontre des canons vestimentaires les plus permissifs de l'époque. Ambulancière puis estafette pendant la guerre, sa figure retentissante se retrouve de la Somme à Verdun. La guerre l'amène à porter les tenues masculines qui seront sa marque de reconnaissance. L'héritage qu'elle reçoit à la mort de son baron de père en 1918 lui permet une vie confortable, consacrée au sport. Licenciée au Fémina Sport, elle se spécialise dans les lancers où ses prouesses laissent pantois. « Ce qu'un homme fait, Violette peut le faire. » est sa devise.

- Tu sais qu'elle est mariée, souffle Lucie à Marie, quand Violette Morris quitte leur compartiment pour remonter le wagon. Elle s'appelle en réalité Violette Morris-Gouraud.

Un mariage qui surprend, car comme tout un chacun, Marie a entendu parler sous le sceau du secret le plus absolu des goûts de Violette, qui ne la portent pas vers les hommes, de quoi choquer, voire indigner, la jeune et naïve provinciale qui, avant de rencontrer cette personnalité hors du commun, ignorait totalement l'existence de ce genre d'inclinaison. Elle préfère donc se tenir loin de Violette Morris et quitte les vestiaires lorsque la scandaleuse s'y trouve, redoutant de se faire écraser, broyer, voire séduire.

Aux côtés des Françaises, les rencontres de Monaco accueillent des Britanniques, des Suisses, des Italiennes et des Norvégiennes, une centaine de jeunes femmes au total, qui s'affrontent dans plusieurs épreuves d'athlétisme et du basket-ball, mais aussi dans diverses démonstrations de gymnastique et de danse exaltant les qualités supposées de la féminité. Les Jeux se déroulent dans l'espace de tir aux pigeons des jardins du casino, transformé pour l'occasion en mini stade.

Une fois de plus Lucie brille, malgré la rude concurrence opposée par Mary Lines, une Anglaise de 27 ans, qui selon les commentateurs fait des temps stupéfiants, notamment sur 60 et 250 mètres.

Ces Jeux ne seront donc pas ceux de Marie, qui ne décroche aucun trophée. Elle y croyait pourtant, prenant le départ du 800 mètres, une course dont elle n'a pas l'habitude, se lançant vers les nuées entre Lucie Bréard et Mary Lines. Ses performances les plus récentes sur le kilomètre la laissaient croire à sa chance. Mais décidément, Lucie et Mary sont trop fortes pour elle, et dès le premier tour quand elles dépassent toutes leurs concurrentes, Marie comprend qu'elle ne rattrapera pas l'avance des deux championnes. Au final, Lucie marque une dernière accélération juste avant la ligne d'arrivée, laissant Mary à moins d'un mètre derrière elle.

Victorieuse, Lucie lève les bras vers le ciel. Un titre de plus à son palmarès, elle qui accumule les triomphes, et pas n'importe quel titre, celui de ces premiers Jeux féminins où les meilleures mondiales se mesurent entre elles. La voilà reine du 800 mètres, imprimant sa marque dans l'histoire du sport féminin et du sport tout court.

Frustrée, Marie détourne la tête et serre les poings. Malgré toute son amitié pour Lucie, un sentiment nouveau qui ressemble fortement à de la jalousie commence à la grignoter, elle qui jamais à l'entraînement n'a fait de meilleurs temps que Lucie, qui jamais n'a obtenu un podium en compétition, mais qui refuse de voir son avenir sportif s'obscurcir pour cause de concurrentes plus fortes et se jure qu'envers et contre tout, son heure viendra.

Alors qu'elle s'éloigne vers les vestiaires, laissant Lucie et Mary recevoir les félicitations d'Alice Milliat, de Camille Blanc, des autorités monégasques, des officiels de tous bords et de tous pays, des responsables sportifs de tous niveaux et de toutes disciplines, de leurs concurrentes, un jeune homme en casquette à carreaux l'aborde. Il est armé d'un sac en bandoulière, et muni d'un carnet. Il la contemple des pieds à la tête, son short sombre, son maillot lâche, son visage en sueur, la splendide chevelure blond-roux qu'elle vient de dénouer et qui s'écroule sur ses épaules. Il a le regard insolent, avec des yeux noirs brillant comme de grosses billes d'agate dans son visage moqueur.

- Vous venez de courir le 800 mètres ?
- Oui.
- Je peux vous poser quelques questions ? Je suis journaliste.

Il ne lui a pas demandé son nom, mais elle lui demande le sien.

- Aurélien Verdier, de *L'Auto*.

Ce quotidien détestable qui comme tous les quotidiens parle à peine des femmes, sinon pour les railler ou les traiter en starlettes de pacotille ! Elle ne croit pas un instant que s'il l'interviewe, il fera autre chose que du commentaire persifleur sur les performances féminines. Marie, encore sous le coup de sa frustrante défaite, n'a qu'une envie, rejeter la demande et renvoyer l'impertinent à sa rédaction. D'autant plus qu'il promène effrontément son regard de prétendu connaisseur sur ses formes que révèle le maillot trempé de sueur, ses cuisses, ses épaules. Sa mâchoire se met à trembler comme si elle allait pleurer.

- Vous avez de beaux cheveux, dit-il.

Le comble de l'impudence ! Cette fois les larmes montent pour de bon aux yeux de Marie qui réprimant son envie de le gifler, se retourne et plante là cet Aurélien Verdier. Surtout ne pas montrer ses yeux humides, il en ferait un sujet en une de son journal – si tant est que les femmes fassent la une. Sa monumentale déception, il la tournerait en ridicule, son amertume et son chagrin le feraient rire. Se réfugier dans les vestiaires, se trouver un endroit isolé du reste du monde, et là, se laisser couler, juste le temps de se promettre de mieux rebondir

ensuite, l'année prochaine, l'année prochaine sera son année. Le temps de serrer les poings à nouveau.

Dans la suite de la compétition, Germaine Delapierre remporte sans surprise le 80 mètres haies, et Violette Morris s'illustre comme prévu sur le javelot et le poids avec des records qui forcent l'admiration, y compris des détracteurs de la scandaleuse.

Lucie s'essaie aux haies, sans succès, et sera deuxième au 250 mètres derrière sa grande rivale Mary Lines. Elle tente aussi la longueur où elle réalise l'exploit d'arriver troisième sans grande préparation. Marie se laisse d'autant plus envahir par la jalousie qu'elle-même n'était inscrite que pour le 800 mètres, sans essayer d'autres disciplines, à l'encontre de l'éclectisme de nombre de ses camarades.

Du moins ces Olympiades renforcent la légitimité du sport féminin dans le public, au-delà de tous les stéréotypes et de tous les préjugés médicaux véhiculés par ceux que Marie Houdré appelle des charlatans incultes. Ces jeux donneront envie à d'autres femmes, et feront de Monaco une place-forte pour les sportives. Une nouvelle ère pour le sport mondial, s'ouvre-t-elle enfin, où les femmes prendront toute leur place ?

Dans les jours suivants, *L'Auto* ne juge pas utile de s'étendre plus que nécessaire sur l'événement et se limite à quelques lignes sèches et lapidaires dans sa rubrique « Le sport et la femme », mentionnant sans commentaires ni louanges les performances des jeunes athlètes à Monte-Carlo. L'hebdomadaire *L'Echo des sports*, lui, parle des « Olympiades de la grâce ».

En revanche, *Le Miroir des sports*, sous la plume alerte de Marcel Delarbre, consacre une page dithyrambique à l'évènement, qu'il qualifie de « belle victoire pour la femme sportive face à la mer toute bleue que survolaient dans leur course légère les blancs goëlands. » Ne tarissant pas d'éloges, le journaliste juge les résultats du meeting « excellents », sa tenue « parfaite », et soutient avec brio et conviction que « l'athlétisme ne peut pas être l'apanage exclusif d'un sexe. », en louant « nos petites Françaises, si alertes, si vigoureuses, si souples, si charmantes » devant une foule « énorme et élégante, réservée d'abord, enthousiaste ensuite ».

Il conclut sur cette « Olympiade féminine, barbarisme qui ne manque pas pourtant d'une agréable sonorité »².

Les danses et démonstrations qui accompagnent le meeting suscitent autant de commentaires que les résultats purement sportifs. L'évènement s'accompagne de concerts, bals, dîners de gala, banquet final et distribution des prix au prestigieux Hôtel de Paris. Mais Marie se tient très loin des réjouissances, déçue d'elle-même, rageuse et frustrée, ne décolérant pas contre

² *Le Miroir des sports* – 14 avril 1921

l'insolent journaliste. Elle regrette pourtant profondément d'avoir réagi de façon irréfléchie en refusant l'interview, à la fois dépitée de son échec et ulcérée des regards indiscrets de cet Aurélien Verdier.

Au retour à Paris, où le soleil printanier fait tourner les têtes, elle file chez un coiffeur et sacrifie ses cheveux d'or pour une de ces coupes à la mode « garçonne » dont l'époque est friande. Après tout, toutes ses concurrentes à la course portent les cheveux courts, désormais elle met les meilleures chances de son côté en s'allégeant de ce poids superflu. Elle reprend son travail au Bon Marché et met les bouchées doubles à l'entraînement sous la houlette de Paul-Henri qui certes la houspille et la maltraite, mais qui croit en elle et le lui fait savoir.

Quant à Lucie, rien ne l'arrête : en mai, lors d'une démonstration au stade Pershing, elle bat le record du monde du 500 mètres en 1 minute 33, tandis que Marie plafonne à 1 minute 36, et elle établit le record du monde du kilomètre à 3 minutes 20, alors que Marie stagne à 3 minutes 25. Marie qui se sent si dépitée qu'elle en oublie les progrès réalisés depuis ses courses en forêt avec Jean et les secondes gagnées.

Lucie que le sprint ne rebute pas se permet même de battre sur 80 mètres sa prodigieuse camarade Thérèse Brûlé en 8 secondes 3/5. Thérèse lui en veut si peu qu'elles battent ensemble, avec Germaine Delapierre et Thérèse Boyer, le record du monde du 4x50 mètres en 28 secondes 3/5. Les relais réussissent à Lucie : avec Thérèse Brûlé, elle battra encore deux records à l'été 1921, celui du 4x75 mètres et celui du 4x100 mètres. Le sélectionneur, Paul-Henri, ne retient jamais Marie pour les relais, d'ailleurs il s'en tient à son choix de la faire courir exclusivement sur le demi-fond et ne l'entraîne pas sur des distances plus courtes.

- Et au-delà, lui demande-t-elle un jour ?
- Comment ça, au-delà ?
- Du 5000, du 10.000 ?
- Tu veux faire mieux que Paavo Nurmi ?

Il hoche la tête de droite à gauche, mine affectée et contrite : il ne se fait pas d'illusion, non sur la capacité d'une femme à courir sur d'aussi impressionnantes distances et à poursuivre, voire dépasser, les Finlandais volants, mais sur l'acceptation de telles prouesses par un environnement foncièrement hostile, malgré le cadre libre et préservé du stade Elisabeth qui coupe ses championnes du reste du monde.

- Je les cours largement à l'entraînement, les 5000 !
- Alors va les courir, je te rappelle que les championnats de France se tiennent dans deux mois !

Sous la pression qu'il lui inflige, elle souffre et peine, va au bout de son souffle et de sa résistance, tout son corps demande merci, depuis les chevilles jusqu'aux épaules, mais elle ressort de chacune de ces épreuves plus sûre d'elle-même, plus forte et plus confiante.

En juillet 1921, le Pershing accueille les championnats de France féminins d'athlétisme que cette année Marie ne suivra pas en spectatrice. Décidément indétrônable, Lucie, gazelle bondissant à l'assaut des nuages, remporte le 300 mètres en 46 secondes 8, et le 1000 mètres en 3 minutes 20 secondes. Marie arrive 2 secondes derrière elle, laminée par sa course, mais heureuse de sa performance qui la rapproche de l'or qu'elle convoite.

- L'année prochaine, dit Lucie, l'année prochaine tu seras la reine du stade, tu prendras l'or !
- Pourquoi l'année prochaine ?
- J'arrêterai. Il faut bien arrêter un jour.
- Ne dis pas de bêtises. Pourquoi tu arrêteras ?
- J'arrêterai le jour où je ne m'amuserai plus. Je passerai à autre chose, je ne sais pas encore à quoi...

Pour l'instant, Lucie continue. En août se tient, encore au stade du Pershing, une confrontation France-Angleterre. Mais la fabuleuse Mary Lines, doutant de ses capacités sur le kilomètre, préfère ne pas affronter Lucie qui l'emporte haut la main en 3 minutes 27 secondes, un peu plus qu'aux championnats de France, laissant Marie à moins d'une seconde derrière elle. Du moins Marie sait qu'elle n'est pas ridicule et que ses chronos lui ouvrent tous les espoirs, même si Lucie plane dans un autre monde.

Et malgré la série de succès de son amie pour laquelle, décidément, 1921 est une année faste, Marie respecte la loi du genre, redresse la tête, ravale cette jalousie rampante qui la mine parfois. Elle redouble d'ardeur pour courir, elle s'attache à valoriser au sein du club le respect, la loyauté, la bonne camaraderie, consciente qu'elle-même et ses compagnes doivent montrer l'exemple. Elle se donne aussi une autre ligne directrice, la promotion du sport et la recherche de nouvelles recrues. Car elle décide de ne plus garder sa langue dans sa poche. Au Bon Marché, où elle se lie avec des collègues de son âge, celles du rayon Mariages ou d'autres, elle évoque, pendant les pauses et au moment des repas au réfectoire des femmes, sa passion pour la course à pied et le Fémina Sport, « Je m'entraîne avec Lucie, la fille d'Augustine Bréard, la première lingère. » Elle brille de fierté le jour où elle ramène au club une jeune vendeuse aux yeux émerveillés par la rencontre avec de vraies championnes, et qui veut s'essayer sur le tour de piste.

Un jour, à son immense surprise, Alice Milliat en personne vient la trouver dans les vestiaires alors qu'elle se rhabille, et s'assied à côté d'elle sur le banc. La grande dame considère Marie avec empathie et douceur :

- J'apprécie votre loyauté, votre ténacité et votre volontarisme, ma petite Marie. Certes, vous n'avez pas encore gagné de grande compétition, mais votre heure viendra, j'en suis sûre.
- Vous croyez, demande Marie en redressant la tête pour offrir sa meilleure figure à son idole ? Je n'arrive pas à la cheville de Lucie...
- Lucie est exceptionnelle, confirme Alice, un pur prodige. Mais rien ne dit que vous ne la rattraperez pas un jour très prochain. Voyez vos performances qui ne font que s'améliorer : à chaque course vous vous rapprochez du temps de Lucie. Vous finirez par la dépasser. Vous savez, tout le monde ne remporte pas des titres en permanence. Moi-même...

Alice évoque pour Marie et Marie seule sa propre carrière sportive. Malgré la place essentielle du sport dans sa vie, elle n'a jamais gagné de médaille prestigieuse, que ce soit en natation, en hockey, ni même en aviron, ses sports de prédilection, sauf...

- J'ai été la première femme à remporter le brevet Audax en aviron, 80 kilomètres dans le temps imparti, soit moins de 12 heures.
- C'est formidable, dit Marie, éperdue d'admiration.

Dans l'ombre rassurante d'Alice, Marie se laisse aller à exprimer ses questionnements les plus fous, à faire part de sa seule, vraie, unique ambition :

- Madame Milliat...
- Alice.
- Alice, croyez-vous qu'en 1924 les femmes seront admises à participer aux épreuves d'athlétisme des Jeux Olympiques ? Que le CIO cèdera ?

Alice hoche négativement la tête :

- Pour l'instant, je n'y crois pas. Vous connaissez la position de notre cher compatriote Pierre de Coubertin sur le sujet. Mais le digne baron n'est pas seul à la soutenir : le Comité International Olympique se compose exclusivement de vieux croûtons aux idées périmées et pour lesquels les femmes ne servent qu'à applaudir et remettre des bouquets.

Pour donner plus de consistance à son discours, elle n'hésite pas à citer le père des Jeux devant Marie effondrée par un tel degré de misogynie : « *Le véritable héros olympique est à mes yeux l'adulte mâle individuel.* » Il a vraiment dit ça, s'indigne Marie ? Le baron de Coubertin ? Oui, et aussi « *Le sport demeure le symbole même de la virilité.* »

- Ce qu'il faut, Marie, c'est leur mettre nos performances et nos prouesses sous les yeux, leur montrer ce qu'on vaut, parce que l'objectif, et le seul qui vaille, c'est que les femmes soient admises dans tous les sports dans lesquels les hommes se produisent aux Jeux. Égalité parfaite, Marie. Rien d'autre.

Prolixe, parlant très librement, elle rappelle que les Jeux de Monte-Carlo n'ont pas été exactement ce qu'elle souhaitait, contrainte d'en partager l'organisation et les retombées avec quelques mâles condescendants qui certes croient à l'athlétisme au féminin et se mobilisent pour le défendre – mais Alice veut ses Jeux, à elle seule, et elle les aura.

- Et qui sait, Marie, si vous ne décrocherez pas une médaille lors de ces Jeux ?

Ce jour-là, Marie n'en saura pas plus.

Elle apprend, en revanche, comme Alice Milliat et comme ses camarades, la décision de la 19^{ème} session du Comité International Olympique, réuni à Lausanne, d'organiser les Jeux de 1924 à Paris, et ceux de 1928 à Amsterdam.

Paris ! Il faut reconnaître que les Jeux de 1900 n'ont pas été une réussite. Pas ou peu de couverture médiatique, des concours tant sportifs qu'artistiques éparpillés sur des mois au milieu d'activités sans rapport avec le sport, pas de star, pas d'engouement du public. Dans son dossier de candidature pour 1924, la ville s'est engagée à effacer ce médiocre souvenir en produisant un évènement aux retombées planétaires, que le monde entier suivra grâce à des moyens techniques phénoménaux. Le Comité olympique français promet un monumental stade olympique, une cérémonie d'ouverture qui restera dans les annales, un financement assuré par l'Etat français sans risque de débordement ou de déficit, et, innovation de taille, la construction d'un village olympique pour les athlètes. Le Comité International Olympique qui penchait pour les candidatures de Los Angeles ou d'Amsterdam, cède aux pressions de Pierre de Coubertin, et tranche in fine pour Paris. Le baron sur lequel l'âge commence à peser sent le moment venu de passer la main et sait que les Jeux de 1924 seront probablement pour lui les derniers – autant obtenir qu'ils se tiennent dans sa ville.

Ni le CIO, ni le Comité olympique français, n'abordent, pour les Jeux de Paris, le sujet sensible de la participation des femmes aux épreuves jusque-là interdites.

Aux questions des licenciées du Fémina Sport, Alice Milliat répond que bien entendu elle ne lâche rien, et elle fourbit ses armes pour repartir en guerre contre les dinosaures du CIO. « Ses Jeux, sa ville, son pays, s'exclame-t-elle lors d'une assemblée de la Fédération des sociétés féminines sportives de France ! Paris 1924 ! Les premiers Jeux où l'on admettrait les femmes en athlétisme, en football, en cyclisme ! En aviron ! Il se glorifierait pour l'éternité en ouvrant aux femmes les disciplines où on les repousse ! »

A croire que le baron ne recherche pas une gloire éternelle.

Un grand bonheur se présente en octobre pour Marie, avec la venue à Paris de Jean. Jean qui secouant le joug de la boulangerie familiale et tenant tête à son père, décide de se tourner résolument vers une branche dont il prophétise les succès futurs, la pâtisserie. Même si aux côtés de son père il confectionne le meilleur pain de la région, cela ne lui suffit plus, et quoi

qu'en dise la famille, il sait que son avenir est ailleurs, dans la création et l'innovation. A force de prendre dans tous les sens des contacts avec les meilleurs, il décroche une formation de trois mois chez un grand pâtissier parisien, le plus grand selon lui.

- Chez Stohrer, rue Montorgueil, tu te rends compte ! Madame Jamin m'a beaucoup aidé. Tu vois, Marie, je fais comme toi !

Il a fallu déployer d'extraordinaires arguments pour qu'Etienne Morand laisse partir son fils, son soutien, son successeur désigné, même sur une durée réduite. Les projets d'agrandissements de la boulangerie ne se concrétisant pas, Jean a eu beau jeu de faire valoir que la boulangerie pourrait judicieusement s'adjoindre un rayon, un domaine, une section consacrée à la pâtisserie, qui offrirait de rares merveilles et pour laquelle on viendrait de tous les villages environnants, et pourquoi ne pas envisager un comptoir à Dole. Il obtient en parallèle son permis de conduire et prévoit même l'achat d'une camionnette pour les livraisons, idée à laquelle Etienne Morand réagit plutôt bien. Et Etienne devient sensible à l'idée de produire des babas au rhum et des puits d'amour plutôt que ses délicieuses mais invariables tartes aux pommes, même si l'absence de Jean pendant plusieurs mois est le prix à payer. Jean logera dans une chambrette minuscule au-dessus de sa pâtisserie. Le jour où Marie va le chercher gare de Lyon à l'arrivée de son train, ils s'étreignent longuement, fous de joie à l'idée de ces quelques mois ensemble.

- Tu m'emmèneras à ton entraînement, je veux voir ton stade, et tu me présenteras tes amies, j'ai un faible pour les sportives !

Elle lui parle aussi de la Tour Eiffel, de la cathédrale Notre-Dame, du Musée du Louvre et des balades le long des quais, des déjeuners dans ces bouillons où des serveurs gouailleurs en tablier blanc vous servent pour quatre sous la meilleure terrine de campagne du monde.

Mais Jean veut avant tout voir sa sœur s'entraîner dans le mythique stade Elisabeth. Elle l'y amène un dimanche matin et il écarquille les yeux dans le lieu mythique. Alors que Marie s'aligne sur le tour de piste en compagnie de ses rivales habituelles, elle distingue son frère le long des barrières, de l'autre côté de la piste. Réjouie de savoir qu'il assiste à ses exploits, elle accélère, remonte ses concurrentes et leur en remontre... Revenant à la hauteur de Jean, elle prend la tête, se retient de fixer son frère pour ne pas se laisser distraire. Soudain un mouvement de côté attire malgré elle son attention, et elle voit Jean détendre ses membres et envoyer un formidable coup de poing dans le menton d'un spectateur qui tombe à terre sous la violence du choc.

Stupéfaite, elle abandonne sa course et se précipite vers son frère pendant que l'autre se relève. Et l'autre, ce n'est ni plus ni moins que le désobligeant Aurélien Verdier, de *L'Auto*, croisé à Monte-Carlo quelques mois plus tôt. « Il t'a manqué de respect, explique Jean à sa sœur. » Piteux et confus, le journaliste bredouille de vagues excuses et file tête basse sans

demander son reste. Marie malgré ses questions n'en saura pas plus sur le contenu de la réflexion stupide du journaliste déclenchant la fureur de Jean.

Mais l'entraîneur réprimandera sèchement son élève que rien ne doit distraire pendant une course, pas même un début de pugilat pour ses beaux yeux ou son honneur.

Quand Lucie vient la retrouver après l'entraînement, toutes deux se regardent ce jour-là avec des yeux ronds, Lucie parce qu'elle découvre la présence de Jean, même si Marie reprend la main très vite en précisant l'identité du nouveau venu « Mon frère, Jean, dit-elle. », et Marie parce qu'un grand jeune homme au profil athlétique qu'elle ne connaît pas accompagne Lucie. « Marie, je te présente André, mon champion de cross ! » André qui dévore des yeux la belle Lucie pour laquelle il éprouve visiblement une admiration sans bornes. Marie se réjouit devant son amie si ouvertement amoureuse, et la belle figure de Jules revient en force.

- Au fait, finit-elle par demander à son frère, Jules, il t'arrive de le voir, à Dole ?

Jean qui croyait Jules passé aux oubliettes dans les souvenirs de sa sœur, confirme, oui, que parfois ils se croisent, au hasard d'une sortie, d'un événement local, d'un bal. Non, Jules ne se montre pas au bras d'une fille plus belle que Marie. Oui, Jules continue la boxe, Jean se rappelle même quelques affiches annonçant des combats où il parade en vedette.

- J'essaierai d'en savoir plus quand je repartirai.

Un grain de regret pince le cœur de Marie, le souvenir des baisers échangés avec Jules met à nu un manque dans son corps. Voir Lucie en compagnie du bel André ne lui donne pas plus envie de partir pour la conquête de cœurs masculins à prendre, peut-être parce qu'elle tient plus qu'elle ne se l'avoue au beau garçon blond qu'elle n'a pas revu depuis son dernier séjour chez ses parents, des mois plus tôt. Prise dans le tourbillon parisien, elle lui écrit si peu, et si mal.

- Tu reviens quand à Dole, demande Jean ?
- Définitivement ou pour des congés ?

Jean a compris qu'elle ne reviendra pas, qu'elle fait sa vie ici, qu'imperceptiblement elle a vaincu les résistances de leurs parents.

- Je reviendrai en fin d'année, ou début d'année prochaine, une fois passé le rush de Noël.
- Tu diras aux parents que tu cours des 800 mètres à Monte-Carlo ?

Accompagnée de Jean, Marie retourne dans le pavillon de Meudon où l'attend l'épouse de Pierre Labaune, encore plus fatiguée et plus émaciée. Le temps n'améliore en rien l'état de l'ancien entraîneur, qui malgré sa motricité à peu près retrouvée continue à errer dans un univers où nul ne l'atteint. « Monsieur Labaune, je m'entraîne toutes les semaines au Fémina Sport, mon entraîneur s'appelle Paul-Henri, il vous ressemble. Je participe à des compétitions nationales, et même internationales, et je ne perds pas espoir de faire un jour les Jeux

Olympiques. Un jour on parlera de moi dans toute la presse sportive. » Elle lui annonce ses temps sur 500 mètres et sur 1000 mètres, croit lui arracher un sourire et un vague mouvement d'approbation de la tête. Elle lui parle de Lucie, de Germaine et des autres. « Des filles formidables, vous aileriez les connaître. » Elle lui raconte les Jeux de Monte-Carlo. Et Alice. Alice revient régulièrement dans ses récits, Alice, figure de proue de ce grand navire, calme et sereine dans les tempêtes, Alice qui garde son cap et ne lâchera pas avant de faire admettre l'athlétisme féminin aux Jeux Olympiques. Evoquant les Jeux, Marie prend la main de Pierre Labaune et sent une légère, très légère pression. Et elle renouvelle à son épouse sa suggestion de lui faire assister à des entraînements et même à des compétitions.

Conservant ses Jeux en ligne de mire, Alice Milliat lance une nouvelle offensive pour asseoir plus solidement, plus définitivement, la légitimité du sport féminin et particulièrement de l'athlétisme. Les Jeux de Monte-Carlo lui ont fait prendre conscience non seulement qu'il lui manque une base internationale, mais qu'elle doit en prendre la tête face à la menace de voir des compétitions internationales féminines contrôlées par les hommes au travers des fédérations masculines d'athlétisme. En Europe, cette année-là, Alice Milliat reste la seule femme à la tête d'une organisation sportive féminine nationale.

Grâce à la richesse de son réseau européen et même mondial, à sa pratique courante de l'anglais et d'autres langues, elle voyage d'une capitale à l'autre durant les mois qui suivent le meeting de Monte-Carlo, rencontre ses homologues étrangers, discute, négocie. Le 31 octobre 1921, la première fédération internationale de sport féminin est créée et baptisée Fédération sportive féminine internationale, ou FSFI. Alice qui n'a eu de relâche de faire valoir la nécessité d'une direction féminine, en prend tout naturellement la présidence, élue par acclamation quelques mois plus tard. Lors du congrès fondateur, Alice n'invite aucune fédération masculine. 38 pays sont représentés au sein de la Fédération, soit presque tous les pays d'Europe³, les Etats-Unis, le Canada, 5 pays d'Amérique du Sud, l'Egypte, l'Afrique du Sud, l'Australie, la Chine, le Japon.

Le pari n'était pas gagné d'avance. Notamment du fait des arguments avancés par certains des hommes présents, à savoir, au niveau des qualités requises pour diriger une fédération internationale, une capacité à négocier et à jouer un véritable rôle diplomatique. Alice Milliat déploie des trésors de subtilité pour faire admettre sa légitimité à exercer la présidence : elle met en avant la nécessité d'avoir plusieurs femmes au sein du comité, qu'elles soient si possible en majorité, mais, surtout, « qu'elles aient la compétence voulue et soient en mesure de rendre des services à la fédération sportive internationale. »⁴

³ L'Allemagne ne sera admise qu'en 1926.

⁴ Procès-verbal de la FSFI, 31 octobre 1921

L'apparition sur la scène internationale de cette nouvelle instance avec laquelle il faut compter lui fait marquer un point incontestable. Grâce à sa force de persuasion, ses subtils talents de négociatrice, dans le calme et la démonstration raisonnée et non dans la force, elle ne cède rien sur une proportion d'un comité directeur composé au moins pour moitié de femmes : du moins pour la Suisse, pour l'Italie, pour les États-Unis, et pour la France, qui désignent des femmes. La Tchécoslovaquie et l'Angleterre resteront représentées par des hommes.

Dans la continuité des rencontres monégasques, Alice peut maintenant concrétiser son projet de véritables Jeux Olympiques au féminin. Car être à la tête de la FSFI la positionne pour prendre le contrôle total des compétitions féminines, qu'elle juge impensable de laisser aux hommes.

En attendant ses Jeux, Alice fête chez elle, rue de Varenne la création de la Fédération internationale. Son domicile est d'ailleurs devenu le siège de la FSFI. Elle y rassemble, pour cette occasion exceptionnelle, le gratin et les héroïnes du Fémina Sport, ses premières armes, sa première réussite. Fondant de reconnaissance et d'émotion de figurer sur la liste des invités, Marie réalise qu'Alice et elle-même vivent dans des rues parallèles, à peu de distance, et y voit un signe du destin.

Pour cette soirée parisienne, elle s'offre audacieusement une nouvelle robe, confectionnée par ses soins dans des chutes de tissu récupérées au Bon Marché, d'un noir brillant, doux et satiné, qu'elle assortit savamment de franges cousues le long des fentes qu'elle ouvre le long des cuisses. Le patron vient des ateliers du grand magasin. La robe s'arrête évidemment aux genoux, sa coupe droite, son corsage libérant le corps, ses manches mi-longues, fendues également, correspondent parfaitement aux canons vestimentaires de ce début des années folles. Avec ses bas osés couleur chair, ses escarpins vernis, les premiers de sa vie, sa coupe de mèches courtes et lisses, elle représente, aux yeux de son frère qui la contemple avec adoration avant de la laisser partir, la parfaite icône de mode symbole de cette vie parisienne débordante d'excès.

- Finalement, dit-elle avant de partir, je me préfère en short sur une piste d'athlétisme, si possible victorieuse.

Rue de Varenne, dans le secret et le silence de l'une de ces belles demeures au prestigieux passé, Alice occupe quelques pièces en rez-de-chaussée, au fond d'une cour pavée. Elle vit seule dans cet appartement d'une aisance suffisante pour y établir le siège de la nouvelle Fédération internationale. Mais pour y accueillir tous les invités de cette mémorable soirée, il a fallu pousser les meubles, dégager de l'espace, agrandir les parties communes. La fumée des cigarettes trouble le vestibule et Marie qui hoquette entend un tonitruant « Salut, ma belle ! ». Violette Morris, son éternel mégot accroché aux lèvres, la dévisage et l'invite à se glisser dans un premier salon encombré d'inconnus.

- Jolie robe, apprécie l'experte.

La scandaleuse porte pour la circonstance un complet veston de lin clair avec gilet assorti, une cravate sombre, et des derbies noires et blanches. Cheveux gominés et rouge à lèvres voyant apportent la dernière touche indispensable à son image provocatrice.

- Faite par moi-même, précise Marie, décidée à rester polie en cette soirée exceptionnelle. Et elle ajoute : Je suis couturière de métier.
- Je m'en doutais. Ça te va bien, couturière.

Une sortie que Marie ne sait comment interpréter. Violette fait un signe du menton en direction d'un deuxième salon :

- Si tu cherches ta copine Lucie, elle est par là-bas. Avec son André dont elle ne se sépare plus.

Marie regarde autour d'elle, admire le décor tout en teintes neutres et claires, qui ressemble bien à Alice, et dont la sobriété ressort malgré les aménagements d'un soir, malgré le monde et malgré le bruit. Quelques tableaux au mur, des affiches de compétitions sportives féminines. Dans le deuxième salon, une foule bruyante se presse autour des buffets dressés sur des nappes blanches, où un grand traiteur parisien mobilisé par Alice qui ne fait pas les choses à moitié étale ses plateaux de petits fours salés et sucrés, ses corbeilles de fruits rares aux origines lointaines, vins rouges et blancs, limonades, seaux à champagne. Marie saisit avec assurance une coupe de champagne sur un plateau, se rappelle qu'elle ne doit pas aller au-delà d'y tremper ses lèvres, car elle n'en a jamais bu, mais ce simple premier contact pétillant lui procure un bref vertige, qu'elle compense en avalant un canapé au foie gras. Elle retrouve Lucie au bras d'André Jurion, reconnaît Pierre Payssé en costume noir assorti d'un nœud papillon, Emile Anthoine, l'ancien champion de course, ami d'Alice – certains parlent même d'une relation plus intime. La doctoresse Marie Houdré, les championnes du Fémina Sport qui rivalisent d'élégance pour la circonstance.

Et Alice. Alice Milliat au centre d'un groupe, au centre de ses filles du Fémina Sport, au centre de la fête, dans une robe gris perle à la ligne très mode qui cache son léger embonpoint, encolure droite garnie d'un parement de plumes et de strass, ses cheveux bruns relevés en l'un de ses chignons au montage secret. Sans se départir de son calme et de sa légendaire sérénité, Alice enjouée et heureuse de sa victoire parle beaucoup avec de grands mouvements des mains, puis se tait soudain pour donner la parole à l'une ou l'autre et l'écouter en opinant. Une grande annonce faite par Alice réjouit les invités, celle de la création d'un nouveau journal, *La Femme Sportive*, organe officiel de la Fédération des sociétés féminines sportives de France.

Trop de bruit, trop de foule. Marie file silencieusement vers un couloir qui sépare le salon d'une cuisine. Dans le couloir meublé de quelques consoles, des photos au mur, visiblement du

même homme, retiennent son attention, un très bel homme, très digne, le visage grave, paré d'une moustache style début de siècle.

- Son mari, Joseph.

Violette se tient derrière elle, armée de son éternelle cigarette.

- Nantais, comme elle. Ils se sont connus à Londres et mariés là-bas, elle avait vingt ans. Un mariage de courte durée. Elle a beaucoup bougé grâce à lui, il travaillait avec des correspondants américains et ils ont fait ensemble plusieurs voyages à New York, d'où ses propres réseaux américains et sa fine connaissance des pratiques sportives aux Etats-Unis, nettement plus avancées que les nôtres.

Marie apprend de la bouche de Violette le décès au bout de quatre ans de mariage de Joseph Milliat, laissant une femme seule et effondrée mais se relevant avec une rapidité forçant l'admiration. Un retour en France, un enchaînement de postes dans l'interprétariat et la traduction, puis le Fémina Sport. On connaît la suite.

Merci de ces informations, murmure Marie qui regagne le salon pour fuir l'encombrante présence de Violette. Elle se rapproche du buffet où elle se sert en canapés pour effacer les vapeurs du champagne.

Fatiguée, peu accoutumée aux aspects les plus enjoués de la vie parisienne, elle quitte la soirée parmi les premières, s'excuse auprès d'Alice qui l'assure de sa compréhension dans une étreinte rapide, sort de l'immeuble, traverse la cour pavée, franchit le porche et commence à remonter la rue de Varenne plutôt mal éclairée jusqu'au croisement qui conduit vers la rue de Grenelle. Un appel aigu traverse l'obscurité :

- Tu pars par où, ma belle ?

Violette l'a suivie, solide sur ses deux jambes dont le pantalon révèle la musculature, tenant entre deux doigts son inévitable cigarette entamée, qu'elle balance au sol en se rapprochant de Marie telle un fauve se glissant vers sa proie.

- Je rentre chez moi.
- C'est où, chez toi ?

Sans aucune envie de révéler son adresse à la scandaleuse, que l'existence de pensions pour jeunes filles sages ferait sans le moindre doute éclater d'un rire tonitruant, Marie fait un grand geste évasif du bras :

- Pas loin. Mon frère m'attend.
- Ah, tu vis avec ton frère ? Il fait quoi ?
- Pâtissier.

Violette se tient si près que son parfum fortement épicé incommode Marie.

- Le frère pâtissier, la sœur couturière, en voilà une famille respectable ! On va marcher un peu ensemble, tu veux bien ? Moi aussi je repars par là.

Dans le silence de la rue de Varenne où l'on ne croise pas un passant, Marie se dit que si Violette tente un geste sur elle et si elle veut lui échapper, ses escarpins ne feront pas le poids face aux derbies bicolores de la plus notoire lesbienne du sport féminin. Elle respire un grand coup pour se convaincre que jamais Violette Morris n'osera le moindre geste envers elle, mais entend, surprise, un tout autre discours émaillé par le claquement de ses talons sur le trottoir :

- Je vois bien que tu me fuis, explique Violette Morris, que je te fais peur. Tu sors des vestiaires dès que j'y entre, tu ne m'adresses jamais la parole. Je te choque, et alors ? Moi je ne juge personne, et je ne laisse personne me juger. Mais je te rassure, tu n'es pas du tout mon genre. Et jolie comme tu es, je parie que tu as un amoureux, un fiancé...
- Même pas, affirme-t-elle, sans savoir pourquoi elle trahit Jules.
- Alors tu les fais fuir avec ton allure de petite fille sage ! Tu dois venir d'une famille où on ne te laissait jamais sortir ni agir au gré de tes envies et fantaisies...
- Mon père est boulanger, dans un village du Jura, dit-elle d'un ton agacé et pour bien marquer la différence avec Violette dont nul n'ignore qu'elle descend d'une lignée de richissimes aristocrates. Et mes parents m'ont laissée venir à Paris pour y travailler – et m'y entraîner, ajoute-t-elle en anticipant sur les révélations à faire un jour prochain à sa famille.

Violette s'arrête dans le halo d'un réverbère et fixe Marie de ses yeux qui brillent dans son visage très pâle :

- Tu vois, Marie, au Fémina Sport, on est toutes acharnées à briser les codes, à passer par-dessus les foutues conventions sociales issues de siècles de patriarcat selon lesquelles les hommes incarnent la force et les femmes la douceur. Regarde-moi, tu trouves que j'ai l'air douce ? On casse les codes parce qu'on y croit, et qu'on croit en Alice que toutes nous trouvons, à raison, exceptionnelle, parce qu'elle incarne tous ces bouleversements. Pour que les femmes puissent faire du sport exactement au même titre que les hommes. Mais il n'y a pas que le sport. T'es-tu jamais posé la question ?

Marie secoue la tête, ne voyant pas où Violette veut en venir.

- L'égalité, ma belle. L'égalité dans le sport, mais pas que. Certes, il y a eu la guerre, j'en sais quelque chose, pendant laquelle les femmes ont assuré au-delà de leurs limites, ont démontré leur valeur et leur capacité à faire tourner un pays en l'absence des hommes partis au front. Elles ont conquis des territoires nouveaux, là où personne ne les attendait. Mais il faut maintenant transformer l'essai, aller plus loin, obtenir l'égalité parfaite de droits entre les femmes et les hommes.

Marie commence à comprendre malgré la totale nouveauté de ce discours que Violette continue à dévider :

- Voter, par exemple, tu y as déjà pensé ? On est très au-delà du sujet du sport, non ? L'égalité de salaire, ça te parle ? Je parle pour les autres, car moi, les salaires, je m'en fiche, je ne travaille pas : non seulement mon père m'a laissé suffisamment d'argent pour vivre dans l'aisance jusqu'à la fin de mes jours, mais mon mari n'est pas non plus à plaindre – un mari qui de plus me laisse idéalement faire ce que je veux, tu imagines le confort ?

Elle imagine très bien, comme elle imagine un monde qui ressemblerait à ce que vient d'esquisser Violette, et ces perspectives lui donnent le vertige.

- Réfléchis-y, et si ça t'intéresse, je peux te présenter des gens. Sur ce, rentre bien chez toi, ma belle. Embrasse ton frère de ma part.

Et Violette disparaît dans la nuit.

Malgré la brutalité du message, Marie le comprend et le partage, réalise que le sport n'est qu'un objectif parmi bien d'autres. Elle se demande aussi ce qui a poussé la scandaleuse à la suivre dans la nuit pour lui tenir ce discours, puisqu'elle n'est pas son genre.

Quelque chose d'impossible à nommer gêne Marie chez Violette. Ni son homosexualité assumée, ni ses débordements provoquants, ni ses tenues masculines ou son langage vulgaire. Elle ne parvient pas à mettre un nom sur cette sensation déplaisante qui bloque tout rapport avec cette femme. De la répulsion ? Puis elle essaie de ne plus y penser.⁵

Et en attendant, Marie court. Sans dépasser Lucie.

En fin d'année 1921, Lucie Bréard détient les records du monde de plusieurs distances : 66 secondes $\frac{4}{5}$ sur 400 mètres, 1 minute 33 secondes $\frac{2}{5}$ sur 500 mètres, 3 minutes 20 secondes $\frac{3}{5}$ sur 1000 mètres.

⁵ NDLA : Les préventions de Marie envers Violette étaient justifiées. Voir en fin d'ouvrage la partie « Que sont-ils devenus ? »

Chapitre 9

« Bornons-nous à constater que l'opposition masculine vient d'un vieil esprit de domination, du désir de tenir toujours les femmes en tutelle, de la crainte de les voir devenir autre chose que des objets utiles ou agréables à l'homme. »

Alice Milliat dans L'Auto - 1924

Au début de l'année 1922, Marie passe quelques jours à Dole, y retrouve sa famille, Jean qui met en pratique les résultats de sa formation chez le grand pâtissier parisien, Etienne et Françoise qui font leur vie sans elle, se lançant enfin dans l'agrandissement de la boulangerie avec la création d'un rayon ouvert aux créations sucrées de Jean. Même s'ils savent au fond d'eux que rien, à ce stade, ne peut leur assurer que Jean restera toujours à leurs côtés, et qu'après cette expérience parisienne forgeant son nouveau talent, il ne tentera pas sa chance ailleurs.

Marie reprend ses habitudes d'avant, aide Françoise derrière le comptoir, sourit aux clients, répond à leurs questions comme si elle jouait un rôle. Elle reprend son vélo pour se rendre dans le centre de Dole faire une visite à Bernadette. La couturière l'accueille avec sa bonne humeur habituelle. L'atelier prospère et Bernadette recrute encore. Mais elle s'étonne de voir qu'au bout de presque deux ans, Marie n'évolue pas dans son poste et continue à faire des retouches sur des robes de mariée qu'elle n'a ni dessinées, ni créées. « C'était pourtant l'idée, quand tu es partie, de belles perspectives parisiennes qui t'ouvriraient bien d'autres portes... s'étonne Bernadette. » Alors Marie se lâche :

- Bernadette... en réalité je ne voulais pas partir à Paris pour un nouveau travail, mais pour tout à fait autre chose.

La couturière lève un sourcil intrigué. Un autre amoureux que ce Jules qui lui paraît bien délaissé par l'oublieuse depuis son départ ?

- Mais quoi ?
- Pour me trouver un club sportif.

A son ancienne patronne éberluée, Marie avoue tout. La course, les refus, les réticences, l'impossibilité au fond de sa province de courir à sa guise, sinon en cachette dans les sous-

bois. Pierre Labaune. Son rêve olympique. Bernadette sidérée reste muette, pendant que Marie déroule ses aventures et ses rencontres parisiennes : Lucie Bréard, la plus grande championne de tous les temps, son André champion de cross, Alice Milliat, cette personnalité d'exception, Pierre Payssé, sa bienveillance et sa compréhension, ses camarades du Fémina Sport, Germaine, Suzanne, l'autre Lucie – et même Violette la scandaleuse. Elle raconte le voyage à Monte-Carlo (« Je crois que mon père lit parfois *L'Auto*, heureusement qu'il ne m'a pas reconnue sur la photo en une, mais bon, noyée dans la masse... »). Elle ne cache pas ses échecs répétés à courir derrière Lucie qui gagne tout sans efforts pendant que Marie peine à réduire l'écart. Elle évoque aussi la création de la Fédération internationale et les projets d'Alice d'une nouvelle, unique, exceptionnelle compétition sportive, une réponse provocante comme une gifle aux refus répétés de Pierre de Coubertin et de ses affidés.

- Pierre de Coubertin, vous connaissez, Bernadette ?
- Oui, je vois de qui tu parles.
- On le célèbre, on l'adule sur la terre entière comme le créateur des Jeux Olympiques modernes depuis Athènes en 1896, mais il a juste oublié les femmes.

Bernadette émerge lentement du coup de tonnerre qui vient de résonner dans son ciel. Marie, son apprentie, si douce, si frêle, si docile, sa Marie aux doigts d'or qui transformait un chiffon en parure de fée, Marie aujourd'hui court en short sur la piste d'un stade à ciel ouvert et fréquente au quotidien des personnalités aussi porteuses de perturbations à venir que cette Alice Milliat qu'elle porte aux nues.

- Tes parents sont au courant ?
- Non.
- Tu ne crois pas que tu devrais leur dire ?
- Si.
- Qu'est-ce que tu attends ?
- Je ne sais pas.

Si, elle sait. Elle attend que Françoise ne prenne plus cet air scandalisé dès qu'on parle de sport. Qu'Etienne sur ce sujet ne se range pas systématiquement à l'avis de sa femme pour avoir la paix. Que Françoise accepte une fille en short s'exhibant dans des activités supposées réservées aux mâles. Qu'Etienne approuve une fille qui bouscule d'ancestrales règles sociétales. Rien de tout cela n'est gagné.

- Je te félicite, dit enfin Bernadette. Non seulement tu as été ma meilleure apprentie et je regrette profondément de t'avoir perdue, mais je comprends mieux pourquoi. Tu y arriveras, tu feras de grandes choses, Marie, tu feras les Jeux Olympiques et tu en reviendras bardée de médailles. Mais je t'en supplie, parle à tes parents. Si je compte bien, dans peu de temps tu fêtes ton vingtième anniversaire ? A vingt ans, le temps des cachotteries est fini.

Elle l'étreint avec affection et Marie, la laissant à ses robes de mariée, repart dans le centre-ville, longe les ruelles étroites, poussant son vélo, lui fait grimper sans mal les quelques marches de minuscules escaliers entre les différents niveaux de la ville, admire les vieilles façades, reconnaît chacune des vieilles pierres, pense aussi, avec le même serrement au cœur, à l'époque où elle remontait ces mêmes ruelles main dans la main avec Jules. Et alors que ses pas la conduisent insensiblement vers l'imprimerie, une affiche placardée au mur attire son regard. Jules ! Jules la fixe de ses yeux perçants, en maillot sans manches collant au corps, dardant devant lui d'énormes boules de cuir prêtes à fondre sur elle. Une autre photo à côté de celle de Jules, un inconnu, dans la même menaçante posture. Jules Massé, annonce l'affiche, affrontera Alfred Michaud lors des championnats régionaux. Le 12 janvier 1922. La veille de son retour à Paris. Dans un gymnase transformé pour l'occasion, à la périphérie de Besançon.

Entre deux lettres à Jules, l'écart s'est de plus en plus allongé. Marie ne sait plus de quand date la dernière. Mais comme Jules n'est pas plus assidu qu'elle, Marie finit par considérer que leur relation s'évapore, comme une bulle de savon éclatant dans les airs sans laisser de trace. Sinon que devant Jules en photo sur l'affiche, une envie de le revoir lui dévore les sens, lui brûle tout le corps, et elle donnerait cher pour se retrouver dans ses bras.

Le soir, alors que Marie aide sa mère à la préparation du repas, elle forme dans le fond de sa gorge des phrases qui ne veulent pas sortir. Elle n'écoute pas le papotage de sa mère, qui évoque quelque voisine qu'une maladie inconnue cloue chez elle. Elle ne sort plus depuis des mois, on voit de temps en temps du linge étendu dans le jardin, mais je me demande bien qui lui suspend son linge, sûrement pas son mari, jamais bon à rien, surtout pas à aider sa femme, je suis bien allée un peu, au début, mais je sentais que je gêrais, elle restait dans son fauteuil, à pas bouger...

- Maman ?

Françoise enchaîne sur le mariage raté du fils Legrand, un échec couru d'avance, je le sentais dès le départ, que ça collerait pas entre les deux, maintenant avec les deux petits je me demande bien comment ça va se passer, remarque, c'est pas mes affaires, je me mêle jamais de ce qui me regarde pas, mais on m'enlèvera pas de l'idée que la belle-mère...

- Maman, à Paris, je me suis fait beaucoup d'amis...

- Je suis contente pour toi, ma fille, surtout si tu te trouves un bon mari. Il serait peut-être temps d'y penser sérieusement, tu ne crois pas ? Et ton frère, qu'est-ce qu'il attend ? Bientôt 25 ans et toujours pas marié.

- Je voulais dire, des amis avec lesquels j'ai des activités...

On appelle Françoise depuis la boulangerie, elle y court, laissant à sa fille le soin de terminer d'éplucher les patates qui encadreront le rôti de porc. Les autres tentatives de Marie pour une

vraie conversation avec sa mère n'aboutiront pas à davantage de révélations. Sa seule réaction, quand Marie lui annonce le 12 janvier que son frère l'emmène à Besançon assister à un combat de boxe :

- Ton frère, je veux bien. Mais toi, une fille, pourquoi tu perds ton temps à des âneries pareilles ?

Il est vrai que le public, au sein du gymnase, se compose d'une écrasante majorité d'hommes survoltés à l'idée du combat annoncé entre deux stars montantes de la boxe. Marie, dans la salle mal éclairée, où elle discerne vaguement des affiches aux murs, cherche désespérément la forme d'un chapeau féminin ou un col de fourrure. Le regard furibond de Jean à son bras écarte les curieux qui s'attarderaient à trop dévisager sa sœur. Bien qu'habituee de longue date maintenant aux enceintes sportives et aux odeurs de vestiaires, Marie ne s'attendait pas à cette ambiance de championnat, faite de grondements excités, de relents âcres mélangeant bière et tabac, de tourbillons de fumée obscurcissant les gradins installés pour cette exceptionnelle occasion. Ça crie, ça pousse, ça se bouscule, ça chauffe très fort, le ton monte même entre quelques énervés malgré les appels au calme des membres de l'organisation qui implorent les spectateurs de prendre place de façon disciplinée et ordonnée.

Jean a obtenu de haute lutte des places parfaitement inconfortables mais situées à quelques rangs du ring, pour offrir à sa sœur une vue parfaite sur le déroulement du combat. Il en profite pour lui avouer que lui non plus n'a jamais vu un spectacle de boxe en direct – des championnats régionaux pour une première occasion, le rêve ! Avec l'ancien amoureux de Marie en tête d'affiche.

Justement une voix sortant du haut-parleur annonce l'entrée en lice des vedettes. Jules arrive le premier, en peignoir, bras levés pour saluer la foule, et Marie réalise, depuis la dernière fois qu'ils se sont croisés, les changements encore plus importants sur son visage, sa posture, sa musculature quand il laisse tomber le peignoir. L'amoureux timide d'autrefois a mué en bête féroce formatée pour abattre. Son adversaire le suit de peu, à peine moins grand, un peu plus massif, une face carrée de lutteur, plus âgé sans doute, donc plus expérimenté, plus mature, plus retors. La voix anonyme présente en quelques mots les combattants qui saluent la foule, rappelle leurs prouesses passées et Marie tremble en comprenant à quoi Jules s'expose, car son adversaire totalise davantage de combats remportés et de mémorables exploits dans des enceintes survoltées. Jules tourne un regard circulaire sur la salle comble d'où montent les encouragements pour l'un ou l'autre des combattants, des cris à ouvrir des tombeaux et réveiller les morts, l'attente fiévreuse de tout le peuple de la boxe envers les dieux qu'il vénère. Les deux hommes se saluent, saluent l'arbitre de blanc vêtu. Leurs entraîneurs respectifs leur lacent les gants, vérifient les tenues, répètent les dernières consignes. La peau de Marie se perle de sueur, son sang galope, sa température monte comme monte la température de la

salle. Un peu ce qu'elle ressent avant une compétition, mais aujourd'hui son amoureux candidate aux lauriers.

Enfin le gong annonce le début du combat. Marie se rappelle ce que Jules lui expliquait, autrefois, des rounds de trois minutes, une minute de repos entre chaque round. Un premier round se déroule, où les deux adversaires presque immobiles ne font que s'observer comme deux fauves à l'affût, l'horloge qui tourne infiniment lentement égrène d'interminables secondes sans que l'un ou l'autre ne tente une action. Les noms des combattants montent de la foule aux aguets, « Jules, Jules ! » ou « Alfred, Alfred ! » accompagnés de « Vas-y, cogne ! » sans qu'aucun des deux ne se décide.

Début du deuxième round, le mouvement s'accélère, Jules danse sur place en alternant des directs qui n'atteignent pas leur cible. Alfred Michaud esquive avec une agilité déconcertante et envoie un large crochet du droit qui atteint Jules à la mâchoire. Marie pousse un léger cri, mais l'intéressé ne vacille même pas et repart à l'attaque, encouragé par le redoublement des « Jules, Jules ! » en une seule longue syllabe appuyée à l'extrême comme le hurlement d'un loup. Cette fois il se montre plus agressif et plus précis face à la solide charpente d'Alfred Michaud qui esquive encore sur sa gauche et le fait vaciller avec un imparable crochet. Marie tremble.

Troisième round. Jules se remet en garde pendant que l'autre multiplie ses actions offensives. Il esquive à son tour avec une virtuosité d'artiste accompli, se révélant plus souple et plus mobile que son adversaire, à qui il réussit enfin à mettre un magnifique direct en pleine mâchoire. Sous le choc et la surprise, Alfred Michaud recule vers les cordes où il s'effondre, mais il se remet sur pied dans le quart de seconde suivant et fonce vers Jules qui esquive sur la gauche, accompagnant son mouvement d'un splendide crochet du droit dans les côtes de son adversaire. La salle en délire croule sous les applaudissements et les « Jules, Jules ! » en hurlement de loup reprennent de plus belle. Alfred Michaud met cette fois un peu plus de temps pour retrouver son équilibre, mais rendu encore plus agressif, met à nouveau Jules en difficulté avec une série de directs bien rythmés que son jeune adversaire ne parvient pas à esquiver, pendant que la foule hurle « Alfred, Alfred ! ». Encore bousculé au moment de la sonnerie, Jules se laisse tomber sur son siège, descend de grandes rasades d'eau, regarde vers la salle et aperçoit Marie à quelques rangs du ring. Leurs regards se croisent comme reliés par quelque ficelle magique. Elle lui adresse un signe de la main, pouce dressé, au moment où la sonnerie retentit, annonçant le quatrième round.

Jules se transforme en fauve affamé que plus rien n'arrête. Il cadre son adversaire jusque dans les cordes et l'épuise avec des crochets dans les flancs. Quand il encaisse un direct qui lui ouvre l'arcade sourcilière, l'arbitre ordonne un temps de pause, même si le sang qui coule n'empêche pas Jules de cogner.

Dès que le combat reprend, Jules envoie à terre son adversaire qui peine à se relever et perd de son assurance, s'interrogeant sur ce jeune moins expérimenté que lui qui lui en remontre autant, de la bave au coin des lèvres, les yeux en feu.

Les deux rounds suivants tournent à l'avantage de Jules, qui ne réussit pourtant pas à mettre KO son adversaire. Ce sera chose faite au 7^{ème} round, quand Alfred Michaud à terre ne se relève pas au terme des 10 secondes réglementaires.

Alors l'arbitre lève le bras de Jules et le proclame vainqueur devant une salle en délire. Marie debout avec les autres s'époumonne en « Jules ! Jules ! », sans réaliser que son chapeau est tombé, sa coiffure défaits, et sa pochette au sol.

Des bouquets de fleurs encombrant déjà la loge du vainqueur quand Marie vient y frapper. L'homme qui lui ouvre, vraisemblablement l'entraîneur, s'écarte d'un air entendu dès qu'elle apparaît, et quitte discrètement la pièce. Jules enveloppé dans son peignoir se lève de son fauteuil, elle le contemple, plus grand que dans son souvenir, plus beau que jamais, d'une assurance à couper le souffle. Elle esquisse un premier pas, puis se précipite, s'étonnant à peine de ces bras qui s'ouvrent largement pour l'accueillir, de cette bouche vorace qui emprisonne avidement la sienne. Encore chavirée par le vacarme de la salle, ivre de bonheur, transportée sur un nuage loin du monde et loin du temps, elle se laisse aller à ce divin égarement qui la possède tout entière, prémices des délices à venir. Elle distingue vaguement les mots qu'il murmure à son oreille, des mots d'attente et d'espoir, des mots de victoire, la victoire qu'il lui dédie, la victoire qu'elle incarne, ses victoires futures. Le paradis au creux de son étreinte.

- Tu as coupé tes cheveux, reproche-t-il avec douceur. Je la regretterai, ta somptueuse chevelure d'or brillant. Mais je reconnais que la coupe courte te va bien.

Elle se frotte contre son torse dur, sent ce cœur tout à elle qui bat à une folle cadence à travers le peignoir d'éponge. Tu écris si peu, reproche-t-il, des lettres si plates qu'elles me dépriment. Toi non plus, rétorque-t-elle, tu n'écris pas beaucoup. Moi, répond-il, je ne sais pas écrire. Je ne sais pas écrire de mots d'amour, et crois-tu que j'aie envie de répondre à des lettres dont tout le vide me dit que tu m'oublies...

- Il faut pas moins que des championnats régionaux pour que tu recommences à t'intéresser un peu à moi, dit-il en relâchant son étreinte. Je n'ose pas imaginer jusqu'où montera ton intérêt si j'arrive jusqu'à la finale régionale !
- Comment, s'étonne-t-elle en se redressant, ce n'était pas la finale que tu viens de gagner ?
- Bien sûr que non, juste un combat éliminatoire ! La finale se tiendra en mars prochain, et si tu continues à me soutenir, m'applaudir, m'acclamer, comme aujourd'hui, je compte bien m'y aligner ! Et la remporter !

Il sourit de cette confusion, se penche, reprend ses lèvres pour un nouveau, interminable baiser, et, s'écartant un peu d'elle :

- Tu es adorable de croire que j'avais gagné la finale ! Mais vous les femmes, vous ne comprenez rien au sport !

Cette fois c'est elle qui se détache d'un mouvement brutal et qui s'exclame d'un ton aussi offusqué que sous une insulte – mais n'est-ce pas, même inconsciemment, une insulte que Jules vient de proférer sur le ton le plus naturel du monde :

- Comment peux-tu dire une horreur pareille ? Les femmes en comprennent au moins autant que les hommes ! Quantité de femmes font du sport !
- Tu veux dire qu'elles défilent pour des parades de gymnastique, ou font la belle sur les courts de tennis ?

Le charme de leurs bienheureuses retrouvailles s'effondre sous l'ironie cruelle de ses paroles. Il la giflerait qu'elle ne ressentirait pas plus de colère, à en oublier ses fabuleux baisers dont l'intensité la secoue encore.

- Moi je fais du sport, Jules. Je fais de la course à pied, du 500 mètres, du 1000 mètres, dans un club parisien, aux côtés de grandes championnes bardées de titres, avec des entraîneurs remarquables que ça n'effraie pas d'entraîner des femmes, qui en éprouvent même de la fierté ! J'ai participé à des compétitions internationales, Jules, et un jour je ferai les Jeux Olympiques ! Et je ne supporte plus d'entendre les âneries de tous ces mâles prétentieux qui se tapent sur le ventre en affirmant que les femmes ne comprennent rien au sport !

Un départ de la loge avec porte claquée conclurait à merveille cette tirade qui laisse Jules interloqué, les yeux lui sortant des orbites. Mais il la retient par le bras avant qu'elle n'attrape la clenche :

- Tu veux dire que tu cours sur un stade en short ? Dans des compétitions ? Avec dans le public des hommes qui ont bien autre chose en tête que vos performances sportives, à toi et tes copines ? Marie, c'est complètement ridicule ! Une femme n'a rien à faire sur un stade ! A la limite sur un court de tennis...

Il en bredouille, déchiré entre la vision de Marie en short sur un stade et le regard fulminant de sa belle au bord de l'explosion. Il fait une ultime et pitoyable tentative :

- La course à pied, il paraît même que ça rend les femmes stériles...

Cette fois elle se dégage, saisit la clenche de la porte, ne trouve rien d'autre à lui dire que « Arrête ! » et s'en va.

Le frère et la sœur repartent vers leur village dans la voiture prêtée à Jean par un voisin. A l'inévitable question de Jean sur sa rencontre avec Jules dans le secret de la loge, Marie n'a

pas envie de répondre. De toutes façons elle repart le lendemain pour Paris, et ne sait pas quand elle reviendra. Surtout si comme annoncé, Alice Milliat concrétise son coup de force. Avant de la laisser partir, Jean lui pose une ultime question : « Tu as dit aux parents ce que tu fais réellement à Paris ? » Non, elle n'a rien dit. Il lui propose de le faire à sa place, de jouer l'intercesseur pour elle, qui refuse vigoureusement. C'est à moi de leur en parler, pas à toi. La prochaine fois...

Dans la perspective des Jeux Olympiques de Paris, le Comité olympique français met en place en 1922 un Comité exécutif d'organisation, composé de représentants des fédérations sportives nationales, ainsi que de représentants de différents ministères et d'anciens sportifs de haut niveau, notamment l'ancien rugbyman Frantz Reichel, devenu journaliste de renom. Il appartient à ce comité de superviser tous les aspects de l'organisation des Jeux Olympiques : s'assurer du financement des Jeux ; aménager les lieux de compétition et mettre en place le matériel nécessaire ; prévoir l'hébergement des athlètes, de leurs accompagnateurs, des officiels ; garantir le bon déroulement des épreuves ; organiser en parallèle des Jeux des manifestations culturelles. L'Etat français apporte vingt millions de francs, et la ville de Paris, dix millions.

Pendant que le Comité exécutif se met en place, une discussion à fleurets mouchetés se déroule dans le bureau lambrissé de palissandre du président du Comité International Olympique, à Lausanne. Une nouvelle fois un homme et une femme se confrontent, sachant d'avance que leurs points de vue radicalement opposés ne leur permettront pas de parvenir à un compromis. Du moins leur langage policé, leur attitude tout en nuance et en retenue, confirment leur respect mutuel comme leur bonne éducation. Preuve de sa courtoisie envers elle, il ne l'a pas fait asseoir de l'autre côté de sa majestueuse table de travail de marqueterie, mais ils devisent sur de confortables fauteuils et devant une baie vitrée ouverte sur le somptueux panorama qu'offrent le lac bleu éblouissant et les montagnes crénelées poussant vers le ciel leurs neiges éternelles. Une table basse offre sur un plateau thé et mignardises dont l'un et l'autre se servent sans compter.

- Je ne décide pas seul, chère Alice. Et vous connaissez la position de la totalité des membres du comité, position dont ils ne démordront pas à brève échéance.
- Votre comité exclusivement masculin, vous voulez dire ? Sauf si l'on trouve les bons arguments pour faire pression sur eux, et vous le savez parfaitement. Rappelez-moi comment les Jeux ont été attribués à Paris, baron. Vous avez mobilisé vos réseaux dans tous les sens avec le plus grand succès.
- Il ne s'agit pas de la même partie, Alice. Paris, certes, ensuite Amsterdam, ensuite probablement Los Angeles. On ne parle ici que de villes et de comités d'organisation, et quoi de plus volatile que la rivalité entre grandes cités ? Votre demande se situe à

un autre niveau d'enjeu. Elle vient bouleverser un ordre établi et ce qu'elle remettrait en cause si jamais elle était suivie d'effet irait bien au-delà du sport.

- Et alors ? Craignez-vous, baron, de voir émerger un jour une femme à la tête de votre CIO ? Ne croyez-vous pas qu'elle ferait au moins aussi bien qu'un homme ? Il existe d'ailleurs une femme à la tête d'une fédération internationale : moi-même. Je ne m'en sors pas trop mal, reconnaissez-le.
- Votre jeune fédération doit gagner en âge et en expérience. Et puisque vous abordez le sujet des fédérations internationales, sachez qu'au moins l'une d'entre elles me mène la vie dure, la fédération internationale d'athlétisme, justement.
- La fédération d'athlétisme, ou son président, votre ami Sigfrid ?
- Quand bien même, Alice, je donnerais à titre personnel une suite favorable à votre demande, il s'emploierait à la faire échouer, et il y parviendrait, croyez-moi. Cet homme a des réseaux que vous n'imaginez pas. Vous me traitez de dinosaure rétrograde (ne niez pas, je le sais), je suis un progressiste à côté de Sigfrid Edström.

Il se penche et remplit de thé leurs deux tasses, fixe, rêveur, le lac à l'azur foudroyant :

- Je regretterai cette vue, la splendeur de ces montagnes, le lac... Alice, je suis un vieil homme au bout de son chemin. Comme vous le savez, je laisserai la présidence du CIO après les Jeux de Paris en 1924. N'attendez rien de ces Jeux, mais qui sait si en 1928...
- Je n'attendais rien de notre discussion, Pierre.

Lorsqu'elle quitte son bureau et qu'il la raccompagne, juste avant qu'ils ne se séparent, il lui glisse à l'oreille :

- Au fond, vous et moi, on se ressemble terriblement.

La leçon de Bernadette résonne encore dans les oreilles de Marie : restera-t-elle toute sa vie retoucheuse au Bon Marché, malgré le confort que lui procure son emploi, dans lequel, grâce à Augustine Bréard, elle peut se libérer autant que nécessaire pour les besoins d'une compétition, comme elle l'a fait pour le meeting de Monte-Carlo ? A côté de son rêve olympique elle cultive d'autres ambitions, celles de la création, où, loin du travail répétitif et fastidieux de la retouche, elle s'adonnerait au dessin de modèles, conseillant de brillantes fiancées et composant avec elles la forme, l'envolée, de la robe de leur vie. Elle y croyait dans l'atelier de Betty, elle y croit toujours. Un jour où quittant plus tôt le Bon Marché, elle se décide pour une balade rive droite au lieu de rentrer chez elle, remontant la rue Saint-Honoré, elle s'arrête devant une boutique de robes de mariée dont les scintillantes vitrines chatoient comme des traînées d'étoiles. Un panonceau en travers de la porte annonce qu'on recherche une couturière expérimentée. Se piquant d'audace, elle entre, demande à parler à la patronne pour l'annonce. La femme arrive, vêtue de satin violet, pas antipathique mais plutôt sèche,

l'interroge sur son expérience, ses références, ses compétences. Lui fixe un rendez-vous pour un échange plus approfondi le lendemain à la même heure en n'oubliant pas de préciser que le caractère très sélectif de la maison ne permet pas de recruter n'importe qui – ni de confectionner des robes pour n'importe qui.

Elles la reçoivent à trois le lendemain, la patronne, son adjointe, une ouvrière hautement qualifiée, pour un long entretien tout en questions insidieuses et assorti de tests pratiques. Interrogatoire en règle laissant une place réduite aux questions de Marie, qui malgré le formalisme de l'accueil et la rigidité de ses interlocutrices, se laisse emballer par la perspective de cette belle maison et de ses créations de rêve. Sa principale question dérange d'emblée, à savoir son besoin de jours de congés.

- Je fais du sport en compétition, dit-elle, consciente dès que les mots sortent qu'elle n'aurait pas dû les prononcer.

Les trois femmes se regardent, prises de court.

- Quel sport, demande la patronne ?
- De la course à pied.

Marie se refuse à inventer une pratique du golf ou du tennis qui passerait mieux, mais ne lui correspond pas. Ses interlocutrices échangent de nouveaux regards, flottants et ambigus.

- Bien, mademoiselle, énonce enfin sentencieusement la patronne. Je ne peux vous garantir les jours de congés au gré de vos compétitions. Si je retiens votre candidature, vous recevrez un courrier d'ici la fin de cette semaine.

Marie salue, se retire prudemment. Quand elle passe la porte, il lui semble entendre l'une de ses juges prononcer un verdict sans appel : « Pas de ça chez nous ! ».

Ce n'est pas grave, ce n'est pas grave se répète-t-elle en remontant la rue Saint-Honoré. Je me trouve bien au Bon Marché, à moi de faire bouger les lignes. Quand soudain elle entend derrière elle une voix l'interpeller « Mademoiselle ! ». Pas de doute, on s'adresse à elle. Elle se retourne et son moral dégringole en reconnaissant Aurélien Verdier, le journaliste de *L'Auto*. Il s'approche d'elle à pas mesurés, presque timide, porte la main à sa casquette à carreaux en un vague salut. Prendre la fuite ou le gifler en pleine rue ? Elle hésite encore entre ces deux options quand il murmure en forçant sur les mots :

- Je suis heureux de vous croiser. Je tenais à m'excuser pour le jour du stade...

Elle pousse un grand éclat de rire, où elle lâche toute la tension de son entretien raté :

- Vous excuser ! Vous êtes ridicule !

Il lui ferait presque pitié, malgré ses yeux brillants façon agates, et si elle ignorait les perfidies que produit sa plume acérée, elle lui trouverait l'air sympathique. Mais sa seule envie est de se défouler sur le premier venu, et le premier venu, c'est lui.

- Et pourquoi je devrais accepter vos excuses ?

Ils se tiennent tout ballots au milieu de la chaussée, gênant les passants qui les repoussent vers les vitrines illuminées. Vers la vitrine d'un fleuriste installé au coin de la rue, et Aurélien Verdier sur une impulsion inattendue entre dans la boutique en faisant signe à Marie d'attendre, il en ressort à peine une minute plus tard, chargé d'un énorme bouquet de roses rouges :

- Si vous n'acceptez pas mes excuses, acceptez mes fleurs.

Marie interdite reçoit dans ses bras le bouquet qu'il lui offre, et il s'éclipse sans un mot de plus.

Chapitre 10

« Au point de vue social, le sport féminin correspond exactement à l'organisation supposée d'un concours de tricot entre hommes. Pour l'homme, faire du sport, c'est régénérer la race, mais il appartient également à la femme de régénérer la maternité ; et les sports, pratiqués dans les conditions habituelles, c'est-à-dire violemment, sans mesure, sont de nature à affaiblir la santé plutôt qu'à développer les muscles. »

Le Figaro, 20 août 1922

A la presse, aux élus, à l'ensemble du monde sportif, aux clubs de sport féminins, à ses fidèles du Fémina Sport, sportives et entraîneurs, Alice Milliat tient un discours de combat et de résistance où elle affiche son inébranlable volonté de transgression et brandit ses armes : « Malgré nos sollicitations pressantes et réitérées, le Comité olympique persiste à refuser d'adjoindre l'athlétisme féminin aux Jeux Olympiques. Les femmes vont donc prouver qu'elles sont capables de conduire elles-mêmes leurs destinées. »

Alice Milliat lance les premiers Jeux Olympiques féminins.

Ils se tiendront, annonce-t-elle, le 20 août 1922, au stade Pershing du bois de Vincennes. La présidente de la Fédération internationale compte attirer sur ces Jeux des sportives de tous pays, mobiliser la presse, nationale et internationale, obtenir des subventions publiques, donner à toutes et tous une envie de sport que rien ne pourra éteindre. Et surtout, montrer, sur la piste, devant les flashes, sur le chrono, sur le papier, de quoi les femmes sont capables.

Un homme tourne dans son bureau comme un tigre en cage, avec à la main une liasse de papiers qu'il finit par jeter à terre dans un geste d'une rage démesurée. Ses équipes confinées dans la pièce voisine tremblent en entendant les grondements qui traversent les murs, jusqu'à ce qu'il pousse la porte et jaillissant comme un diable de sa boîte, crie en direction d'une secrétaire terrorisée :

- Je veux parler au baron de Coubertin ! Tout de suite !

Sigfrid Edström, le puissant président de la Fédération internationale d'athlétisme, parle un français parfait, et trouvera sans difficulté les mots les plus percutants pour dire au baron le fond de sa pensée.

La malheureuse secrétaire tremblote, hésite, se trompe, bafouille, laissant le temps à Sigfrid Edström de sortir trois fois de son bureau avant qu'elle n'obtienne la communication internationale. Même habituée aux coups de sang de son tonitruant patron, elle piétine sur place, jusqu'à la sonnerie qui annonce enfin la mise en contact des deux dirigeants sportifs.

- Baron ! hurle Sigfrid Edström. J'apprends que votre compatriote Alice Milliat prévoit d'organiser en août chez vous, à Paris, des Jeux Olympiques féminins ! Des Jeux Olympiques, vous entendez ! Expliquez-moi ce putsch inacceptable de la part de cette ... femelle enragée !
- Cher Sigfrid, explique le baron de sa voix posée, nous avons largement débattu lors de notre dernière session du sujet sensible de la participation des femmes. Vous représentez vous-même l'une des voix les plus virulentes pour les écarter des épreuves d'athlétisme, et je ne saurais vous désapprouver. Résultat, ma compatriote prend la liberté d'organiser ses Jeux pour donner voix au chapitre aux femmes qui veulent se montrer en short sur les stades.
- Enfin, baron, ne me dites pas que vous cautionnez cette déplorable initiative de la part de cette espèce de général d'opérette ! Elle se prend pour quoi, votre diablesse d'Alice Milliat, elle cherche quoi ? Monter d'un cran et même de plusieurs dans la provocation ? Faire défiler sur des stades des troupes de femelles à moitié nues qui viennent singer nos champions... Je suis contre les compétitions féminines, Pierre. Il n'en faut plus, plus jamais !

Depuis son bureau, la secrétaire pâlit sous les lames de ce discours vengeur.

- Je ne cautionne rien du tout, Sigfrid, l'interrompt Pierre de Coubertin. Je reste comme vous stupéfait de cette annonce.
- Il faut faire interdire ces Jeux, Pierre. Tout de suite.
- N'exagérons pas, Sigfrid. Si des troupes de femelles veulent comme vous dites, s'exhiber dans le bois de Vincennes, je ne vois pas comment nous pourrions les en empêcher.
- Alors a minima obligeons cette illuminée à supprimer le mot « Olympiques ». Elle organisera ses Jeux femelles qui n'intéresseront personne et nous sauverons l'honneur du CIO. Et pour la suite... qu'Alice Milliat et cette chose qu'elle a engendrée disparaissent de la surface de la terre !

Mais il est déjà trop tard pour obtenir la suppression du terme « Olympiques ». La nouvelle des premiers Jeux Olympiques féminins se répand à travers la planète plus vite que le vent, les imprimeurs s'affairent et produisent à la chaîne affiches, livrets et invitations et les sportives se préparent, avec pugnacité, optimisme, joie. Ces Jeux Olympiques sont leurs Jeux, elles y brilleront pour convaincre le monde et tous les dirigeants sportifs mâles de la capacité des femmes à accomplir des prouesses sur un stade.

Dans l'intervalle se tiennent les championnats de France d'athlétisme, que Marie aborde avec une préparation sans faille. Elle y croit d'autant plus que Lucie y renonce, sans donner d'explication, ne souhaitant visiblement pas défendre ses titres sur 300 mètres et sur 1000 mètres. Les épreuves se déroulent le 25 juin au stade Metropolitan Club. Au départ du 1000 mètres, confiante en son talent, ses jambes, son souffle, sa rage, elle se jette en avant, décidée à dévorer la piste pour y établir enfin son règne.

Hélas, même en l'absence de Lucie et de Georgette, les reines du stade, il reste une rivale que Marie décidément ne surveille pas suffisamment. Marcelle, 16 ans, tout petit bout de fille, l'œil sombre d'une tueuse, le visage obstiné, des jambes maigres dépassant de son short trop grand, affiliée à l'UA Saint-Cloud, une inconnue pour les élites du Fémina Sport qui ne la voient pas venir. Alors que Marie après de brefs regards à droite et à gauche croit la victoire acquise, Marcelle Neveu arrive à sa hauteur à une vitesse d'obus, la dépasse les yeux fixés sur la ligne, et pulvérise le record de Lucie en terminant son 1000 mètres en 3 minutes 17 secondes et 8 dixièmes. Marie incapable de remonter franchit la ligne deux dixièmes de seconde trop tard, battant son record personnel, mais voyant le titre lui échapper. Alors que Marcelle reçoit sa médaille d'or, Marie ne décolère pas contre cette gamine maussade de quatre ans plus jeune qu'elle, sortie de nulle part comme née de la baguette magique d'une mauvaise fée, et qui se dresse sans prévenir sur sa route pour l'empêcher de réaliser son rêve.

Pas de déconvenue pour Violette Morris qui rafle l'or aux deux lancers, poids et javelot, améliorant ses performances. Marie la félicite et lui donne rendez-vous aux Jeux, après avoir appris avec soulagement que Marcelle Neveu n'y participera pas.

A l'approche de la date, l'excitation et la jubilation gagnent les rangs du Fémina Sport. Marie, revenue de sa déception, met les bouchées doubles à l'entraînement et cette fois, croit fermement à sa chance, d'autant plus que Lucie ne se montre plus guère au stade Elisabeth. Comme si la perspective des Jeux ne la mobilisait pas. Paul-Henri regrette son absence. Qu'elle file le grand amour avec son champion de cross ne le regarde pas, mais il trouverait dommage que Lucie rate ces Jeux inédits par manque d'entraînement. A défaut, pour le kilomètre, il mise sur Marie, et sur Georgette Lenoir, l'éternelle rivale de Lucie.

Les Jeux comprendront une dizaine d'épreuves d'athlétisme : le 60 mètres, le 100 mètres, le 300 mètres, le 1000 mètres, le relais 4x100 mètres, les haies, le saut en longueur, le saut en hauteur, le saut en longueur sans élan, le lancer du javelot et le lancer du poids – pour lequel Violette affûte tranquillement ses armes.

Plusieurs pays confirment très vite la participation de leurs plus brillantes étoiles, à commencer par la Grande-Bretagne et sa sprinteuse vedette Mary Lines, les Etats-Unis – deux pays qui

admettent de longue date la pratique sportive féminine dans de nombreuses disciplines et l'organisent avec une efficacité redoutable. Enfin, la Tchécoslovaquie et la Suisse.

Mon Jean,

Je suppose que tu es déjà au courant du grand moment que nous vivrons cet été avec la tenue des premiers Jeux Olympiques féminins, fin août ! Et ne me dis pas que ce ne sont pas de vrais Jeux Olympiques ! Le Comité International Olympique ayant une fois de plus refusé à madame Milliat d'ouvrir les épreuves d'athlétisme aux femmes, elle a décidé que les femmes auraient leurs propres Jeux. Ces Jeux, ils seront nos Jeux, notre heure de gloire. Moi qui rêvais de faire les Jeux Olympiques, j'y suis ! Je compte sur toi pour venir m'applaudir, car j'espère bien, cette fois, courir plus vite que Lucie – si jamais elle participe, car on ne la voit plus à l'entraînement.

Je ne te cache pas qu'au fond de moi je trouverais plus normal, plus logique, de ne pas devoir en arriver là, et de ne pas devoir organiser ces Jeux en réponse à cette stupide intransigeance des vieux croûtons du CIO. Des Jeux pour toutes et tous, avec tous les sports sans exception ouverts aux femmes autant qu'aux hommes, je sais que ça reste fondamentalement l'objectif d'Alice, et je ne doute pas qu'elle y arrivera. Ce ne sera pas encore pour les Jeux de Paris en 1924. Je me prends à rêver à des Jeux qui se dérouleraient à Paris, disons en 2024, et qui accueilleraient exactement le même nombre de femmes que d'hommes, des Jeux où les femmes seraient présentes dans toutes les disciplines au même titre que les hommes. Qui sait si mes arrière-petits-enfants ne verront pas ces Jeux-là ?

Je suis retournée voir Pierre Labaune et sa femme, dans leur maison de Meudon. Monsieur Labaune était, comme d'habitude, lointain, absent, me saluant malgré tout « Bonjour, mademoiselle, ne vous ai-je pas déjà rencontrée ? » Je lui ai parlé de Dole, du stade du Pasquier, mais visiblement cela ne réveillait rien en lui. J'ai annoncé à sa femme l'organisation des Jeux Olympiques féminins, lui suggérant de l'y amener. Il peut marcher, au pire il se déplacera en fauteuil roulant. Sa femme conduit, bien que la voiture lui rappelle de bien tristes événements, mais elle m'assure qu'elle fera le trajet de Meudon au bois de Vincennes. Si seulement le spectacle de ces Jeux faisait jaillir quelque chose dans sa mémoire endommagée...

J'ai appris dans la presse sportive la victoire de Jules à la finale régionale, avec des quantités d'articles plus élogieux les uns que les autres qui prédisent qu'il ira encore plus loin. Moi, je n'ai plus envie de le voir, avec ses idées d'un autre âge. Mais je veux bien que tu me passes toutes les informations que tu pourras récupérer sur ses combats.

Je t'embrasse fort.

Marie

Lucie se montre enfin et débarque au stade juste à temps pour la sélection des athlètes qui représenteront la France aux Jeux féminins. Paul-Henri l'accueille avec quelques rappels agacés :

- Les Jeux commencent dans moins d'un mois, on ne t'a pas vue à l'entraînement depuis des lustres, et je ne sais pas comment tu te sortiras de la concurrence des Anglaises et des Américaines sans avoir couru. Tu vas me dire pourquoi tu avais disparu ?

Jouant avec impertinence de son visage espiègle et de son nez retroussé, Lucie laisse passer l'orage et finit par avouer :

- Je me suis entraînée.
- Avec qui ?
- Avec André et ses amis.
- Où ça ?
- Dans les bois.
- Tu te fiches de moi ? L'entraînement du club ne convient plus à la princesse ? Prépare-toi et échauffe-toi, tu vas me courir un 1000 mètres, on discutera après. Tu sais comme moi que sur ces Jeux, les femmes peuvent tout gagner, mais aussi tout perdre.

Marie qui sait de quoi parle Lucie s'agissant de l'entraînement dans les bois, la suit dans les vestiaires et tente d'en savoir plus. Lucie dit vrai, son André l'a prise en charge pour la faire courir avec un groupe d'hommes, ses performances ressortent gonflées de ce traitement de choc et elle se sent fin prête pour les Jeux, quoi qu'en dise leur entraîneur... « On partait deux fois par semaine vers 19 heures en car pour Fontenay-sous-Bois, et là-bas, deux à trois heures de course tout terrain avec ses amis, les meilleurs coureurs du moment. Je rentrais chez moi vers 22 heures, épuisée. »

Toi, au moins, pense Marie, amère, ton amoureux te comprend, te stimule et partage tout ce que tu vis.

Lucie termine son 1000 mètres en 3 minutes 14 secondes, le meilleur temps qu'elle ait jamais fait. Georgette, elle, ne descend pas en-dessous de 3 minutes et 17 secondes.

- Tu as de la chance, grogne Paul-Henri.

Pierre Payssé, qui a assisté à la performance, montre plus de réticence et s'interroge sur le risque à prendre ou pas en laissant Lucie courir le 1000 mètres. Finalement l'avis de Paul-Henri prime et Lucie s'alignera bien sur la ligne de départ – Marie cache sa déception, une absence de Lucie sur le 1000 mètres lui ouvrirait davantage de chances de victoire.

Au matin du 20 août 1922, Alice sait déjà que les principaux dirigeants sportifs français n'assisteront pas à la cérémonie d'ouverture, pas plus que la classe politique, notamment Gaston Vidal, sous-secrétaire d'État à l'Enseignement technique, dont elle croyait pourtant au

soutien. Peu lui importe, le public est là, convaincu de vivre un moment d'exception devant des femmes d'exception, et la gloire suivra.

Avec sa capacité de 30 000 places, le stade Pershing ne fait pas complètement le plein de spectateurs, mais dès le début de la matinée, femmes et hommes, Parisiennes et Parisiens, provinciales et provinciaux, étrangers attirés par l'évènement, se bousculent dans les gradins en montrant un engouement réel pour ces Jeux inédits. De plus Alice réussit une très large mobilisation de la presse, tant française qu'internationale, avec la présence des agences Reuter et Associated Press. Confiante et optimiste, elle parcourt le stade et l'ensemble des installations pour s'assurer qu'aucun défaut, raté, grain de sable, n'entachera l'organisation sur laquelle elle travaille depuis des mois.

Au nombre de 77 au total, représentant 5 pays, les concurrentes défilent sous des applaudissements marqués de curiosité. Pour la France, les jeunes femmes en blouse bleu clair, assortie au bandeau qui orne leurs cheveux, viennent pour un tiers du Fémina Sport, et pour les deux autres tiers de 7 clubs parisiens et de 4 clubs de province, avec une forte représentation de la Côte d'Azur.

En grande partie, la cérémonie d'ouverture s'inspire de celle des Jeux Olympiques version Coubertin, avec le défilé des athlètes, et, surtout, la proclamation officielle par Alice Milliat, debout dans la tribune officielle, s'adressant aux quelque 15 000 spectateurs venus assister à cette grande première des Jeux féminins : "Je proclame ouverts les premiers Jeux Olympiques féminins du monde". Une incroyable émotion étreint Marie dans sa blouse bleu clair, Marie qui sur la piste vibre avec ses compagnes, françaises, étrangères, en entendant ces mots magiques. Elle parcourt les tribunes à la recherche d'un visage, bien que les gradins soient trop loin, que le soleil brille trop fort, elle ne reconnaîtrait pas Jean à cette distance, mais sait qu'il la regarde et l'encourage. En tout début de matinée, elle retrouve Pierre Labaune et son épouse, venus de Meudon, veille à les installer à des places offrant une vue complète sur le théâtre des épreuves, promet de passer à différents moments de la journée pour voir si Pierre Labaune réagit d'une façon ou d'une autre à la compétition. Pour l'instant, il reste impassible, se laisse guider, placer, accompagner, sans manifester ni d'intérêt ni de réserve à ce qui se passe autour de lui, le bruit, l'animation, les couleurs, les cris de joie et les encouragements.

L'épreuve-phare de la matinée est le relais 4x100 mètres où Mary Lines compte briller une fois de mieux et faire émerger un nouveau record en écrasant ses concurrentes. L'Anglaise veut l'or et rien d'autre.

Mary Lines assurera le premier relais, puis ses partenaires Nora Callebout, Daisy Leach et Gwendoline Porter prendront la suite. Dès le coup de pistolet, Mary, les yeux fixés sur la ligne, dépasse toutes ses concurrentes, et passe largement en première position en battant le record du monde du 100 mètres au passage. Elle a donné une telle avance à son équipe que la

victoire ne peut échapper à la Grande-Bretagne. Dans la suite des épreuves, elle décrochera l'or sur 300 mètres et sur la longueur, se posant comme la star de ces Jeux.

Marie vise le kilomètre et se jure que cette fois la victoire ne lui échappera pas. Elle se mesure à ses rivales de toujours, Lucie Bréard, dont les conditions d'entraînement sous la houlette d'André Jurion laissent songeur, et Georgette Lenoir. Elle les devine aussi remontées et acharnées qu'elle-même, et prévoit que le combat sera rude. Mais cette fois, elle peut se targuer d'avoir à plusieurs reprises, à l'entraînement, couru plus vite que Lucie ou Georgette, malgré le temps prodigieux de son amie le jour des sélections. Quant aux Anglaises, Américaines, Tchécoslovaques, elle les chasse tout simplement de son esprit.

En attendant, Violette Morris échoue dans sa conquête de l'or au lancer de poids, et se contente de l'argent, ne cachant pas son irritation en regagnant les vestiaires, d'autant plus que la délégation française ne compte toujours aucune médaille d'or à exhiber face aux razzias anglaises et américaines.

Arrivent les dernières épreuves et le 1000 mètres tant attendu. Consciente qu'elle tient la chance de sa vie, Marie peaufine son échauffement, étire cuisses et mollets, mobilise ses chevilles, enchaîne les flexions, pour la cinquantième fois depuis le début des Jeux étudie la piste, scrute chaque déplacement de ses concurrentes. Cette année encore, Mary Lines renonce à courir le kilomètre, rassasiée par son stock de breloques en or.

Quand le coup de pistolet résonne haut dans le ciel, Marie sait que seules deux concurrentes constituent une réelle menace : ses compatriotes Lucie et Georgette. Elle veille à ne pas démarrer trop vite, mais ses rivales s'alignent et personne n'attaque sur le premier tour de piste, couru pourtant à une vitesse inhabituelle. Au début du deuxième tour, Georgette prend la tête du groupe avec une accélération inattendue. Marie pousse sa vitesse et remonte à sa hauteur, sentant le moment venu de donner un nouveau rythme à ses foulées qu'elle allonge idéalement. Quand Georgette marque une nouvelle accélération cherchant à creuser la différence, Marie ne lui laisse pas l'avantage et augmente à nouveau sa vitesse, tout va bien, elle ne ressent aucune fatigue, chasse de son esprit toutes les images qui ne sont pas la plus haute marche du podium, met un cran d'accélération, se retrouve à son tour première du groupe et termine en tête de la course le deuxième tour. Reste un demi-tour, le plus dur, le plus risqué, le plus dangereux, si dangereux qu'en quelques secondes Georgette reprend l'avantage et court à nouveau en tête. Quand soudain Marie sent un léger déplacement d'air derrière elle et avant même qu'elle ne réalise le total bouleversement de l'ordre de la course, Lucie passe devant elle comme un éclair et creuse l'écart à la vitesse du vent. Georgette remonte, Marie aussi, mais l'irrésistible finish de Lucie la pousse, impériale, au-delà de la ligne d'arrivée, qu'elle franchit bras levés en signe de victoire.

Lucie gagne la course en établissant un nouveau record du monde en 3 minutes et 12 secondes. Georgette termine à deux dixièmes de secondes, et Marie enfonce son record

personnel en une dernière enjambée qui lui permet de boucler son kilomètre en 3 minutes 12 secondes et 5 dixièmes.

« Mademoiselle Lucie Bréard ! » Les photographes envahissent la piste comme un vol d'oiseaux criards et se précipitent sur la gagnante à peine fatiguée par sa course, quelques-uns sur Georgette sa dauphine, de tous côtés les crépitements jaillissent des appareils, ça bouge, ça gesticule, ça hurle, et Marie réalise que la course a même été filmée par une équipe technique qui déplace toutes sortes de matériels étranges inconnus d'elle. Paul-Henri et Pierre Payssé rejoignent leurs championnes et se font photographier avec Lucie, avec Georgette et Lucie, avec Marie, Georgette et Lucie. Lucie avance bras levés, on lui lance un drapeau tricolore qu'elle brandit comme le plus beau des trophées du jour, rayonnante de bonheur de ce nouvel exploit. Georgette affiche bien une moue un peu pincée, mais elle a tant accumulé de titres et de médailles dans sa carrière qu'elle peut bien laisser celui-ci à sa camarade. Seule Marie force son sourire, se couvre d'un masque qui donne à ses traits la dureté et l'immobilité du granit, ses jambes se crispent, elle sent monter une crampe, un irrésistible besoin d'étirements. L'insupportable déception de ce nouvel échec prend la forme d'une vague énorme sous laquelle elle voudrait disparaître pour toujours.

Thérèse Labaune fait savoir à Marie qu'elle emmène son époux, qui marque trop de fatigue pour rester jusqu'à la clôture. Rien ne laisse supposer que cette journée réveille quelque souvenir en lui.

En fin de journée, après la remise des médailles et la cérémonie de clôture des Jeux, Marie quitte discrètement le stade Pershing vêtue de sa veste bleu marine et coiffée de son béret du Fémina Sport, et décide de repartir seule et à pied vers le château de Vincennes. Seule car Jean qui l'aurait aidée à encaisser cette nouvelle défaite est déjà reparti, son train n'attend pas. Quelques kilomètres d'une marche solitaire dans le bois de Vincennes ne l'effraient pas. Au contraire, elle ressent un besoin de marche solitaire pour ruminer ses sombres pensées, et pourtant elle sait qu'elle n'a en rien démérité. Outre son record personnel largement battu, la voilà à une demi-seconde du nouveau record du monde, ce qui sur le kilomètre n'est pas rien. Elle se répète pour se rassurer « Une demi-seconde, une demi-seconde ! », pendant que des larmes incontrôlables coulent sur ses joues et qu'elle renifle comme une enfant perdue.

- Mademoiselle !

Elle reconnaît cette voix un peu gouailleuse et devine qui l'interpelle au milieu du bois de Vincennes où un début d'embouteillage de retour de stade menace les allées forestières. Aurélien Verdier court vers elle, sa sacoche de cuir en bandoulière, sa casquette à carreaux vissée sur la tête.

- Je vous ai vue partir, je me suis permis...
- Vous m'espionnez ?

Il nie, secoue la tête, feignant d'ignorer ses joues humides et ses yeux rouges.

- Vous allez vers le Château de Vincennes ?
- Où voulez-vous que j'aille ?
- Moi aussi, faisons le chemin ensemble.

Si cet imbécile pouvait d'un coup de baguette magique s'envoler à des milliards de lieues du bois de Vincennes. Mais non, il insiste, il se permet même d'affirmer qu'elle a fait une course magnifique et qu'elle méritait de gagner. Il lui jure que sa foulée est parfaite, que sa technique est sans défaut, sa gestion de la distance, irréprochable, que depuis les gradins on sentait sa volonté de vaincre.

- Mais voilà, une fois de plus, je n'ai pas gagné.
- Vous gagnerez un jour, c'est inévitable, d'ailleurs à l'entraînement vous battez régulièrement vos camarades, si je ne me trompe ? Il y a une grande championne en vous, Marie, croyez à votre destin.
- Il y a surtout une grande championne qui s'appelle Lucie Bréard.

Quelque chose cloche dans le discours d'Aurélien Verdier.

- Pourquoi vous me dites tout ça ? Alors que dans les pages de votre journal vous ne cessez de nous tourner en ridicule et de nous démolir sous le contrôle de votre patron qui en rajoute une couche à chaque fois ? Vous écriviez quoi, dernièrement ? « Qui fera la soupe quand les mères de familles seront sur le stade ? », je n'invente rien ? Alors qu'est-ce qui vous prend de glorifier ma foulée et ma technique ?

Il éclate de rire devant une telle absurdité :

- Je n'ai jamais écrit une idiotie pareille, vous confondez avec un de mes confrères !

Autour d'eux l'embouteillage se confirme et le concert de klaxons prend de l'ampleur, transformant le tranquille bois de Vincennes en un lieu de pugilat. Il lui prend le bras malgré ses protestations, l'entraîne vers un chemin forestier qui longe les allées et offre un peu plus de calme.

- J'ai été sincèrement impressionné par la qualité de cet événement organisé par madame Milliat, mais surtout par le niveau des performances féminines. J'ai peut-être dans le passé, dans certains de mes articles, exprimé une certaine réserve sur les disciplines où les femmes pourraient exceller, mais je suis capable de réfléchir plus loin que l'athlétisme au masculin. Quand je vois votre volonté à toutes, votre acharnement, et avant tout, vos capacités... Si je m'engage à faire un article positif, louangeur et plus encore, sur ces Jeux et sur les exploits de talentueuses jeunes femmes, vous me croirez ?
- Votre directeur ne le laissera pas publier.
- Bien sûr que si. Vous le jugez mal.

Marie hausse les épaules et poursuit son chemin jusqu'à la sortie du bois.

La Grande-Bretagne remporte haut la main les premiers Jeux Olympiques féminins, grâce à ses athlètes magnifiquement préparées et démontrant sur chaque épreuve une forme éblouissante et une technique mille fois plus aboutie que leurs concurrentes. Les Etats-Unis suivent la Grande-Bretagne au tableau des médailles, et grâce à Lucie Bréard, la France termine troisième.

Le lendemain, la logeuse de Marie l'arrête alors qu'elle rentre du travail et lui lance d'un air soupçonneux :

- Mademoiselle Morand, quelqu'un a apporté un journal pour vous dans la matinée. Je ne savais pas que vous vous intéressiez au sport.

Elle lui tend *L'Auto*, accompagné d'un bref billet sous enveloppe : « Chère Marie, étant journaliste mon métier consiste à tout savoir, je connais donc votre adresse, et j'ai abusé de cette information pour vous faire passer *L'Auto* de ce jour. Bien à vous. Aurélien »

Il veut me faire virer de ma pension, songe Marie.

« Les 77 athlètes féminines présentes le 20 août au stade Pershing, dans le bois de Vincennes, ont fait la brillante démonstration qu'en athlétisme, les femmes ont du talent et de l'envie à revendre. Les premiers Jeux Olympiques féminins, organisés par madame Alice Milliat avec le cran et la détermination qu'on lui connaît, ont été un immense succès, tant du point de vue de leur déroulement sans faille, que des performances constatées sur les courses, les sauts et les lancers. 10 records du monde sont tombés lors de ces Jeux.

Ces Jeux Olympiques féminins démontrent, si besoin en était encore, que sport et féminité ne sont en rien contradictoires, et que les femmes ont en elle la ressource nécessaire pour accomplir les mêmes prouesses que les hommes.

Les efforts et la volonté de ces jeunes femmes méritent d'être applaudis et encouragés, avec, pourquoi pas, une participation féminine aux épreuves d'athlétisme des Jeux Olympiques de Paris dans deux ans. »

Aurélien Verdier

- Vous êtes fier de vous ?

Le jeune journaliste, debout devant son patron, n'attendait certes pas les félicitations exaltées de son directeur pour son coup d'éclat. Il hésitait entre colère jupitérienne à briser les murs ou silence glacé comme le fond des enfers, avec à la clé un lourchage immédiat – cette hypothèse paraissant maintenant de plus en plus probable.

- Ce que je ne comprends pas, dit Henri Desgrange, c'est comment vous avez réussi, à la mise en page, à substituer ce torchon à l'article que je vous ai validé hier soir.

Le directeur de *L'Auto* ne connaîtra jamais la réponse à sa question, et notamment le fait que l'un des ouvriers de la mise en page fréquente une sprinteuse du Fémina Sport.

- L'article validé par vous n'était pas si différent, je n'ai rajouté que le dernier paragraphe.
- En changeant quelques mots au passage, fulmine son directeur. *Sport et féminité ne sont en rien contradictoires*, vous êtes bien le seul à oser l'écrire ! *Les femmes ont en elle la ressource nécessaire pour accomplir les mêmes prouesses que les hommes*, les mêmes prouesses, vraiment ?
- Moi, ce que je ne comprends pas, ajoute Aurélien Verdier avec un impardonnable toupet, au-delà du fait que je reconnais ma culpabilité à vous avoir fait valider un texte légèrement différent, c'est ce que vous reprochez à ces quelques lignes, qui restent très plates et très neutres.
- Très plates ? Très neutres ? Mais de qui vous fichez-vous, mon jeune ami ?
- Il suffit de voir les performances enregistrées à ces Jeux...
- Fadaises ! Je suis atterré ! Et cette idée d'introduire l'athlétisme féminin aux Jeux de Paris dans deux ans ! Vous voulez nous mettre tout le Comité olympique à dos ?
- La presse n'écrit-elle pas ce qu'elle veut dans ce pays ?

Aurélien, les poings serrés dans son dos, retient son envie d'exploser devant le conservatisme que son patron sait démontrer à l'occasion. Il tente une nouvelle objection :

- *L'Auto* a à peine parlé de ces Jeux.
- Une demi-page en une le 20 août, ça ne vous suffit pas, éructe le directeur ? Avec la liste des épreuves, celle des concurrentes, celle des records... Vous osez prétendre que *L'Auto* ne parle pas de ces Jeux ?

Il brandit le numéro de la veille, à la une dûment validée par lui, un article dans ce style ampoulé et ambigu qui suscite les réserves de son jeune collaborateur. Ces Jeux, écrit le journal, « *marquent une ère nouvelle : celle de l'affranchissement de la femme. Là-dessus, on discutera à perte de vue. Partisans et adversaires de cet affranchissement sportif feront valoir leurs opinions toutes théoriques. Un fait cependant s'impose : les femmes, les sportives ayant pris en main leur propre organisation ont mené à bien une tâche qui semblait difficile et quelque peu paradoxale.*

Sous l'impulsion de leur présidente, forte femme dont la main de fer est parfois gantée de velours, elles ont pris l'initiative de se syndiquer dans un but sportif, de faire disputer et de se disputer entre elles les premiers championnats internationaux.

Le succès les récompensera de leurs efforts. »

- On ne fait pas plus ambigu, accuse Aurélien. Et les résultats, suggère-t-il en rajoutant dans l'impertinence ? Quelques mots d'encouragement, l'espoir de voir se développer le sport féminin après ces premiers Jeux Olympiques ?

Henri Desgrange dévisage cette jeune vipère élevée dans ses colonnes, et qui, commettant sciemment une première trahison, se rendra assurément coupable d'autres félonies. Lui-même considère qu'il n'a rien à se reprocher, se glorifiant d'une ligne éditoriale qui laisse bien plus de place au sport féminin que la plupart des autres titres. Et jamais il n'a refusé à Alice Milliat de publier l'un des articles qu'elle lui passe régulièrement, même s'il ne partage pas toujours son progressisme.

- Vous passerez à la caisse.

Au surlendemain des Jeux, après avoir évoqué le coup d'Etat d'Alice Milliat, *L'Auto* rappelle dans un entrefilet qu'on attend des dirigeants sportifs que non seulement ils président, mais qu'ils pratiquent. Photo à l'appui d'Alice Milliat aux rames de son canot et ce commentaire sucré : *Madame Milliat se repose dans les plaisirs du joli sport qu'est l'aviron.*⁶ La photo et sa légende tranchent avec l'image de bien des dirigeants sportifs qui gèrent leurs fédérations et leurs clubs depuis leur bureau sans jamais se montrer sur les stades en tenue de sport. Alice Milliat se réjouit de se voir ainsi représentée, malgré une fois de plus l'ambiguïté entretenue par le grand quotidien.

Le succès des premiers Jeux Olympiques féminins se traduit rapidement par une montée en puissance du nombre de pratiquantes, toutes disciplines confondues, par l'apparition de nouveaux clubs d'un bout à l'autre du pays et la création de fédérations féminines dans les sports où elles n'existaient pas. Les rencontres d'athlétisme se multiplient et Marie participe à plusieurs d'entre elles, où sa distance fétiche lui porte bonheur. Malgré la déception du 1000 mètres des Jeux parisiens, elle croit à sa chance et accumule quelques belles victoires sur des meetings locaux, sans battre son record personnel du 20 août précédent.

Marie ignore pourquoi Alice Milliat l'invite à prendre le thé dans son appartement de la rue de Varenne. Elle le découvre avec surprise, autour de quelques biscuits secs :

- Ma chère Marie, j'aimerais que vous acceptiez de m'accompagner dans quelques déplacements en province.
- Des déplacements en province ? J'en fais déjà, avec tous les meetings auxquels je participe.
- Non, je ne parle pas de ça.

Encore un pan de l'inlassable activité d'Alice qui arrache l'admiration de Marie ! Fascinée, elle écoute la grande dame lui expliquer l'importance du terrain, de la rencontre avec de petits clubs locaux, la nécessité d'entretenir des réseaux au fond de chaque province. La nécessité d'aller parler devant les auditoires les plus divers. C'est ainsi, explique Alice, qu'on fera des

⁶ *L'Auto* – 22 août 1922

recrues, qu'on donnera envie, et qu'on trouvera des talents. Ce que je veux, poursuit-elle avec ardeur, c'est amener le plus de femmes possible vers toutes les disciplines sportives, des femmes de tous âges et de toutes conditions, convaincre les mères du besoin de bouger de leurs petites filles et des avantages qu'elles-mêmes retireraient à s'occuper davantage de leur corps et de leur santé.

Depuis des années, Alice Milliat régulièrement prend son bâton de pèlerin pour se rendre dans de grandes villes, et aussi de moins grandes, et intervenir devant des foules convaincues ou à convaincre, lors de meetings, conférences, colloques, destinés à promouvoir le sport féminin. Il arrive qu'on n'y parle pas que de sport, et qu'on y aborde d'autres sujets liés à l'affranchissement des femmes. L'étrange discussion avec Violette, un soir de l'année précédente, lui revient en mémoire.

- Je ne vous oblige en rien. Mais j'ai l'habitude, pour ces déplacements, de me faire accompagner d'une ou plusieurs jeunes femmes convaincues et prometteuses. J'ai déjà mobilisé plusieurs de vos camarades du Fémina Sport, et je pense à vous pour quelques prochaines conférences.

Marie n'en revient pas de joie de voir Alice la choisir.

- Mais pourquoi moi ?
- Vous êtes talentueuse, tenace et volontaire, avec déjà une belle expérience, vous vous exprimez avec beaucoup plus d'aisance que vous n'imaginez, vous venez de province et vous verriez avec plaisir se multiplier le nombre de clubs provinciaux accueillant des jeunes filles ... Je me trompe ?
- Et...mon travail ?
- Cela se passera surtout le dimanche. Pour le reste, on trouvera des solutions.

Alice déroule pour Marie un programme déjà construit : Orléans, la ville de Marie Houdré, en septembre (Marie participera elle aussi, précise Alice), Nancy en octobre, Dijon en novembre. Dans l'intervalle, elle-même prévoit plusieurs déplacements à l'étranger, la Suède, l'Italie, l'Espagne dont elle parle parfaitement la langue. Elle lui expose l'organisation générale de chacun de ces évènements provinciaux, la campagne préalable d'affiches, les prospectus, le choix de la salle en lien avec les clubs locaux, les invités officiels, le public, les grandes thématiques de son propre discours, les questions...

- Je devrai parler devant tous ces gens, réalise Marie prise de panique ?
- Vous vous en tirerez parfaitement. C'est aussi parce que j'en suis convaincue que je vous sollicite.

Elle, petite couturière de province, employée au Bon Marché, tenir un discours devant une salle et réagir à des questions inattendues, trouver le mot juste, esquiver les pièges, parler d'elle-même, persuader et toucher les cordes sensibles, convaincre en trouvant les bons arguments, communiquer son enthousiasme...

- Alors c'est d'accord ?
- Oui.

Avant de quitter l'appartement d'Alice, Marie lui demande ce qu'elle pense des retombées dans la presse des premiers Jeux Olympiques féminins. Elle-même a lu de tout dans les journaux qu'elle a eus entre les mains, du bon comme du mauvais, mais le succès indéniable des Jeux ressort de chaque article, sous la forme de louanges ou de réactions indignées. Du moins ils ne laissent personne indifférent.

- De tout, en effet, dit Alice, et les journaux s'empilent sur sa table de travail. Nous marquons des points avec ces Jeux, mais il reste du chemin. Ceux qui nous dénigraient nous dénigrent davantage, ceux qui nous encourageaient nous encouragent plus fort encore. Ecoutez plutôt ça...

Elle attrape quelques-unes des feuilles :

- *« La femme sportive, voilà la note du jour. Au début de cette insurrection contre les lois naturelles qui réglaient jadis les devoirs de la femme, nos sportives, vêtues du maillot traditionnel, se contentaient de suivre, dans les groupements où elles étaient admises, quelques manifestations sportives. Maintenant, tout est changé, rangées pour la plupart sous l'égide d'une société indépendante : la fédération athlétique du sport féminin, elles jettent leur cri de délivrance : « Plus d'homme chez nous ! »*

Que chacun occupe donc la place naturelle qui lui échoit. Si l'homme n'avait pas l'occasion de manifester sa force, il faudrait inventer le sport. Au contraire, la femme, de par sa constitution, ne peut le pratiquer. Sa résistance est, toutes proportions gardées, aussi fragile que celle de l'enfant. Quoi qu'on dise, l'homme et la femme ont un cœur, des poumons différents. Le saut, par exemple, peut avoir, chez elle, des conséquences funestes.

Donc, éducation physique rationnelle, mais pas de sport violent. En Amérique, les femmes qui pratiquent le sport le font généralement dans des conditions raisonnables, mais avec le tempérament des Françaises, notamment, il n'y a pas de concessions possibles. C'est tout ou ... rien.

Souhaitons, pour elles, la salutaire résignation.

Et puis, n'y a-t-il pas aussi une question d'esthétisme ? Dans les parties de football, par exemple, la chute d'une femme constitue-t-elle un spectacle gracieux ? Or, généralement la femme ne sait pas tomber, elle s'écroule...⁷. »

- Quel journal publie ces horreurs, demande Marie, glacée ?
- *Le Figaro*, qui récidive le lendemain.

⁷ *Le Figaro* du 20 août 1922

Alice poursuit sa lecture :

- « *Aucune des conquêtes du féminisme ne peut avoir une portée semblable. Madame Gouraud-Morris, lorsqu'elle jette le poids, ne voyez-vous point qu'elle se libère ainsi de toutes les servitudes de son sexe ? Ne voyez-vous pas qu'elle répudie des siècles de soumission ?* »
- Bien vu, s'exclame Marie !
- « *Voilà la leçon du 400m, cette épreuve terrible pour le corps féminin, et qui le rend si peu aimable. Quelles sont ces furies toutes possédées par une sombre folie ? Leurs yeux sont hagards, leurs bouches sont crispées et je préfère ne pas parler de leurs poitrines. Dans un dernier effort elles passent la ligne d'arrivée, palpitantes, épuisées. On ne peut imaginer de spectacle plus navrant de délabrement physique* »⁸. Sans parler du Miroir des Sports « *Trop de gens parmi le public n'avaient d'yeux que pour jambes et cuisses nues et non point pour les gestes accomplis* »⁹. Rassurez-vous, Marie, d'autres journaux donnent une tonalité exactement inverse.

Elle s'empare d'un autre quotidien, *Le Journal* :

- « *Les sports féminins auront cet après-midi leur apothéose... Le succès, un succès légitime, récompensera, c'est certain, l'initiative prise par la Fédération féminine de France et le labeur infatigable de leur présidente, madame Milliat.* »¹⁰

Elle cite également *Le Petit Journal*, qui accueille de façon plutôt favorable les Jeux féminins où elle a donné une interview se terminant sur un appel au gouvernement français : « *Et pourquoi n'aurions-nous pas, nous aussi, nos Jeux Olympiques ? Je sais que notre initiative a beaucoup ému les organisateurs des Jeux Olympiques masculins. Que ces messieurs fassent leur mea culpa ! ... Pouvions-nous nous courber sous l'indifférence ou l'hostilité déguisée des dirigeants masculins ? Cette attitude n'eut pas été digne des sportives que nous sommes. Nous avons relevé le gant, et puisqu'on n'a pas voulu de nous, nous allons prouver que nous sommes capables de conduire nous-mêmes nos destinées.*

Et madame Milliat laisse percer l'espoir que le gouvernement qui subventionne les Olympiades masculines, tiendra la balance égale en aidant, le jour venu, la Fédération sportive féminine qu'elle préside. C'est une question de justice, dit-elle, pas même de galanterie... »

Bien sûr, songe Marie. Les prochains Jeux féminins se dérouleront nécessairement hors de France, dans quelque ville lointaine, d'Europe ou peut-être de plus loin encore, et se posera fatalement la question du coût du voyage et de séjour pour les sportives sélectionnées. La

⁸ Le Figaro du 21 août 1922

⁹ *Le Miroir des Sports* du 24 août 1922

¹⁰ *Le Journal* du 24 août 1922

Fédération des sociétés féminines sportives de France ne croule pas sous les moyens financiers. Question d'égalité et de justice.

- Je ne manquerai pas de vous citer *Le Sportif*, particulièrement gentil à mon égard. Ecoutez plutôt.

Elle lit, réjouie de se voir à l'honneur : « *Très intelligente, débordante d'activité, travailleuse infatigable, elle s'est donnée au sport féminin tout entière avec une conviction passionnée, l'âme, le cerveau qui pense, le bras qui agit tout à la fois.* »

- Et l'article de *L'Auto*, demande Marie ?
- Celui du jeune Aurélien Verdier ? Ah oui, j'avoue que je n'ai pas bien compris sa position, assez divergente de celle de son directeur, sur les Jeux Olympiques.

Un article élogieux et ouvert, loin de l'ambiguïté dans laquelle tombe parfois le quotidien d'Henri Desgrange, et surtout un article provocateur à l'égard du CIO. Alice en déduit une bourde quelque part dans le circuit de validation et se promet d'interroger à l'occasion Henri Desgrange, le directeur du journal, qu'elle rencontre régulièrement dans un cadre plus ou moins formel. Sa prise de position à la limite du blasphème a coûté cher au jeune journaliste, invité par son directeur à rendre son crayon, apprend-elle à Marie. Puis elle passe à autre chose :

- L'autre sujet, ma chère Marie, à la suite de ces premiers Jeux, c'est que si nous les réitérons – et nous les réitérerons, je m'y engage de toutes mes forces ! – on nous interdit désormais d'utiliser le terme « olympique ». Je me doutais de l'opposition du CIO, mais je n'imaginerais pas qu'ils mobiliseraient tous leurs experts juridiques pour nous opposer des arguments auxquels je ne trouve rien à répliquer.

Devant cette obstination d'un autre âge, cet aveuglement imbécile face à d'incontestables prouesses sportives, Marie serre les poings sous la table et redouble de rage et d'envie de démontrer leur bêtise à tous les détracteurs du sport féminin. Surtout en voyant Alice se saisir d'une feuille sur son bureau dont elle lui fait la lecture :

- Un communiqué de presse du Comité olympique français, présidé par le comte Clary, paru le 19 août, soit juste avant nos Jeux. Ah, il est beau le soutien des officiels français ! Ecoutez plutôt.

« *Le Comité olympique français croit devoir signaler qu'il est abusif de qualifier de Jeux Olympiques les épreuves internationales féminines organisées au stade Pershing. Ne sont manifestations olympiques que les manifestations organisées avec un mandat du Comité Internationale Olympique fondé en 1894 à Paris, et à qui il appartient, avec l'initiative d'avoir rénové l'olympisme, de disposer d'un titre qui symbolise une idée... Le Comité olympique français, interprète des sentiments du Comité International Olympique et défenseur des*

intérêts de l'olympisme, se voit donc dans l'obligation de déclarer que la réunion internationale athlétique féminine, qui sera donnée dimanche, est illégitimement qualifiée d'olympique. »¹¹

- Voilà, Marie. Nous organiserons donc des Jeux féminins, même s'ils ne doivent pas recevoir le qualificatif d'olympiques. Hors de question de courber la tête sous de telles démonstrations d'hostilité. Aujourd'hui, les femmes font largement leurs preuves dans toutes les disciplines sportives, le sport féminin atteint un niveau de développement irrésistible, nous ne lâcherons pas et je vous garantis que désormais, tous les quatre ans, les femmes auront leurs Jeux !

La perspective enchante Marie – l'intransigeance du directeur de *L'Auto* qui remercie son journaliste l'enchante nettement moins.

¹¹ *Le Journal* du 19 août 1922

Chapitre 11

« Le sport a le pouvoir de changer le monde. Il a le pouvoir d'unir les gens d'une manière quasi-unique. Le sport peut créer de l'espoir là où il n'y avait que du désespoir. Il est plus puissant que les gouvernements pour briser les barrières raciales. Le sport se joue de tous les types de discrimination. »

Nelson Mandela

Premier déplacement de Marie au caractère presque officiel, Orléans, une ville qu'elle ne connaît que par les livres d'histoire. Un départ de bonne heure depuis la gare d'Austerlitz, un dimanche matin, deux places réservées par Alice, Marie en rougit et se trouble de ce temps de face à face avec la grande dame, que lui racontera-t-elle pendant le trajet, de quoi parleront-elles, ne la décevra-t-elle pas ? Bien sûr elle a discuté, les jours précédents, avec Lucie, avec Thérèse, qui l'une et l'autre, seules ou à deux, ont déjà accompagné et soutenu Alice dans ses tournées de propagande en province. Ses amies lui ont fait répéter son rôle et affirmé qu'elle s'en tire plutôt bien dans l'expression et le choix des mots, posture sereine, voix posée, ton convaincant, un discours riche d'anecdotes et qui donne envie.

- Allez-y à ma place, supplie Marie.

Mais Lucie refuse de se priver d'un dimanche avec André, et seul son prochain mariage préoccupe Thérèse, prête à passer la main à la benjamine. D'ailleurs cette fois c'est Marie qu'Alice Milliat veut à ses côtés. Plus le moment du départ approche, plus les mains de Marie tremblent.

Pour cette immense occasion, Marie a choisi un sage tailleur bleu marine réalisé par elle-même, avec un corsage blanc et son inamovible béret du Fémina Sport gravé de lettres d'or. Alice, fidèle à ses choix vestimentaires très sobres, porte une robe grise à large col blanc et son chapeau style canotier. Le soleil de septembre brille de Paris à Orléans comme un signe favorable. Installée en face d'Alice dans un compartiment occupé, à part elles deux, par un unique vieux monsieur qui s'endort dès le premier tour de roues, Marie se prépare à l'interrogatoire. Et il arrive très vite :

- Eh bien, chère Marie, parlez-moi un peu de vous, vous si discrète et si effacée sauf quand il s'agit de courir. Je sais que vous travaillez au Bon Marché, mais avant, que faisiez-vous, et de quelle province venez-vous exactement ?

Marie dévide avec facilité son histoire, une histoire finalement très simple. Dole, les robes de mariée de Betty, le stade du Pasquier, Pierre Labaune, ses subtiles manœuvres pour obtenir l'accord de ses parents pour un nouveau travail à Paris et pour y rester. Pas si simple, votre histoire, dit Alice, trouver le cran pour courir dans cet environnement, convaincre vos parents de vous laisser partir... La grande dame approuve les épisodes de la vie de Marie avec de petits coups de menton bienveillants, rappelle qu'au Fémina Sport, toutes les filles travaillent - à l'exception de Violette Morris née sur un matelas d'or pur – et qu'elle se réjouit de les voir actives et laborieuses. « Cela donne le sens des réalités, cela plonge dans la vraie vie, cela donne encore plus envie de se battre. J'ai toujours travaillé, Marie, veuve à 24 ans, il fallait assumer, institutrice, interprète, sténodactylographe, et même commerçante. Ma mère travaillait, couturière comme vous, puis commerçante, mes grands-mères travaillaient, l'une tenait même une auberge à Nantes, ma sœur travaille comme professeur. Le combat des femmes ne se trouve pas que dans le sport, mais dans tous les aspects de la vie sociale et professionnelle. » A nouveau Marie retrouve le discours de Violette, cette Violette pourtant née, comme le rappelle Alice, sur un matelas d'or pur. Et quand Alice commence à parler conditions de travail, droit syndical, égalité salariale, congé maternité, Marie ouvre des yeux ronds devant ces perspectives monumentales qui ouvrent un avenir radieux où femmes et hommes joueraient dans la même cour.

La présidente du club de gymnastique féminine local les attend à l'arrivée à Orléans, les fait monter dans sa voiture qu'elle conduit elle-même. Alice et la dame devisent comme de vieilles amies pendant que Marie regarde de tous côtés, emballée par les bords de Loire, la cathédrale, les vieux quartiers où les maisons arborent d'incroyables façades aux pans de bois. Enfin la présidente arrête son auto devant un porche entouré d'affiches et Marie, descendant du véhicule, découvre en grosses lettres l'annonce de la conférence : Madame Alice Milliat, présidente de la Fédération sportive féminine internationale – Conférence – Sujet traité : Les femmes et le sport. Le nom de la doctoresse Marie Houdré, Orléanaise d'origine, figure également sur l'affiche, Marie Houdré qu'elles retrouvent quelques instants plus tard, arrivée la veille, joviale et volubile.

La présidente du club mobilise ni plus ni moins que son gymnase pour y tenir la conférence, avec l'installation dans la grande salle de rangées de chaises et de bancs et le montage d'une estrade équipée d'un pupitre et de quelques fauteuils. Elle propose à Alice et aux deux Marie, dans une petite pièce attenante, une collation de viandes froides, fruits, fromages, pour entamer l'exercice dans les meilleures conditions. Pendant que Marie se goinfre, imaginant qu'un estomac plein l'aidera à mieux affronter la salle, la présidente récapitule les présences

et les invités, confirme qu'elle compte sur un public important. Alice peaufine son discours, biffe et rature, rajoute quelques phrases, même sachant pertinemment qu'elle s'en éloignera et se laissera emporter par son inspiration.

Les premiers invités arrivent, un élu du conseil municipal, plusieurs membres du club de gymnastique féminine, des représentants, essentiellement masculins, d'associations sportives orléanaises. Et le public, fasciné par l'affiche comme par un aimant, attiré par le bouche à oreille, curieux, ne demandant qu'à se laisser emporter, ou au contraire, décidé à relever le défi incarné par cette femme dérangement. Un public de femmes et d'hommes – davantage de femmes. Un public de tous âges, malgré une part belle à la jeunesse. Un public où toutes les classes sociales se mélangent et se confondent. Un public où l'on repère les cibles d'Alice, des jeunes filles qui étudient parfois encore au lycée, mais aussi de jeunes ouvrières, leurs mères et des mères de jeunes enfants. Des pères à convaincre, des notables au sourire narquois et des ouvriers en casquette. Alors que la salle continue à se remplir, Alice en grande habituée de ce type de circonstance prend la direction de l'estrade et fait signe à aux deux Marie de l'accompagner – Marie Houdré avance avec l'aplomb qui la caractérise, Marie Morand respire un grand coup et traverse la mer démontée. L'estrade se trouve à moins d'un mètre des premières rangées de chaises.

L'élu du conseil municipal prend la parole en premier dans une introduction sobre et bienveillante, expliquant tout l'honneur que fait Alice Milliat à la ville d'Orléans d'y assurer cette conférence dont il ne doute pas qu'elle fera des adeptes. La présidente du club de gymnastique poursuit en rappelant l'action inlassable et la ténacité d'Alice Milliat pour faire admettre et pour développer le sport féminin, et précise qu'elle est accompagnée d'une des jeunes athlètes du Fémina Sport, disponible pour répondre à toutes les questions de la salle. Et elle donne la parole à Alice qu'elle invite à rejoindre le pupitre, une simple colonne de bois bricolée pour la circonstance, avec juste la place nécessaire pour y poser les feuillets de son discours qu'elle regardera à peine. Alice, solennelle et sereine, jauge la salle d'un long regard circulaire avant de jeter un coup d'œil à ses feuillets qu'elle oublie très vite. A Marie elle évoque une actrice de théâtre fonceuse et assurée de l'adhésion de son public.

- Le sport féminin, commence-t-elle avec un rien d'emphase dans le ton. Certains verront dans cette expression une contradiction, voire un barbarisme, d'autres y verront même une provocation. Moi, j'y vois un bonheur pour les femmes, et j'y vois une réalité aujourd'hui bien installée dans notre paysage. Car le sport féminin se développe chaque jour un peu plus, en France comme ailleurs en Europe et dans le monde. Il est donc bien une réalité, mais aussi une nécessité. Une nécessité parce que les femmes, au même titre que les hommes, ont droit au sport.

Alice rappelle que quatre ans plus tôt le monde en guerre comptait sur les femmes pour faire tourner les usines et les ateliers, assurer les travaux de force habituellement réservés aux

hommes, et qu'aucune d'entre elles ne doit rougir de sa mobilisation pendant cette période noire. Puis en quelques phrases elle dresse l'état des lieux de la pratique féminine, discipline par discipline, d'un bout à l'autre du pays et particulièrement en région parisienne. Elle rappelle la tenue régulière de championnats de France d'athlétisme ou de rencontres de football. Elle se félicite des retombées du meeting de Monte-Carlo. Et surtout, elle loue le succès incontestable des premiers Jeux Olympiques féminins organisés le mois précédent à Paris, et informe de la tenue dans quatre ans d'une nouvelle édition. Elle termine par les performances des jeunes athlètes de tous pays et les records du monde qui tombent.

- Vous voyez que la présence des femmes sur les stades ne se limite pas à encourager et applaudir les hommes, mais que ce sont elles qu'il faut venir encourager pour leur énergie, leur courage, leur enthousiasme, et pour leurs performances.

Des applaudissements suivent cette déclaration, venus surtout des rangs féminins de l'assistance. Alice poursuit sur l'un de ses chapitres favoris, sport et santé, sous le regard approbateur de Marie Houdré :

- Le droit à la santé est le même pour tous, femmes ou hommes, affirme-t-elle avec force, les yeux balayant le public, sévères et envoûtants à la fois, contraignant chaque femme, chaque homme de l'assistance à la suivre là où elle veut aller. Le sport forge la résistance du corps, augmente l'endurance, à l'air, au soleil, au froid. Les exercices de plein air doivent être considérés comme partie intégrante de l'existence. *Mens sana in corpore sanum*, disait-on, pourquoi cet adage ne concernerait-il que les hommes ? La pratique du sport chez les jeunes filles leur permet de devenir des femmes saines de corps et d'esprit. N'oublions pas qu'une femme robuste et en bonne santé mettra au monde des enfants robustes et en bonne santé. Ce que nous, femmes, voulons en fortifiant notre corps, c'est mettre notre éducation physique au même rang que notre éducation intellectuelle et morale. La pratique du sport est aussi indispensable pour les jeunes filles que n'importe quelle autre matière enseignée à l'école. Ne serait-ce que pour cette raison, le sport féminin devrait être au premier rang des préoccupations gouvernementales !

Elle s'adresse ensuite aux hommes présents dans la salle :

- Messieurs, loin de tous les préjugés et de toutes les erreurs séculaires, vous voyez bien qu'il n'y a que des avantages à avoir des épouses, des filles, pour lesquelles l'éducation physique a un sens, pour lesquelles la notion d'effort a un sens, plus encore, la notion de dépassement de soi. Le sport donne des règles, donne un cadre, donne des objectifs.

Tonnerre d'applaudissements. Alice continue sans marquer de pause, sur un autre aspect qui lui est cher :

- Le sport rassemble, au-delà du milieu d'origine, au-delà des conditions sociales, il nivelle, mais par le haut, par la camaraderie, l'entraide, la connaissance et la compréhension mutuelles. Il suffit de se rendre dans un club sportif féminin pour voir comment ces mots trouvent leur signification profonde.

Enfin, au bout d'une heure, devant une salle conquise à l'exception de quelques récalcitrants maussades qui exhalent leur désapprobation comme une aura maléfique s'élevant de leurs têtes bougonnes, Alice qui a à peine regardé les feuillets posés devant elle conclut magistralement son discours avec cette phrase grandiose :

- Le sport a le pouvoir de changer le monde !

La salle tout entière vibre d'un déferlement d'applaudissements qui n'en finissent pas, pendant que la grande dame, consciente de son succès, salue, tournant la tête de droite à gauche. Marie béate d'admiration remarque bien les quelques barbons, vieillards encroûtés, dinosaures endurcis, qui hochent la tête avec commisération, ressassant les questions-pièges qu'ils poseront tout à l'heure. Mais Alice reprend déjà la parole :

- J'ai demandé à l'une de nos jeunes athlètes du Fémina Sport de Paris de m'accompagner aujourd'hui, pour qu'elle vous parle de ses activités sportives et de ce que le sport représente pour elle. Ce dont mademoiselle Marie Morand ne vous parlera pas, car bien trop modeste pour s'en vanter, ce sont ses performances. Je peux vous garantir que les temps qu'elle réalise sur 500 mètres et sur 1000 mètres en compétition la situent dans l'élite sportive de notre pays !

Les applaudissements déchaînés de la salle ensevelissent Marie qui quitte son siège dans un état second, marche comme un automate vers le pupitre où l'attend Alice qui lui libère la place, regarde d'un bout à l'autre la salle en attente de la parole divine – et elle se jette dans le vide. « Je cours... parce que j'aime courir » Elle ne le comprend pas encore, mais les premiers mots qu'elle prononce, devant cette salle où pèse un silence de plomb, lui attirent une immédiate sympathie au moins de sa partie féminine. Et oubliant la peur de décevoir, la peur des détracteurs inévitables, la peur de la foule en face, la peur du mot qui manque ou de la phrase mal bouclée, elle se lâche et ses paroles emportent ses auditeurs comme un torrent avec une facilité qui l'enchant elle-même – et qui les enchante. Elle raconte ses débuts, les courses dans les bois, le bonheur à atteindre la ligne, l'acharnement à vaincre l'obstacle, ses premiers tours de piste. La bienheureuse satisfaction qui gagne tous ses membres jusqu'au dernier millimètre, le bien-être infini qui s'empare du corps tout entier, mais aussi de l'esprit, après la course, après l'exploit. La joie de la compétition, le contentement à partager avec d'autres sa passion, même si on sait qu'une seule remportera la victoire et le titre, mais on ne lui en voudra pas car d'autres défis se présenteront, encore et toujours... Elle ne parle pas de l'hostilité conservatrice et méprisante qu'elle continue à affronter, ni des réflexions déplaisantes sur ces femelles excitées que sont les sportives, ni du dénigrement du sport au féminin par une

certaine presse tombant dans des excès de caricature. Elle parle des Jeux Olympiques féminins, de sa fierté à participer à cet immense évènement, des éditions à venir. Elle se demande en un dernier sursaut si elle peut livrer à cette salle attentive son espoir de voir un jour femmes et hommes courir aux mêmes Jeux Olympiques, mais juge finalement préférable de garder un silence prudent sur ce sujet polémique.

Et quand elle termine sa prise de parole, incapable d'en estimer la durée, mais forcément longue si elle en croit sa gorge sèche, les applaudissements reprennent, encore plus forts, encore plus sincères. Elle s'incline devant le public car elle ne sait pas quoi faire d'autre, avant de regagner son siège.

La présidente du club reprend la parole pour informer qu'Alice Milliat et sa jeune athlète répondront à toutes les questions de la salle, et la première question, adressée à Marie, ne se fait pas attendre. Une très jeune fille placée dans les premiers rangs, lui demande, en se forçant visiblement :

- Vous courez en short ?

Question qui déclenche quelques rires, même si Marie réprime le sien. Elle se lève et se dresse toute droite dans son tailleur marine à la jupe étroite, en élégantes chaussures à petits talons :

- Vous m'imaginez courir dans cette tenue ?

Et enchaîne aussitôt :

- Pas plus que je ne pourrais m'imaginer venir vous voir en short !¹²

Des rires francs saluent cette touche d'humour. Puis une femme d'âge mûr demande si les femmes peuvent pratiquer tous les sports, et l'avis des médecins sur le sujet. Marie connaît sur ce sujet sensible la prudence et la subtilité d'Alice, qui commence par affirmer que selon elle, tous les sports peuvent indifféremment s'ouvrir aux femmes autant qu'aux hommes – mais elle apporte adroitement les nuances de mise pour ne pas s'aliéner un public dont elle pressent les réserves.

- En revanche, je considère que la violence et la brutalité n'ont pas leur place dans le sport féminin. Des sports que caractériseraient un trop fort degré de violence dans le mouvement, dans le contact, dans la technique, doivent être adaptés pour convenir à une pratique féminine. C'est le cas, par exemple, du rugby. Mon amie médecin, madame Houdré, ici présente, a complètement revu les règles du rugby et en a donné une version corrigée appelée la barette, qui convient mieux aux femmes : une durée de jeu plus courte, des terrains moins vastes, certains gestes proscrits. Des matches de barette se déroulent depuis le début de cette année, avec un certain succès...

¹² NDLA : Pour rappel, cette phrase culte de Hassiba Boulmerka, championne olympique du 1500 mètres aux Jeux de Barcelone en 1992, sous la menace des islamistes : « On ne peut pas entrer dans une mosquée avec un short comme on ne peut pas entrer sur une piste d'athlétisme avec un hijab. »

- Non, madame !

Un vieillard ventripotent en habit noir se dresse depuis le premier rang de chaises et désigne d'un doigt assassin Alice, unique responsable de tous les maux de la guerre.

- Ne parlez pas de succès, madame Milliat, vous savez parfaitement, bien au contraire, combien ce spectacle répugnant de femmes qui pratiquent un soi-disant rugby révulse les foules qui assistent à ces matchs pour se repaître des cuisses nues de quelques enragées qui veulent imiter les hommes. Madame Houdré le sait aussi bien que vous, malgré tout le travail de façade, de maquillage devrais-je dire, réalisé pour masquer l'indécence et la vulgarité de cette chose.

Cette tirade haineuse glace Marie des pieds à la tête, mais Alice et la doctoresse gardent un calme olympien, pour ne pas dire olympique, alors qu'un autre furibard en binocles se lève à son tour :

- Les plus hautes sommités scientifiques de ce pays condamnent unanimement la pratique de certains sports pour les femmes, le rugby en fait partie, de même que le football ou l'athlétisme. Je peux vous communiquer leurs rapports que vous persistez à ignorer. L'athlétisme, mesdames, la course, la course à pied pour laquelle cette charmante personne vient de nous décrire si gentiment sa jolie passion. Ne croyez-vous pas préférable d'écouter les scientifiques ? Madame Milliat, j'essaie malgré tout de rester objectif face à vos déclarations grandiloquentes, et de prouver mon ouverture. Ma proposition serait la tenue d'un grand Congrès médical mondial sur le sport féminin, avec la participation de médecins chevronnés et de scientifiques éminents de tous les continents. Ce Congrès mettrait à plat la question médicale des dommages provoqués par le sport sur le corps des femmes...
- Et il trancherait définitivement sur les sports qui peuvent ou non être pratiqués par les femmes, ajoute en parfaite connivence le premier vieillard.
- Il ne m'appartient pas, dit tranquillement Alice, de décider de la tenue d'un tel Congrès médical, et je ne le proposerai d'ailleurs pas. Sur le spectacle des cuisses nues, monsieur, vous prenez vos responsabilités avec cette affirmation. Je me contenterai de demander aux dames ici présentes si elles regardent les cuisses nues des messieurs quand ils courent dans un stade. Mademoiselle Morand, jeune athlète au Fémina Sport, me semble avoir conquis l'auditoire en parlant de sa passion pour la course à pied. Dites-moi, monsieur, si vous avez déjà entendu un athlète masculin parler de son sport avec le même enthousiasme, la même ardeur ? Pour le reste, je laisse la parole à mon amie, madame la doctoresse Marie Houdré.

La doctoresse s'avance vers le pupitre, sûre de l'effet que va produire son raisonnement imparable.

- Les jeunes filles viennent de plus en plus nombreuses au sport, rappelle-t-elle. Certains le déplorent, comme ces deux messieurs, pour des raisons plus liées à la moralité qu'à de véritables arguments scientifiques que, médecin moi-même, je conteste. D'autres s'en réjouissent. En tant que pratiquante, mais aussi en tant que médecin, je fais partie de ceux qui s'en réjouissent. Il faut s'en réjouir, mesdames et messieurs, à la fois pour des raisons qui concernent les jeunes filles au même titre que les jeunes garçons, et il faut s'en réjouir pour des raisons qui tiennent au rôle spécifique de la femme au sein d'un foyer.

Marie poursuit en s'appuyant sur des éléments d'ordre strictement médical auxquels les deux gêneurs ne trouvent rien d'intelligent à répliquer. Il est indéniable, rappelle-t-elle, qu'« une jeune fille qui sait courir, sauter, grimper, soutenir un effort, abordera sa vie de femme en bien meilleure forme que telle de ses compagnes qui aura tout juste appris la polka ou le tango. Vigueur de la sangle abdominale, force cardiaque, résistance nerveuse : elle aura tout cela en réserve pour l'utiliser en temps utile, et s'effraiera bien moins à la pensée de mettre au monde un bel enfant, si elle se sent force et courage physique »¹³.

Des applaudissements nourris suivent son intervention et les deux vieillards, mouchés, se renfrognent sur leur chaise. Sinon que la jeune fille intéressée par les tenues sportives lève la main à nouveau :

- Mais alors, demande-t-elle naïvement, faire du sport n'empêche pas d'avoir des enfants ?
- En aucun cas, confirme la doctoresse à cette candide.

La présidente du club sollicite la salle pour d'autres questions, quelques-unes arrivent, certaines qui laissent perplexe, comme le choix du meilleur sport pour une femme, d'autres gênantes, comme l'état des installations sportives ouvertes aux femmes dans la ville d'Orléans et ses environs, question pour laquelle la présidente passe la main à l'élue municipale dont on devine l'embarras. L'inépuisable sujet de la féminité bradée sur les stades revient, poussé par quelques importuns de fond de salle affirmant qu'une femme qui court, qui saute, qui joue au football, y dévoie son charme et sa grâce. La sortie horripile Marie, qui se dresse et offre sa fine silhouette aux lumières de la salle en fulminant contre les fâcheux :

- Me trouvez-vous sans charme, messieurs ? Parlez-en donc à mon fiancé, mais méfiez-vous, c'est un champion de boxe !

Nouveau déferlement de rires pour écraser la stupidité de ces jeunes maussades.

Une matrone renfrognée, encadrée de ses deux filles adolescentes aux épaules courbées, pose insidieusement la question de la responsabilité de la femme vis-à-vis de son foyer. Tâches ménagères ou sport, il faut choisir, martèle la brave femme. Vive réaction de Marie qui

¹³ Article de Marie Houdré dans *La Femme Sportive* du 1^{er} mai 1921

ne supporte plus ce raisonnement binaire, pourquoi choisir, objecte-t-elle en se levant, les femmes qui mènent de front activité professionnelle et tenue de leur ménage choisissent-elles, les femmes qui pendant la guerre retroussaient leurs manches pour faire tourner les usines oubliant-elles les soins à leurs enfants et la soupe à préparer ? Les deux adolescentes repliées sur elles-mêmes se redressent au son de sa voix et leurs visages s'éclaircissent, leurs yeux se remplissent de visions magiques de stades, de podiums et de vivats. Marie osera-t-elle, comme l'envie l'en dévore, ajouter que rien ne s'oppose à ce que l'époux assure quelques tâches ménagères ou s'occupe davantage des enfants ? Son intuition lui souffle qu'une telle suggestion ferait l'effet d'une bombe, et elle s'en tient là.

Les questions se tarissent, l'heure tourne, quelques personnes prennent discrètement la sortie de la salle. Il reste à la présidente du club local à remercier Alice et les deux Marie, et à informer le public d'une prochaine réunion destinée à prendre les inscriptions aux activités sportives féminines.

Une fois la salle vidée, alors que quelques bénévoles replient rangées de chaises et de bancs, Alice savoure un café avant l'heure du train.

- Bonne réunion, dit-elle. On repart avec un peu plus d'adeptes et de convaincus qu'à l'arrivée.
- Mais, objecte Marie avec la naïveté de la petite nouvelle jetée dans la fosse aux lions, ces interventions odieuses ?
- Les deux vieux barbons, entre autres ? N'y attachez aucune importance, des interventions vides de sens et très malvenues. Non, Marie, au vu de mon expérience de ce type de rencontres, celle-ci était une bonne réunion, à peine troublée par deux ou trois fâcheux tout juste audibles. Je crains que la réunion programmée à Nancy le mois prochain ne soit plus compliquée, mais vous ferez face. Nous disposons maintenant en vous d'une excellente ambassadrice.

Marie qui sirote son café rougit sous les compliments : qualité de l'expression, fermeté des convictions, capacité à enthousiasmer son auditoire, sens de l'à-propos, humour... Alice se félicite de son choix et prédit de beaux succès à Marie lors des prochains déplacements provinciaux envisagés, malgré les possibles difficultés. Meilleure dans l'exercice que vos camarades, dit-elle, Lucie, Germaine, Thérèse, toutes brillantes qu'elles soient, ne réussissent pas à faire passer autant d'envie dans leurs discours, alors que vous, vous transmettez votre passion, vous savez créer l'enthousiasme.

- Et Violette, ose-t-elle ?
- Violette, proteste Alice, presque choquée par une suggestion aussi osée ? Violette avec son complet-veston et sa cigarette au bec ? Jamais de la vie. Je ne prendrai jamais pas le risque d'emmener Violette dans ce type de réunion, cela se retournerait contre nous. Tapageuse, provocante, à la limite de la vulgarité, vous l'imaginez face à

ces deux vieux rats ? Je la crois capable d'en venir aux mains avec eux et de les mettre KO !

L'image de la dérangeante Violette levant le poing contre les gérontes fait éclater de rire Marie, rire de soulagement, de détente, de satisfaction aussi, elle la petite couturière provinciale de vingt ans qui réussit à s'exprimer devant une salle pas forcément acquise à sa cause, à parler de ce qu'elle aime, simplement et avec fougue, à briller d'un humour spontané, inné...

Un peu plus tard, seule dans le compartiment de train avec Alice, l'interrogatoire reprend :

- Ainsi votre fiancé est champion de boxe ?

Elle maudit sa stupidité, sa vanité, sa futilité, qui l'amènent à se cacher derrière un garçon que quelques mois plus tôt elle voulait définitivement effacer de sa vie et de ses pensées. Mais elle se sent obligée de répondre à Alice dont les bons yeux la jaugent :

- Oui...

- Comment s'appelle-t-il ? Je suppose qu'on parle de lui dans la presse sportive.

- Jules Massé.

- Jules Massé ? Je vois très bien de qui il s'agit ! Le jeune et prometteur champion de Franche-Comté ! J'ai lu dans *L'Auto* qu'il participera le mois prochain à un gala à la salle Wagram, une opération de prestige accueillant de jeunes espoirs de la boxe qui se confronteront aux plus grands. Je suppose que vous irez applaudir votre amoureux ?

- Oui, bien sûr... balbutie Marie qui découvre à la fois la programmation du gala et l'existence de la salle Wagram.

- Vous ne devez pas vous voir souvent, ajoute en toute logique son interlocutrice. Vous à Paris et lui là-bas...

La conversation s'arrête là, car Alice d'un léger bâillement manifeste son envie d'un peu de repos et ferme les yeux, balancée par le roulis du train, laissant Marie se débrouiller avec ses sentiments pêle-mêle.

Elle réalise combien Jules lui manque.

Poussée par son entraîneur, Marie participe peu après son retour d'Orléans à un meeting d'athlétisme à Lyon où elle écrase toutes ses concurrentes à l'arrivée du 1000 mètres. A peine a-t-elle passé la ligne d'arrivée que les organisateurs viennent la trouver pour une requête inattendue : la directrice d'un gros lycée de jeunes filles lyonnaises la sollicite, l'implore même, pour assurer le lendemain matin une intervention devant ses élèves. La directrice ajoute qu'elle lui offre le gîte et le couvert dans son internat. Prise de court, elle hésite pourtant à peine, grisée par l'idée de parler devant un nouveau public à convaincre et de mettre à profit ce talent d'oratrice qu'elle se découvre. Devant des dizaines de jeunes spectatrices attentives et emballées, riche de l'expérience de la rencontre orléanaise, elle se lance dans un exposé qui

captive ces filles qui ne comptent que quatre ou cinq ans de moins qu'elle. Après son discours, les questions qui fusent l'assurent de son succès.

Elle repart avec le sentiment de réussir à partager sa passion et de faire des adeptes. Au retour à Paris, elle reçoit les chaudes félicitations d'Alice.

Comme prévu, la réunion de Nancy se situe à un autre niveau de difficulté que celle d'Orléans. Des structures féminines locales moins nombreuses et moins organisées, moins aptes à constituer des relais efficaces, ne facilitant pas la tâche. Des oppositions à la fois plus subtiles et plus virulentes, qui, à l'inverse des fâcheux d'Orléans sombrant dans le ridicule, attaquent de front en pesant bien leurs arguments et maniant savamment l'outrance. Alice habituée aux violences verbales démontre une capacité de recul impériale et résiste avec sérénité et adresse, mais Marie dont la tension explose, finit par s'emporter devant les excès de langage de quelques calomniateurs bornés et cruels invitant ces dames à rester chez elles et ravauder les chaussettes de leurs maris, pères, fils.

- Mais laissez-nous vivre, crie-t-elle presque, projetant tout son corps vers l'avant de la tribune. Au nom de décret divin auriez-vous droit au sport et pas nous ? Au nom de quels préceptes antiques pourriez-vous prendre du plaisir à courir, à vous adonner à des sports d'équipe, et pas nous ? Connaître la stimulation de la compétition et pas nous ? L'ivresse de la victoire et pas nous ?

Le défenseur du ravaudage au féminin, un homme dans la cinquantaine aux allures de notaire ou de banquier, au long visage cireux, recule sous la virulence de l'agression. Une telle offensive jaillissant de ce petit corps de femme aux apparences de modestie et de réserve le laisse pantois. Alice arbore un sourire satisfait pendant que Marie poursuit sa diatribe en montant d'un cran dans la provocation, insouciante du grondement qui menace en fond de salle :

- Ravauder les chaussettes, dites-vous ? Ravaudez vos chaussettes vous-même, monsieur le donneur de leçons, à supposer que vous en soyez capable, mais j'en doute. Le tailleur que je porte, je l'ai fait moi-même, et vous, vous alignez quoi en face ? Rien ! Alors arrêtez avec vos ineptes lieux communs de tâches ménagères et de soupe à faire cuire et commencez par balayer le plancher chez vous. Oui, les femmes ont droit au sport ! Oui, le sport permettra à notre société d'évoluer dans le bon sens et d'aller vers une véritable égalité entre les femmes et les hommes !

Le grondement s'intensifie dans les rangs masculins. Le public mâle est sidéré par l'outrecuidance de cette jeune femme qui s'attaque aux règles immuables de leur univers comme si elle voulait remettre en cause le mouvement des planètes, de la lune et des étoiles. Mais un incroyable déferlement d'applaudissements et de vivats écrase les protestations : toutes les femmes présentes dans la salle, jeunes et vieilles, riches et pauvres, belles et laides,

debout, acclament Marie. Les femmes, et aussi quelques hommes que sa verve et son culot épatent.

- Quel talent, quelle ardeur, murmure Alice, tout en trouvant excellente l'idée du ravaudage.

Mais le long notaire – ou banquier - au visage jaunâtre ne s'avoue pas battu, et, à court d'arguments :

- Il vous faut quoi d'autre, voter peut-être ?
- Oui, voter, réplique Marie aussitôt suivie par les hourras de la partie féminine de la salle.

L'autre se jette sur sa chaise, à bout de souffle, et essuie de son mouchoir froissé la sueur qui coule sur son front bilieux. Alors Alice fait discrètement signe à Marie de se rasseoir, rassure du regard l'organisatrice de la réunion qui montre une inquiétude justifiée, et s'installe devant le pupitre pour intervenir à son tour, levant les mains à plat pour obtenir le silence, prenant la parole avec son calme et sa fermeté habituels.

- Je vous propose de laisser de côté des débats d'ordre plus politique, traités dans d'autres enceintes. Cet échange montre bien la crainte qui existe chez certains à l'idée de femmes s'adonnant à une pratique sportive, pire encore en compétition. Je comprends cette crainte devant un état de fait qui vient bousculer un ordre très ancien. De tous temps, dans ce pays comme dans d'autres, on a considéré le sens de l'effort, l'endurance, le dépassement, comme des caractéristiques masculines, et tant mieux si quelques relents de violence et de brutalité les accompagnaient, cela rendait l'homme plus viril encore et plus séduisant. A l'inverse, aux femmes la douceur, l'aménité, la délicatesse. Mais à qui fera-t-on croire que les travaux ménagers sont un océan de félicité, que les travaux des champs, auxquels de nombreuses femmes encore de nos jours sont astreintes se limitent au parfum des roses et aux coulées de miel, sans parler de certaines industries employant des femmes où les conditions de travail se rapprochent des derniers cercles de l'enfer ? Pourtant on y envoie des femmes sans se demander si un environnement aussi violent mettra à mal leur charme et leur féminité, sans même parler de leur santé. Ne croyez-vous pas, sincèrement, que certains travaux laissés aux femmes usent bien plus que les tours de piste ou le football que l'on fait avant tout pour son plaisir ?

Elle marque une pause pour avaler une gorgée d'eau, puis reprend devant une foule majoritairement captive, malgré la pesanteur qui monte du coin où le notaire ou banquier s'entretient avec quelques sbires de même profil que lui :

- Faut-il limiter certains sports aux hommes et d'autres aux femmes ? Je ne le crois pas – sous réserve peut-être de quelques aménagements destinés à supprimer les techniques les plus brutales dans les pratiques féminines. Faut-il réserver aux hommes

les bienfaits de l'éducation physique et sportive ? Je ne le crois pas. Mesdames, messieurs, le sport est un bonheur, pour le corps, pour l'esprit. Ne voyez-vous pas que les pratiquantes et les pratiquants d'une activité sportive portent sur leur visage toute la joie, toute la bonne humeur qu'ils éprouvent, et qu'ils communiquent cette joie et cette bonne humeur ? J'appelle tous les gens de bon sens à réfléchir à ces quelques questions.

A la fin de la conférence, un adjoint au maire de Nancy vient longuement s'entretenir avec Alice Milliat et sa correspondante locale pour envisager une meilleure structuration des clubs féminins locaux et une offre sportive élargie pour les femmes.

Dans le train qui les ramène à Paris, Alice souffle à Marie « Venez donc prendre le thé chez moi dimanche prochain, je vous présenterai quelqu'un. »

Chapitre 12

« S'il y a des femmes qui veulent jouer au foot ou boxer, libres à elles, pourvu que cela se passe sans spectateurs, car les spectateurs qui se regroupent autour de telles compétitions n'y viennent point pour du sport. »

Pierre de Coubertin, Le sport suisse – novembre 1928

Avant le thé du dimanche proposé par Alice Milliat, restait l'épreuve de la salle Wagram, avec ce gala annoncé dans *L'Auto* et programmé le mercredi soir, les gloires de la boxe contre de jeunes espoirs. Marie tournait et retournait le dilemme dans sa tête, y aller ou pas, le revoir ou pas, pour éprouver le plaisir de succomber à nouveau à son sourire carnassier et son attrait maléfique, ou pour trouver la bravoure de le repousser telle une déesse victorieuse ? Quand tout son corps et tous ses sens appelaient les baisers de Jules, sa raison lui commandait de ne plus penser à cet arrogant combattant de la cause des mâles aux poings bardés de cuir, dont les paroles cruelles et inconscientes provoquaient en elle de telles colères. Et d'ailleurs, premier sujet à mettre sur la table, comment pénétrer dans le lieu saint ? Vendrait-on une place à une jeune fille non accompagnée ? Les prix des billets rentraient-ils dans son budget toujours très serré, ou seule une élite fortunée pouvait-elle se permettre d'assister au gala ? Quand bien même obtiendrait-elle une place pour applaudir une nouvelle victoire de Jules, comment filer dans les coulisses et s'introduire dans sa loge pour se retrouver face à son champion sans la moindre idée de l'accueil qu'il lui réserverait après son orageuse sortie, des mois plus tôt ? La veille et l'avant-veille du gala, après son travail, se repérant dans le métro pour atteindre l'avenue de Wagram, elle tournait en long et en large devant la prestigieuse salle de spectacle qui prenait des allures d'inaccessible Eldorado. Lieu sacré ouvert à toutes les fêtes, concerts, défilés de mode, expositions et même bals, et pour l'occasion devenant palais de la boxe, Marie coincée à l'extérieur imagine les profondeurs scintillantes de quelque mirobolante caverne au trésor dont l'accès lui restait interdit. Sur les affiches annonçant le gala, de grands noms qu'elle ne connaît pas, et la liste des fameux « jeunes espoirs », dont le Franc-Comtois Jules Massé. Osant enfin franchir les portiques et s'approcher des guichets, elle recule très vite en découvrant le prix des entrées qui confirme ses pires craintes. Sacrifier une somme

pareille pour voir de loin quelqu'un qui se fiche de ce que je fais, de ce que je tente, qui le tourne même en dérision, qui me jette dans l'oubli – quoi de plus stupide ?

Certes – mais le fond de son cœur et sa peau frémissante lui chantent le contraire. Ils lui assènent que Jules ne l'oublie pas, qu'elle reste son seul et grand amour comme le prouve l'ardeur de ses baisers ce fameux soir à Besançon. Quant à elle, la preuve qu'elle ne pense qu'à lui, elle ne porte jamais le moindre regard sur un autre, les hommes l'indiffèrent, tous pâlots et dépourvus d'intérêt à côté du champion qu'elle ne peut s'arracher de l'esprit. Elle se repasse ses yeux rieurs, son sourire envoûtant, ses bras musclés, se dit qu'au fond elle et lui sont faits du même bois, portant l'un et l'autre une passion sans limites à un sport, et que si Jules traîne encore quelques idées rétrogrades, eh bien à elle de le faire changer d'avis au lieu de prendre bêtement la fuite – et elle se sent capable de le faire changer d'avis pour l'éternité.

Arrive le grand soir du gala à la salle Wagram pour lequel Marie reste dans l'attente du miracle qui lui ouvrira les portes du temple sacré. Une foule bigarrée et bruyante se presse sur le trottoir devant l'incroyable entrée surmontée de fioritures de métal torsadé, un monument à elle seule. Dans la foule, elle voit surtout des hommes, en écrasante majorité, de tous bords et de toutes conditions, davantage d'hommes en habit bien taillé qu'en tenue d'ouvrier. Quelques femmes luxueusement parées, fourrures et paillettes, coupe « garçonne », coiffe résille ornée de plumes et de franges, accompagnent leurs conjoints, fiancés, amants, davantage préoccupées de leurs toilettes que du noble art. Des femmes seules, Marie n'en repère aucune, à se demander ce qu'elle fait là, sans possibilité d'entrer, même par effraction.

- Décidément je vous retrouve partout !

Elle finit par reconnaître cette voix entre mille.

- Qu'est-ce que vous faites ici ? Une jeune femme seule qui vient assister à un gala de boxe ? Vous êtes amoureuse de Georges Carpentier ?

Que faire ? Régler son compte à l'impertinent avec quelques phrases à la hauteur de son ironie et de son arrogance, prendre la fuite sur l'avenue noire de monde et se jeter dans la première bouche de métro, ou l'affronter tranquillement – et affronter son destin ? Elle se souvient que le jeune homme en face d'elle vient de perdre son travail, coupable de croire, par un brusque changement de braquet, à la cause des sportives et à leur présence aux Jeux Olympiques. Elle se surprend à esquisser un sourire malgré son tacle : finalement il n'est pas si déplaisant, rieur, visage maigre, sous une masse de cheveux châains bouclés et la casquette à carreaux, des yeux noirs comme des puits sans fond, silhouette mince et souple comme un chat.

- Alors ?
- Je n'ai pas pu avoir de place, dit-elle simplement.

Le miracle qu'elle attendait s'appelle Aurélien Verdier. Poliment elle lui demande comment il s'en sort depuis le coup de colère de son patron. Il lui explique son rapide rebondissement professionnel « Heureusement mon ancien employeur ne m'a pas démolì auprès de ses confrères. Je peux donc facilement me positionner pour des articles à la pige. Pour l'instant je me débrouille assez bien grâce à ma petite réputation. » Et pour le gala ? « J'ai bénéficié de deux invitations de la part des organisateurs. La personne qui devait m'accompagner me fait défaut au dernier moment. Si vous me faites l'honneur d'accepter... » Elle n'en attendait pas tant de la magnanimité du destin ! Et lui tend son bras pour qu'il l'introduise dans le saint des saints, se demandant au passage pourquoi la personne qui devait l'accompagner ne vient plus...

En remontant l'impressionnant couloir, elle l'écoute, attentive, lui expliquer l'historique de ce haut lieu de la boxe et des débuts de Georges Carpentier. Au cœur de cette foule de privilégiés, remontant les majestueuses marches qui conduisent à la grande salle, elle devient la reine du monde et plus encore en découvrant le magnifique décor de colonnes, fresques, somptueux lustres en cristal de Bohème, les deux étages de galeries déjà noires de monde. Gaston Vidal, le sous-secrétaire d'Etat à l'enseignement technique, sera là, entend-elle murmurer...

Les places offertes à Aurélien sont plutôt bien situées, au premier rang de la première galerie avec vue plongeante sur le ring. Ils s'y installent en se frayant durement un chemin dans la foule grouillante et compacte, pris entre les éclats des lustres et les feux des projecteurs. Marie agrippée à la balustrade se penche très au-dessus du parterre au point d'appeler les conseils de prudence d'Aurélien alarmé. « Vous n'allez quand même pas sauter sur le ring ? » Comme Marie avoue ne pas connaître grand-chose à la boxe, à commencer par ses stars à part Georges Carpentier, Aurélien se fait un devoir de partager ses connaissances et lui explique le principe de ce gala où de jeunes gens prometteurs aux dents longues et aux poings expéditifs affronteront les plus grands. Marcel Nilles, Paul Journée, Eugène Riqui, figurent au menu.

- Et Georges Carpentier ?

Aurélien prend un air savamment déconfit et gentiment ironique.

- Je crains qu'il ne soit toujours pas remis de son combat contre Battling Siki.

Devant les yeux ronds de Marie, il reprend son cours et raconte avec brio le combat du siècle ou plutôt du mois précédent au stade de Montrouge entre le gamin prodige du Nord et l'inattendu Sénégalais qui ose infliger une monumentale leçon à la légende de la boxe. Défait, décousu, démolì, Georges Carpentier qui croyait à sa toute-puissance n'a pas vu venir les coups et ne combattra pas avant longtemps.

- Un combat qui a drainé une foule inimaginable, Marie. Personne ne croyait en Battling Siki ! Même Paavo Nurmi est venu de Finlande pour voir le match !

- Paavo Nurmi !

L'autre légende, le nom qui berce les rêves de Marie, Paavo Nurmi ! Mais Aurélien Verdier, emporté par sa faconde, se lâche sur un tout autre sujet et se demande si dans cette France colonialiste des années 20, ne montent pas des préjugés nauséabonds à l'égard de champions de couleur, malgré la croix de guerre de Battling Siki, auquel, affirme-t-il, on ne reconnaît pas le mérite qui est le sien. « D'ailleurs, on ne l'a pas invité à ce gala... » Des propos qui accrochent l'oreille de Marie : dans ce pays où on discrimine les femmes, les mêmes fâcheux aux joues flasques peuvent bien pousser les mêmes relents d'hostilité envers les Noirs... Mais déjà Aurélien Verdier passe à autre chose : des noms à retenir, dit-il, des graines de champions à surveiller pour les années qui viennent, Emile Pladner, Marcel Thil, des jeunots qui combattront ce soir, gonflés d'espoir et d'orgueil et défieront les vedettes, en attendant on annonce le premier combat, Jules Massé, auquel le sort attribue Marcel Nilles pour ses débuts parisiens...

La star fait son entrée en levant les bras, tandis que derrière lui s'avance, menton levé et démarche assurée, l'inconnu des foules, le jeune Franc-Comtois qui brûle les barrières, et que le présentateur demande à la salle d'ovationner. Une clameur s'élève pour accueillir le nouvel espoir, rayonnant et beau comme jamais. Marie se penche encore plus au-dessus de la balustrade et son cœur chavire aussi fort dans sa poitrine que ce soir-là à Besançon.

Sinon que cette fois, le sort tourne en défaveur de Jules qui ne fait pas le poids face à son invincible aîné – lequel pourtant, en septembre, a lui aussi plié devant Battling Siki. Dès le premier round Nilles montre sa supériorité en portant des coups violents que Jules peine à esquiver malgré sa rapidité et son endurance. Au deuxième round, un crochet à la mâchoire qu'il n'a pas vu venir le fait vaciller jusqu'aux cordes, pourtant il trouve l'énergie de repartir avant que son adversaire ne reprenne l'attaque, et il se donne pendant quelques secondes où il lui assène ses directs l'illusion d'un jeu à parts égales. Mais un nouveau crochet imparable en pleine pommette le fait dangereusement tituber et le temps qu'il reprenne ses esprits, l'autre l'envoie au sol. Fin du deuxième round. Marie crispe ses mains sur le rebord de la balustrade, et ressent dans chaque parcelle de son corps les coups de Nilles comme s'il les lui portait, à elle, avec une violence redoublée. Le troisième round se déroule comme un morne répit, une sorte de plage monotone où chacun mesure son souffle et Marie recommence à espérer en un sursaut de Jules. Au quatrième round, Nilles n'attend pas pour reprendre l'avantage et lorsqu'il envoie Jules au tapis d'un seul imparable direct, Marie penchée en avant comme si elle cherchait à sauter par-dessus la balustrade laisse échapper un cri de douleur qui survole les ovations de la foule. Jules ne parvient pas à se relever, Nilles vainqueur par KO. Marie a envie de vomir.

Hurllements autour d'elle, acclamations pour le vainqueur qui donne une accolade à Jules enfin debout, titubant encore, la foule comme une masse fourmillante et maléfique ondule et prend

la forme d'un serpent venimeux prêt à l'enserrer dans ses anneaux. Elle étouffe soudain, ne voit plus rien, un voile brouille sa vision, son cœur bat à toute allure et elle vacille sur son siège.

- Marie ? Vous ne vous sentez pas bien ? Sortons, si vous voulez.

Comme dans un entredeux cotonneux, Aurélien l'aide à se mettre debout, l'entoure d'un bras amical, repousse la foule qui fait barrage, jette au passage un regard fulminant aux auteurs de charmantes réflexions du type « Si ta poulette supporte pas de voir donner des coups, fallait pas l'amener ici, mon gars ! »

Après le temps infini que prennent la sortie de la salle et la remontée du couloir, enfin à l'air libre du boulevard que la nuit envahit, il la dirige vers un banc, l'installe, « Attendez-moi ! ». Il file jusqu'à un kiosque à quelques mètres pendant que Marie tremble malgré la douceur de la soirée, son cœur battant toujours la chamade. Aurélien revient avec une bouteille de limonade. « Buvez, c'est très sucré, ça vous fera du bien ! ». Elle remercie en bredouillant, avale d'un trait la moitié de bouteille.

- Je suis désolée, dit-elle enfin.

- Vous n'avez pas à être désolée. C'est la première fois que vous assistiez à un combat de boxe ?

- Non...

Mais pas question de lui raconter sa vie et ses amours. Elle laisse ses battements de cœur revenir à un rythme acceptable, savoure la limonade par petites gorgées, regarde le ciel plein d'étoiles, réussit à se mettre debout.

- Je vais rentrer chez moi, dit-elle.

- Pas question que je vous laisse à une heure pareille reprendre le métro toute seule. Je vous accompagne. N'oubliez pas que je connais votre adresse.

Il n'admettra aucun refus, aucune protestation de Marie et jouera jusqu'au bout le cavalier servant, réservé et muet. Elle reste silencieuse tout le temps que dure le trajet en métro et sur les quelques trois cents mètres entre la station et la pension de la rue de Grenelle.

- Reposez-vous bien, dit-il en prenant congé à quelques mètres de la pension. Je n'aurais pas dû vous proposer...

- Non, s'excuse-t-elle, ne vous culpabilisez pas, c'est moi qui n'aurais pas dû accepter...

- Vous savez, la boxe, ça cache beaucoup plus de choses que vous n'imaginez. Ne vous laissez pas avoir par des images spectaculaires, certes, mais qui n'en disent pas tout. Au-delà de la démonstration de force, chacun des combattants calcule et mesure ses coups et le respect du partenaire compte plus que tout le reste. Ce jeune espoir qui se retrouve au tapis un soir, demain il en mettra un autre KO.

Marie acquiesce, pas sûre de tout comprendre.

- Merci de votre gentillesse.

- Je me permettrai de prendre de vos nouvelles. Bonne nuit, Marie.

Cette nuit-là, au fond de son lit étroit, Marie ne dort pas, obsédée par la vision de Jules au sol, de sa peine pour se remettre debout, Jules malmené, maltraité, mais se relevant en y mettant toute son énergie, Jules qu'elle devine habité par une rage de vaincre encore plus forte suite à cette magistrale leçon infligée par le maître.

Dans l'après-midi, occupée au fond de l'atelier aux derniers points d'une somptueuse création de tulle et de soie qu'attend une fiancée de rêve, Marie relève la tête à l'appel de sa responsable, madame Alice. Quelqu'un la demande sur le rayon, annonce-t-elle d'un air pincé, elle lui accorde cinq minutes. « Je me permettrai de prendre de vos nouvelles. » Aurélien pousse donc très loin ses enquêtes, non seulement il sait où elle habite, mais il sait dans quel rayon de ce vaste ensemble du Bon Marché elle travaille.

Ce n'est pas Aurélien qui l'attend entre deux portants de blancheur vaporeuse et de voiles aériens, mais Jules, Jules droit et fier malgré sa pommette violacée et la fatigue qui creuse ses traits.

- Jules !

Sans le regard inquisiteur de madame Alice, raide et sombre vigile, à quelques mètres, elle se jetterait dans ses bras, encouragée par son sourire rayonnant et ses yeux brûlants.

- Je me demandais en t'attendant laquelle de ces robes t'irait le mieux.

Il lui explique qu'incapable de résister à l'appel de sa belle, sans autre moyen de la contacter il a forcé les barrages du Bon Marché et osé la déranger en plein travail. Hier soir... oui hier soir, arrivant sur le ring, il a cru l'apercevoir en pleine lumière face à lui. Ebloui, incertain de cette présence, il s'est persuadé que la silhouette entrevue était bien celle de Marie. Survolté, il a tout donné pour briller devant l'amoureuse retrouvée. « J'y étais, pas où tu crois, mais à la première galerie, dit-elle. »

- Pas glorieux, ma défaite, se désole-t-il, mais que faire contre un champion de ce calibre, il me reste tant à apprendre, de l'expérience à accumuler... Tu me pardonnes ?

Lui pardonner quoi ? D'avoir perdu ? Les plus valeureux guerriers connaissent des moments de faiblesse, et qui lui en voudrait d'affronter plus fort que lui ? Au contraire Marie admire et salue son cran et sa bravoure, et lui promet victoires et merveilles pour ses prochains combats.

- Cinq minutes, rappelle la vigilante madame Alice de sa voix acide.

Jules au moment de la quitter lui demande son heure de sortie « Je t'attendrai, on ira dîner ! » Et Marie se remet à ses aiguilles le cœur en joie.

Ponctuel, il la guette à dix-huit heures, et l'entraîne vers une brasserie qu'il a repérée en faisant les cent pas, rue de Sèvres. Elle ne cache pas sa joie à marcher, fière et hautaine, au bras d'un champion d'une telle prestance dont la pommette tuméfiée ne se remarque presque plus. Installés autour d'une nappe à carreaux rouges et blancs, ils laissent le garçon leur verser du vin blanc en l'écoutant dispenser ses suggestions de blanquette de veau et de filet de bœuf. Je repars demain, explique-t-il, après cette première expérience à se frotter contre les plus grands, mais dès son retour il reprend l'entraînement et ne compte pas en rester là. « Je reviendrai bientôt à Paris, pour d'autres engagements mais aussi pour te voir. Je veux passer du temps avec toi, Marie, dit-il. Et tu verras comment Nilles, Carpentier et les autres, je les écraserai. Des défaites, tout le monde en connaît dans ce sport, ça fait partie des règles du jeu, ça permet de revenir encore plus fort ! »

Comme elle aime ce langage ! Comme moi au stade, se dit-elle, quand une Lucie Bréard ou une Marcelle Neveu me passe devant. Comme moi il se relève et repart à l'attaque, le poing levé pour gagner la fois d'après.

- Battling Siki aussi, tu en viendras à bout, demande-t-elle, fière de démontrer sa culture pugilistique.
- Dis donc, je ne te savais pas un pareil niveau de connaissance ! Depuis quand tu t'intéresses autant à la boxe ?

Depuis que tu en fais, a-t-elle envie de répondre, alors que le garçon arrive avec les blanquettes. Parle-moi un peu plus de toi, de ta vie à Paris, supplie-t-il, tes amis, qui tu vois, ce que tu fais entre deux rares venues à Damparis, on ne fait que s'entrevoir depuis plus de deux ans que tu es partie, alors que tu sais combien tu comptes toujours pour moi, comme quand on se voyait à la sauvette lors de nos pauses, tu comptes plus encore plus encore avec ce manque de toi en moi. Il dévie vers les mots d'amour qu'elle ne demande qu'à croire, les mots de désir qu'elle veut entendre, car seul il détient les clés magiques pour atteindre son cœur et ses sens.

Sinon qu'elle ne se sent pas prête à tout lui dire. Certains sujets brûlants et trop sensibles où leurs divergences éclatent ne doivent pas troubler leur discussion amoureuse, pas maintenant. Alors elle reste évasive sur ses activités extra-professionnelles et préfère l'interroger sur ses projets.

Une période de doute, dit-il. Il aime ce sport auquel il consacre tout son temps libre et même plus, mais il aime aussi son métier, en pleine évolution et qui lui offre des possibilités de diversification et de progression à lui donner le vertige. D'ailleurs il lui apprend qu'il ne travaille plus chez l'imprimeur de Dole qui l'a formé, mais dans une grosse imprimerie de Besançon où il découvre d'autres aspects du métier. Et il s'entraîne maintenant dans un gros club bisontin qui a fait de lui sa star et son produit d'appel – même s'il revient après une défaite contre l'un des meilleurs Français du moment. Il se trouve aujourd'hui à un tournant où il traîne à prendre

une décision : rester sur le schéma de la boxe en amateur, ou passer professionnel – ce que lui souffle fortement son entraîneur, une ex-pointure de la boxe – et il se laisserait bien tenter.

- Qu'est-ce qui t'en empêche, interroge Marie pour qui ce dilemme n'a pas grande signification au regard de sa propre pratique ?

Des hésitations infondées, la crainte de ne pas tenir le choc de ce grand bouleversement de son quotidien, le flou de son avenir – et il insiste pour savoir ce qu'elle-même compte faire après deux années loin de lui. Le nez dans sa blanquette de veau, elle se retient de lui confier les espoirs qu'elle entretient autour de son principal centre d'intérêt, évoque son goût pour la vie parisienne, explique qu'elle aime son travail au Bon Marché, qui lui aussi lui offre des possibilités d'évolution.

- De toutes façons, dit Jules, si on se marie, tu ne travailleras plus.

Sursaut de Marie à en éclabousser de sauce la nappe à carreaux. Toutes ces informations d'un seul coup, c'est trop pour son niveau d'acceptation et de compréhension. Un bout de phrase qu'elle doit prendre comme une envie de mariage si ce n'est une demande en mariage, et la fin obligée de toute activité professionnelle pour elle, que Jules soit imprimeur ou boxeur. Lâchée sans voix, elle mâchouille à n'en plus finir son morceau de viande pour se trouver une contenance, les yeux dans son assiette pendant que Jules déconcerté qui a peut-être trop vite lâché ses mots fait des tortillons dans la sauce avec sa fourchette.

- Bon, dit-il enfin, je disais ça comme ça, parce que j'essaie... j'essaie de penser à l'avenir même si tout n'est pas complètement dégage. Mais si tu veux qu'on en reparle plus tard...
- De se marier, demande-t-elle, ou de ne plus travailler ?

Il comprend sa gaffe, et se promet en silence de revenir plus tard à la charge – plus tard, avec un avenir dégage, des décisions prises quant à son passage ou pas chez les professionnels – car en ce cas Marie resterait à Paris comme elle semble le souhaiter, puisque lui-même s'y installerait probablement. Ils vivraient à Paris, ils se trouveraient un bel appartement, et surtout ils voyageraient au gré de ses engagements et de ses combats. Bien entendu elle ne travaillera plus. Sans parler des enfants qu'il lui ferait. Il pèse et repèse toutes ces hypothèses, pendant que Marie finit son plat et lâche enfin, presque soulagée de clamer sa vérité :

- Tu sais que je fais des compétitions, moi aussi.

Il se doutait que le sujet qui fâche reviendrait sur la table et la regarde avec indulgence pour ne pas la brusquer, car il a compris le message et sa colère de leur précédente rencontre. Il chasse d'un revers de main la figure détestable de Marie s'exhibant en short sur un stade, transpirante, battant des bras et des jambes pour passer la première la ligne d'arrivée, le visage déformé et enlaidi par l'effort.

- Je sais, dit-il. Et il ajoute, incapable de se retenir : Ça te passera.

Marie se mord la langue à l'instant que choisit opportunément le garçon pour leur proposer des desserts. Elle commande un Paris-Brest, Jules lui emboîte le pas, l'occasion rêvée d'amener la conversation sur un sujet plus neutre, son frère Jean et la réussite de la pâtisserie qu'il vient d'ouvrir à Dole. « Ton frère a pris de gros risques au départ, mais ça donne des résultats, sa pâtisserie connaît un succès fou ! » Devant le sourire satisfait de sa belle à qui les compliments sur son frère réussissent, il se hasarde à avancer sa main, très lentement d'abord, vague imperceptible, puis en recouvre d'un seul geste volontaire et possesseur la petite main de Marie qui ne la retire pas. Reléguée au loin, l'image de Marie à la peine sur son tour de piste, avec sur les gradins du stade des mâles lubriques qui reluquent ses cuisses dénudées. Quand les Paris-Brest arrivent, tous deux se débrouillent pour manger leurs gourmandises d'une seule main grâce aux acrobaties de leurs fourchettes.

- Je te raccompagne, lui dit-il autoritairement après les desserts, ne lui laissant pas le choix, car il n'admet pas de laisser une jeune fille à la dérive dans les rues de Paris à la nuit tombée, livrée aux pires dangers imaginables.

Elle ne proteste pas, précise simplement que n'ayant pas prévenu sa logeuse d'un possible retard, elle doit être rentrée avant neuf heures. La remontée de la rue de Grenelle leur laisse le temps de parler, d'entrelacer leurs doigts, à elle de poser hardiment sa tête sur l'épaule de Jules, se demandant en un dernier sursaut ce que penserait sa mère si elle la savait déambulant dans les rues collée à un homme. Ils marchent très lentement entre les rangs d'immeubles étouffés par l'obscurité, baignant dans la nuit amoureuse, loin de dissensions d'ailleurs à peine évoquées, se passant des images de futurs possibles. Elle attend, confiante, son inévitable initiative, car elle, une jeune fille sage, ne peut se permettre de geste trop osé envers lui. Jusqu'au moment où il l'entraîne dans l'ombre d'un porche et s'empare de ses lèvres pour le baiser qu'elle attend et qui dépasse par son ardeur et son impudeur ses plus folles espérances. Temps suspendu entre les étoiles, corps chavirés, tremblants, et quelle importance après tout s'il considère que les femmes ne comprennent rien au sport, plus rien n'existe que leurs bouches fusionnées pour l'éternité. Quelle importance s'il lui demande de cesser de travailler, on verra plus tard, ils en parleront plus tard.

Arrivés à proximité de la pension de raisonnables jeunes filles, Jules dans un nouvel élan se colle à elle et la serre à la briser entre ses bras de boxeur. Ses mains exigeantes courent sur le corps frêle et dur de Marie, forgé par des heures d'exercices et d'efforts. Il ne l'imaginait pas si mince et si musclée à la fois. Fascinée, désarmée, elle se laisse glisser vers l'abîme qu'elle appelle de tous ses sens. Laisse-moi entrer, implore-t-il, à quel étage se trouve ta chambre, je me sens capable de te porter jusqu'au ciel, laisse-moi entrer avec toi...

- Tu es fou, c'est une pension au règlement d'une sévérité inimaginable, toute présence masculine est rigoureusement impossible et me vaudrait d'être mise à la porte sans préavis.

- Alors on repart et je t’emmène à mon hôtel, on te laissera entrer sans poser de questions, on ne te remarquera même pas.
- Non, murmure-t-elle dans un éclair de lucidité, plus tard, une autre fois...
- Quelle autre fois ? Je ne sais pas dire et toi non plus quand on se reverra.

Elle tiendra bon, ne cédera pas, imposera sa loi même s’il rampe à ses pieds et lui décroche les étoiles. Et elle s’arrache à son étreinte, parcourt les quelques mètres jusqu’à la lourde porte d’entrée et envoie un dernier baiser du bout des doigts.

Seule au fond de son lit étroit, la peau en feu, elle regrette et regrette mille fois de plus sa pudique retenue. Pourquoi, toujours, laisser la candide jeune fille trop bien élevée écraser les désirs de la femme ardente qui ne demande qu’à exploser dans les bras de celui qu’elle veut ? Mais quand elle réussit à s’endormir, des rêves de gloire la hantent, des rêves où elle passe la première la ligne d’arrivée sous les acclamations d’un stade entier.

Le lendemain matin, elle trouve une enveloppe à son nom dans le courrier que la logeuse distribue chaque jour à ses pensionnaires, dévorée d’envie d’en contrôler le contenu. Quelques lignes d’Aurélien Verdier.

Chère Marie

J’espère que vous allez mieux. Je m’en veux toujours de vous avoir proposé d’assister à ce spectacle. N’hésitez pas à me faire passer de vos nouvelles.

Aurélien

Suit une adresse à Ménilmontant.

Le soir, assise à sa petite table, elle prend sa plume et commence une longue lettre d’amour à Jules. Une vraie, pleine de je t’aime et de toujours.

Le dimanche suivant, jour sombre et pluvieux de fin octobre, Marie se réveille en se rappelant l’invitation d’Alice Milliat qui lui présentera... quelqu’un, a-t-elle dit. Homme ou femme, sportif, sportive, Marie n’en sait rien, mais se prépare le plus soigneusement possible pour cette rencontre forcément fabuleuse. Son tailleur marine, son béret fétiche du Fémina Sport, ses souliers à talons. Ses cheveux dorés dont elle entretient la coupe courte encadrent joliment son fin visage qui ne porte plus aucune marque des fulgurantes émotions de la semaine écoulée. La veille, elle a fait escale chez un confiseur pour acheter une boîte de chocolats pour Alice – elle lui doit bien quelques douceurs.

Quand elle sonne chez Alice Milliat, rue de Varenne, la grande dame en personne vient ouvrir avec son sourire serein, et l’introduit dans son salon, où la pénombre gagne déjà en ce milieu d’après-midi triste et gris d’hiver. Une femme s’y trouve, assise sur un fauteuil de tapisserie, vêtue de noir. Marie, intimidée par la prestance et la dignité de cette femme, n’ose pas un

geste, la dévisage. 55 ans ou à peine plus, les restes d'une immense beauté, le regard de celle qui a beaucoup vécu, beaucoup transmis, beaucoup exigé.

- Marie, je vous présente mon amie, Jane Misme.

Chapitre 13

« Le jour où les femmes françaises auront réussi à faire compléter les devoirs qu'on s'est toujours empressé de leur imposer par leurs droits sociaux et politiques, la situation changera d'aspect. »

Alice Milliat, La Française, 12 avril 1923

Marie regagne ce dimanche-là sa chambre à plus de 21 heures, réveillant sa logeuse furieuse qui lui fait jurer que de tels inacceptables débordements ne se reproduiront pas. Troublée et enthousiaste à la fois, elle se sent le corps et l'esprit en feu après ces quelques heures chez Alice Milliat à discuter avec Jane Misme dont les idées, les actions, les paroles lui ouvrent d'incroyables horizons.

Bien sûr, de ses brèves conversations avec Violette Morris ou avec Alice, voire avec ses camarades du Fémina Sport, elle comprenait que d'autres voies d'émancipation des femmes existent au-delà du sport. Que le combat ne passe pas que par les stades pour que les femmes récupèrent ce qui leur revient de droit. Que s'il existe dans le sport des mâles irréductiblement hostiles aux femmes, cette espèce nuisible pullule dans tous les lieux de pouvoir, de culture, de culte, de science, derrière toutes les institutions, des plus petites au plus grandes, les plus anciennes et les plus honorables, au fond des villages les plus isolés comme sur les places des plus grandes villes. Mais à vrai dire, jusque-là, Marie limitait son champ de vision aux terrains de sport.

Marie comprend désormais que les femmes doivent faire monter leur niveau d'exigence pour que se concrétise enfin l'objectif final, une place équivalente à celle des hommes, à tous les niveaux de la vie sociale, culturelle, économique, politique. Et que les retombées d'une activité sportive peuvent aider à réaliser cette grande cause.

Jane par ses mille vies, sa volonté, sa plume féconde, incarne cet espoir et cet horizon.

Installée en 1893 à Paris avec son mari, un architecte, elle se consacre à l'écriture et propose ses articles au Figaro et au Matin. Happée très vite par les mouvements féministes de la fin du XIX^{ème} siècle, elle s'implique dans une association revendiquant le droit de vote pour les femmes, l'association Avant-Courrière, fondée en 1893 par Jeanne Schmahl, une sage-femme d'origine britannique. Dans l'attente de ce jour de gloire où les femmes voteront, l'association

réussit à faire adopter deux lois révolutionnaires inscrites dès l'origine à son programme, des petits pas essentiels vers l'égalité, l'une sur le droit des femmes à témoigner, et l'autre permettant aux femmes de disposer librement de leurs revenus.

En 1897, Jane devient critique de théâtre dans le quotidien *La Fronde*, un journal entièrement composé de femmes, mais qui, confronté à des difficultés financières, cesse de paraître en 1905. Séduite par l'aventure journalistique, elle décide de créer son propre journal, qui traitera de multiples sujets intéressant les femmes dans tous les domaines possibles, et servira de support à des idées féministes et des revendications égalitaires. Elle lance son journal en 1906 et le baptise *La Française*. C'est une revue dont le ton reste modéré, qui revendique sa neutralité politique et religieuse, et qui se pose comme pragmatique et réformiste, loin du radicalisme et de l'agressivité de certains courants féministes.

L'objectif de Jane Misme reste l'obtention du droit de vote pour les femmes. Mais elle s'oppose, par exemple, aux méthodes brutales des suffragette britanniques. « J'étais à Londres avant même l'arrivée d'Alice, explique-t-elle à Marie. J'ai bien connu Emmeline Pankhurst¹⁴. Je n'ai jamais approuvé toutes ces provocations et actions violentes qui lui ont valu un certain nombre de séjours en prison. S'enchaîner devant le domicile de membres du Gouvernement, non ! Briser à coups de pierre les fenêtres des demeures de parlementaires, non ! »

Alice objecte que ce type d'action finit par payer, les femmes britanniques obtenant en 1918 le droit de vote – certes en partie seulement, car limité à celles de plus de 30 ans. L'Allemagne, la Russie soviétique, la Pologne, accordent la même année aux femmes le droit de vote, sans réserves. Le combat des femmes britanniques repart pour un tour pour la généralisation du droit de vote à toutes les femmes majeures¹⁵, tandis qu'en France, ce combat peine à aboutir. J'ai fait la marche des femmes pour le droit de vote en 1914, rappelle Jane Misme, cette fameuse marche organisée notamment par Séverine, à la suite du refus des députés de nous accorder le droit de vote en février de cette année-là. 6000 manifestantes, plus des hommes partageant nos convictions, présents pour nous soutenir. Puis les députés nous ont accordé le droit de vote, en adoptant en 1919 une proposition de loi qui malheureusement a été bloquée par le Sénat. Le combat continue...

Marie bien que mobilisant toute son attention ne comprend pas tous les échanges entre les deux femmes, surtout quand Jane rappelle qu'au sein de l'Union Française pour le suffrage des femmes dont elle était secrétaire générale, elle a dû céder sa place à une rivale plus radicale, une certaine Cécile Brunschvicg¹⁶, capable par des positions plus exigeantes et plus provocatrices, de fédérer plus de forces autour d'elle.

- Qui est Séverine, demande-t-elle ?

¹⁴ La meneuse des suffragettes britanniques

¹⁵ La généralisation du droit de vote en Grande-Bretagne interviendra en 1928.

¹⁶ Qui deviendra sous-secrétaire d'Etat à l'éducation dans le gouvernement de Léon Blum en 1936.

- Séverine ?

Jane lui décrit en quelques phrases cette femme hors du commun, pionnière du féminisme. Mariée de force à seize ans, elle obtient la séparation après la naissance de son fils un an plus tard, puis réussit à mener librement sa vie et ses amours. Proche de l'écrivain communalard Jules Vallès exilé en Belgique, elle apprend à ses côtés le métier de journaliste et écrit dans *Le Cri du Peuple*, dirige même le journal après la mort de son mentor, devenant la première femme directrice d'un quotidien en France. Trop libertaire au goût des autres journalistes, elle abandonne *Le Cri du Peuple* et publie ses articles dans différents journaux en donnant la priorité à son indépendance. Elle se mobilise particulièrement en faveur de toutes les grandes causes sociales, rend compte des grands mouvements sociaux, soucieuse de se documenter au plus près du terrain, pratiquant un journalisme d'investigation avant la lettre.

Elle s'engage politiquement, prenant notamment parti pour Alfred Dreyfus. Elle rejoint les rangs féministes et collabore au journal généraliste *La Fronde* avec son amie Marguerite Durand. *La Fronde*, premier quotidien entièrement conçu et dirigé par des femmes ! Elle y reprend ses sujets de prédilection, les luttes sociales, les droits des femmes, et l'égalité. Elle se prononce pour le droit à l'avortement, et rejoint les rangs des suffragettes, convaincue que l'émancipation des femmes passe prioritairement par l'exercice de la citoyenneté.¹⁷

Pacifiste pendant la guerre, elle adhère au parti socialiste, puis au parti communiste en 1921. Une vieille femme aujourd'hui, mais qui ne perd rien de son énergie, de son courage, de ses convictions, conclut Jane.

Séverine, une tornade, un tourbillon, tels que Marie prend quelques instants pour se remettre du récit de cette vie fulgurante.

Quant à Jane Misme, elle a bien d'autres titres de gloire à faire valoir : membre du Conseil national des femmes françaises (CNFF), vice-présidente du Congrès permanent du féminisme international...

- J'ai autour de moi d'autres femmes journalistes, des artistes, des romancières, et même des scientifiques, médecins, chercheuses, professeurs d'université. Des femmes qui travaillent, à la tête de commerces et même de petites industries. J'ai aussi besoin de sportives de haut niveau. Je ne fais pas de sport, Marie, j'ai 57 ans, de lourds problèmes de santé. Mais je crois profondément au pouvoir du sport pour changer la société et le regard sur les femmes.

Elle la regarde au fond des yeux et insiste :

- Je considère le sport féminin comme un heureux mouvement qui tend à développer la valeur physique et morale de la femme. En tant que journaliste, je me dois de le défendre au même titre que les autres initiatives féminines. C'est pour moi un devoir

¹⁷ Le dernier combat de Séverine fut en faveur de Sacco et Vanzetti.

auquel je ne faillirai pas.¹⁸ Nous féministes, nous nous appuyons sur le sport et le valoriserons dans tous les combats pour les droits des femmes, à la fois pour renverser les hommes de ce qu'ils considèrent comme leur domaine réservé, et aussi pour mettre fin à ces idées d'un autre âge sur une soi-disant infériorité physique des femmes.

Elle détaille les projets qu'elle porte, notamment au titre du Congrès permanent du féminisme international. Le Congrès lui-même, organisé à intervalles réguliers dans les plus grandes villes européennes, voire américaines. Mais aussi des conférences réunissant des féministes du monde entier, certaines se tenant à Paris, sur tous les thèmes intéressant les femmes. Le grand projet de Jane : monter à Paris une conférence sur le sport féminin.

- Un peu comme les conférences d'Alice en province ?

Jane secoue la tête, car sans méconnaître l'intérêt des multiples actions d'Alice Milliat pour développer le sport en province au moyen de ses réunions locales, il s'agit de passer à un tout autre niveau : son projet vise plus haut, plus large, plus lourd, et surtout revêt une dimension internationale.

- Imaginez, Marie, des sportives, leurs entraîneurs hommes ou femmes, des dirigeants et dirigeantes sportives de tous pays, un état des lieux du sport féminin à travers le monde, de son développement et de ses perspectives, ou, à l'inverse, des entraves de toute nature qu'on lui oppose, matérielles, morales, culturelles. Le sport féminin à l'honneur sans distinction de classe sociale, le sport comme élément à part entière de l'éducation des petites filles à travers le monde ! La politique au service du sport, pourquoi pas ! Ma chère Alice, je vous entends régulièrement affirmer que si les femmes votaient, il y aurait davantage d'installations sportives ouvertes aux femmes. Imaginez les retombées d'une telle conférence sur le sport féminin, tout simplement phénoménales !

L'enthousiasme qui fait vibrer Jane Misme provoque aussi une légère rougeur sur son visage et sa gorge. Elle se retourne vers Marie :

- Voyez-vous, Marie, les jeunes femmes sportives ne me semblent pas aujourd'hui suffisamment mobilisées par cette question d'égalité des droits civiques, entre autres. Or, quoi de plus émancipateur que le sport ? Je me trompe ou vous-même avez été confrontée à des résistances, voire des refus et des oppositions marquées, quand vous avez commencé l'athlétisme ?

Marie ne peut qu'acquiescer, et ajoute que les oppositions demeurent, malgré les succès et la vague favorable qui amènent toujours plus de femmes vers le sport. Son attention repart quand Jane lui explique qu'elle souhaite faire dans son journal, ajouté à sa rubrique « Sports », des portraits de sportives de haut niveau. « Vous, par exemple. »

¹⁸ Jane Misme, 3 juin 1922, *La Française*

- Mais je n'ai jamais rien gagné, seulement des courses mineures ! Pourquoi pas Lucie, ou Thérèse, qui accumulent les médailles et les titres, à commencer par le titre de championne de France ?
- J'envisage aussi les portraits de Lucie ou de Thérèse. Mais pour moi, vous êtes encore plus emblématique. Bravant les difficultés rencontrées dans votre province, venue de loin pour trouver un club à Paris où vous vous débrouillez toute seule à 18 ans, vous travaillez dur... Qu'en pensez-vous ?

Qu'on parle d'elle dans un journal, Marie en tremble d'émotion. Que son parcours donne envie à d'autres, quoi de plus inespéré, de plus merveilleux ? Elle, modeste couturière rêvant de courir à Paris, ouvrière à l'instruction minimale, elle qui ne peut faire état de grandes études, qui sait tout juste écrire sans fautes. Elle voudrait serrer Jane dans ses bras mais se contente de lui demander quand ce portrait pourrait paraître dans ses colonnes.

- Avant la fin de l'année.

Jane conclut :

- J'ai besoin d'aide, Marie, besoin de militantes de terrain, qui aillent dans tous les lieux où nous pouvons rencontrer des femmes et faire des adeptes, lieux de travail ou de loisirs, lieux de rassemblement ou de passage. Besoin de femmes de votre trempe, courageuses, passionnées et convaincantes. Venez aux réunions que j'organise, dites-moi si vous sentez en vous l'enthousiasme nécessaire pour nous rejoindre.

Seule chez elle, elle se repasse comme au cinéma l'après-midi chez Alice et surtout les vertigineuses perspectives ouvertes par le discours de Jane. Voter. Après les échanges avec Violette, elle avait rangé le sujet dans un coin de son esprit pour ne plus l'en sortir. Mais voter. Exprimer un choix, un avis, un désir. Et pour qui je voterais si je pouvais le faire ? Je demanderais leur avis à mon père, à mon frère, à Jules. Non. Je ne demanderais l'avis de personne, je me forgerais mon propre avis, j'écouterais mon propre désir. Des femmes qui votent, et pourquoi pas des femmes qui se font élire. Son imagination, comme un cheval fou que nul ne peut arrêter, galope toutes brides lâchées vers des horizons jamais explorés. Des femmes qui se font élire, et pourquoi pas des femmes qui gouvernent, des femmes qui rendent la justice, des femmes à la tête de l'armée. Son rire résonne entre ses quatre murs, rebondit d'un côté à l'autre, comme des notes de cristal. Et elle conclut que oui, elle voudrait voter. Aussi fort que courir un 5000 mètres olympique.

Novembre arrive, et le déplacement programmé à Dijon par Alice, que la grande dame envisage comme plutôt facile et fluide, compte tenu du niveau avancé d'organisation des clubs féminins locaux. Une salle de centre-ville les accueille, le public afflue, et Alice se réjouit de voir comment sa jeune protégée semble désormais familière de l'exercice. Sa capacité à

affirmer ses convictions, son art de déjouer les questions pièges, son assurance quand il faut élever la voix et son choix à la fois raisonné et osé des mots qui marqueront leur auditoire, confirment son intuition des talents d'oratrice de Marie, malgré son jeune âge, et malgré, comme elle le souligne elle-même en toute modestie, un niveau d'instruction qui ne l'a pas conduite vers de hautes sphères.

Marie découvre avec surprise que cette fois, son nom figure aussi sur l'affiche annonçant la conférence, preuve de sa nouvelle notoriété. Marie Morand, athlète – Fémina Sport. La presse locale, explique la correspondante dijonnaise, a également relayé l'information. Le public dijonnais se montre attentif, ouvert, curieux, face à cette jeune femme rayonnante et persuasive au discours bien rôdé, aux convictions bien établies, portant sur son visage une envie de sport communicative.

Le monde s'effondre en fin de réunion.

Pendant qu'Alice, sa correspondante locale, et Marie, partagent un café avant le départ pour la gare, et qu'on commence à ranger les chaises et les bancs, une femme remonte l'allée en direction du petit groupe, tête baissée, comme une menace. Alice qui sent une présence se retourne, croyant à une dernière question, une dernière manifestation d'intérêt, un encouragement pour la suite. « Madame, que puis-je faire pour vous ? » Mais Marie derrière elle blêmit en reconnaissant sa mère.

Françoise, aussi livide que sa fille, Françoise dont les yeux vengeurs lancent des obus, prend son élan et assène à Marie une gifle phénoménale. Marie porte la main à sa joue sans qu'aucun mot ne passe ses lèvres, muette, paralysée, peut-être même rendue sourde par l'impact du coup reçu. Alice et sa correspondante comprennent qu'il se passe quelque chose qui les dépasse et un temps infini s'écoule avant qu'Alice n'ose intervenir, exiger une explication sur cette violence inattendue.

- C'est ma mère, dit Marie.

Françoise parle enfin, des mots brefs, dévastateurs, longuement préparés pour mieux blesser.

- Tu me fais honte. Tu me dégoûtes.

A toute allure Marie échafaude une explication logique à cette présence, un scénario catastrophe, où une connaissance dijonnaise de ses parents repèrerait les affiches portant son nom, en informerait Etienne et Françoise. Mais ses parents ne connaissent personne à Dijon, et comment l'information pourrait-elle circuler aussi vite ? Alors la presse. Marie ne voit pas d'autre explication. La presse locale annonçant l'évènement, comme l'a rappelé la correspondante d'Alice. Les parents de Marie tombant sur le journal, découvrant, stupéfaits, que va se tenir à Dijon une conférence où interviendra leur fille, athlète de haut niveau.

Pour se rassurer, ou pour affronter la réalité en face, Françoise se forçant à croire à une autre Marie Morand décide de se rendre sur place, elle qui ne quitte jamais son village. Ou l'hypothèse de l'autre Marie se confirme et elle repart soulagée, ou elle confond sa menteuse

de fille. Voilà comment Françoise réalise que sa fille qu'elle croit en train de coudre des robes de mariée à Paris s'exhibe devant une salle, vante le bonheur de la course à pied et décrit les milliers d'étoiles qui fourmillent dans son corps quand elle passe la ligne d'arrivée. Sa fille qui telle l'une de ces suffragettes enragées parle à un public bouche bée d'émancipation par le sport et du droit des femmes à connaître les mêmes sensations physiques que les hommes. Sa fille dont les paroles insensées bousculent l'ordre immuable des choses et de toute une société dont les hommes gardent jalousement les rênes.

- Tu nous mens et tu nous déshonores. Maudit soit le jour où nous t'avons laissée partir à Paris. Ne te montre plus jamais à la maison. Plus jamais !

Et Françoise encore vibrante de fureur tourne les talons et repart vers la sortie de la salle.

- Madame, appelle Alice qui sort lentement de son hébétude, attendez !

Françoise ne se retourne pas. Les larmes trempent les joues de Marie.

- Je ne comprends pas, insiste Alice dans le train de retour. Comment peut-on pendant aussi longtemps cacher à ses parents le principal centre d'intérêt de sa vie ? Comment peut-on pendant aussi longtemps tenir dans le mensonge ?

Marie ne comprend pas non plus. Certes, l'opposition caricaturale de Françoise à toute activité sportive féminine la retenait. De même que les acquiescements muets d'Etienne face à la véhémence de sa femme. Mais combien de fois Marie a failli tout révéler, ou de vive voix lors de ses séjours chez ses parents, ou dans des lettres d'aveu qu'elle finissait par déchirer. Même Jean se proposait de jouer les intermédiaires, or à chaque fois elle refusait ses bons offices. Jean qui la harcelait de tout confesser, de soulager enfin sa conscience malmenée. Qui peut affirmer que Françoise n'aurait pas fini par accepter les choix de sa fille, par se laisser convaincre ? Cette attitude infantile de Marie, ce manque de courage car seul le mot de lâcheté peut qualifier son comportement, la plongent maintenant dans un trou noir où plus rien de bon ne peut se passer, où voulant trop préserver, elle perd tout.

- Nous reparlerons de tout cela, lui dit Alice à l'arrivée gare de Lyon. Au fait, mon amie Jane me fait savoir que vous êtes attendue dans les locaux de son journal mercredi soir pour construire le fameux portrait qui paraîtra dans un prochain numéro de *La Française*. Cela tient toujours pour vous ?

Elle secoue la tête. Elle ne sait plus. Cette douloureuse confrontation va l'amener y réfléchir de plus près.

Chers parents,

Je comprends votre déception et votre colère envers moi en découvrant non seulement que je n'ai jamais arrêté l'athlétisme, mais que je participe à sa promotion et à son développement en accompagnant dans ses déplacements madame Milliat. Je reconnais combien je suis

fautive de vous cacher que depuis mon arrivée à Paris je m'adonne à la compétition, et je vous supplie de me pardonner mes mensonges. Je comprends maintenant que mentir ne sert jamais à rien, et que seule la sincérité compte.

Mais je vous demande aussi de me comprendre. Depuis plusieurs années le sport est pour moi un bonheur et une nécessité. Mes performances en course à pied s'améliorent régulièrement au point que je figure aujourd'hui parmi les meilleures Françaises. N'est-ce pas là un sujet de fierté pour vous ? Car ces résultats ne tombent pas du ciel : ils viennent de mon travail, de mes efforts, de ma motivation. Je consacre tout mon temps libre à cette passion, et je veux continuer de progresser pour passer dans les meilleures mondiales.

Sachez aussi que grâce à l'athlétisme je fais de merveilleuses rencontres, comme madame Milliat, qui préside la fédération internationale du sport féminin, madame Misme, une journaliste de renom, d'autres athlètes, des gens qui cherchent à faire bouger les lignes et à changer la société. Je ne regrette rien de mes choix. Vous m'avez-vous-même mise sur cette trajectoire en me permettant de venir travailler à Paris. Pour cela, je ne vous remercierai jamais assez.

Même si vous continuez à m'en vouloir, vous restez mes parents et je vous aime.

Marie

Lorsque Marie se présente dans les locaux du journal ce mercredi après son travail, encore sous le choc de la rencontre dévastatrice avec sa mère, une collaboratrice de Jane l'accueille avec un sourire bienveillant, se présentant comme Marguerite Dubourg, journaliste. Elle excuse l'absence de Jane de la rédaction, arguant des multiples fonctions et obligations de madame la directrice dans toutes les sphères possibles. Dans les jours précédents, Marie a retourné dans sa tête le principe du portrait : sa vie étalée dans les pages d'un journal féminin et féministe, son engagement et ses performances sportives mis en valeur pour des milliers de lectrices – voire de lecteurs. Si ses parents, ne cesse-t-elle de penser, découvrent l'article, y verront-ils une nouvelle et irrémédiable provocation de sa part – mais pour quelle raison un numéro de cette revue tomberait-il entre leurs mains ? Marie imagine mal sa mère et même son entourage immédiat, se plonger dans une presse se revendiquant comme féministe. Et puis zut, l'article lui offrira son heure de gloire, servira la cause du sport, et lui ouvrira des boulevards. Mais le dilemme la travaille encore quand elle se rend au siège du journal, et elle conclut qu'elle donnera son accord définitif pour la publication au vu du contenu de l'article, selon le talent et la capacité de persuasion de la journaliste qui le rédigera.

- Non, il ne me revient pas d'écrire le fameux portrait, explique Marguerite Dubourg. Moi je me spécialise dans les spectacles ou le cinéma. Des portraits de comédiennes, oui, de cantatrices, mais pas de sportives. Jane a son réseau d'experts par domaine, et elle a trouvé quelqu'un pour le sport – quelqu'un qui est en retard, d'ailleurs. Ce sera

d'ailleurs notre premier portrait de sportive dans les colonnes du journal, et, je l'espère, pas le dernier.

Sur cet échange arrive l'expert sportif identifié par Jane et Marie tombe des nues :

- Encore vous !

Marguerite Dubourg referme la porte, laissant seuls Aurélien Verdier et Marie.

Marie n'en revient pas de la présence du jeune journaliste à la plume acide dans les locaux d'un journal féministe, chargé en prime de dresser le portrait d'une sportive.

- Les grands esprits se rencontrent, explique-t-il. Depuis mon départ de *L'Auto*, vous savez que je fonctionne par piges auprès de différentes rédactions, et j'ai eu le culot de proposer mes services à madame Misme, pour qui je ne vous cache pas mon admiration. Le droit de vote pour les femmes, quel culot ! Comment ne pas la suivre dans une démarche aussi osée ? J'ai cru comprendre qu'elle recherchait quelqu'un pouvant justifier de connaissances sportives pour lui fournir quelques articles de temps en temps – et me voilà !

Au moins il la fait rire, avec son sourire accrocheur et ses yeux brillants. Mais elle ne comprend toujours pas son grand écart entre un journal pas vraiment favorable au sport féminin, et des piges pour un magazine reconnu comme féministe.

- Avec cet article, dit-il avec un grand geste évasif, je saurai tout sur vous.

Marie explique qu'elle n'est pas sûre de laisser paraître le portrait, que cela dépend du contenu et de la tonalité que l'auteur lui donnera.

- Vous ne me faites pas confiance ? Comment croyez-vous que je vous présenterai ? Une sirène au cœur de pierre, une tueuse des stades, une mante religieuse qui dévore ses concurrentes ?

Alors que justement, il l'a surprise dans des moments de vulnérabilité et de faiblesse dont elle ne tire aucune gloire, après son échec aux Jeux Olympiques féminins, ou lors du combat perdu par Jules, devant son amoureux à terre.

- Allons-y, parlez-moi un peu de vous, même si je sais déjà beaucoup de choses. Depuis quand courez-vous, ce qui vous pousse à courir, ce que vous cherchez dans la course. Votre vie, votre travail, votre famille, tout ce qui peut accrocher les lectrices de *La Française*, et leur donner envie de se mettre au sport. Grâce à ma plume sans pareille et mon style inimitable, vous deviendrez l'égérie du sport féminin français et la déesse du tour de piste !

D'où lui vient ce don de la mettre de bonne humeur ? Elle joue le jeu et répond méthodiquement à ses questions, ne dissimulant que ses amours et le tour dramatique que viennent de prendre ses relations avec ses parents. Mais elle insiste sur son frère, héros de la guerre, ce qui lui permet d'embrayer à son tour sur une question indiscrete à Aurélien « Et

vous, d'ailleurs, que faisiez-vous pendant la guerre ? – Moi ? Mon métier... » Jusqu'au moment où il se montre plus incisif :

- Vous ne me ferez pas croire que votre parcours a été une allée semée de pétales de roses et que vous n'avez rencontré autour de vous que de l'enthousiasme et de l'approbation en décidant de vous mettre à la course à pied. Je veux vous entendre aussi sur les critiques négatives, les regards malveillants, l'animosité à votre égard.
- Comme les critiques de certains journalistes de *L'Auto* qui proclament que les femmes ne servent qu'à faire cuire la soupe ? Ne niez pas !
- Si, je nie, Marie, je vous jure que je n'ai pas écrit cette niaiserie. Je vous l'ai déjà dit, vous confondez avec un de mes confrères d'un autre titre de presse. Je vous retrouverai l'article et on vérifiera ensemble le nom de l'auteur. Même si je plaide coupable pour d'autres articles où je ne n'ai pas fait preuve d'une grande ouverture d'esprit.

Elle n'en démord pas et l'accuse de s'être inscrit dans une ligne éditoriale hostile aux femmes véhiculée par son directeur, Henri Desgrange, qu'elle égratigne au passage, le comparant à Pierre de Coubertin. Il encaisse les critiques le concernant sans broncher, mais de façon surprenante défend son ancien patron :

- Un grand bonhomme, vous savez, malgré ses quelques excès de langage. Un peu ambigu parfois, je reconnais. Mais, Marie, savez-vous combien de fois il a accepté dans *L'Auto* des articles écrits par madame Milliat ? Croyez-vous que n'importe quel journal les auraient acceptés ? Arrêtez avec cette obsession !

Elle doit bien reconnaître, contrite, que *L'Auto* leur est plus favorable que la plupart des titres sportifs. Aurélien enfonce le clou :

- Connaissez-vous au moins son propre passé sportif ?

Non, Marie ignore tout des douze records du monde de cyclisme sur piste établis par Henri Desgrange pendant sa carrière sportive, comme elle ignore ses responsabilités, passées et actuelles, de dirigeant sportif et responsable d'institutions sportives, et si elle le connaît en tant que journaliste de renom, honoré de ses pairs, elle n'a non plus jamais entendu parler de sa production littéraire. Enfin, à sa grande honte, elle découvre son plus grand titre de gloire : la création du Tour de France. Un parcours qui force l'admiration.

- Certes, mais est-ce une raison pour rire sur le dos des sportives comme il le fait ?
- Marie, quand il m'a montré la porte après ce qui constituait rien de moins qu'un acte déloyal de ma part, que j'assume, il aurait pu me démolir complètement vis-à-vis de toute la profession. Il ne l'a pas fait, je vous l'ai assez répété. Je me demande même si le fait de voir dans ses colonnes, même contre sa volonté, un article aussi ouvert sur le sport féminin, ne l'a pas d'une certaine façon déculpabilisé. Quant à ses préventions

envers les femmes, il ne s'est jamais vraiment remis de l'humiliation infligée par Marie Marvingt.

- Marie qui ?

Devant les yeux ronds de Marie, Aurélien Verdier se lance dans le récit de la vie incroyable de cette femme hors du commun dont l'un des principaux exploits consiste à avoir terminé le Tour de France quand des hommes déclaraient forfait. « En 1908, âgée d'une trentaine d'années, elle est venue trouver Henri Desgrange pour lui expliquer qu'elle voulait participer au Tour de France. Son excellente forme physique, sa pratique assidue de nombreux sports depuis qu'elle sait marcher et même avant, le lui permettaient, pensait-elle naïvement. Bien entendu il lui a opposé un refus sans appel. Sans se démonter, elle a pris le départ quelques minutes après les 114 hommes inscrits, dont seulement 36 cette année-là ont terminé la boucle – 36 hommes plus une femme, elle ! »

Marie reste sidérée de ce culot, de ce courage, de cette obstination, pendant qu'Aurélien, intarissable, poursuit sur les mérites, les prouesses et les records de cette femme exceptionnelle : la pratique de sports extrêmes, là où les hommes trébuchent, l'accoutumance au danger, dans l'eau, dans les airs, sous terre, sur les pistes, la volonté de démontrer toujours plus. Rien ne lui fait peur. Elle gravit les plus hauts sommets, traverse la Manche en ballon, réalise la traversée de Paris à la nage. Déjà l'une des premières femmes à obtenir son permis de conduire, elle devient la troisième femme au monde détentrice d'un brevet de pilote d'avion. En parallèle, elle accumule les diplômes universitaires et parle couramment six ou sept langues. Pendant la guerre, elle veut s'engager dans l'armée mais les femmes n'y étant pas acceptées, elle se déguise en homme pour aller au front, et passe 47 jours dans les tranchées. Démasquée, elle exerce à la fois comme infirmière et correspondante de guerre. Plus fort encore, elle élabore le grand projet de sa vie, l'aviation sanitaire, qu'elle développera en Afrique. Elle met notamment en place au Maroc un service d'ambulances aériennes.

- Que je voudrais la connaître, murmure Marie.

- Alors il faut aller au Maroc, elle y vit la plus grande partie de l'année. Venez avec moi au Maroc, chère Marie, je vous y emmène pour rêver un peu loin des stades et de la une des quotidiens.

L'espace d'un instant, une vision s'impose à elle, une oasis dans le désert, ombragée de palmiers, des maisons blanches qui se découpent sur le bleu imparable du ciel. Mais elle la chasse dans un impossible imaginaire.

- Pourquoi ne faites-vous pas son portrait, à cette Marie Marvingt, dans les colonnes de *La Française* ? Un parcours pareil accrochera bien plus les lectrices que le mien.

- Parce que ce parcours apparaît justement trop exceptionnel, trop irréel. Les lectrices s'identifieront à vous, pas à elle. Pour développer le sport féminin, il faut des Marie Morand, pas des Marie Marvingt.

Marguerite Dubourg passe une tête :

- Mademoiselle Morand, pourrez-vous revenir dans la semaine pour la photo ?

Une photo ! Marie sursaute, voilà un aspect du portrait qui lui échappait. Marguerite Dubourg explique que du fait de l'absence de photographe attitré au journal, un rendez-vous doit être pris...

- Pas de souci, interrompt Aurélien Verdier. Je suis journaliste, pas photographe, mais je sais prendre une photo si cela vous arrange, et pour éviter à mademoiselle Morand la peine de revenir.

Puis il revient au sujet qui l'intéresse : les hostilités, les difficultés, les doutes, comment les affronter et les écraser pour garder les yeux fixés sur la ligne d'arrivée. « Puisque vous y tenez, admet Marie... » Alors oui, raconte-t-elle, je me cachais pour courir, je feignais l'indifférence et le détachement sur les sujets sportifs quand on en parlait devant moi, je craignais en permanence des réactions négatives que je pensais inévitables. Elle marque une pause : non, elle ne parlera pas à Aurélien Verdier de l'incompréhension de ses parents, surtout de sa mère, tellement bornée et d'une réactivité à fleur de peau sur le sujet, et qui voit dans toute sportive une sorcière à brûler vive. Elle ne lui parlera pas de ses mensonges et de la désastreuse confrontation avec Françoise quelques jours plus tôt. Inutile qu'il découvre que depuis des années sa sportive idéale ment à ses parents et leur cache qu'elle est devenue par ses efforts l'une des meilleures dans sa spécialité. Inutile de faire s'écrouler comme un château de cartes l'estime dans laquelle il la tient. Elle passe à la trappe le sujet des relations avec sa famille, se rappelant que son frère, l'année dernière, cassait la figure au journaliste... Puis elle revient sur les regards malveillants, les remarques venimeuses, l'obligation de faire face sans cesse, de répondre aux provocations. Mais, ajoute-t-elle avec une force qui impressionne Aurélien, plus les sportives seront nombreuses à s'afficher dans les stades, les gymnases, les piscines, plus elles feront envie et imposeront leur légitimité, et plus le nombre d'adhésions dans les clubs féminins grimpera en flèche.

- La photo, rappelle-t-il alors qu'elle commence à rassembler ses affaires pour partir.

L'exercice lui pèse, mais elle doit s'y soumettre. Elle reconnaît toutefois le talent du journaliste pour trouver le bon éclairage alors que dehors il fait nuit, pour lui faire prendre la bonne position, cadrer sur son sourire.

- Merci !

Je vous ferai relire l'article, a-t-il promis, et vous déciderez de sa publication ou non.

Il le lui envoie quelques jours plus tard et elle découvre, favorablement surprise, un texte convaincant, sobre et enthousiaste à la fois, sans fioritures ni excès de style inutiles – sinon la dernière ligne.

« *Qu'est-ce qui fait courir Marie Morand ?*

« *Le talent, le travail, l'envie de vaincre, les déterminants de son quotidien de championne.*

« *Jeune couturière douée de province, Marie Morand découvre le bonheur de la course à pied dans les forêts de son Jura natal, où elle se forge résistance physique et musculature à toute épreuve. Son rêve se précise : la compétition et le haut niveau. Malgré l'hostilité qu'elle découvre autour d'elle envers les femmes athlètes, sa force de caractère et sa ténacité lui permettent de tenir bon et de se trouver un stade et un entraîneur. L'entraîneur discerne en elle un potentiel lui permettant de viser très haut, et grâce à lui, elle progresse rapidement en technique et en temps sur ce qui deviendra sa distance de prédilection, le 1000 mètres. Quand son entraîneur cesse son activité à la suite de soucis de santé, Marie Morand ne lâche pas : les meilleurs clubs sont à Paris, elle ira à Paris. Elle y trouve un nouveau travail, et prend sa licence au Fémina Sport où elle rencontre les grands noms de l'athlétisme. Prise en charge par l'entraîneur des championnes, elle s'y confronte à des niveaux de performance qu'elle se jure d'atteindre. Ses temps remarquables et sa progression fulgurante sur 500 mètres et 1000 mètres inquiètent très vite ses concurrentes. Car Marie Morand cherche non seulement la victoire, mais la perfection. Sa foulée qui allie l'élégance à la puissance, son souffle aguerris aux longues distances, sa gestion intelligente de sa course, ses accélérations inattendues, en font l'un des joyaux du Fémina Sport, sélectionnée dans toutes les grandes occasions, nationales et internationales.*

Mais le secret de Marie Morand, c'est sa volonté de fer et son mental d'acier, avec des jambes qui répondent sans rechigner aux ordres donnés par le cerveau. « Tout ce que je suis, dit-elle, je le dois à mon mental.¹⁹ Ma tête décide, mon corps suit. » Marie Morand ne se donne pas de limites. »

Marie Morand, une guerrière et un exemple !

Plus encore que le contenu de l'article, Marie reste ébahie par la photo prise par Aurélien Verdier. « Je suis journaliste, pas photographe. » Pourtant, quel talent, quelle inspiration, pour faire de Marie sur le papier cette beauté éclatante qui n'a rien à envier aux plus éblouissantes vedettes du cinéma. Sourire rayonnant, regard lumineux, sa chevelure encadrant en harmonieuses volutes les lignes idéales de son visage – on dirait une star, murmure-t-elle, conquise. S'il lui restait le moindre doute sur la nécessité de publier l'article, à la fois la sobriété élégante de l'écriture d'Aurélien Verdier et la qualité de la photo qui vient flatter cette douce vanité que garde au fond d'elle n'importe quelle femme se rêvant unique, emportent sa décision.

¹⁹ En réalité Marie reprend une citation de son idole Paavo Nurmi.

Une triste fin d'année 1922 se passe dans la solitude pour Marie, qui sans signe de vie de ses parents n'ose pas prendre le train – tout juste s'enhardit-elle à leur envoyer une carte où de nouveau elle se confond en regrets mais redit l'importance du sport pour elle. La carte reste sans réponse. Seules les lettres de Jean viennent tempérer son isolement. *« Crois-moi, je plaide ta cause tous les jours auprès d'eux, parfois jusqu'au point de rupture. Laisse passer encore du temps, ils finiront par comprendre ce que la course représente pour toi, le travail que tu fournis, la valeur que tu démontres, et ils changeront d'avis et oublieront la façon dont ils se sont fait avoir. Mets-toi à leur place, quels parents admettraient de leur fille de vingt ans une telle accumulation de mensonges, même si ma responsabilité équivaut au moins à la tienne. »*

Mais dans les premiers jours de 1923, son abattement fait place à une immense joie : Jules s'annonce pour quelques jours à Paris. Prévenue par un courrier concis, elle ignore le but de son voyage, car il n'évoque aucun combat, aucun gala. Il se contente de l'inviter à dîner dans un restaurant des Champs-Élysées, et l'informe qu'il viendra la chercher à son travail.

Juste avant de le retrouver, elle se change dans les vestiaires du Bon Marché et enfle la somptueuse robe noire, gaze et sequins, confectionnée pour la soirée chez Alice, un an auparavant, jamais remise faute de grandes occasions.

Quand elle le voit qui l'attend à la sortie des employés, son cœur bat une chamade infernale et sans se soucier de ceux qui pourraient la regarder, elle se jette dans ses bras, ivre de se plaquer contre son torse dur, à l'abri de son odeur, fière d'apparaître comme l'élue de ce héros digne des plus belles épopées antiques. Il la gratifie de son sourire inimitable, la prend par l'épaule, et l'entraîne vers un arrêt de bus. La foule oppressante, le bruit incessant de la rue, la rapidité de leur marche, ne leur permettent que quelques bribes de conversation banale, en attendant de se retrouver au restaurant.

Jamais Marie n'a pénétré dans un lieu aussi brillant que ce temple de la gastronomie où il l'invite, sur les Champs-Élysées. La pensée l'effleure que ses succès à la boxe commencent à rapporter à Jules, veut-il l'éblouir par le luxe d'un endroit aussi prisé, cadre de toutes les élégances ? L'espace immense rutil de tout l'éclat électrique de ses lustres aux pendeloques ouvragées et de tous les feux de ses dorures, colonnes graciles, fresques étincelantes, jusqu'aux nappes blanches parfaitement lisses qui chatoient sous une poussière d'or. De considérables personnages s'y côtoient, bruissent et frémissent, hommes en habit, artistes fantasques, rieuses égéries de perles et de plumes. Elle cligne des yeux, convaincue que Jules a choisi cet endroit magique pour y faire de grandes déclarations ou de flamboyantes annonces.

Quand elle retire son manteau, il la détaille des pieds à la tête dans sa robe de princesse. *« Tu es époustouflante, dit-il. »* Un serveur stylé les installe à une table intime entre deux colonnes dorées, apporte la carte lisérée d'or. Elle s'en saisit, se laisse aller à de petits rires, minaude

en déchiffrant les noms alambiqués de mets déconcertants. Quand le serveur revient pour prendre la commande, ils annoncent leur choix en se dévisageant comme deux complices de toujours. Jules, sans consulter Marie et avec l'aplomb d'un connaisseur, commande du vin. Elle tremble d'avance d'imaginer le rouge profond glissant au fond de leurs verres comme un cœur en fusion. Depuis cet autre dîner à deux, une éternité auparavant, chacun a pris de l'expérience, de l'assurance malgré les coups, a raffermi ses envies et donné une ligne directrice à sa vie. Il sait où il va, elle sait ce qu'elle veut.

Jules approuve le vin d'un palais expert, et en attendant les plats livre à Marie sa décision bien pesée de passer professionnel.

- On ne cesse de me répéter autour de moi que j'additionne la condition physique, le talent, l'endurance, la motivation. Je gagnerai beaucoup plus que ce que peut m'apporter mon métier d'imprimeur, et je vivrai de quelque chose que j'aime plus que tout.
- Qu'en dit ta famille ?

La famille de Jules partage à fond son rêve et s'émerveille de voir le chemin parcouru en quelques années par l'enfant prodige, depuis ses premiers entraînements dans le club dolois, jusqu'à ses derniers combats victorieux. Son père, qui joue encore au football à ses heures perdues, ne tarit pas d'éloges sur son fils destiné à rejoindre au firmament les plus grands noms du moment.

- Marie, je m'installerai certainement à Paris dans les prochaines semaines ou les prochains mois. Ce qui veut dire...

Elle devine ses intentions derrière ses paroles hésitantes, les mots qu'il n'ose formuler, les encouragements qu'il attend de sa part. Elle essaie de mettre de l'ordre dans ses pensées et regarde autour d'elle pour échapper au regard impatient de son amoureux, la foule animée, insouciant, heureuse, le ballet des serveurs armés de lourds plateaux et de plats couverts de cloches d'argent, le scintillement des lustres, le bruit des verres qui s'entrechoquent et des bouchons qui sautent, les conversations libres et légères comme l'air. La vie de vedette que se prépare Jules avec sa carrière professionnelle qui s'ouvre comme une voie lactée dans un ciel de gloire.

Des mains stylées déposent leurs plats devant eux et Marie s'émerveille du contenu de son assiette, un longiligne filet de volaille dans une sauce bizarre d'aspect aussi lisse que de la soie, des asperges miraculeuses fermes et croquantes à souhait. Engourdie dans une suave chaleur et la légère ivresse des quelques gorgées de vin, en face d'elle Jules beau à couper le souffle, elle se laisse flotter sur un nuage doré et oublie tout ce qui n'est pas lui et la magie de ces instants partagés.

Il n'insiste pas, il attend le moment propice. Pendant qu'elle se régale et que le temps s'étire, il fait signe au serveur d'apporter la carte des desserts, commande des cafés. Elle savoure

son dessert et il pose un doigt hésitant sur ses lèvres sucrées, elle tressaille à ce contact espéré.

- Marie, murmure Jules, rentre avec moi à mon hôtel. S'il te plaît. On n'aura pas d'autre occasion avant longtemps.

Marie retombe dans la réalité devant cette supplique à voix basse, cet appel ardent plein de promesses. Les yeux de Jules dardent les siens, la consomment d'ivresse. L'accompagner à son hôtel, elle sait ce que cela signifie. Sauter par-dessus la haie, devenir une autre. Alors qu'elle reste sous le choc de la brutale apparition de Françoise écarlate de colère, les leçons de vie de sa mère lui reviennent. Que disait-elle déjà, que répétait-elle à sa fille qui baissait la tête ? Jamais avant le mariage, trouve-toi un bon mari, reste pure et soumise et docile, ne déshonore pas tes parents. Des mots de raison véhiculés par des siècles à s'incliner devant l'imprenable citadelle de la toute-puissance masculine, des mots la projetant d'office dans un tunnel aux parois bien lisses, sans détour possible. Une gifle pour commettre le péché de faire du sport, combien de gifles à celle qui sombre dans la luxure ? Mais toute la peau de Marie vibre du désir insupportable de se livrer à cet homme qui la réclame, de lui ouvrir son corps, de mêler son souffle au sien. Françoise ne comprendrait pas plus qu'elle ne comprend le besoin de courir de sa fille.

- D'accord.

Son destin se dessine sous les étoiles.

Jules hèle un taxi qui les dépose quelques rues plus loin, devant l'hôtel où il loge, un bel hôtel, coûteux, elle n'en doute pas, pas un de ces hôtels fugaces camouflés dans de sombres ruelles. Sa façade imposante s'illumine pour célébrer la fête unique qu'elle s'apprête à vivre. « On ne te remarquera même pas, promet-il, à la réception de l'hôtel ils ont autre chose à faire que regarder tous ceux qui entrent et qui sortent. » Elle n'en croit pas un mot, mais elle sait qu'elle doit payer le prix de son audace. Ils pénètrent dans un vaste hall tout en tapis rouges et en bois sombre, éclairé de lourds lustres de cuivre, aux allures de palais, se dit-elle en regardant ailleurs. Derrière son comptoir, un gros homme en uniforme lève un vague sourcil en donnant sa clé à Jules.

Enlacés, ils montent deux, trois étages, s'arrêtent devant une porte dont le chiffre doré se grave dans la chair de Marie. Chambre 305. La chambre 305 est vaste, tapisserie chargée de volutes compliquées, raides tentures qui masquent la fenêtre, un grand lit dont la vue la fait frémir, un fauteuil de velours rouge. Jules lui enlève son manteau, lui prend son sac qu'il dépose sur le fauteuil. Elle tremble.

- Tu es sûre, murmure-t-il en l'embrassant au coin des lèvres, sur le lobe de l'oreille, au creux de la nuque. C'est ce que tu veux ?

Il laisse glisser la pointe de sa langue sur la courbe de son cou, à la naissance de son épaule. Elle n'hésite plus, elle ne reculera pas. Elle tourne la tête, repère à droite du grand lit une porte, devine une salle de bains, luxe suprême. Elle se dégage doucement de l'étreinte de Jules, désigne la porte, explique qu'elle a besoin d'un moment seule. Il sourit, parcourt son bras nu d'une interminable caresse annonciatrice d'autres interdits, lui ouvre la porte sur la blancheur du lavabo et de la baignoire.

Seule devant le miroir, face à elle-même, tremblant encore, elle se repasse les images de leur féérique soirée. Les minutes s'écoulent et la question de son amoureux revient en boucle « C'est ce que tu veux ? ». Elle ne doute plus d'elle-même et sourit à son image, passe de l'eau sur son visage illuminé du bonheur qui l'attend, remet de l'ordre dans ses cheveux courts, se mord les lèvres pour les faire rougir. Elle pensera à l'avenir après, plus tard, le plus tard possible. Cette nuit leur appartient.

Puis elle ressort de la salle de bains, rayonnante.

Elle ne s'attend pas à trouver Jules assis sur le bord du lit, les yeux écarquillés devant un journal déplié. Elle s'attend encore moins à la dureté des mots qu'il lui adresse alors qu'elle s'approche lentement et reconnaît entre ses mains un exemplaire de *La Française* :

- Marie, explique-moi pourquoi on parle de toi dans les journaux.

Elle manque de s'esclaffer : Jules lecteur de *La Française* ? Mais elle se rembrunit aussitôt : elle comprend que pendant son court passage dans la salle de bains, Jules a vu le journal dépasser de son sac, que par curiosité il s'en est emparé et s'y est plongé, indiscret, inconvenant, pendant qu'elle se préparait pour leur nuit d'amour. Il a découvert, horrifié, l'article et la photo prise par Aurélien – la photo de maître qui la transforme en star hollywoodienne. Elle serre les poings et enrage d'avoir laissé, négligente, inconsciente, ce maudit journal traîner dans son sac.

- Comment peux-tu laisser écrire sur toi des choses pareilles ? T'exposer dans la presse, laisser parler de toi de cette façon...

Malgré le ton plat et contenu de Jules, elle sait que la vapeur peut monter jusqu'à l'explosion. Elle prend les devants et se dresse, pointant ses ongles vers lui comme des griffes de glace.

- De quelle façon ? Jules, tu devrais te réjouir qu'on parle de moi dans la presse, avec autant d'éloges, pour donner envie à d'autres.
- Envie de quoi ?
- De sport.
- De sport, répète-t-il d'une voix grinçante.

Le calme de Jules s'érode.

- Du dernier ridicule, assène-t-il en reprenant les expressions soigneusement choisies par Aurélien Verdier, « *Marie Morand, une guerrière* », « *L'élégance et la puissance* », « *Ma tête décide, mon corps suit* ». Et cette photo, Marie. Le photographe te prend

pour quoi, une comédienne de bas étage, une... midinette en quête de célébrité ? Qui te manque de respect au point de prendre de toi une photo pareille et de la publier ? Une photo pareille, dit-il, méprisant, alors que l'artiste avec son talent fou a fait d'elle une reine sans égale ? Marie voudrait ne pas se laisser dévorer par tant d'acrimonie et d'incompréhension, figée et muette elle cherche la réplique dure et cinglante qui le fera taire, pendant que Jules continue sa cassante diatribe avec la même intransigeance sans appel.

- D'ailleurs, c'est quoi ce journal ? Il ne parle pas que de sport et ne fait pas que te tourner en ridicule, il parle de... de donner aux femmes le droit de vote !

Les mots peinent à sortir de sa gorge, il s'étrangle d'indignation. Dans un geste de colère, il jette à terre le journal. Bruit du papier qui crisse sur le plancher.

- Ne me dis pas que tu partages ce genre d'idées.

Accorder aux femmes le droit de voter, quelle profonde ineptie propagée par cette stupide feuille de chou ! Dans la famille de Jules, on ne mange pas de ce pain-là, non. Parler aux femmes de cuisine, de couture, de la meilleure façon de s'occuper des bébés, oui, mais leur mettre dans la tête l'idée qu'elles pourraient jouer un rôle dans la vie du pays, quelle absurdité. Sous ses phrases acides, le bonheur de leurs retrouvailles retombe, une pluie sale sur un jour radieux, les lumières de la fête qui s'éteignent. Mais Marie repart à l'assaut, trouve les mots qui décuplent la colère de Jules :

- Et pourquoi les femmes ne pourraient-elles pas voter, Jules ? Et même se faire élire ?

A court d'arguments devant tant de décalage et d'insolence, il articule, presque menaçant :

- Si on se marie, je ne veux pas d'une épouse qui se montre sur les stades et dans la presse.
- On ne se mariera pas, Jules.

Marie dans sa robe noire de gaze et de sequins brille comme un amas d'étoiles lointaines. Devant Jules figé sur le bord du lit, elle reprend son sac et son manteau et s'en va.

Chapitre 14

« Je n'approuve pas personnellement la participation des femmes à des concours publics, ce qui ne signifie nullement qu'elles doivent s'abstenir de pratiquer un grand nombre de sports, mais sans se donner en spectacle. Je conçois l'olympisme moderne comme constitué en son centre par une sorte d'Altis morale, de burg sacrée, où sont réunis pour affronter leurs forces les concurrents des sports virils par excellence, des sports qui visent la défense de l'homme, sa maîtrise sur lui-même, sur le péril, sur les éléments, sur l'animal, sur la vie. On doit conclure que le véritable héros olympique est, à mes yeux l'adulte mâle individuel ».

Pierre de Coubertin

Une grande journée de sport féminin est organisée au stade Pershing en février avec un cross de 2,5 km et deux matchs de football comptant en vue de la finale de la coupe de *La Française* initiée par Jane Misme. Un cross dont Marie prendra le départ avec confiance, car ses rivales, surtout Lucie, se montrent peu à l'entraînement ces derniers temps. On dit que Lucie après ses succès aux Jeux Olympiques féminins de 1922 étudie des propositions d'autres clubs, envisagerait même de partir à l'étranger. Marie qui ne la croise qu'à la sauvette et n'a plus de nouvelles qu'a compte-gouttes ne sait rien de plus. Les discussions avec son amie lui manquent...

Ce jour gris de février, au départ des 2,5 kilomètres, des nuages s'étirent et menacent de se fendre, l'air humide des pluies à venir fourmille de grelottements, le bruit animal de la respiration lourde des concurrentes envahit l'espace. Marie jauge ses camarades, qui à mesure que le coup de pistolet se rapproche, larguent leur chandail sur les barrières pour se libérer d'un poids inutile. Le signal de départ déchire l'air froid et elle se lance pleine d'optimisme et d'enthousiasme, sur la piste d'abord, puis dans les allées balisées du bois de Vincennes. La distance ne l'affole pas, elle en court davantage à l'entraînement, elle en courait plus encore dans les forêts de son Jura. A l'assaut des chemins de traverse du bois de Vincennes, elle se revoit, avec quelques années de moins, happée comme aujourd'hui par le bonheur de la course. Les pluies des jours précédents laissent dans les allées des amas de

boue qui gênent les concurrentes, les pieds s'enfoncent dans les flaques, les éclaboussures les salissent jusqu'à la taille. Mais Marie passe sur ces obstacles mineurs au regard de l'objectif et rapidement elle trouve son rythme de début de course, se propulsant sans mal dans le groupe de tête où ne courent que des inconnues venues d'autres clubs que le Fémina Sport. Elle respire, vieille odeur de feuilles broyées par l'hiver, écorces craquelantes et terre mouillée, relent des flaques stagnantes, elle prend trois inspirations, trois expirations, pousse une accélération et imprime un nouveau rythme à la course qu'elle domine désormais. Après le long détour forestier, Marie accuse une avance d'une vingtaine de mètres sur ses concurrentes les plus rapprochées au moment du retour dans le stade et pousse une nouvelle accélération décisive pour creuser l'écart. La concurrence se délite derrière elle, les filles comme ralenties par la certitude de leur défaite. Glorieuse, Marie passe la première la ligne d'arrivée sous les acclamations et lève les bras vers le ciel, aussi rayonnante que sur la photo de *La Française*.

Quelques semaines plus tard, elle remporte haut la main les championnats de France de cross – à nouveau une victoire facilitée par l'étrange absence de Lucie qui ne paraît plus beaucoup au Fémina Sport. Jane Misme en personne vient la féliciter, l'attendant, radieuse, au sortir des vestiaires : « Une nouvelle ligne à ajouter à votre palmarès, ma chère ! Je ne me suis pas trompée en choisissant de faire votre portrait dans mon journal. Savez-vous au moins le succès obtenu par l'article de monsieur Verdier ? » Un succès, déplore silencieusement Marie, prenant la forme d'un gouffre infranchissable entre mon intraitable amoureux et moi... » Mais elle ne regrette rien, et savoure, le nez dans le parfum d'un énorme bouquet de fleurs, le bonheur de la victoire et du titre chèrement gagné. « Marie, ajoute Jane, je vous ai apporté le dernier numéro de *La Française*. Vous le lirez attentivement, et vous me donnerez votre avis sur mon article. » Elle promet.

Elle attend son retour, le soir, dans sa chambre, pour se plonger dans le journal, dont la une titre sur un article grand format sorti de la plume de Jane Misme en personne : *Pourquoi les sportives doivent-elles voter*.

« Si je ne me trompe, écrit Jane, les jeunes femmes dont nous admirons les exploits dans les stades se préoccupent peu de la question féministe. Elles font cependant du féminisme en action, et du meilleur. Elles s'émancipent elles-mêmes de l'ancien usage qui condamnait les femmes à la vie sédentaire ; elles font la preuve que lorsqu'elle cultive ses facultés physiques, la femme cesse d'être l'« enfant malade » sur laquelle on a pleuré tant de larmes de crocodile ; et grâce à cet exemple, on peut espérer que dans un avenir prochain, l'exercice corporel fera partie de l'éducation des filles autant que de celle des garçons.

Mais interrogez les sportives, demandez-leur si elles sont féministes. Je ne crains guère, hélas ! de me tromper en supposant que huit sur dix, au moins, répondront qu'elles ne

s'inquiètent pas de ces billevesées. Comment les convaincre que les revendications féministes, c'est-à-dire la réclamation pour les femmes de droits civils et politiques égaux à ceux des hommes, a pour elles la plus grande importance ? Elles viennent peu dans nos réunions. Et on ne saurait où les trouver assemblées pour leur parler, car elles ne s'assemblent guère qu'afin de courir et de sauter. J'espère qu'elles liront ce journal aujourd'hui et je voudrais qu'elles y trouvent les raisons pour lesquelles lorsque les féministes, entre autres droits, réclament le vote des femmes elles travaillent non seulement dans l'intérêt de toutes les femmes, mais spécialement aussi pour la prospérité des associations sportives. »

- Je vous trouve bien sévère avec les sportives, dit Marie à Jane lorsqu'elle la revoit. Pensez-vous vraiment qu'elles se désintéressent à ce point de leurs droits fondamentaux ?
- Parce que moi je trouve les sportives difficiles à toucher, à quelques exceptions près, dont vous-même. Parlez à vos camarades d'entraînement de mon article, donnez-leur à lire, discutez-en avec elles. Rapportez-moi leur opinion.

Marie fait ce que lui demande Jane, et plus encore. Elle découpe l'article, l'affiche dans les vestiaires. Elle pousse la démarche dans d'autres clubs que le Fémina Sport où elle connaît des adhérentes, sollicite des prises de parole, lance des débats, informe sur les réunions organisées par Jane et ouvertes à toutes celles qui croient au combat des femmes pour leurs droits et en veulent leur part. Elle ramène à Jane de futures adeptes, et se fend de quelques lignes de sa propre main qu'elle propose à Jane de publier dans *La Française* : *Pourquoi je demande le droit de voter.*

Moi, Marie Morand, 21 ans, sportive de haut niveau

*Je demande à voter pour bénéficier d'équipements sportifs plus nombreux et plus performants.
Je demande à voter pour que l'éducation physique et sportive des filles soit une priorité au même titre que celle des garçons.*

Je demande à voter pour que le sport soit reconnu comme la condition d'une bonne santé pour les femmes comme pour les hommes.

Je demande à voter pour que tous les sports sans restriction soient ouverts aux femmes.

Je demande à voter parce que je ne reconnais aucune raison valable pour priver les femmes de ce droit.

Quelques jours plus tard, elle trouve dans son courrier un mot signé d'Aurélien Verdier : « Attention, chère Marie, si vous commencez à écrire dans les journaux, je vais me mettre à la course à pied ! »

Le voile se lève enfin sur les raisons de l'absence prolongée de Lucie Bréard. Son talent et sa succession de victoires qui ne passent pas inaperçus, particulièrement depuis les Jeux Olympiques féminins de l'année précédente, lui valent d'être approchée par d'autres clubs qui tentent de l'attirer et de la faire signer chez eux. Manque de prudence ou défaut d'information, Lucie infidèle au Fémina Sport, son club de toujours, accepte de s'engager avec L'Olympique, un club des Buttes-Chaumont. Elle oublie simplement que selon le règlement elle ne peut se permettre cet écart tant que court sa licence au Fémina Sport. La trahison mise à jour, Lucie passe en conseil de discipline et écope au printemps 1923 d'une suspension d'un an qui met un terme à ses espoirs de titres pour l'année... Plaidant l'ignorance des textes, elle ne réussit pas à faire valoir sa bonne foi et s'incline malgré la cruauté de la sanction. A compter de cette date, par dépit ou par lassitude, Lucie commence à se désintéresser de l'athlétisme au point de ne pas envisager de reprendre la compétition après avoir purgé sa peine.

- Alors je ne te verrai plus au stade, demande Marie, sincèrement peinée pour son amie. Lucie reste sa première solide rencontre parisienne, Lucie amicale et joyeuse, celle qui, lui montrant le chemin depuis toujours, lui permet de se dépasser, de progresser, de donner le meilleur d'elle-même.

Mais Lucie admet la sanction sans rancœur ni acrimonie, avec son insouciance habituelle.

- Ils m'ont suspendue de compétition pour un an, mais je n'arrêterai pas le sport. Je continuerai, pour mon plaisir – et pour garder la forme ! Je vais peut-être me mettre au football. Que penses-tu du football ? Tu ne viendrais pas en faire avec moi ? Juste pour s'amuser...

Le football ne tente pas particulièrement Marie, mais elle promet d'y réfléchir, comprenant que Lucie ne reviendra pas de sitôt à la compétition en athlétisme – si elle y revient un jour. Pourquoi y revenir, d'ailleurs, elle qui a tout gagné, tout prouvé ?

- Et bien sûr qu'on continuera à se voir en dehors du sport. André et moi, on se mariera l'année prochaine, on compte sur ta présence à nos noces ! Et toi, où tu en es avec ton amoureux boxeur ?

Marie secoue tristement la tête, confirme la fin de l'histoire, l'incapacité de l'amoureux à admettre qu'une femme fasse du sport et pire encore, de la compétition – et travaille en parallèle !

- Tu ne perds rien, approuve Lucie. Il ne te méritait pas. Il enchaîne peut-être les succès pugilistiques, comme on dit, mais pour les succès amoureux, je lui conseille de réfléchir un peu sur lui-même. En tous cas tu as le champ libre pour les championnats de France où je viendrai t'applaudir. Tu sais qu'ils se tiennent à Bourges, cette année ? Et qui sait si un jour je ne viendrai pas te voir courir aux Jeux Olympiques, pas ceux d'Alice, les autres, ceux de Coubertin, quand on y admettra les femmes. Ce jour viendra, Marie, il faut y croire. Pas l'année prochaine à Paris, mais qui sait, à Amsterdam en 1928...

Elle lui adresse un dernier avertissement :

- En attendant, méfie-toi quand même de ma petite sœur Suzanne, elle commence à faire des prouesses sur le 1000 mètres.

Même exclue de compétition, Lucie déclenche toujours ce minuscule pincement de jalousie chez Marie. Un André à la fois amoureux inconditionnel et son plus dévoué admirateur, des parents qui se réjouissent de ses succès et poussent sa petite sœur dans la même direction... Le départ de Lucie marque la fin d'une époque. Marie privée de sa compagne d'entraînement préférée, et malgré les liens très étroits qui la rattachent aux autres filles du Fémina Sport, ressent de plein fouet la solitude de sa vie parisienne, loin de parents qui ne veulent plus entendre parler d'elle et d'un frère pris dans le tourbillon et les succès de sa pâtisserie. Ses relations avec Georgette, ou Yvonne, ou Thérèse, se limitent aux séances sous la houlette de Paul-Henri, et les contacts avec elles en dehors du stade restent très limités. Si les sorties promises par Lucie s'organisent, un restaurant, un cinéma, parfois un bal, finalement peu nombreuses, elles s'effilochent rapidement, faute de disponibilité de Marie qui consacre tout son temps libre au sport – et à Jane Misme.

Du moins un vent favorable souffle sur le travail de Marie au Bon Marché. Sa responsable, la rigide madame Alice, la convoque et la gratifie du sourire réservé aux meilleures clientes, lui expliquant qu'au bout de trois ans au même poste, son assiduité, sa rigueur et son talent lui permettent de progresser. « Je sais que vous dessinez à vos heures perdues. Cela vous intéresserait-il de vous consacrer davantage au conseil et à la création ? » Marie abandonne l'atelier de retouches et monte en grade pour se rapprocher des clientes et prendre plus de poids dans l'équipe du rayon Mariages. « Je sais que vous faites de la compétition, ajoute madame Alice. Je parle beaucoup de vous avec Augustine Bréard, vous êtes très proche de sa fille, n'est-ce pas ? Rassurez-vous, les jours de congés nécessaires à votre entraînement et vos compétitions vous restent acquis. » Sa responsable évoque même l'article d'Aurélien Verdier où le grand magasin est à l'honneur pour permettre l'éclosion d'une telle championne. Devant tant de bienveillance, Marie apprend que madame Alice (l'autre Alice, la surnomme-t-elle en secret) est mère d'une adolescente de quinze ans, une lycéenne qui nourrit elle aussi une passion pour le sport et de grandes ambitions, une jeune Clémence qui s'apprête à prendre sa licence au Fémina Sport. « Vous lui servirez de mentor ! »

Une nouvelle édition des Jeux de Monte-Carlo se tient au début du printemps 1923 et Marie reprend le train vers le sud et le soleil, heureuse de partir vers des horizons plus lumineux et de respirer un air plus pur et plus doux qu'à Paris, au milieu d'un groupe de graines de championnes et de championnes confirmées, inspirées par l'aventure internationale. En vieille habituée, elle retrouve sous une bienfaisante chaleur les façades blanches des belles

demeures monégasques, les hôtels de luxe et les longues allées bordées de palmiers. Année après année, les Jeux de Monte-Carlo s'élargissent, plus de pays représentés, plus de participantes, plus de disciplines. Davantage de spectateurs aussi, et une presse ouverte sans réserve aux exploits féminins, preuve que ces rencontres contribuent efficacement à construire la légitimité du sport féminin et particulièrement de l'athlétisme.

En l'absence de Lucie, mais aussi de Mary Lines, Marie s'illustre sur le 800 mètres avec une facilité qui force l'admiration, laissant à plusieurs secondes ses principales concurrentes anglaises, américaines et autres. A peine marquée par la fatigue après son passage de la ligne d'arrivée, portant sur son visage le bonheur de sa course en tête, elle répond avec un plaisir infini aux questions des journalistes qui l'assaillent, quand elle reconnaît à quelques mètres Aurélien Verdier, sa sacoche en bandoulière et son carnet à la main, qui la salue comme une vieille connaissance.

- Heureux de vous voir arriver en pareille forme ! Vous voici en meilleur état qu'il y a deux ans ! Vous voudrez bien répondre à mes questions aujourd'hui ?
- Ça dépend pour qui vous travaillez !
- Pour qui voudra bien de mon article...

Alors qu'elle s'attend logiquement à une invitation à dîner en règle, il lui propose une promenade à l'ombre des palmiers, le long de la mer. « On trouvera un banc pour s'y installer pendant que je vous poserai quelques questions, je pousserai même la galanterie à aller vous chercher une limonade. » Il lui avoue qu'il ne prise guère les restaurants des alentours, peuplés d'une foule trop semblable à elle-même, un monde trop lointain pour qu'il fasse semblant de s'y plaire.

Installée à ses côtés sur un banc, retenant une pensée pour Jules qui seul avait eu droit à cet honneur, elle l'écoute énoncer ce que sont pour lui les objectifs de Marie Morand.

- Les prochains championnats de France d'athlétisme, en juillet. Les Jeux Olympiques de Paris en 1924, n'en parlons pas, puisque notre baron national persiste dans son refus d'interdire aux femmes les épreuves où vous pourriez briller. Les Jeux féminins que compte organiser madame Milliat en 1926, je ne sais pas où, mais elle, elle le sait sûrement. Et puis... obtenir le droit de vote pour les femmes. Continuer à coudre des robes de mariée que vous ne porterez jamais.
- Bien résumé, sauf que vous oubliez les Jeux Olympiques d'Amsterdam en 1928. Qui sait si les femmes ne pourront y concourir en athlétisme ? Je tiendrai jusque-là, vous verrez !

Elle rit, lui fait remarquer qu'il connaît déjà tout d'elle et que la seule nouveauté à introduire dans son article est son temps du jour sur le 800 mètres, alors qu'elle-même ne connaît rien de lui, à commencer par la raison de son coup de tête, le jour où il a fait passer à l'impression un article qui déclencherait les foudres de son patron.

- Pourquoi j'ai fait ça ? Pour séduire Marie Morand, dit-il en riant.

Elle hausse les épaules, amusée.

- Si je compte bien, ça fait deux ans que vous me courez après !
- Mais vous ne vous laissez pas si facilement séduire. Et j'ignorais que j'avais un rival de taille.
- Comment ça, sursaute Marie, tous ses sens en alerte ?
- Ce fameux soir à la salle Wagram, je ne regardais pas le combat, je vous regardais. Et comme vous savez que je me tiens plutôt bien informé en général, comme l'exige mon métier, j'ai vite fait le lien entre vos origines géographiques et celles du jeune boxeur sur lequel vous dardiez votre regard amoureux et inquiet.

Elle se lève brusquement du banc, furieuse, outragée par son indécente curiosité. Il ne change décidément pas, trop impertinent, trop hardi pour lui plaire. « Je repars, crie-t-elle, je ne veux plus entendre parler de vous ! »

Elle fait quelques pas rapides, se retourne :

- Au fait, qui devait vous accompagner ce soir-là, la personne qui vous a filé entre les doigts à la dernière minute ? Votre fiancée ?
- Oui. Qui n'est plus ma fiancée.

Il la rejoint d'un bond :

- Epousez-moi, Marie. Je vaudrais mieux que Jules Massé. Moi au moins, je vous laisserai courir.

Au-delà de la brutalité de la demande, l'allusion à Jules lui fait dresser l'oreille : que sait Aurélien Verdier des opinions de Jules Massé sur les pratiques sportives des femmes ? Pour répondre à sa muette interrogation, il ouvre sa sacoche, en tire un journal. Un exemplaire récent du *Miroir des Sports*.

- Votre champion a lui aussi les honneurs de la presse. Vous lirez à tête reposée.

Avant de prendre la fuite, elle se retourne une dernière fois :

- Pourquoi n'est-elle plus votre fiancée ?
- Elle n'a pas compris les raisons pour lesquelles je me suis laissé virer de *L'Auto*.

Jules Massé, le nouvel espoir, lit-elle.

Elle passe rapidement sur les repères biographiques qu'elle connaît par cœur, le récit des premiers combats, les plus récents exploits de son ancien amoureux. Elle relève à peine les étapes d'une tournée qui le conduit dans plusieurs villes américaines. Seule l'intéresse dans l'article la réponse de Jules à la question posée sur les femmes et le sport.

« Pour moi, une femme qui fait du sport, ce n'est pas quelque chose de naturel, de valorisant. Pour l'équilibre de la famille, je pense que la place de la femme est au foyer. »

En mai 1923, une immense aventure hors des frontières s'offre à Marie, quand Paul-Henri mobilise les étoiles du Fémina Sport et que la Fédération sélectionne les meilleures Françaises pour un déplacement international. La Tchécoslovaquie les attend, mais surtout la rude concurrence des athlètes de Prague et de Brno où se tiendront les rencontres. Elles sont une quinzaine à partir, l'élite du sprint, du demi-fond, des haies, des sauts, des lancers, impatientes de se mesurer aux Tchécoslovaques, excitées par ce voyage aux confins de l'Europe. La rencontre est exclusivement féminine, les hommes ne se confronteront pas cette fois, ni sur la piste du stade Prostejov de Prague, ni à Brno.

Marie et ses compagnes, lorsqu'elles descendent du train à la gare de Prague après un éprouvant voyage, s'émerveillent de ce qu'elles découvrent. Jamais aucune d'entre elles n'est partie si loin et tout devient sujet d'étonnement, la langue rugueuse et incompréhensible, la splendeur de Prague, ses palais, ses clochers, son architecture baroque, l'entrelac de son vieux centre bourré de mystères cachés et de passages secrets. La lourdeur de la cuisine les affole, et soucieuses de ne pas compromettre leurs chances, elles évitent les pâtisseries compactes, les ragoûts baignant dans des sauces trop épaisses, et la bière pourtant qualifiée de meilleure du monde.

A Prague, Marie ne se laisse pas intimider par le niveau élevé de ses adversaires ni par la nouveauté du décor, et remporte haut la main le 1000 mètres en 3 minutes 17, sans atteindre son record des Jeux Olympiques féminins de 1922. Fringante malgré la course, elle joue les touristes éblouies et s'accorde avec plusieurs de ses camarades une longue balade qui les mène du Château à la Place de la Vieille Ville, en passant par les rives de la Vltava qui tourbillonne sous les arches du Pont Charles. Prague bouillonne de vie et d'animation, haut lieu de culture, où la musique règne en divine maîtresse au point que les organisateurs tchécoslovaques offrent une soirée à l'Opéra à la délégation française.

A Brno, Marie réitère son exploit sur 1000 mètres, dépassant allègrement toutes ses concurrentes, avec un temps de 3 minutes 16 qui se rapproche de son record personnel.

Fin de la parenthèse enchantée, la délégation repart pour Paris où l'attendent les félicitations de la Fédération pour les performances réalisées.

Motivée par ses succès, Marie reprend d'arrache-pied l'entraînement en vue des championnats de France d'athlétisme, convaincue après ses prouesses de Prague et Brno que cette année le titre ne peut pas lui échapper sur 1000 mètres – la petite sœur de Lucie manque encore un peu de maturité et d'expérience. Rendez-vous donc en juillet, à Bourges. Bourges ! Encore une ville, se dit-elle, qu'elle ne connaît que par les livres d'histoire, dont elle imagine les rues pavées, les maisons à colombages, l'atmosphère vibrante du souvenir d'évènements marquant les siècles passés.

Les athlètes du Fémina Sport participant aux championnats de France logent dans un vaste bâtiment de briques, tout en longueur, dans les environs du stade, genre d'ancien entrepôt reconverti en hôtellerie, où des chambres de trois ou quatre lits les accueillent. Marie partage la sienne avec une autre Georgette, une nouvelle du Fémina Sport, toute jeune sprinteuse sur laquelle le club place d'immenses espoirs, et qui compte bien s'illustrer sur 80 mètres, et avec Yvonne, inscrite pour le lancer du disque, et qui vise l'or. Une agréable soirée à découvrir les rues de Bourges les conduit devant le Palais Jacques Cœur, où elles s'extasient devant la magnificence de la façade gothique et ses ornements foisonnants, les cœurs et les coquilles sculptés sur chaque porte, chaque fenêtre, chaque bas-relief. Marie médite longuement la devise du grand argentier « A cœur vaillant rien d'impossible », qu'elle se promet d'appliquer dès le lendemain.

Au matin du grand jour, Marie se réveille bien avant ses camarades sous la pression d'une douleur atroce qui lui transperce le ventre. Elle se redresse brutalement dans son lit, comme sortant d'un cauchemar, se repère dans les ombres par un vague rai de lumière qui filtre à travers le volet. Ses compagnes de chambre ronflent telles de bienheureuses endormies. Elle pose les pieds sur le froid carrelage, peine à se mettre debout, manque de s'effondrer sur le sol tant la douleur la déchire, prend entre les mains son ventre au bord de l'explosion, un cri de souffrance jaillit malgré elle quand elle appuie sur sa peau tendue à éclater. Elle se masse doucement sans soulager les coups de poignard qui la déchiquètent. Prise d'un soupçon, elle remonte sa chemise, glisse sa main entre ses jambes et la ramène ensanglantée.

- Et merde, lâche-t-elle avec dégoût !

Pour la première fois de son parcours sportif, les jours maudits tombent en pleine compétition. Pliée en deux, Marie rassemble quelques affaires dans la pénombre, une serviette, son savon, se précipite aux lavabos collectifs encore déserts. S'appuyant sur le rebord de céramique blanche, au bord de la nausée, elle laisse couler l'eau glacée, savonne et frotte, rince et va chercher loin au fond d'elle les traces de sang, mais le flot ne se tarit pas et Marie embrouillée dans ses calculs menstruels n'a rien sous la main pour se protéger de ce flux continu. Un élan plus violent que les autres la fait grimacer et se tordre, la jette à terre sur le carrelage blanc. Assise sur le sol elle remonte ses jambes contre son ventre bouillonnant et entoure ses genoux de ses bras, tremble et grelotte.

Devinant une présence, elle lève la tête : sa camarade Yvonne, la lanceuse de disque, debout devant elle la regarde avec inquiétude :

- Tu ne vas pas bien ?

- J'ai mes règles, avoue-t-elle. Et très mal au ventre.

- Merde.

Une nouvelle ombre se précise, la petite Georgette qui vient aux nouvelles et comprend immédiatement à la vue de Marie écroulée au sol.

- On va te trouver de l'aspirine. Tu as quelque chose pour te protéger ?
- Rien. C'était pas les bonnes dates.
- Au pire, on va déchirer des serviettes de toilette ou des draps. Ne t'inquiète pas, on va toutes t'aider !

Il ne faut pas, disent-elles, qu'elle reste à terre sur le carrelage froid. Elles l'aident à se relever, l'obligent à avancer même pliée en deux, la ramènent jusqu'à son lit et l'étendent entre ses draps, une serviette de toilette glissée entre ses jambes, rabattent une couverture supplémentaire sur elle, lui épongent le front. Georgette disparaît, Marie l'entend qui frappe à la porte des autres chambres, réveille les filles, demande de l'aspirine. Yvonne masse doucement le ventre de Marie à travers les couvertures, lui jure que tout ira bien, que d'ici quelques minutes elle pourra se lever, marcher normalement, s'habiller, qu'elles vont partir toutes ensemble pour le stade. Elle répète encore qu'elles vont déchirer un drap en longues bandes protectrices qui ne laisseront pas passer une goutte de sang, qu'elles feront assez de bandes pour la journée, que... La petite Georgette revient avec le médicament salvateur récupéré dans les étages et un verre d'eau. Bois, ordonne-t-elle, les filles la rassurent encore, on ne te laissera pas tomber. Mais le monstre au fond de son ventre insiste, sort ses griffes, ses dents, ses cornes, pour mieux la déchirer de l'intérieur, et chaque coup de patte de la bête lui arrache un cri. Les filles de la chambre voisine viennent leur tour, prodiguent des conseils, une serviette trempée dans l'eau bouillante à poser sur son ventre, un autre oreiller sous sa tête, roulez-la sur le côté. Marie ne comprend plus rien à une douleur plus insupportable que tout ce qu'elle a connu dans le passé, cycle après cycle, pourquoi aujourd'hui, pourquoi maintenant. Elle demande l'heure, s'inquiète du moment où il faudra partir, quitter le refuge de ses draps, marcher jusqu'au stade. On t'aidera, jurent ses camarades, l'une revient avec un bol de café brûlant, du fenouil, suggère une autre, on va te faire une infusion de fenouil, rien de mieux pour calmer la douleur, mais où trouver du fenouil un dimanche matin à sept heures à Bourges. Marie se laisse bercer par leur sollicitude, murmure des remerciements à n'en plus finir, mais l'heure tourne, le stade n'attendra pas, elles se dispersent pour se préparer, toilette rapide, tenue de compétition, pendant que Marie comprime entre ses cuisses la serviette qui se colore de sang.

On va t'aider à t'habiller, dit Yvonne. Elles ont découpé comme promis le drap, l'aident à glisser des bandes propres, lui enfilent son short, son maillot, multiplient les encouragements, lui jurent qu'elle y arrivera, il s'agit juste d'atteindre le stade, là-bas le monde et la course lui appartiendront. Elle tente un pauvre sourire, n'osant leur avouer que l'aspirine n'a pas calmé la douleur, en redemande. Je n'ai jamais eu aussi mal de ma vie, dit-elle comme pour s'excuser de la peine qu'elle leur donne.

Elle réussit à se mettre debout, le ventre en feu, crispe tous ses muscles pour avancer, sortir de la chambre, descendre les escaliers, soutenue par Yvonne. Derrière marche Georgette qui

lui porte son sac. A l'extérieur du bâtiment, le soleil qui monte lui fait du bien, mais la bête se tapit toujours au fond de son ventre, prête à bondir et à griffer. Agrippée à Yvonne, elle avance, et chaque pas est une victoire sur la bête, même si la deuxième aspirine ne fait encore aucun effet.

Le stade. La foule hurlante comme une vague mouvante qui menace de l'absorber. Les gradins qui se remplissent dans la confusion et dans le vacarme. Je vais y arriver, je dois y arriver, se répète-t-elle comme une litanie, même si en cet instant il lui semblerait plus facile de battre Paavo Nurmi sur 5000 mètres que de continuer à avancer laminée par cette douleur. Enfin les vestiaires, où elle s'effondre sur un banc, pliée en deux. Dehors le soleil et le bruit, les annonces des épreuves s'égrènent et se diluent dans une vapeur cotonneuse où elle n'écoute que son corps torturé. Elle serre les poings, enrage, commence à envisager le scénario catastrophe où elle ne parvenait pas à prendre le départ. Des éliminatoires doivent se dérouler avant la finale, sa finale. Car cette année est son année, l'absence de Lucie et de Georgette évinçant toute autre concurrence.

- Ça va mieux, demande Yvonne ?
- Non.

D'autres viennent aux nouvelles, Paule, Henriette, qui la réconfortent d'une caresse sur le front, d'un mot amical. Une forme mince s'encadre dans la porte du vestiaire, des jambes maigres dépassant d'un short trop grand. Marcelle Neveu. Elle apparaît quand on ne l'attend plus, maigre et fuyante comme un elfe maléfique venu jeter ses mauvais sorts. L'instant d'après elle a disparu.

- Ta série dans une demi-heure, annonce Yvonne, qui se prépare pour son lancer.

Paul-Henri, alarmé, entre dans le vestiaire, demande ce qu'il se passe. Rien, répond Yvonne d'un ton sec. Il lance ses dernières recommandations à Marie qui se contracte et serre les poings pour faire bonne figure sans rien révéler de la tornade destructrice et de la trahison de son corps, et quitte les vestiaires.

On l'appelle pour sa série, elle se lève et chancelle, se redresse. Tu y arriveras, lui jure Yvonne. Dehors, au soleil, éblouie par mille scintillements qui la piquent de partout elle se raccroche à son amie pour ne pas tomber. Se place sur la ligne de départ. Seule au monde, les yeux dans le vide, ignore ses concurrentes, sait juste que Marcelle Neveu ne part pas dans la même série. « Je suis Marie Morand, se dit-elle, je veux gagner, je vais gagner. » Enfin le départ, le coup de pistolet tombe comme le couperet sur le condamné. Elle ne voit plus rien, n'entend plus rien, se lance à l'assaut du kilomètre de la mort, deux fois cinq cents mètres, dix fois cent mètres, mille mètres, avec son envie de vomir, ses jambes qui ne répondent plus, sa tête qui bourdonne, son ventre qui explose. La douleur n'est rien, seule compte la victoire, se répète-t-elle. La douleur n'est rien. Les autres filles passent devant elle, les unes après les autres. Elle avance, pantelante, comme une mécanique désarticulée, compte ses foulées et devine

qu'elles raccourcissent, sa respiration se disloque, les autres filles foncent loin devant, je continue, je dois continuer. Elle rassemble toute l'énergie qui brûle encore dans les recoins les plus reculés de ses membres devenus irréels, mous, pour avancer encore. Les bandes de tissu entre ses cuisses tressautent. Comme venant d'un monde parallèle elle entend des voix qui scandent son nom, Yvonne peut-être. Ma série, ma finale, mon année, mon titre. Quand je décide mon corps doit suivre. Seul le mental compte. Pas mon corps, mon maudit corps de femme. Le temps n'existe plus.

Elle passe l'arrivée. Tombe sur Paul-Henri aux aguets derrière la ligne. Les autres filles la regardent avec surprise. Marie Morand écroulée, à bout de force. L'entraîneur et Yvonne la traînent vers une chaise. « Tu n'as pas fait un temps pareil depuis ton arrivée au Fémina Sport ! Il te reste une chance infime d'être repêchée. Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Tu as fait la fête toute la nuit ? » Paul-Henri exige des explications, qu'elle finit par donner du bout des lèvres, tête baissée, honteuse.

- Et merde, fait l'entraîneur en reculant.

Une demi-heure après, on annonce à Marie son repêchage miraculeux. Elle peut courir la finale, programmée une heure plus tard.

- On fait quoi, demande Paul-Henri ?

La bête tapie au fond d'elle reprend ses ravages, dopée par l'effort inhumain fourni par Marie. On attend, dit-elle. Loin devant elle, dans la lumière d'été se dessine la silhouette d'un elfe aux jambes maigres dont les yeux lancent des rayons paralysants, des obus à mitraille, du gaz moutarde. Viens t'étendre dans les vestiaires, propose Yvonne, positionnée en tête du concours de lancer du disque et à deux doigts de décrocher le titre.

- Je ne lui ai pas fait faire tout ça pour ça, gronde l'entraîneur. Donnez-lui de l'aspirine, toute la boîte s'il le faut.

Yvonne le gratifie d'un regard plus noir que l'enfer.

Marie a trop donné en terminant à la peine le kilomètre de sa série. Une heure plus tard et malgré l'aspirine, elle ne tient pas debout et ne peut repartir sur des jambes qui lui font défaut. Elle hurle, un long hurlement muet, déception, rage, fureur envers ce corps qui la trahit de la pire des façons.

Pour la deuxième fois de sa carrière sportive, Marcelle Neveu remporte l'or sur le 1000 mètres, passant la ligne d'arrivée au bout de 3 minutes 24 secondes, soit un temps très supérieur au record personnel de Marie qui s'établit à 3 minutes 12 secondes et 5 dixièmes. Elle remporte également, en 3 minutes 19, le 1000 mètres d'une rencontre France-Belgique organisée au parc Duden de Bruxelles fin juillet, une rencontre dont Marie est absente.

Chapitre 15

« L'important dans la vie, ce n'est point le triomphe mais le combat ; l'essentiel, ce n'est pas d'avoir vaincu mais de s'être bien battu. »

Pierre de Coubertin - 24 juillet 1908

Ce 8 mai 1924, Marie effondrée laisse tomber le journal d'indignation. Henri Desgrange passe les bornes une fois de plus, d'ailleurs il recule toujours plus les limites. *Comment voyez-vous madame Milliat*, titre l'article. Alice Milliat fait-elle à ce point peur à ces mâles confits dans leur prétendue suprématie que le principal quotidien sportif en vient à inviter ses lecteurs à la caricaturer pour se rassurer ?

« Qui ne connaît pas madame Milliat ? Elle n'est pas seulement présidente de la Fédération féminine, mais elle est La Présidente. Madame Milliat ? Mais c'est le premier magistrat du sport féminin, c'est le chef d'un gouvernement, c'est Madame la Première...

Dites-nous, ô lecteurs, comment vous la voyez. Adressez-nous vos dessins. Le premier classé recevra une médaille d'or de L'Auto et les neuf autres seront publiés dans nos colonnes. Nous vous rappelons que notre concours sera terminé le 15 mai. »²⁰

Le soir même, au sortir de son travail, Marie se rend chez Alice dans la rue parallèle à la sienne pour prendre son sentiment sur cette mauvaise farce. Voilà un certain temps qu'elle n'a pas vu Alice avec le coup d'arrêt mis au sport. Pas facile de s'en expliquer auprès d'Alice, et Marie se réjouit du prétexte offert par la provocation de *L'Auto* pour passer un moment avec elle.

- Heureuse de vous voir, chère Marie, depuis si longtemps. Que me vaut ce plaisir ?
- Mais... l'article de *L'Auto* ! Henri Desgrange passe les bornes !
- Il ne cesse de les passer depuis que je le connais. Moi aussi je les passe à ses yeux.
- Que comptez-vous faire ?

Rien ! Alice ne compte rien faire, que pourrait-elle faire d'ailleurs. Alice ne fera rien, curieuse au contraire de découvrir les résultats de cette espèce de concours de dessin, ou plutôt

²⁰ *L'Auto*, 8 mai 1924

d'enchères dont elle fait l'objet, même si Marie considère cette ridicule initiative comme une ignominie, se demandant où s'arrêtera le journal pour tourner en dérision le sport féminin. Mais si Marie ne comprend pas qu'Alice ne partage pas son indignation, elle finit par comprendre les motifs de cette feinte indifférence de la grande dame. Ils savent que j'ai raison, veut-elle dire à travers ce dédaigneux détachement, eux ont peur de moi, pas le contraire.

- Mais dites-moi, Marie, je crois savoir que vous avez un bon coup de crayon. Comment vous, me voyez-vous ? Dessinez-moi, puisqu'Henri Desgrange vous y invite si chaleureusement.

Alice se lève, prend une feuille de papier, la tend à Marie avec son sourire serein. Hésitante, encore bouillante de rage, elle réfléchit quelques secondes, puis se met à tracer des lignes et des courbes, une silhouette, un décor, regardant à peine Alice en face d'elle car elle connaît par cœur les traits du modèle. Enfin, au bout de quelques minutes, elle montre le résultat à Alice admirative : Marie l'a représentée assise dans un canot dont elle manœuvre les rames, vêtue d'un short foncé et d'un corsage blanc à manches courtes, les cheveux relevés en chignon à son habitude. Mais ce qui frappe sur le dessin, c'est le mélange de sérénité contagieuse et de détermination absolue que dégage la femme sur le canot.

- Remarquable, dit Alice. C'est ainsi que vous me voyez ?
- Pas seulement moi. Tous ceux qui vous admirent.
- Qui vous dit que notre ami Henri Desgrange ne m'admire pas ?

Soit. Alice traitera par le mépris cette stupide provocation d'Henri Desgrange, mais attendra avec curiosité les dessins publiés dans les colonnes de *L'Auto* pour connaître l'image que retient d'elle le lecteur masculin de base, ce lecteur que Marie imagine en mâle méprisant et convaincu de son inéluctable triomphe sur une piste d'athlétisme ou un terrain de football, ses domaines de prédilection qu'il interdit pour l'éternité aux femmes d'investir.

- Marie, quand reprenez-vous la compétition ?
- Bientôt.

En réalité elle n'en sait rien.

De l'eau a coulé sous les ponts de Paris depuis la désastreuse finale des championnats de France d'athlétisme de 1923. Après cette débâcle, Marie décide de marquer une pause, contre l'avis de son entraîneur, du directeur sportif du Fémina Sport, de ses fidèles camarades, et même d'Alice Milliat et de la terre entière. Elle reviendra vers le sport quand elle aura évacué cette défaite, elle se le jure et le jure à tous, elle a seulement besoin d'un temps de respiration où son corps malmené pourra enfin se détendre. Quelques mois, se dit-elle, à l'automne je repars.

Sinon que ce temps de pause dure plus longtemps que prévu.

Depuis la catastrophique rencontre dijonnaise, elle n'a pas revu ses parents qui ne répondent pas aux lettres qu'elle persiste à envoyer, et maintiennent une cruelle et silencieuse obstination à son égard. Jean, lui, écrit régulièrement, ce qui permet à sa sœur de savoir que Françoise et Etienne vont bien, qu'ils ne parlent jamais d'elle, en tous cas pas devant Jean, et que sa mère persévère dans son refus têtu des activités de sa fille. Quant à Jean, tout lui réussit, sa pâtisserie qui s'agrandit, employant désormais deux ouvriers et deux apprentis, son mariage à venir avec une Odette que Marie ne connaîtra pas avant longtemps, à supposer qu'elle la rencontre un jour.

Mais Marie ne reverra jamais sa mère.

Jean dans une lettre mouillée de larmes lui apprend la mort accidentelle de Françoise, un de ces accidents brutaux et si facilement évitables. Stupide comme tous les accidents.

Une journée de distraction, si rare dans la vie de labeur du couple, une exceptionnelle sortie entre amis – des amis du village qui venaient d'acquérir une automobile, et leur proposaient une balade au pays des lacs, à seulement quelques dizaines de kilomètres de Damparis. L'un et l'autre connaissaient mal cette jolie contrée, pas si éloignée de leur boulangerie pourtant – mais la vie leur donnait peu d'occasions de bouger, même au cœur de leur région natale pour en découvrir les beautés et les curiosités. Etienne et Françoise, pour une fois oubliant le travail qui structure leurs jours et les petites tracasseries de la vie quotidienne, avec ce couple d'amis, longeant les rives boueuses, se lançaient à l'assaut de chemins très raides grimant à pic au-dessus des lacs jusqu'à des promontoires d'où dévalent des chutes d'eau que l'on vient admirer de très loin. Françoise excitée par la nouveauté de la promenade, s'aventurait en toute insécurité sur des empilements de rochers pour admirer une cascade depuis toute sa hauteur. Cela ressemblait si peu à Françoise, modèle de prudence et de retenue, de sortir des sentiers battus, de se risquer en territoire inconnu, de se montrer téméraire. Un pied qui glisse, le corps qui penche, le déséquilibre et le drame. Françoise emportée dans la cascade devenue torrent, retrouvée quelques dizaines de mètres plus bas entre deux amoncellements de rochers, les poumons remplis d'eau, les yeux vides, un filet de sang au coin des lèvres. Etienne restait immobile, incrédule devant le corps sans vie. L'incompréhension. Puis Etienne hurlant de désespoir, réalisant l'irréparable.

Reviens, implorait Jean, reviens pour l'enterrement, papa a besoin de toi, de te voir, de te parler. Elle obtint facilement un congé, partit par le premier train, retrouva avec une immense émotion la maison de son enfance, frappée par le malheur, la boulangerie en deuil. Etienne l'accueillit dans les larmes, serra contre lui à la briser sa petite fille retrouvée, son enfant prodige, son enfant prodige. Mais elle ne revit pas le visage de sa mère dont on avait déjà cloué le cercueil.

Après les obsèques auxquelles assista tout le village, elle prolongea son séjour, reprit en main la boulangerie, se levant avant l'aube, aidant à enfourner le pain, surveillant le four. Les jours

passaient, elle tardait à repartir, ne pouvant se résoudre à laisser son père livré à ses fantômes, cherchant avec son frère une solution pour qu'Etienne ne reste pas seul à faire tourner la boulangerie, partant en quête d'un apprenti, d'une aide, d'une vendeuse. Quand enfin, rassurée par une présence auprès de son père, elle remonta dans le train, Etienne sur le quai de la gare la supplia de revenir souvent le voir, l'assurant du pardon de ses mensonges. A Paris, elle ne reprit pas le chemin du stade. Elle devait au sport la colère légitime de sa mère, même si elle justifiait ses années de mensonges par l'incompréhension et la rigidité de Françoise. A la colère et la déception de ses parents succédait la séparation éternelle, implacable, dans toute la cruauté de cette mort injuste qui lui arrachait sa mère lors d'un des si rares moments de gaieté et d'insouciance que s'offrait Françoise. Par la faute du sport. Sans le sport, sans la course, sans la compétition, sa vie se serait poursuivie, tranquille, sans heurts et sans envies, dans sa province, aux côtés de ses parents et dans la confiance de sa mère. Loin des rêves de gloire la poussant à partir. Et même si elle était partie, il suffisait qu'elle parle à sa mère, avec honnêteté, avec fermeté, qu'elle trouve les mots pour lui faire accepter son choix. Sans le sport, la dernière vision que Marie avait de sa mère n'aurait pas été cette femme à la colère froide la reniant pour toujours. Son dernier contact avec sa mère n'aurait pas été la gifle, prix de la honte de Françoise et des mensonges de Marie.

Contempler sa tenue, son maillot, ses chaussures, lui donnait la nausée. La seule pensée du stade Elisabeth la faisait vaciller. Tout autour d'elle ravivait le souvenir de la réunion dijonnaise, où, affrontant les yeux horrifiés et la dureté des mots de Françoise, elle ignorait qu'elles se voyaient pour la dernière fois. Maintenant un stupide accident faisait voler sa vie en éclats, lui enlevant toute possibilité d'expliquer pourquoi ses mensonges et pourquoi cette passion, anéantissant définitivement le retour d'une possible entente, saccageant son futur.

Pendant des nuits sans sommeil où le remords la dévorait, où les images de cette fatale rencontre la brûlaient comme un fer rouge, elle se repassait son enfance, quand elle grandissait insouciant loin de ses chimères, avant que ne se dresse cette barrière entre elle et sa mère. Alors elle se cherchait des arguments pour se disculper, sans succès. L'hostilité bornée de Françoise reprenait le dessus, cette hostilité si semblable à celle de ces hommes et sûrs de leur bon droit qui luttaient de toutes leurs forces, depuis la nuit des temps, pour interdire aux femmes de se montrer sur des stades – et si elles s'y montraient, leur enjoignant de ne pas en parler.

Marie se surprit à imaginer sa propre possible attitude si, mère d'une fille prenant son envol, elle se retrouvait un jour face à des réalités qu'elle préférerait fuir. Jamais elle n'avait imaginé devenir mère elle-même. Elle n'y pensait pas, tout simplement. Elle rangea cette idée de maternité quelque part dans un coin de sa tête, ne sachant quand elle la ressortirait au grand jour - quelque part à côté du souvenir des baisers de Jules.

Elle garda le silence sur cette terrible disparition, n'en dit rien à Paul-Henri ni à aucune de ses relations du Fémina Sport, et cessa tout simplement de venir au club et au stade Elisabeth.

En parallèle et pour tenter en vain de diluer son chagrin, Marie met les bouchées doubles à son travail, et finit par se tailler une place de choix au rayon Mariages du Bon Marché, où madame Alice, reconnaissant son art et la sûreté de ses choix, lui laissait de plus en plus le champ libre pour recevoir les clientes, proposer des modèles, des coupes, des matières, des parures, des accessoires, pousser son coup de crayon et personnaliser le conseil jusqu'à la création finale. Elle croise de temps à autre Augustine Bréard qui se réjouit de voir l'oiseau prendre son envol, et lui donne des nouvelles régulières de Lucie, toujours employée chez Leduc. « Elle va venir vous voir, assure Augustine, l'air mystérieux ». De fait, un beau jour, l'ex-championne débarque, rayonnante, sur le rayon Mariages et se précipite dans les bras de son amie.

Comme ma mère travaille ici depuis des années, j'ai un traitement de faveur pour choisir ma robe de mariée, explique-t-elle avec sa façon habituelle, et je compte sur tes conseils. Quel immense plaisir pour Marie d'aider Lucie, toujours aussi belle et lumineuse, dans le choix de la robe de sa vie ! La date du mariage ? Le 15 juillet 1924, dans trois mois, en plein pendant les Jeux Olympiques, je ne pouvais pas faire moins, dit Lucie, radieuse !

Sous la contrainte de son amie, Marie donne à Lucie des nouvelles de ses décisions et de ses espoirs. Oui, dit-elle, je reprendrai, mais pas tout de suite, non, pas de championnats de France pour moi cette année, pas de meeting, non je ne participe à aucune des journées sportives organisées par la Fédération. Il me fallait une pause, penser à autre chose, j'ai trop donné pendant ces trois ans, trop donné, pas assez gagné... Et ce modèle, tu en penses quoi ? Comment s'habillera André ?

Après plusieurs séances à valser entre les portants et à feuilleter des catalogues et des cahiers de croquis, après de longs conciliabules et beaucoup d'hésitations, Lucie retient un sobre et savant plissé dans une soie couleur crème, une coupe qui flotte autour de la taille, libérant le buste et marquant ses hanches étroites, une encolure droite et des manches évasées. La robe s'arrête juste au genou comme l'exige la mode rebelle de ces années affolantes. Mais Lucie veut un très long voile de tulle, presque une traîne aérienne, avec une résille de perles pour enserrer son fin visage. Les discussions, les tentations, les essayages à venir, Marie l'accompagne à chaque étape en amie fidèle et conseillère avisée, mais tout cela lui laisse en arrière-goût une amère mélancolie, et la conscience de sa solitude parisienne la travaille plus que jamais.

Elle n'abandonne pas Pierre Labaune et continue ses visites dans le pavillon de Meudon, bien qu'il réagisse toujours aussi peu à ses sollicitations et au récit de ses souvenirs. Elle s'est fait

une amie sûre de son épouse Thérèse, débordante de reconnaissance pour la fidélité que l'ex-championne montre à son premier entraîneur.

Enfin et surtout, elle passe beaucoup de temps avec Jane Misme prise d'affection pour cette petite couturière provinciale exilée à la poursuite d'un rêve, devenue une jeune femme attachante et volontaire, ouverte à toutes les idées novatrices, voire subversives, qu'entretient Jane. Jane comprend la nécessité de sa pause sportive et met à profit ce temps inespéré pour cultiver cette terre vierge au cours de longues séances passées avec Marie, complétant son éducation et sa culture. « Voyez-vous, Marie, vous bouillonnez de qualités remarquables, vous êtes acharnée et volontaire, vous recelez une force incroyable, vous êtes une passionnée qui entraîne les autres dans ses passions. Vous exercez votre beau métier avec talent, tout en sachant évoluer et prendre de nouvelles responsabilités. Vous démontrez un immense intérêt pour le monde qui vous entoure. Mais il vous reste tant à apprendre et à découvrir. Ce que vous ne savez pas, je me propose de vous l'inculquer. Les connaissances qui vous manquent, je peux vous les transmettre. » Jane lui parle d'art, de théâtre, de musique. Puits de culture et de connaissances, elle lui parle d'histoire, celle de la France et celle du monde, du rôle et de la place des femmes dans les siècles écoulés, d'une civilisation à l'autre, d'un continent à l'autre. D'héroïnes qui ont bravé les dieux et les hommes, femmes d'amour, de guerre, de pouvoir. Elle lui parle de politique et de l'état du monde dans ce fragile après-guerre où commencent à gronder d'inquiétants murmures.

« Voter, oui mais pourquoi, Marie, que demandez-vous, que revendiquez-vous ? » Elle pousse Marie dans ses raisonnements. Elle l'observe qui taille sa place dans les cercles où elle l'entraîne, avec sa curiosité insatiable, sa verve admirable, sa capacité à convaincre et à entraîner. Un diamant brut dont elle se plait à tailler les facettes.

A plusieurs reprises, sur la suggestion de Jane qui en est membre, Marie assiste à des réunions de section du Conseil national des femmes françaises ouvertes au public. On n'y parle pas de sport, mais les sujets abordés la touchent et la mobilisent, à commencer par celui du travail des femmes. Pour elle passée du cocon de Betty à l'univers sécurisé du Bon Marché, la découverte de la dureté des conditions de travail pour nombre de femmes l'accable. Salaires dérisoires, horaires démesurés, absence de sécurité et de protection, harcèlement et parfois pire encore, elle réalise combien le travail peut être violent et destructeur pour les moins bien loties d'entre elles.

Lors d'une de ces réunions, une femme âgée installée au premier rang la fascine par la pertinence de ses interventions, le réalisme de ses revendications, la richesse de son discours, témoignant d'une connaissance profonde et concrète de la vie au travail des femmes les plus démunies, les moins favorisées, les plus isolées, les plus maltraitées par la vie.

- Qui est-ce, demande-t-elle à sa voisine de banc ?
- Séverine.

En ce printemps 1924, Jane aborde avec elle le sujet de son logement. Déménagez, lui suggère-t-elle. Une pension pour jeunes filles sages ne vous convient plus. Rentrer avant vingt et une heures, prévenir deux jours avant pour tout retard éventuel, même de cinq minutes, rendre compte de chacun de ses gestes, risquer le renvoi au moindre écart, voulez-vous vraiment continuer à vivre comme en prison ? Il vous faut votre propre logement où vous gèrerez seule vos horaires, vos sorties, vos repas, où vous recevrez qui vous voudrez, ajoutez-elle d'un air appuyé, à la grande gêne de Marie. Je peux vous aider à trouver quelque chose de sympathique et de plus adapté...

Marie reconnaît la lourdeur du carcan de sa pension, malgré l'affabilité de sa logeuse et malgré le souvenir d'Adèle Jamin qui l'a introduite. Fatiguée de l'irrespirable rigidité de sa pension pour jeunes filles obéissantes, elle accepte l'aide de Jane. Celle-ci mobilise quelques connaissances et dès le mois de juin, Marie s'installe, pour un loyer modique, dans deux jolies pièces sur cour, à un quatrième étage d'un immeuble cossu de la rue des Archives. De hautes portes-fenêtres éclairent ses deux petites pièces, qui ouvrent sur de minuscules balcons où elle pourra même faire pousser des fleurs. Elle engloutit ses quelques économies dans l'achat de meubles, un lit à une place, une table, deux chaises. Elle choisit des rideaux, un peu de vaisselle, et accroche sur le mur tapissé de papier grège l'affiche officielle des Jeux Olympiques féminins de 1922, récupérée auprès de la Fédération.

Marie, lors de ses rares rencontres avec Alice, ne la questionne pas sur l'échéance de 1926, que la grande dame se fixe pour l'organisation de nouveaux Jeux exclusivement féminins dans la continuité de ceux de Paris en 1922. « Tous les quatre ans, les femmes auront leurs Jeux, ne cesse-t-elle de répéter. » L'interdiction, prônée par le Comité olympique français, confirmée par le Comité International Olympique, et assenée par la terre entière, d'utiliser le terme « olympique », sera respectée, Alice ne pouvant lutter contre des arguments juridiques difficilement discutables et la toute-puissance du CIO. Mais, entraînant derrière elle l'ensemble des cadres de la Fédération sportive féminine internationale, elle travaille d'arrache-pied pour garantir à ces Jeux – ses Jeux – une ampleur et un retentissement supérieurs à ceux de Paris en 1922, et pour leur donner plus d'ambition qu'aux meetings de Monte-Carlo. Elle multiplie les déplacements à l'étranger pour rencontrer ses homologues et valoriser l'action de la Fédération internationale, prend des contacts au plus haut niveau des gouvernements, se construit méthodiquement une aura incontestée.

Pendant ce temps, les lecteurs de *L'Auto* répondent massivement à l'invitation de sa direction et envoient leurs œuvres les plus saugrenues et les plus ridicules, démontrant parfois un certain talent de caricaturiste, en tous cas une cruelle imagination. Marie, par défi, envoie son propre dessin d'Alice représentée en train de ramer dans son canot, sereine et détachée, sans

croire un instant à sa sélection, car son œuvre manque d'humour. Sans surprise, la palme revient à l'image d'un Napoléon d'opérette défilant entre des rangées de dociles grognards féminins, hurlant avec véhémence sur ses troupes « Présentez... armes ! », et brandissant un panneau portant l'inscription « Football ».

- Je n'y attache aucune importance, Marie. Et pour tout vous avouer, je préfère qu'on me représente en despote ou en autocrate, plutôt qu'en oie blanche qui se laisse marcher sur les pieds. Rappelez-vous qu'Henri Desgrange ne refuse jamais les articles que je lui passe pour publication dans ses colonnes, et ça, ça compte beaucoup !

Elle lui tend l'édition du 4 juin, contenant son propre article intitulé *La saison d'été*, confirmant que le directeur de *L'Auto* n'en change pas une lettre.

- Il ne manquerait plus que ça, s'exclame Marie !
- Je ne comprends pas votre animosité à son égard, ajoute Alice. Il y a tellement pire que lui.

Le fait qu'il ait viré sans appel Aurélien Verdier ?

D'autres dessins suivent dans les numéros de juin et juillet : Alice en géante tordant le cou à des malheureux qu'elle broie et disloque ; des dessins privilégiant le muscle d'une haltérophile, ou l'autorité d'un général ; elle est représentée incarnant de supposées velléités dictatoriales, augurant mal des intentions d'un certain Mussolini qui commence à faire parler de lui de l'autre côté des Alpes, et dont le dessinateur du dimanche prête les traits rugueux à Alice Milliat. Mais Marie découvre, heureusement surprise, et saluant l'imagination des lecteurs, que *L'Auto* sélectionne aussi des dessins donnant d'Alice une image positive, même si la force et l'autorité en ressortent : Alice Milliat en statue de la liberté autour de laquelle dansent des jeunes femmes en tenue de sport, Alice Milliat en culturiste musclée tenant à bout de bras un carré de pelouse où des femmes s'adonnent à toutes sortes de sports, et se dressant victorieuse sur les ruines des Préjugés, du Parti Pris et de l'Ignorance. Même les femmes s'y mettent, puisqu'une demoiselle Camille Pierquin se classe 6^{ème} du concours en représentant Alice Milliat brandissant dans ses poings levés les formes de sportifs, une femme et un homme, avec une légende « Pauvres hommes ! »

Les caricatures, c'est une chose. Mais Marie ne peut s'empêcher d'aller à la rubrique boxe du journal pour suivre les avancées de la belle carrière professionnelle entamée par Jules Massé, qui enchaîne les combats victorieux et promet de devenir l'égal de Georges Carpentier – qu'il n'a toujours pas rencontré sur un ring. Et comme *L'Auto* ne se limite pas à relater exclusivement les exploits sportifs, Marie découvre un jour une photo de Jules Massé au bras d'une prometteuse jeune comédienne à la moue dédaigneuse.

- Vous assisterez aux épreuves des Jeux Olympiques, bien sûr, demande encore Alice ?
Aux épreuves d'athlétisme, même si vous n'y verrez que des hommes ?

Marie n'a suivi que de très loin les Jeux d'hiver de Chamonix, qui, en février 1924, ont accueilli 16 pays et 258 athlètes. Non pas par désintérêt pour les sports d'hiver, en bonne Jurassienne, même si Dole ne se situe pas en zone de montagne et si elle n'est jamais montée sur des skis, mais parce qu'elle déplore la faible représentation des femmes admises à concourir et le peu de disciplines qu'on leur concède.

Ainsi, en décide le Comité International Olympique, pas de ski ni de bobsleigh ni de hockey sur glace pour les femmes. Trop violentes, trop dures, trop rapides, ces spécialités ne leur correspondent pas. Toujours aussi généreuse et progressiste, la vénérable institution n'autorise aux 11 femmes présentes à Chamonix que le patinage artistique, parangon de fluide douceur, de grâce aérienne et de décente élégance, et seule discipline hivernale à parfaitement coller à ce que doit être une pratique sportive féminine.

Toutefois, l'une des 11, une gamine aux nattes blondes, la Norvégienne Sonja Henie, même si elle ne décroche pas de podium à Chamonix, se distingue par des exploits sur la glace sans rapport avec son jeune âge. Marie se promet de la suivre lors des prochains Jeux d'hiver.

Arrivent, enfin, tant attendus, tant rêvés, les Jeux d'été de Paris 1924.

Dans ce Paris des années 20 marqué par un incroyable fourmillement intellectuel, artistique, économique, toute une ville et tout un pays en émoi s'offrent une fête sans commune mesure avec les éditions précédentes des Jeux. L'évènement est taillé pour connaître un retentissement international unique et un succès planétaire inédit, conformément à la volonté de Pierre de Coubertin lorsqu'il proposait la candidature de Paris, Pierre de Coubertin pour qui ces Jeux marquent sa propre apothéose et son heure de gloire personnelle si tant est qu'il faille raviver sa gloire et sa flamme. 44 pays²¹, 126 épreuves, 3089 athlètes dont 4,3% de femmes, proportion en légère hausse sur les éditions précédentes, plus de 1000 journalistes du monde entier, du jamais vu. Pour la première fois, des commentaires en direct à la radio permettront à qui le souhaite de suivre les épreuves en temps réel. Quatre timbres-poste sont mis en circulation pour célébrer les Jeux.

Ces Jeux seront les derniers de Pierre de Coubertin : le baron remettra son mandat de président du Comité International Olympique l'année suivante.

La construction du stade olympique de 45.000 places se termine à Colombes – choix géographique qui illustre la volonté d'inscrire les Jeux dans un « Grand Paris ». A Colombes également s'élève le village olympique, premier du genre, spectaculaire innovation de ces Jeux, libérant les pays participants du souci du logement de leurs athlètes. Même si les

²¹ Dont les vaincus de la guerre, à l'exception de l'Allemagne, qui attendra les Jeux d'Amsterdam en 1928.

baraquements sont en bois et si le confort reste sommaire, le village offrira également de multiples services aux délégations, un restaurant, un bureau de poste, un salon de coiffure, une blanchisserie... Paris innove, encore et toujours, pour rendre ces Jeux inoubliables et met la barre de l'organisation et des cérémonies si haut que les prochaines éditions ne pourront que démontrer plus d'ambition encore. Les sites olympiques se répartissent dans tout Paris, en région parisienne et au-delà : la nouvelle piscine des Tourelles, dans le 20^{ème} arrondissement, accueillera la natation ; l'hippodrome d'Auteuil, l'équitation, toujours interdite aux femmes ; les épreuves de voile se dérouleront au Havre, et l'aviron à Argenteuil ; les sports collectifs, également marqués par le refus prolongé de compétition féminine, se répartissent dans différents stades des environs de Paris, notamment au stade Pershing pour le football ; au Vélodrome d'Hiver sont attribuées les épreuves de boxe, de lutte, d'haltérophilie, et d'escrime, ces dernières épreuves pour la première fois ouverte aux femmes, seule concession du CIO dans sa mansuétude ; à la Cipale, lieu mythique du bois de Vincennes, le cyclisme sur piste ; à Saint-Cloud et Bagatelle, le polo ; dans le 16^{ème} arrondissement de Paris, un fronton de pelote basque permettra une démonstration de ce sport trop peu pratiqué pour figurer au programme.

La cérémonie d'ouverture se déroule au Stade Olympique de Colombes²² le 5 juillet 1924. Toutefois certaines compétitions, dont le football, le rugby et le polo, ont déjà commencé quelques semaines plus tôt. Face à un stade de Colombes noir de monde, le Président de la République, Gaston Doumergue, proclame officiellement l'ouverture des Jeux de la VIII^{ème} Olympiade, sous le regard triomphant de Pierre de Coubertin. Le comte Clary, président du Comité national olympique, prononce un discours inaugural juste avant qu'on ne hisse le drapeau aux anneaux. Enfin, l'athlète Géo André, qui participe à sa quatrième olympiade, prête au nom de tous les participants le serment olympique. Géo André sera également le porte-drapeau de la délégation française.

Les Jeux de Paris font leur moisson de héros appelés à entrer dans la légende.

En natation, un Américain de dix-neuf ans nommé Johnny Weissmüller devient le premier nageur au monde à passer en-dessous d'une minute sur le 100 mètres nage libre. Il accumulera trois médailles d'or sur cette Olympiade.

Le Britannique Eric Liddell, grand favori du 100 mètres, mais aussi fervent protestant, refuse de participer à la finale organisée un dimanche, ne pouvant admettre de courir le jour du Seigneur. Il laisse ainsi le champ libre à son compatriote et éternel rival Harold Abrahams qui s'impose facilement sur la distance. Toutefois Eric Liddell réussit contre toute attente à remporter la finale du 400 mètres, qui se déroule, elle, un jeudi.²³

²² Actuel stade Yves Du Manoir

²³ Le film *Les chariots de feu* relate cette rivalité entre Eric Liddell et Harold Abrahams.

En saut en longueur, William DeHart Hubbard devient le premier Afro-Américain à remporter une médaille d'or dans une épreuve individuelle.

Un certain Alexandre Lippmann décroche l'or en escrime, rendant hommage à son illustre arrière-grand-père, un autre Alexandre - Alexandre Dumas.

En tennis, en double mixte, l'Américain Richard Norris Williams fait équipe avec Hazel Hotchkiss Wightman, et la paire magique remporte l'or : le public acclame d'autant plus le champion américain que ce survivant du Titanic a failli perdre ses jambes, gelées après le naufrage, et qu'un médecin du RMS Carpathia suggérait d'amputer sur-le-champ.

De gigantesques problèmes d'organisation marquent malheureusement le tournoi de tennis. Ils amèneront à la décision de retirer l'épreuve des Jeux²⁴. Contre toute attente, la France ne remporte aucune médaille d'or, après l'abandon de la diva Suzanne Lenglen et la défaite en finale de Henri Cochet contre l'Américain Vincent Richards. La jeune Julie Vlasto décroche l'argent avec sa finale perdue contre la favorite américaine, Helen Wills.

Géo André termine quatrième de sa finale du 400 mètres haies, chant du cygne de cet athlète complet passé par toutes les disciplines et accumulant le record de titres de champion de France.

Comme lors des Jeux précédents, des concours artistiques se déroulent en parallèle, littérature, peinture, architecture, sculpture, et atteignent des sommets de beauté et de gloire.

La star incontestée de ces Jeux s'appelle Paavo Nurmi. Depuis les Jeux d'Anvers en 1920, attirée comme par un aimant, Marie suit de près les exploits du prodigieux coureur venu à Paris pour y chercher une fois de plus l'or et rien d'autre.

L'incomparable Finlandais volant ne déçoit pas ses admirateurs – ni ses admiratrices. Il s'affirme comme le dieu du stade de Colombes, qu'il marque pour l'éternité de sa foulée unique, mécanique, régulière. Les Jeux de Paris lui vaudront pas moins de cinq médailles d'or : celles du 1500 mètres et du 5000 mètres le jeudi 10 juillet, du cross-country individuel et par équipes le samedi 12 juillet, sous une canicule qui porte à 40° les températures parisiennes, celle du 3000 mètres par équipes le dimanche 13 juillet. Mais la légende retiendra une performance unique dans l'histoire : moins d'une heure après sa victoire sur 1500 mètres, Paavo Nurmi revient sur la piste pour courir le 5000 mètres qu'il remporte en établissant un nouveau record olympique²⁵ et en devançant de deux dixièmes de seconde son compatriote Ville Ritola, l'autre Finlandais volant. Il laisse toutefois à Ville Ritola la victoire sur le 10.000 mètres et le 3000 mètres steeple.

²⁴ Le tennis ne sera réintégré qu'en 1988, aux Jeux de Séoul.

²⁵ 14 minutes et 31 secondes

Ville Ritola décroche sur ces Jeux quatre médailles d'or et deux d'argent. Les performances cumulées des deux géniaux Scandinaves rendent la Finlande tout simplement invincible dans les épreuves par équipe.

Le 10 juillet, Marie assiste fascinée à l'exploit de son idole et hurle au cœur d'une foule déchaînée quand le phénoménal Finlandais court son 5000 mètres de légende. Dès la ligne de départ, elle repère le prodige, impassible et détaché à son habitude. Durant le quart d'heure qui suit, elle ne le lâchera pas des yeux, comptant ses tours de piste, anticipant ses changements de rythme, et vibrant à chacun de ses passages. A mi-parcours, avec son compatriote Ville Ritola, il se détache de tous les autres concurrents et creuse sans mal l'écart. A compter de ce moment, les deux Finlandais font la course en tête, laissant loin derrière eux tous les autres coureurs, dans un stade à l'atmosphère surchauffée sous le soleil de juillet et à l'ambiance explosive, faite d'assourdissants cris d'encouragements et de gesticulations continues. Un vent de folie soulève le stade quand Paavo Nurmi passe la ligne d'arrivée.

- Pas mal, dit une voix derrière Marie.

Sans même se retourner, elle acquiesce à cette voix qu'elle reconnaît maintenant entre mille.

- Dois-je courir aussi vite que lui pour attirer votre attention ?

Elle pousse un long soupir et se retourne vers Aurélien Verdier, qui la dévisage d'un air amusé de ses yeux d'agate, son éternelle sacoche en bandoulière.

- Je savais bien que je vous trouverais dans ces tribunes, et que je vous y trouverais aujourd'hui pour assister aux exploits des Finlandais. Mais comme Paavo Nurmi va rentrer au vestiaire et répondre aux questions de mes confrères avant sa remise de médaille, je peux profiter de l'accalmie pour vous offrir une limonade ou ce que vous voudrez ?

L'incroyable double victoire du Finlandais vaut bien qu'elle accepte l'invitation. Ils se retrouvent installés à une buvette à l'extérieur du stade, à siroter leurs limonades et commenter les exploits des Finlandais - et des autres. Il lui rappelle qu'il bénéficie d'invitations et lui reproche de ne pas l'avoir sollicité. « Je suis sûr que vous avez payé votre place à un prix prohibitif, même si vous m'objecterez que Paavo Nurmi le vaut bien. Les billets atteignent des coûts scandaleusement élevés. » Il la regarde de près, devine ses yeux qui brillent plus que la normale, en recherche la cause, comprend vite : une délégation française de 318 membres dont seulement 19 femmes ; la frustration, celle de ne pas prendre à ces Jeux la place qui lui revient, la frustration d'une athlète écartée de la fête parce que femme, toutes ces traînées d'amertume laissée par des siècles de patriarcat absurde et le carcan immuable refusant aux femmes les droits les plus élémentaires. Un droit élémentaire : courir. Il la regarde et devine qu'elle rêve de Jeux où femmes et hommes concourraient dans des conditions égales, dans les mêmes sports et les mêmes épreuves. Et que même si elle idolâtre le champion finlandais,

elle rage de ne pouvoir être à sa place, courant sous les acclamations vers la victoire promise par son talent – ou courant, tout simplement.

- Marie, demande-t-il, vous avez arrêté le sport, depuis notre dernière rencontre il y a des mois ? On ne vous voit plus au stade Elisabeth.

Elle lui explique l'idée de la pause, jure qu'elle s'engage à reprendre la compétition. Quand, elle ne sait pas.

- Attention, ne restez pas absente des stades trop longtemps. Vous ne retrouverez pas de sitôt votre niveau de performance, et pendant ce temps des filles plus jeunes que vous montent en puissance. Cette Marguerite Radideau, du club de Saint-Maur, 17 ans aux prunes, par exemple, qui promet de tout gagner...

Marguerite Radideau est une sprinteuse, objecte-t-elle, du 80 mètres, du 100 mètres, nous ne jouons pas dans la même cour. « Pour l'instant vous ne jouez dans aucune cour. » Il garde le don de la faire rire et de la faire sortir de ses gonds à la fois. Elle lui rappelle, courroucée, que son record personnel sur le 1000 mètres se situe à une demi-seconde du record de France de Lucie Bréard. Lucie qui se marie dans cinq jours, lui apprend-elle pour changer de conversation. Dans une robe dessinée et montée par Marie.

- Quand dessinerez-vous la robe de vos noces ?

Epousez-moi, suppliait-il un an plus tôt. Soudain il rapproche son visage du sien, l'attire par le cou et lui plante sur les lèvres un baiser inattendu. Prise de court, elle met quelques secondes à se dégager. Quand elle y parvient, ses yeux lancent des éclairs, sa main brûle de gifler l'insolent mais reste posée sur la table. Elle cherche désespérément une insulte percutante à lui jeter à la figure, mais ne trouve rien d'assez cruel. Enfin, consciente de ne rien faire de ce que doit faire une jeune femme embrassée de force, se jugeant en-dessous de tout, elle ne trouve rien de mieux à lui dire que cette phrase déroutante :

- Je veux courir le 5000 mètres. Comme Paavo Nurmi.

Il éclate de rire, affirme qu'elle le surprendra toujours, qu'aucune femme n'a jamais été chronométrée sur 5000 mètres et que sur cette distance elle n'a aucune chance de faire la moindre compétition, car jamais on ne laissera des femmes courir un 5000 mètres. Mais que par amour pour elle, il se propose de la chronométrer si l'envie de courir 5000 mètres la démange à ce point. « On ira au stade Pershing. Je vous fixerai un jour, après les Jeux. En attendant, entraînez-vous un minimum, allez courir dans les bois, remuez-vous, que sais-je... »

Mais avant de jouer les entraîneurs, il veut comprendre :

- Dites-moi, insiste-t-il, je voudrais comprendre. Pourquoi une aussi longue absence des stades ?

Elle n'entre pas dans le détail du fiasco des championnats de France de 1923, le jour où son corps l'a trahie. Mais elle sait que si sa mère n'avait pas disparu de cette façon absurde, elle

aurait déjà repris l'entraînement et la compétition. Alors elle se lâche, raconte à Aurélien ce qu'elle ne lui a pas dit le jour de l'interview, l'opposition inébranlable de Françoise, les années à se cacher, leur terrible dernière rencontre, la gifle. Les circonstances tragiques de la mort de Françoise, et, depuis, le remords qui la travaille au point de l'empêcher de courir. Jusqu'à aujourd'hui.

Il écoute son récit, édifié, la comprend mieux qu'elle n'imagine, la rassure, lui affirme qu'elle n'est pour rien dans l'obstination de sa mère, ni dans son refus de revoir sa fille, de répondre à ses lettres. Encore moins dans les circonstances de cette mort tragique.

- Alors le 5000 mètres, c'est pour vous prouver que vous aviez raison ? Pour lui prouver à elle, là où elle se trouve ?

Les Jeux se terminent le 27 juillet, sur une innovante cérémonie de clôture qui voit hisser le drapeau des Pays-Bas, prochain pays à accueillir les Jeux, à côté du drapeau français et du drapeau frappé des anneaux olympiques. Avec 38 médailles dont 13 en or, la France termine troisième au classement des nations, derrière les Etats-Unis et la Finlande.

Chapitre 16

« On a tellement mal, dans sa chair et dans sa tête, qu'on ne maîtrise plus rien. Le corps est en roue libre, détaché de l'esprit, et l'esprit s'emballe, grimpe dans les tours. On hallucine. On se voit entrer dans le tunnel, avec la lumière blanche. On est dedans, on court vers ça, vers la lumière au bout du tunnel, et sa promesse de paix. »

Marianne Brun - Fondre

Le deuxième dimanche après la clôture des Jeux Olympiques de Paris, Aurélien Verdier donne rendez-vous à Marie au stade Pershing en un début de matinée désert, expliquant que son introduction dans le monde sportif lui vaut le privilège de bénéficier à son gré des installations du stade. Arrivée bien avant lui, alors qu'une brume d'été brouille encore le jour, elle s'échauffe dans les allées en l'attendant, se réjouissant de la solitude de cette heure très matinale, sans curieux pour assister à son exploit. Aurélien Verdier arrive en brandissant un chronomètre.

« Vous les accumulez, dit-il ! »

- Quoi ?
- Ceux qui vous chronomètrent. Si j'arrive à suivre, votre premier entraîneur, ce Pierre Labaune, puis votre grand frère, Pierre Payssé, ensuite votre entraîneur du Fémina Sport. Aujourd'hui cet honneur de vous chronométrer me revient. Sinon que, si je comprends bien, vous ne comptabilisez aucune performance ces derniers mois. En fait vous n'en comptabilisez aucune sur 5000 mètres.

Une question la travaille depuis des mois, sinon des années. Elle doit la lui poser pour chasser tout malentendu entre eux :

- Le jour où mon frère vous a cassé la figure, qu'aviez-vous raconté sur moi ?
- Une remarque sur vos formes, répond-il sans se démonter, cynique et rieur. Du grand classique. Je vous la refais ?
- Pas besoin.
- De toutes façons, je ne la referais plus. Cela fait partie des choses stupides dont je ne suis pas fier.

Elle se rappelle la sobriété et la pudeur de l'article écrit sur elle dans *La Française* et ne demande qu'à le croire. On y va, demande-t-il, vous vous êtes assez échauffée ?

Il lui donne le top départ. Elle se lance pour rejoindre Paavo Nurmi au panthéon du 5000 mètres, dans l'air matinal à peine percé par les rayons du soleil montant. Les sensations oubliées avec son trop long repos reviennent dans ses jambes, dans ses bras, dans tout son corps, et elle se demande comment elle a pu rester si longtemps sans courir. Elle trouve un rythme satisfaisant de début de course, juste pour se réhabituer, sans forcer, sans se contraindre et pour économiser ses forces pour la suite. Premier tour. Elle voit à peine Aurélien Verdier sur le bord et poursuit, les yeux loin devant elle. Se force à prendre quelques repères pour les tours suivants, le début des gradins, un bouquet d'arbustes, l'extrémité des allées. Elle allonge sa foulée, rigoureuse et méthodique, ne ressent aucune fatigue, juste l'envie de continuer et d'enchaîner les tours. Deuxième tour. Respiration parfaite, trois inspirations, trois expirations, elle retrouve le début des gradins, le bouquet d'arbustes, les allées qui s'enfoncent dans le bois, prend son virage, repère de l'autre côté de la piste la silhouette d'Aurélien Verdier, chrono en main. Elle tient le rythme, tout va bien, même si passé le kilomètre elle rentre en territoire inconnu. Se répète pour se rassurer qu'elle courait largement les 5000 mètres à l'entraînement ou lors de ses courses folles dans les bois et que le territoire où elle pénètre n'est pas si inconnu qu'elle s'imagine. Ce qu'elle ignore c'est le temps. Elle sait mesurer sa résistance et sa volonté, mais pas son temps. Quatrième tour. La voici au tiers de sa course, ou à peu près, mais elle sait qu'on ne raisonne pas en fractions quand on court. Elle pousse une légère accélération alors que la fatigue monte lentement dans ses jambes et tire sur ses cuisses, à peine perceptible mais bien présente. Elle doit trouver le bon rythme avec cette lourdeur qui s'installe, qui creuse son trou à mesure qu'elle se rapproche du milieu de sa course. Pourquoi cette trop longue pause, regrette-t-elle maintenant, pourquoi rester si longtemps sans courir, me priver de ces glorieuses sensations, de l'enthousiasme à sentir mon corps s'affermir et se révéler. Les gradins, les arbustes, les allées se succèdent dans la lumière. Six tours derrière elle, elle continue, pousse encore sa vitesse, force la discipline de ses jambes, leur interdit de lâcher. Résiste à la fatigue de plus en plus présente. Huitième tour. Neuvième tour. La silhouette d'Aurélien Verdier. Tenir, il reste à faire moins de la moitié de ce que je viens de faire, même si on ne compte pas comme ça. Forcer, forcer encore. Dixième tour. La douleur s'installe, dans ses jambes mais pas seulement. Respirer, trois inspirations, trois expirations, les quatre cinquièmes de la course sont derrière moi, non je ne dois pas raisonner en fractions sèchement mathématiques. Le plus dur de la fatigue reste à venir. Alors forcer, je suis la Finlandaise volante et personne ne me l'enlèvera. Forcer, ne pas me laisser piéger par mes jambes qui voudraient ralentir, ce n'est pas à elles de décider. Reste un tour

plus un demi-tour. Là-bas, la silhouette d'Aurélien Verdier qui se rapproche, marquant la fin de l'épreuve, ne pas ralentir, il baisse le bras, je passe la ligne, c'est fini.

Encore trois, quatre foulées, puis quelques pas à la peine. Elle s'arrête enfin, se laisse aller, penchée en avant, les mains posées sur ses cuisses douloureuses, souffle tout l'air de son corps, se relève, inspire, se penche à nouveau, souffle, souffle encore. Aurélien Verdier se rapproche, chrono en main.

- Combien, demande-t-elle avec angoisse ?
- Exactement quatre minutes de plus que votre héros le 10 juillet dernier.

Quatre minutes d'écart ! Tout son corps tremble de déception malgré la chaleur qui monte. A vrai dire elle n'osait pas prendre de pari sur le temps qu'elle mettrait à courir la distance mythique, mais elle pensait mieux faire que cet écart démesuré. Aurélien lui tend une gourde, la rassure. Vous n'êtes pas au mieux de votre forme, dit-il, à peine échauffée, manquant d'entraînement depuis de nombreux mois, vous ne connaissez pas cette distance et ne savez pas la gérer, et puis... 5000 mètres, c'est beaucoup, Marie. Un 5000 mètres ne s'improvise pas. Vous parvenez à un écart inespéré de seulement Quatre minutes sur cette distance avec le meilleur coureur de fond de tous les temps ! Vous pouvez être satisfaite de vous.

- Ne me dites pas que ce n'est pas une distance faite pour une femme ou j'explose !

Il rit de son indignation spontanée, la retrouve égale à elle-même, confirme que pour lui aucune distance n'est réservée aux hommes ni aux femmes même si ceux qui partagent son avis ne courent pas les rues ni les stades. Elle vide la gourde à très petites gorgées, sait ce qui lui reste à faire : se remettre à un entraînement régulier et sérieux pour préparer les échéances à venir.

- Quelles échéances, Marie ?

Elle ne sait plus. D'autres médailles, d'autres titres. Les championnats de France sur 1000 mètres ou ceux de cross alors que d'impatentes gamines de seize ans occupent le terrain et que les anciennes ne lâchent pas. Les futurs Jeux féminins mondiaux que prépare Alice en un lieu inconnu, pour y courir le 1000 mètres, voire le 800 mètres.

Quelques curieux envahissent le stade, des sportifs du dimanche. A mesure de l'avancée de la matinée, des clubs de football ou d'athlétisme vont l'occuper. Ils dévisagent avec insistance cette jeune femme en short fatiguée et dépitée, mais se détournent pudiquement quand elle tourne la tête vers eux, même si la distance ne leur permet pas de voir que ses yeux fulminants leur lancent des obus.

Aurélien Verdier lui suggère un passage par les vestiaires pour se changer. Ensuite, dit-il, je vous propose de repartir à pied vers le Château de Vincennes. Vous n'avez rien contre un café en compagnie de votre nouvel entraîneur ?

Assis à une terrasse en face du château, attendant leurs cafés, ils évoquent l'avenir sportif de Marie. Aurélien fait remarquer à juste titre que même dans les cercles les plus progressistes, les entraîneurs les plus audacieux, les instances sportives les plus irraisonnées, n'envisageront jamais cette folie, proposer en compétition une distance supérieure à 1000 mètres pour les femmes. Et le cross, objecte-t-elle, elle qui, de même que Lucie Bréard ou d'autres, détient des titres acquis sur 3000 ou 3500 mètres. Certes, du cross. On ne parle pas de la même chose, réplique Aurélien. Un cross n'est pas une course sur une piste autour d'un stade. Elle proteste, rappelant que les hommes, en championnat de France comme aux Jeux Olympiques, courent 1500 mètres, 3000 mètres steeple, 5000 mètres, 10.000 mètres. ils courent des marathons, Aurélien...

- Le marathon, ça vous tente ?

Elle relève le menton avec défi :

- Pourquoi pas ? Vous pariez que j'en cours un ?

Marie sait de longue date qu'il existe des courses pour amateurs où peut s'inscrire qui veut, pour le plaisir de courir 5000 ou 10.000 mètres, dans le bois de Vincennes, le bois de Boulogne, le parc de Saint-Cloud ou La Courneuve – sous réserve d'être un homme. Exclues de ces événements, les femmes ne bénéficient de rien de comparable qui leur soit réservé, depuis la fameuse course des midinettes de 1903. 12 kilomètres, pourtant, les petites cousettes lancées dans l'aventure avaient été invitées à parcourir 12 kilomètres, même si Aurélien Verdier lui objecte qu'elles les ont parcourus en marchant, et non en courant, sauf sur quelques bribes de trajet.

- Et toutes ces manifestations, Aurélien, ces rallyes, ces événements réservés aux hommes, organisés par différentes sociétés d'athlétisme, que se passerait-il si une femme tentait d'y participer ?
- A mon avis, dès qu'ils réaliseraient sa présence, les organisateurs l'attraperaient par le col et l'extrairaient de la course manu militari comme une mauvaise fille rebelle – tout juste s'ils ne l'enverraient pas directement au bagne²⁶.

Marie éclate de rire et affirme se sentir disposée à tenter le diable. Trouvez-moi une course de 5000 mètres, ou même 10.000, dit-elle, je la courrai déguisée en homme !

- Non, dit-il, je ne prendrai pas le risque de voir des malotrus vous malmener. Mais si vous voulez vous améliorer sur 5000 mètres, on peut refaire l'exercice.

Si elle comprend bien, il lui propose de l'entraîner régulièrement sur la distance interdite. 5000 mètres. Et il se met à plaider avec conviction sa propre cause pour qu'elle accepte sa

²⁶ Allusion à la mésaventure de Kathrine Switzer, en 1967 : inscrite au marathon de Boston alors que cette distance était interdite aux femmes, elle fut brutalisée par un organisateur qui prétendait lui faire arrêter sa course. Protégée par son compagnon, elle termina son marathon en 4 heures 20 minutes : ce coup d'éclat ouvrit la voie pour lever l'interdit.

proposition : il est journaliste, certes, pas entraîneur sportif, mais après des années de métier il revendique une connaissance fouillée du monde du sport, de ses normes, de ses règles, de ses institutions, il a écrit, rendu compte, décrit des épreuves, des compétitions, des championnats, des exploits, dans de nombreuses disciplines, particulièrement l'athlétisme.

- Je ne prétends pas à la compétence d'un entraîneur de métier comme votre Paul-Henri, mais je peux vous amener à un temps qui vous rendra crédible sur la distance pour le jour de gloire où vous reviendrez au Fémina Sport et où vous expliquerez à ses responsables que vous avez rejoint le club des Finlandais volants.
- Pourquoi feriez-vous cela pour moi ?

Il hausse les épaules. Comme si elle ne le savait pas.

Ils se retrouvent désormais régulièrement, au stade Pershing ou ailleurs, les dimanches à l'aube, et sous la houlette avisée d'Aurélien Verdier Marie se lance sur la piste et enchaîne les tours. La patience du journaliste la surprend à chaque fois, comme son professionnalisme, la qualité de ses conseils, sa fermeté et une forme d'évidente autorité à laquelle elle se soumet sans discuter. Il la conduit imperceptiblement là où il veut l'emmener, trouve avec elle le bon rythme, lui apprend la meilleure gestion de la distance, corrige sa respiration, place les pointes d'accélération. Elle finit les séances à bout de force, mais avec la bienheureuse sensation du sang qui bouillonne dans ses veines et se répand d'un bout à l'autre de son corps comme un miraculeux élixir de vie. Entre deux séances, elle retourne deux fois par semaine au Gymnase de la rue du Bac pour retrouver sa musculature d'avant et compléter les tours de pistes par les bons exercices. Mais Lucie n'y vient plus.

Les séances se terminent invariablement devant un café et dans de longues discussions où ils ne voient pas passer le temps, et Marie découvre à chaque fois qu'elle prend un plaisir croissant en sa compagnie. Mais s'il lui propose de prolonger le café par quelque sortie dans Paris ou ses environs, elle refuse invariablement, invoquant le besoin de se reposer, de faire son ménage, ce qui déclenche les rires d'Aurélien, ou un rendez-vous avec une amie, quelque Thérèse ou Suzanne à laquelle il ne croit pas.

Il s'enhardit un jour à lui demander des nouvelles de son boxeur. En totale hypocrisie, car il suit au jour le jour dans la presse la progression et la carrière de celui qui continue à occuper, du moins le suppose-t-il, les pensées de Marie. Jules Massé accumule les victoires. Reconnu désormais au plan international il répond à de nombreuses invitations qui le mènent en-dehors des frontières. Sa célébrité acquise ne peut échapper à Marie dès qu'elle se plonge dans la presse sportive, et Aurélien Verdier donnerait cher pour savoir comment elle vit, sous son joli front et son détachement apparent, l'envol irrésistible de son amour de jeunesse.

Du moins la jolie comédienne n'apparaît plus à son bras.

A sa question, Marie relève le menton, provocante :

- Sa carrière, vous la connaissez mieux que moi. C'est vous le journaliste qui savez tout.
- Je crois que vous l'avez encore dans la peau, répond-il tristement.

Il interromp quelques semaines son accompagnement auprès de Marie pour un voyage aux Etats-Unis où il commente une rencontre d'athlétisme entre l'équipe de France masculine et les Américains. Au retour, il offre à Marie un mystérieux paquet soigneusement emballé. « Permettez-moi de vous faire ce petit cadeau, dit-il d'un air gêné, j'espère que la taille est bonne. » Elle sort une paire de chaussures de course et découvre la marque : Brooks. Ce qu'on fait de mieux, assure-t-il. Ils font aussi des chaussures de football, de baseball, des patins à roulette...

Les chaussures lui changent la vie.

Au printemps 1925, la presse sportive annonce la défaite de Jules Massé face à Georges Carpentier.

Marie passe quelques jours chez son père, s'occupe de la boulangerie, respire l'odeur du pain chaud. Une idée folle la travaille depuis des mois. L'idée de se donner un phénoménal, inimaginable, défi. Même à Aurélien Verdier elle n'ose en parler. Seul son frère Jean peut l'aider, ne la trouvera ni ridicule, ni inconsciente, ni irresponsable. Elle va le voir dans sa pâtisserie, où son épouse Odette trône au milieu de créations sucrées dignes d'un conte de fées, qui assurent sa notoriété dans toute la ville et au-delà. Odette au ventre rond de future mère.

- Jean, rends-moi un service. Toi seul peut me le rendre. Une demi-journée.

Jean, un peu empâté avec le temps, continue malgré tout à jouer au football quand la pâtisserie lui en laisse le loisir. Il lève un sourcil intrigué. Qu'invente donc sa petite sœur ? Elle lui rappelle comment, des années plus tôt, il a balisé pour elle un trajet en forêt, un kilomètre hasardeux, avec quelques approximations, ne disposant pas de possibilités de mesurer plus précisément les distances. Jean aujourd'hui conduit sa propre automobile et a moyen de contrôler le kilométrage d'un trajet.

- Quelle distance tu veux courir, cette fois ?
- 42 kilomètres.

Un marathon. De Marie, rien ne l'étonne. Sans discuter, il l'aidera à gagner son pari fou qui fera d'elle une héroïne, de celles capables de braver tous les interdits des Jeux antiques.

- Quand ?
- Dimanche. Je repars à Paris lundi.

Dans trois jours.

- Dimanche, voyez-vous ça, sans délai ni préavis. Mais tu rêves, ma pauvre ! Tu crois que je me tiens en permanence à ta disposition ?

Il proteste juste pour la forme, sait déjà qu'il ne lui fera pas entendre raison :

- Marie, je ne connais pas grand-chose à la course, mais il me semble qu'un marathon se prépare pendant des mois, qu'on commence par dix kilomètres, puis vingt, puis...
- Je cours régulièrement des 5000 mètres, l'interrompt-elle, je pousse même parfois jusqu'à 10.000 et cela ne me pose aucun problème. Je ne te demanderais pas de m'aider si je ne m'en sentais pas capable. Et tous ces derniers jours je me suis reposée...

A peine le temps de se dire qu'il est aussi inconscient qu'elle, qu'il se fait complice de risques physiques qu'il ne peut estimer, il s'engage à lui organiser sa course la plus folle et lui donne rendez-vous pour le dimanche. D'ici là, il prendra le temps de se pencher sur des cartes des environs, tracera un trajet de la distance requise de village en hameau, une boucle quelque part au nord de Dole, un secteur forestier où les routes désertes permettront à Marie de courir sur un revêtement bitumé sur l'essentiel du parcours, sans prendre le risque de croiser trop de véhicules, automobiles, vélos, carrioles. Il imagine déjà le déroulement : il la précèdera dans sa belle automobile, à la fois pour lui montrer la route et la sécuriser, et pour créer un effet d'entraînement, et la soutenir dans son invraisemblable équipée.

- Je viens te chercher dimanche matin à 8 heures chez papa.

Marie a lu tout ce qu'elle a trouvé sur l'épreuve du marathon, depuis le Grec Spiridon Louis, vainqueur en près de trois heures lors des Jeux d'Athènes en 1896, jusqu'au Finlandais Albin Stenroos couronné à Paris en 1924. Elle a lu des récits enjolivés par le temps, et les comptes-rendus les plus sérieux trouvés dans la presse. Elle s'est imprégnée des exploits des marathonniens de toutes les olympiades comme de leurs méthodes et des conditions de leur entraînement. Elle a discuté avec Aurélien en espérant qu'il ne décèle rien de son projet dans l'enthousiasme de ses paroles.

Et elle veut rendre justice aux femmes injustement écartées de l'épreuve aux Jeux Olympiques de 1896, deux Grecques, la fameuse Melpomène refoulée par la commission de sélection car coupable d'être une femme, alors même que selon sa légende elle avait couru quelques mois plus tôt la fabuleuse distance en 4 heures 30. Et Stamata Revithi, à laquelle on oppose le même refus, et qui fera seule le parcours le lendemain du marathon olympique, en 5 heures 30.

Au jour dit, lorsque Jean se gare devant la boulangerie, et qu'il appelle sa sœur, il voit surgir Etienne, qui exige une explication à cette expédition matinale, veut tout savoir de leurs manigances « J'emmène ma sœur en balade. » Non, affirme Etienne, tu prépares autre chose. Marie qui arrive par derrière choisit de tout avouer à son père, une façon de se disculper des mensonges passés. A sa grande surprise, Etienne ne sourcille pas, mais demande à assister à l'exploit. « On ne sera pas trop de deux pour t'encourager, ma fille ! », sans autre commentaire sur la folie de l'entreprise.

Jean à force de calculs et d'additions griffonnés sur une carte du département a défini une boucle qui correspond à la bonne mesure et lui détaille son trajet. Prévenu la veille de ce projet fou, il n'a pas pu reconnaître le trajet et lui aussi part vers l'inconnu, ignorant de l'état des routes, voire des chemins de terre, des possibilités de contourner les hameaux qu'elle traversera, des possibles écueils qu'elle rencontrera. Du bout de son crayon, il suit le tracé qui aboutit à son total de 42 kilomètres, un peu plus ou un peu moins.

- Tu partiras d'Authume, puis Archelange, Gredisans, Menotey, Offlanges, Saligney, Serre-les Moulières. Ce sont de toutes petites routes, tu ne croieras pas grand-monde, surtout un dimanche matin.

Un dernier scrupule l'arrête, il veut qu'elle le rassure, qu'elle lui réaffirme qu'elle sait ce qu'elle fait et pourquoi elle le fait. Elle rit et hausse les épaules, lui affirme que si elle se sent incapable de continuer, elle ne forcera pas le destin et écouterait les protestations de son corps, mais il n'en croit pas un mot. Dans son coffre, il garde en réserve de l'eau, du sucre, tout ce qu'elle lui a demandé.

A neuf heures pile, devant le panneau portant le nom d'Authume, il lui donne le départ. Marie démarre, moderne aventurière, exploratrice de l'extrême. A très petites foulées, sans se fatiguer. Il fait beau, elle se sent bien, à l'aise dans son short et son maillot ample, un vent léger balayant son visage. Elle ne vise pas de chrono, elle veut seulement montrer qu'une femme peut courir 42 kilomètres. Mais la force de son envie ne lui laisse pas d'autre choix que de gagner son pari fou. Son envie, mais surtout des siècles d'histoire et de préjugés, l'accumulation de tous les carcans imposés aux femmes, les trop nombreuses et trop solides barrières à faire s'écrouler. Jean et Etienne la précèdent dans l'auto, Jean au volant, Etienne à l'arrière, lui annoncent régulièrement le kilométrage accompli. Elle court sans forcer, sans foncer, fournit dans ces premiers kilomètres un effort minimal, le terrain plat facilite son rythme. Elle passe des hameaux déserts que traversent quelques vagues silhouettes qui réalisent à peine qu'une femme en short vient de les croiser. Elle plonge dans des routes forestières et s'enfonce sous le tunnel sombre des arbres, resurgit en pleine lumière, longe un champ, vise le prochain hameau qui monte à l'horizon. Elle se sent en harmonie avec le bleu du ciel, le poudrolement du soleil, le printemps autour d'elle qui lui apporte tous les parfums d'une nature en éveil.

Dix kilomètres, annonce Jean depuis le véhicule en lui tendant une gourde. Elle se lance maintenant dans des terres non explorées, avec un début de fatigue montant dans ses jambes. Ne pas forcer, ne pas accélérer. Accélérer, elle en serait bien incapable, consciente de la nécessité de bien gérer sa course. La voici au quart de la distance, reste à courir trois fois ce qu'elle vient de courir, se dit-elle avec un autre hameau dans sa perspective. Mais quand on court on ne raisonne pas en fractions mathématiques, se répète-t-elle. Elle traverse le hameau

en regardant à peine le décor, entend des cris d'enfants, des cris de joie, des encouragements inattendus à ce spectacle surréaliste d'une femme qui passe en courant le long des quelques bâtisses, fermes, étables, auvents. Elle oublie vite le nom à peine déchiffré sur le panneau – y avait-il seulement un panneau pour désigner ces quelques murs ? Une côte en sortie du hameau, pas très raide, mais elle peine, pousse sur ses mollets, se force à dompter son souffle, trois inspirations, trois expirations, la pente même minime exige un effort supplémentaire de ses jambes. Enfin le sommet, puis une descente bienvenue qui la soulage. Un autre ensemble de fermes très loin devant scintille dans la lumière de la matinée bien entamée maintenant, l'atteindre, après on verra, d'abord ces vieilles pierres qui attendent son passage depuis la nuit des temps. Douze kilomètres, elle calcule, additionne et multiplie alors qu'elle ne devrait pas. Il lui reste à courir deux fois et demie ce qu'elle vient de faire. Le soleil monte sans qu'elle se soucie de l'heure, la température idéale la fait transpirer juste un peu, elle passe de vieilles pierres, et peut-être un groupe d'hommes et de femmes très âgés, sortis droits d'une légende antique, qui la regardaient passer comme ils regardent passer la vie. Au loin, un clocher égrène son rythme lourd, annonçant une messe. Quinze kilomètres. Elle boit à la gourde, avale un morceau de sucre. Elle a fait plus du tiers de sa course.

Courir, sentir tout son corps exulter de l'effort qu'elle fournit, le sang qui bat, son cœur qui frappe. La douleur s'installe dans ses jambes pour n'en plus partir, mais la douleur n'est rien. Ma tête commande et mes jambes suivent, se répète-t-elle. Elle se repasse en boucle des images qui l'aiguillonnent, ses premières courses, son premier 5000 mètres chronométré par Aurélien Verdier, le fiasco des championnats de France 1923 que son effort enterre pour l'éternité. Image de Paavo Nurmi remportant deux médailles d'or en moins d'une heure. Vision de Spiridon Louis, le porteur d'eau, passant la ligne d'arrivée du tout premier marathon olympique en 1896. Elle court pour Melpomène écartée de la fête. Elle les visualise, au bout de la route, les voit agitant les bras, reconnaissant son courage, sa maîtrise de la distance et du temps qui passe.

Ne pas s'arrêter. Ne pas céder à la tentation de la marche, même sur quelques mètres, même pour quelques pas. Vingt kilomètres, presque la moitié. Elle ne regarde plus les noms des hameaux traversés. Elle suit son père et son frère, l'automobile avance très lentement pour lui montrer la route, marque des arrêts où ils la laissent les dépasser, lui crient de tenir bon, devant un groupe de maisons ou le long d'un bois. Reste la moitié, refaire ce qu'elle vient d'accomplir, mais cette fois avec des jambes douloureuses, le dos rompu, le corps tout entier qui crie grâce. En territoire inconnu. Des fumées sombres s'élèvent de la terre, des champs, comme les ravages d'une bataille de la dernière guerre, un voile de vapeur toxique l'enveloppe, qu'elle doit traverser en convoquant toutes ses forces. Des pièges mortels parsèment la route où ses pieds s'enfoncent comme dans un marais mortel, des gouffres s'ouvrent sous ses pieds, révélant des pointes empoisonnées, des lacs de lave bouillonnent, des flèches partent de

chaque arbre, de chaque branche, pour l'atteindre de leur venin. Elle se force à imaginer qu'au-delà de la dévastation le soleil fait scintiller d'autres lacs et d'autres forêts, qu'une terre promise l'attend au bout de sa route. Vingt-cinq kilomètres. Ne pas craquer, ne pas céder. Elle compte et recompte, dix-sept kilomètres encore, là où le temps n'existe plus. Elle attrape un morceau de sucre dans la poche de son short, le laisse fondre longtemps sur sa langue, combien de temps, elle ne sait pas puisque le temps n'existe plus.

Bientôt le trentième. Elle se donne le trentième comme un cap, persuadée qu'au-delà la course deviendra plus facile. D'ici là, ne pas céder, ne pas marcher, courir malgré la souffrance qui la dévore, courir malgré ses jambes qui n'en peuvent plus, courir malgré les ravages de ses efforts démesurés dans tout son corps. Souffler pour ne plus souffrir. Ma tête décide et mon corps suit.

Trente kilomètres, le cap enfin passé la sauve de l'enfer, tout devient soudain plus facile grâce à ce chiffre magique, trente, elle se laisse porter par le rythme lent de ses jambes revenues à la raison comme des petits soldats disciplinés, obéissants, dociles. L'eau de la gourde coule salvatrice au fond de sa gorge, le sucre sur sa langue lui donne un coup de fouet. Reste douze kilomètres, au bout du village qui monte à l'horizon, au bout de la route, au bout du monde. Le soleil haut dans le ciel n'indique plus rien. Continuer à courir jusqu'au bout de sa vie, renverser le cours du temps et le cours de l'histoire, même si la souffrance revient en force malgré le cap du trentième, même si l'animal tapi se réveille pour ronger ses muscles, l'empêcher de réussir, par pure méchanceté, jalousie, cruauté. Tenir le rythme comme une mécanique sans âme, reprendre le contrôle sur son souffle, plus court, ou peut-être plus long, elle ne sait plus et c'est sans importance du moment que l'air arrive dans ses poumons. Reste l'équivalent de deux fois 5000 mètres, elle revient en territoire connu, elle a couru tant de 5000 mètres qu'elle ne compte plus les foulées qui restent à accomplir et que deux 5000 mètres à ajouter à sa liste ne lui demanderont pas d'effort, du moins elle s'en persuade pour chasser la souffrance et maîtriser les mouvements désordonnés de ses jambes qui implorent sa pitié. Elle n'écoute pas, elle crispe tout son corps pour chasser très loin la fatigue qui menace de la recouvrir comme une grande marée, la crue d'un fleuve débordant de son lit. Jean, Etienne, deviennent des ombres qui gesticulent vaguement, crient des mots qu'elle ne comprend pas, des mots sans importance. Un autre hameau dont elle ne connaîtra jamais le nom, des bribes d'indication poussées par Jean sur la direction à suivre en dépassant les murs de pierre et de scintillante poussière, l'église, un clocher comme une flèche, le calvaire. Son cerveau distille des ordres qui se fraient un chemin dans cette masse de chair douloureuse, il écrase les vellétés de résistance de ses jambes. Trente-cinq. Son visage se tord en une horrible grimace, ses mâchoires se contractent.

Trente-six. Six fois six trente-six. Six fois sept quarante-deux. J'ai accompli les six-septièmes de ma promesse. Le reste n'est rien. Mon corps n'est rien. Les paroles de Jean et d'Etienne

se fraient un difficile chemin dans son esprit embrumé, elle saisit des mots de bravade, des mots de guerre, ils lui parlent de batailles et de victoire. La bataille de Marathon. Philippidès, la légende. Six kilomètres pour que Marie entre dans la légende, cinq kilomètres pour que Marie entre dans la légende. Maintenant elle se traîne, elle n'est plus qu'une pauvre chose disloquée, masse pantelante, corps criblé de milliers de flèches qui refuse de céder à la tentation de la marche, de la pause, de la bienheureuse escale. Kilomètre par kilomètre Jean annonce les chiffres qui la rapprochent de la victoire, lui crie que les kilomètres qui lui restent ne sont rien au regard de ce qu'elle vient de faire, que l'écart à réduire ne compte plus, que l'arrivée est proche.

La fraîcheur d'un bosquet à traverser avant de retomber en plein soleil, la fraîcheur de l'eau dans la gourde qu'elle garde à la main. Le soleil si haut dans le ciel qu'elle voit venir le soir, mais toute notion du temps lui échappe définitivement. « Reste un kilomètre, crie Jean. » Un kilomètre n'est rien. Ses foulées hasardeuses, inégales, plus rien ne compte si ce n'est avancer, viser le village au loin, encore un nom qui lui échappera. Un village, de vieilles bâtisses, une autre église, un autre clocher, trop éloigné pour qu'elle réussisse à lire l'heure. L'automobile maintenant la précède de très peu et c'est par centaines de mètres que Jean lui crie la distance qui reste. Sept cents mètres, six cents mètres. Sa course, elle s'en rappelle maintenant, s'arrêtera exactement au panneau indiquant l'entrée du village. Rochefort, a-t-il dit, Rochefort-sur-Nenon. Le panneau se rapproche, elle parvient dans un dernier éclair à déchiffrer le nom de ce village qu'elle ne connaît pas. Reste cent mètres, la distance magique qui lui rappelle Marguerite Radideau la jeune sprinteuse. Elle pense à Marguerite et sait ce qui lui reste à faire : sprinter. Alors Marie sur un cri de victoire va chercher tout ce qui reste d'énergie au fond d'elle et pousse une accélération phénoménale sur les cent derniers mètres et quelques secondes plus tard elle passe le panneau de son couronnement. Derrière le panneau l'attend Etienne, son visage ridé presque détendu, soulagé, heureux, elle tombe dans ses bras et l'entend lui dire « Bravo, ma fille, je suis tellement fier de toi. »

Quatre heures, annonce Jean.

Elle a gagné.

Pliée en deux, elle pleure, pleure un flot continu de larmes qui ne pourra jamais s'arrêter.

Au retour à Paris, elle raconte son marathon à Aurélien Verdier. « Mais Marie, s'exclame-t-il, furieux, hors de lui, pourquoi avoir fait ça toute seule dans votre coin ? Vous oubliez que je suis journaliste et que j'avais les moyens de parler de votre exploit dans toute la presse ? J'aurais été là sur tout le parcours, j'aurais mobilisé d'autres journalistes pour faire valider la distance, le temps, pour qu'on vous photographie, qu'on vous filme. Une femme qui termine un marathon, même Henri Desgrange vous consacrait sa une en intégralité. »

Il ne décolère pas. Les phrases de l'article qu'il aurait pu écrire se forment toutes seules et aussitôt éclatent comme des bulles de savon. Il tempête, rage contre elle, l'accuse de n'avoir aucune confiance en lui malgré tout ce qu'il a fait pour elle. Il l'aurait suivie au bout du monde, précédée, encouragée, sur tout le parcours, se moquant bien de la rancune de son frère. « Pourquoi, Marie, répète-t-il ? »

Même au plus haut niveau on ignore son exploit, alors qu'il aurait pu être relayé par la Fédération des sociétés féminines sportives de France ou la Fédération internationale. Paul-Henri, Alice Milliat, auraient chanté ses louanges, et pourquoi pas Sigfrid Edström, les yeux enfin ouverts.

Elle ne sait pas pourquoi elle n'a rien dit. Elle ne peut lui donner aucune explication. Sinon le bonheur de lui avouer son exploit.

Les leçons d'Aurélien Verdier portent leurs fruits et les temps de Marie sur 5000 mètres s'améliorent régulièrement, même si elle manque de points de comparaison avec d'autres performances féminines sur la distance, puisqu'il n'en existe pas, ou si peu.

Il est temps que je retrouve le Fémina Sport, dit-elle le jour où il lui annonce un chrono en-dessous de 16 minutes. Paul-Henri n'en croira pas ses yeux.

- Comment vous remercier, demande-t-elle à Aurélien ?
- Vous le savez.

Il se penche vers elle et le baiser qu'il dépose sur ses lèvres la fait frissonner plus encore qu'autrefois les baisers de Jules.

A la fin du printemps, munie de la besace contenant sa tenue de sport, elle se rend un beau dimanche matin ensoleillé au stade Elisabeth. Le stade fourmille d'animation comme d'habitude et ce spectacle fait monter un trop-plein d'émotion au point de sentir son menton trembler et une larme se former au coin de son œil. Deux années, se dit-elle, elle a laissé passer deux années avant de revenir, deux années pendant lesquelles d'autres continuent à courir, à sauter, à améliorer leurs temps. D'autres décrochent des titres et font parler d'elles dans la presse, se couvrent de gloire immortelle, cette fabuleuse Marguerite, cette Clémence inconnue qu'elle ne connaît que par un entrefilet dans *L'Auto* ou *Le Miroir des Sports*.

Elle se dirige vers les vestiaires, constate une rapide rénovation des lieux depuis sa dernière venue, un coup de peinture, des douches supplémentaires... Elle se change et enfile les chaussures volantes offertes par Aurélien Verdier, et ressort dans la lumière.

Paul-Henri depuis le bord de la piste dirige d'une voix retentissante un groupe de filles dont Marie ne reconnaît aucune et qui lui paraissent très jeunes, en tous cas bien en-deçà de ses vingt-trois ans. Il lance ses instructions, malmène ses élèves juste ce qu'il faut pour les stimuler

et entretenir la concurrence entre elles. Un léger vertige saisit Marie, la piste qui brille, les filles qui tournent, les vociférations de l'immuable entraîneur.

Il se retourne et la voit :

- Tiens, une revenante, jette-t-il d'un ton logiquement plat et lointain.

Il n'a pas changé, toujours aussi sec et maigre. Le groupe repasse devant lui, il jette quelques directives, et se retourne à nouveau vers elle.

- Va t'échauffer, ordonne-t-il, ou tu attends que les chronos tombent du ciel ?

Elle rejoint le centre de la pelouse pour refaire dans l'ordre les mouvements qu'elle connaît par cœur, le cou, les épaules, la taille et les hanches, à gauche vers le soleil, à droite vers la masse bourdonnante de Paris, elle étire ses cuisses et ses mollets. Assise au sol elle fait tourner ses chevilles, enchaîne les flexions, ses muscles tirent et son sang commence à circuler plus vite. Elle part sur la piste, se prend un couloir, lève les genoux au ciel et ramène les talons aux fesses. Puis elle se lance dans un tour de piste, deux, trois, le groupe de filles termine le temps imparti sous la houlette de l'entraîneur et prend la direction des vestiaires après quelques derniers conseils dispensés par Paul-Henri. Sur un terrain enfin libéré, elle s'approche de lui et sans lui laisser l'initiative, annonce la couleur :

- Je sais, j'ai lâché pendant deux ans, mais je viens de passer des mois à m'entraîner toute seule – enfin, presque seule, et je veux savoir ce que je vaudrais aujourd'hui.
- Et il faudrait que je te consacre du temps alors que tu disparais deux ans, comme tu dis, sans donner de nouvelles.
- Je veux savoir ce que je vaudrais sur 5000 mètres.

La distance annoncée prend de court l'entraîneur qui change d'expression.

- Personne ne court de 5000 mètres – je veux dire, aucune femme.
- Si, moi.

Il ravale sa surprise, reprend sa mine imperturbable, et lui désigne la ligne de départ. « Prends le premier couloir. » Il n'y a plus grand-monde sur le stade, le soleil monte dans le ciel, les groupes s'effilochent, les filles rentrent les unes après les autres au vestiaire sans se soucier de cette gêneuse qui vient perturber l'emploi du temps de leur entraîneur.

Il lui donne le départ et elle se lance, consciente qu'elle joue son retour au Fémina Sport, son retour sur les pistes, son retour dans l'estime de Paul-Henri, de Pierre Payssé, de ses camarades, voire d'Alice Milliat qu'elle n'a pas revue depuis de nombreux mois. Mais elle chasse de son esprit toutes les pensées qui pourraient la faire dévier de son objectif du jour, montrer à Paul-Henri ce qu'une femme peut faire sur 5000 mètres s'il en doute encore. Et elle le connaît suffisamment pour savoir combien il croit aux performances féminines. Elle enchaîne méthodiquement ses foulées, pousse des accélérations régulières, contrôle son souffle, distingue à peine, dans un vague brouillard, la silhouette maigre qui compte les tours sur le bord de la piste. 2000, 3000, la fatigue monte lentement, mais elle sait que la fatigue

n'est rien et poursuit ses foulées régulières en guerrière implacable. Dix tours derrière elle, elle sent le moment venu d'accélérer et de s'imposer un rythme impitoyable qu'elle ne lâchera plus, sinon pour accélérer encore. Onzième tour, douzième tour, elle part à l'assaut des étoiles, jamais elle n'a couru aussi vite. Il lui reste les deux cents derniers mètres sur lesquels elle se permet un sprint pour donner l'offensive finale. Elle passe la ligne, Paul-Henri tend la main qui tient le chrono, abaisse le bras, et Marie accélère encore, Marie court encore.

Enfin elle s'arrête, se plie en deux pour expirer tout l'effort de sa course, souffle longuement, crache et s'étire. Puis elle se relève pour voir l'entraîneur les yeux fixés sur son chrono.

- Alors ?
- 15 minutes 50.

Moins d'une minute et demie de Paavo Nurmi aux Jeux de Paris. Elle devine l'étonnement, l'admiration, l'enthousiasme. Mais il redevient vite lui-même, imperturbable :

- Belle performance, et je sais que tu peux faire encore mieux si tu t'en donnes les moyens. Sinon que les femmes ne courent pas de 5000 mètres en compétition.
- Qu'est-ce qui empêche de l'introduire en championnat de France ?

Il soupire, secoue la tête, désabusé. Mieux que quiconque, lui qui depuis des années entraîne des jeunes filles, des jeunes femmes, sur différentes distances, du sprint au demi-fond, il connaît leur détermination et leur envie, leur endurance et la résistance qu'elles démontrent, comme leur capacité à dominer leur corps – sauf en période critique, comme l'a malheureusement prouvé Marie lors de ses derniers championnats de France, en 1923. Entraînant en parallèle des garçons, il sait que si les performances féminines restent – pour l'instant – en-dessous des performances masculines, pour quantités de raisons physiologiques plus ou moins audibles, pour continuer à répandre de séculaires idées reçues, les femmes conservent une marge de progression significative qui leur permettra, avec le temps, de grignoter peu à peu cet écart. Il ne doute pas un instant de la capacité féminine à courir de longues distances, y compris dans des conditions extrêmes, et si Marie lui avouait qu'elle a couru un marathon pendant ses mois d'absence, il la croirait sur parole.

- J'ai couru un marathon, dit-elle.
- Où ça ?

Elle raconte. La distance mythique dûment mesurée, de petites routes de campagne désertées tant par les automobiles que par les vélos, quelque part au fin fond du Jura, la succession des hameaux, des granges, des murs de pierre. La fatigue inévitable, rampante, pernicieuse. La rage d'y arriver, plus forte que l'épuisement.

- Tu as mis combien de temps ?
- Longtemps. Quatre heures. Mais je ne me suis pas arrêtée. A aucun moment.

Le vainqueur du marathon olympique de Paris en 1924, le Finlandais Albin Stenroos, affichait 2 heures 41 minutes. Paul-Henri hoche la tête :

- Je te crois. Tu fais monter les enchères comme aucune fille avant toi, ici au Fémina Sport, ne l'a fait. Sauf que tu arrives des dizaines d'années trop tôt. Je veux bien tout ce que tu veux, mais je ne vois pas comment moi, simple petit entraîneur, je pourrais faire admettre le 5000 mètres en compétition, voire plus.

Frustrée, déçue, elle n'admet pas tous ces efforts pour rien. Elle ne lâchera pas, dit-elle à Paul-Henri. Elle persistera sur la distance et compte sur lui pour la faire progresser. Elle y amènera d'autres filles, saura convaincre ses anciennes compagnes, fera des adeptes et elles se ligueraient pour que la Fédération accepte d'introduire dans les championnats des distances où elles donneront toute leur mesure.

En attendant, elle reprend sa licence au Fémina Sport, mais l'entraîneur lui confirme qu'elle se présente trop tard pour participer aux championnats de France 1925 et s'aligner sur le 1000 mètres, la distance qu'elle privilégiait avant sa trop longue pause. Elle accepte le verdict, sait qu'elle ne peut s'en prendre qu'à elle de ne pas relancer plus tôt la machine.

L'épreuve du 1000 mètres se déroule le 4 juillet suivant au stade de Colombes, remportée par Georgette Lenoir en 3 minutes 16, à quelques secondes du record de Marie. Marie applaudit sincèrement sa camarade de toujours revenue en force, mais ne parvient pas à la convaincre de courir avec elle sur 5000 mètres, épreuve sans avenir selon Georgette.

La jeune Marguerite Radideau victorieuse sur 80 mètres et 250 mètres, poursuit sa fulgurante ascension. Violette Morris, désormais licenciée à l'Olympique de Paris, encore plus massive et déterminée, remporte l'or au lancer du poids et du javelot, mais la scandaleuse entame son purgatoire, exaspérant la Fédération avec ses tenues transgressives et sa consommation excessive d'alcool et de tabac, et surtout, commencent à circuler des rumeurs accusatrices d'attouchements sur de jeunes sportives.

Peu après les championnats de France se tient au parc Duden de Bruxelles une rencontre France-Belgique qui voit la victoire de Marguerite sur 80 mètres, mais aussi, sur 1000 mètres, de Marie qui revient à la compétition. Marie commence à sympathiser avec cette fille bien plus jeune qu'elle, licenciée à Saint-Maur, qu'elle croise dans les grandes occasions. Marguerite aux allures d'écolière sage voit en elle la grande sœur aux conseils avisés. Mais comme d'autres elle s'étonne de l'obstination de Marie à courir sur des distances qui ne lui apportent rien, des distances non valables en compétition. Le bruit se répand dans les rangs du Fémina Sport et au-delà, que Marie Morand a couru un marathon, chez elle, dans le Jura, en quatre heures, certes, mais sans faiblir, sans s'arrêter en route, sans céder à la tentation de la marche. Pour autant, elle ne fait pas d'adeptes, et la difficulté d'organisation de l'exercice l'empêche de réitérer l'exploit.

La Belgique, pressentie pour organiser la nouvelle édition des Jeux mondiaux féminins en 1926, se désiste inopinément. La Fédération internationale, que préside toujours Alice Milliat,

retient la ville suédoise de Göteborg pour y organiser l'évènement, convaincue par la toute jeune fédération d'athlétisme nationale qui relève le défi.

Marie reprend assidûment l'entraînement sous la direction de Paul-Henri, qui cède à son obstination à se faire chronométrer sur 5000 mètres. Son temps s'améliore, elle descend à 15 minutes 40 secondes, 15 minutes 30 secondes, à une minute de son idole. L'entraîneur reste sceptique, bien que ne cachant pas sa fierté d'avoir sous son aile une championne de cette envergure, capable de performer sur de telles distances. Au début de l'année 1926, il l'inscrit au cross féminin de *L'Auto*, deux kilomètres dans le parc de Saint-Cloud. L'épreuve accueille 300 jeunes femmes et jeunes filles de tous niveaux, mais réserve des honneurs spécifiques à celles appelées les « As », dont fait partie Marie : sévère sélection, départ à part des autres concurrentes, un parcours rallongé à trois kilomètres, trophée les couvrant de gloire éternelle. Le départ donné, Marie retrouve son rythme imbattable en se repassant les images de ses courses dans les bois et surtout celles de son marathon de l'année précédente. Contraindre son corps forgé pour l'endurance n'est qu'une formalité. Elle passe la cascade, la Manufacture de Sèvres, l'Allée de Breteuil. Elle oublie même la présence encombrante de l'inamovible Marcelle, forte de ses victoires sur les précédentes éditions, qui peine derrière elle. Et elle passe en force la ligne d'arrivée, les bras levés vers le ciel.

Une merveilleuse surprise l'attend à l'arrivée : un homme en pantalon blanc et casquette, la même tenue qu'en ce jour lointain où il lui proposait de l'entraîner. Pierre Labaune s'appuie à une barrière, soutenu par sa femme, qui la regarde avec un sourire éclatant, les yeux limpides, le visage lisse et lumineux. Pierre Labaune qui l'applaudit méthodiquement. « Bravo, petite. J'ai toujours su que tu deviendrais une grande championne ! » D'abord elle le contemple, incrédule, puis l'émotion lui serre la gorge, la fait vaciller au point qu'elle doit se retenir à la barrière pendant qu'il l'étreint. Derrière lui, Thérèse rayonne, c'est trop pour Marie qui laisse couler un flot intarissable de larmes.

Puis Thérèse prend son mari par le bras, arguant de sa fatigue, et fait promettre à Marie qu'elle viendra les voir bientôt à Meudon, atténuant toutefois le soulagement qu'elle éprouve en laissant planer un doute sur la durée et la pérennité de ce rétablissement miraculeux. Mais peu importe, pour Marie l'incroyable s'est produit, et l'horizon se dégage sur un monde où tout devient possible.

Marie se prend alors à rêver une fois de plus d'une parfaite égalité entre femmes et hommes en athlétisme, de Jeux Olympiques où elle courrait un 5000 mètres, voire un 10.000 mètres, ou mieux encore. Elle ignore que pendant qu'elle court et qu'elle retrouve Pierre Labaune, ses chimères s'éloignent encore, contrecarrées par l'intransigeance d'un homme, l'inamovible président de la Fédération internationale d'athlétisme, l'IAAF, le Suédois Sigfrid Edström.

Quelques jours avant son cross, se tient à Paris, sous la présidence d’Alice Milliat, une tempétueuse réunion où le président de l’IAAF tente un coup de force, appuyé par Joseph Genet, président de la Fédération française d’athlétisme. Le Suédois exige de la Fédération internationale d’Alice une discussion sur le principe du rattachement de l’athlétisme féminin à l’IAAF. Il voit encore plus loin et explique pourquoi pour lui le rattachement des fédérations féminines aux fédérations masculines est incontournable, avec une claire arrière-pensée d’imposer le contrôle du sport féminin par les fédérations masculines. Le sport féminin, affirme-t-il, ne doit exister que si l’IAAF le prend en main ! Il affirme même, lors d’une interview donnée à *L’Auto*, que « l’ingérence des éléments masculins dans la direction du sport féminin est nécessaire.²⁷ » Également interviewé par *L’Auto*, Joseph Genet lui-même défend la suppression de la Fédération féminine internationale au profit de l’IAAF.

La tentative de diktat du Suédois fait l’effet d’une déclaration de guerre, à Alice, à l’ensemble des fédérations féminines et aux sociétés sportives féminines.

²⁷ *L’Auto*, 7 mars 1926

Chapitre 17

« Si vous êtes des adversaires loyaux, reconnaissez que vos arguments sont bien fragiles. Nous ne les craignons pas, car à tous nous avons à opposer des faits, et non des mots. Continuez, si vous le désirez, à servir notre propagande par vos attaques ; c'est notre cause que malgré vous, vous défendez. »

Alice Milliat, L'Auto, 17 janvier 2024

Göteborg. Une intense émotion les étreint dès le départ du train. Ce long, long voyage que la délégation française entreprend, le plus long voyage probablement qu'ait jamais fait chacune des jeunes athlètes, et qui va les conduire dans ces royaumes féeriques du Nord qu'elles imaginent livrés aux neiges éternelles avant de se rappeler que l'été bat son plein, ce voyage aux confins du monde représente la grande aventure de leur vie. L'interminable trajet qui s'étale sur une journée et une nuit les conduit à travers l'Allemagne et le Danemark, où le train s'arrête dans des villes aux noms étranges. Ensuite, le bateau pour une traversée certes courte, mais ô combien excitante pour qui n'a jamais traversé les mers. Elles s'exercent à prononcer le nom du stade de leurs futurs exploits : Slottsskogsvallen. Les Jeux féminins mondiaux se traduisent par une expression plus barbare encore : Andra internationella kvinnliga idrottsspelen, et toutes éclatent de rire lorsque leurs langues trébuchent dès la première syllabe.

Göteborg, située sur la côte ouest de la Suède, à l'embouchure du fleuve Göta älv et à quelques dizaines de kilomètres du Danemark, est la plus grande ville de Suède après Stockholm. Lorsque le bateau arrive en vue des côtes du Cattégat, les neuf jeunes femmes de la délégation française, éblouies, contemplent leur incroyable découpe, ponctuée de minuscules îlots, et se promettent, si la compétition leur en laisse le temps, de partir à l'assaut de ces formes de granit pour de longues balades. Depuis leur point de vue idéal du pont supérieur, elles devinent de la verdure à n'en plus finir sous la lumière d'un ciel d'été éclatant, des parcs, des forêts. A mesure que le bateau s'approche du port, elles voient des canaux, de hautes bâtisses à l'étrange géométrie, des églises dont les flèches partent à la conquête du ciel.

Débarquant du bateau, elles retrouvent Alice Milliat qui a fait le voyage en avion.

La délégation française revient de loin pour participer à ces Jeux. Alors que la Fédération des sociétés féminines sportives de France manque d'argent, le gouvernement français oppose une brutale fin de non-recevoir à Alice Milliat lorsqu'elle demande une subvention pour payer le voyage en Suède des 14 sportives sélectionnées. Sollicitée, la Fédération française d'athlétisme décline également. A trois semaines du départ pour Göteborg, Alice Milliat n'a pu réunir que le quart de la somme nécessaire, et le temps presse pour que la France tienne son rang – et que la fédération prenne les billets. Les futures championnes tremblent de voir, faute de moyens financiers, annuler le voyage qui leur permettra enfin de se mesurer à leurs concurrentes sur le plan mondial. Doivent participer Belgique, Etats-Unis, Japon, Lettonie, Pologne, Royaume-Uni, Suède, Suisse, Tchécoslovaquie, plus de 100 sportives attendues sous le ciel suédois, dans 12 spécialités d'athlétisme.

Alice Milliat se décide in extremis pour un appel aux dons et se fend d'un article dans les colonnes du *Figaro* : « *Les sportives françaises doivent prendre part aux deuxièmes Jeux féminins mondiaux qui se dérouleront dans quelques semaines en Suède et qui verront neuf nations aux prises. La fédération envisage une sélection de 14 sportives, mais les moyens financiers de la fédération sont si minimes qu'ils couvrent à peine le quart des frais du voyage. Or, les sportives françaises sont, à l'heure actuelle, capables d tenir en échec les redoutables Britanniques, et même à les battre en vitesse. Mme Milliat, présidente d'honneur de la Fédération, vient donc de prendre l'initiative d'un appel – non seulement aux sportifs, mais aussi à tous ceux qui comprennent l'importance de la propagande française à l'étranger – dans le but de réunir les fonds nécessaires à compléter le budget indispensable au déplacement des quatorze athlètes prévus.*

*Souhaitons que les concours espérés et qui seront centralisés entre les mains du secrétaire général du CNS soient tels que nos représentantes assureront à l'athlétisme féminin français une brillante participation. »*²⁸

La réponse à cet appel ne se fait pas attendre et les dons affluent, dont 100 francs de la part du champion d'escrime Lucien Gaudin. La délégation française se composera finalement de neuf athlètes. Il en reste un profond goût d'amertume devant l'indifférence du gouvernement français au sport féminin, alors que partout ailleurs les pouvoirs publics en comprennent l'importance et mettent en place les moyens nécessaires, financiers et autres, pour permettre à leurs championnes de briller à un niveau mondial.

Marie Morand ne fait pas partie de la délégation française envoyée à Göteborg.

²⁸ *Le Figaro*, 4 août 1926

Seule dans ses deux pièces de la rue des Archives, elle pleure, elle tempête, elle rage. Elle arrache du mur l'affiche des Jeux Olympiques féminins de 1922 et en fait des confettis. Elle se retient dans un éclair de lucidité de jeter contre le mur ses quelques assiettes et sa théière. En ce moment même le train traverse l'Allemagne, ce même train où je devrais rire avec les autres, ce train qui les emporte vers la terre promise suédoise, ce train d'où la rapacité du gouvernement et l'injustice m'éjectent.

Quelques semaines plus tôt, la Fédération des sociétés féminines sportives de France dont Alice Milliat conserve la présidence d'honneur procédait à la sélection des sportives qui concourraient pour la France à Göteborg à la fin du mois d'août. Une sélection sévère car guidée par des critères non seulement sportifs, mais financiers : contrairement aux Jeux de 1922, la participation représentait un coût pour la Fédération, entre voyage, frais de séjour, hôtel, pour les sportives, leurs accompagnateurs, leurs entraîneurs. 14 jeunes femmes retenues, pas une de plus, permettant à la France d'être présente et parfois doublement présente dans toutes les épreuves, courses, sauts, lancers. Quand peu de temps avant le départ, il a fallu admettre l'impitoyable verdict du manque de fonds pour financer le voyage. L'opération de sauvetage lancée par Alice Milliat dans les colonnes du *Figaro*, portait ses fruits, mais pas suffisamment pour permettre le départ des 14 sélectionnées. La Fédération se trouvait donc contrainte de reprendre sa sélection pour rayer quelques noms de sa liste et la ramener à neuf.

Trois jours avant le départ, alors que Marie commençait à faire sa valise pour la Suède, son entraîneur Paul-Henri la convoquait pour lui apprendre qu'elle ne partirait pas.

- Mais pourquoi, bondit-elle comme une tigresse, les yeux écarquillés, incrédule ?
- Tu le sais aussi bien que moi. Pour des raisons financières. La Fédération ne peut pas payer le voyage de 14 participantes. Elle a fait des choix dans la liste des 14.

Marie tente de reprendre le dessus :

- Qu'elle fasse des choix, je comprends parfaitement. Mais pourquoi moi, pourquoi me raje-t-elle moi de la liste, et pas une autre ?

Paul-Henri soupire, abattu par la difficulté de sa mission de vérité. Il évoque l'absence prolongée de Marie, deux années loin du Fémina Sport, son obstination à courir une distance où personne ne veut de femmes, pas même les femmes elles-mêmes. Il lui rappelle son manque de résultats sur ses dernières courses, son absence des récents championnats de France et de ceux des deux années précédentes... Trop d'éléments négatifs pour que la Fédération croie en elle et prenne le risque de la retenir parmi les neuf élues. La Fédération, insiste Paul-Henri. Ni moi, ni Pierre Payssé, encore moins Alice Milliat, qui, bien que présidente d'honneur, ne peut prendre parti sur les choix purement sportifs qui relèvent des instances fédérales. La Fédération, ce n'est pas le Fémina Sport, Marie. Le Fémina Sport ne fait pas la pluie et le beau temps. La Fédération, c'est un ensemble de clubs, une communauté

harmonieuse, où les décisions se prennent non par arbitraire selon le bon vouloir d'un ou deux dirigeants, mais de façon concertée et raisonnée, en pesant les chances de chaque club et de chaque athlète. Et des clubs, il y en a dans toute la France, pas seulement à Paris, et dans chaque club des filles méritantes qui en veulent autant que toi, sinon plus. Je manquais d'arguments pour plaider ta cause, dit-il encore, pour toutes les raisons que je viens de te donner.

- Paul-Henri, je cours toujours le 1000 mètres en 3 minutes 12, que leur faut-il de plus ?
- Quelqu'un capable de gagner sur 1000 mètres et sur 100 mètres.

Le couperet tombe, un vent glacial passe entre eux. Dans la liste des 14, deux filles étaient inscrites sur le 1000 mètres, Marie et Louise Bellon. Marie étant éliminée par la volonté de la Fédération, Louise Bellon représentera la France sur le 1000 mètres. Une gamine, 18 ans depuis quelques jours, licenciée à l'OS Toulon, mais une gamine décrochant aux championnats de France d'athlétisme du mois dernier le titre sur 1000 mètres. Louise Bellon. Elle l'étranglerait si la jeune Toulonnaise se trouvait dans la pièce. 18 ans. Ni maturité ni expérience.

- Tu n'as pas voulu faire les championnats de France, je ne sais pas pourquoi, par peur de ne pas y arriver ? Au lieu de ça, tu te perds dans tes illusions de 5000 mètres que tu ne courras jamais en compétition. Que faut-il te dire de plus ? Louise a un avantage sur toi : elle fait aussi du sprint et la Fédération compte sur elle pour le relais 4 x 100.

Tout est consommé et il ne reste à Marie que ses yeux pour pleurer. Elle fait une dernière vaine tentative, désespérée :

- Et si je trouve de quoi payer mon voyage ?
- Ne dis pas de bêtises. Tu réalises le mal que s'est donné madame Milliat pour rassembler la somme nécessaire au voyage de neuf athlètes et de leurs encadrants ? Tu sais comment elle a ramé de tous les côtés ? Elle a même donné de sa poche. Et toi, en trois jours tu dénicherai une somme pareille que notre gouvernement n'a même pas au fond de ses caisses puisqu'il ne nous octroie pas un centime pour le voyage...

Marie convaincue elle-même de l'inutilité d'une telle tentative, insiste encore, parle dans le vide, Paul-Henri ne l'écoute plus, s'inclinant devant la décision sans appel de la Fédération. Après son départ, Marie tourne et retourne tous les scénarios dans sa tête, je vais aller voir Alice, se dit-elle, elle les fera changer d'avis, mais elle sait déjà l'inutilité d'une telle démarche qu'elle n'accomplira pas. Non, Marie ne fera rien. Elle se soumettra par fierté, par pudeur, par bravade, gardera sa dignité et ravalera sa rancœur face à ce qu'elle vit comme une trahison : trahison de son club, trahison de son entraîneur, trahison de ses camarades, de la terre entière.

Le train traverse l'Allemagne et on frappe à sa porte, mais elle n'attend personne dans ses deux pièces. Avant d'ouvrir à l'inconnu ou l'inconnue qui vient troubler sa solitude et secouer sa détresse, elle se regarde dans son minuscule miroir, qui lui renvoie des traits tirés, des yeux rougis, des cheveux tristes. Elle se décide enfin à ouvrir, n'ayant rien à perdre : depuis le couloir Aurélien Verdier la contemple de ses yeux rieurs. Elle serre les poings, Aurélien Verdier toujours là quand il ne faut pas – ou quand il faut, et cela dure depuis des années.

Devant son visage égaré, il comprend immédiatement. « Je peux entrer ? A supposer que vous ne trouviez pas inconvenant de recevoir un homme chez vous ? » Elle cède à son sourire, et l'introduit dans son minuscule salon baigné de la lumière fléchissante de ce soir d'été.

- Je n'ai que de l'eau à vous offrir, dit-elle en lui proposant une chaise.
- Ça tombe bien, je voulais vous inviter à prendre une bière avec moi, vous me semblez en avoir besoin. Je connais une brasserie vers les Halles dont l'ambiance vous remontera le moral.

Alors devant Aurélien, elle craque et laisse couler à nouveau les larmes. « Marie ! » Il a lu la liste des championnes et futures championnes parties pour Göteborg, il connaît les raisons de son exclusion, élimination, éjection, au choix. Il prend sur lui avec son culot habituel de venir, non pas la consoler, mais au moins lui offrir une épaule amie pour épancher sa colère. Et cherche désespérément l'une ou l'autre des clés qui pourraient faire repartir son moral à la hausse, lui rendre confiance en elle, l'intéresser à autre chose qu'à cette fête suédoise dont on la rejette. Il se contente d'être là, espérant que sa présence reconforte Marie, attendant que jaillisse le sourire qu'il va lui arracher.

- On va la boire, cette bière ?

Il n'y a pas que le sport, Marie, insiste-t-il. C'est l'été, il fait beau, les gens descendent dans la rue pour y trouver de la distraction, de la lumière, de la chaleur, de l'amour. Courir, oui, mais aussi danser, dans l'un de ces bals qui fleurissent au bout des places et des avenues, écouter de la musique dans l'un de ces kiosques qui parsèment les parcs et les jardins publics, s'offrir un spectacle de music-hall, une séance de cinéma, une pièce de théâtre. Ou tout simplement se balader dans ces rues parisiennes dont la découverte ne se termine jamais. Elle n'a rien à perdre à se montrer avec un homme dans une brasserie des Halles, un bal ou ailleurs, court-elle vraiment un risque, seule avec lui et le souvenir des rares baisers qu'il lui a volés ? Autant s'étourdir de bruit, de musique et de bière, de quoi engloutir les regrets dans la valse d'insouciance qu'il lui propose.

Elle se regarde, triste et morne dans sa jupe foncée et son corsage rigoureusement boutonné. Elle sait qu'il a raison. Rien à perdre, se dit-elle. Elle lui demande quelques instants, le temps d'enfiler une robe de circonstance, d'essayer de se faire belle malgré sa colère. Dans sa chambre, porte fermée, elle fait défiler sa garde-robe, la plupart des tenues sorties de ses doigts d'or, arrête son choix sur une robe d'été coupée aux genoux, à manches très courtes,

taillée dans un tissu fleuri de rose et de blanc léger comme l'air, parfaite pour la chaleur de ce soir d'été. La robe tombe parfaitement sur son corps mince, arrachant un sifflement d'admiration à Aurélien quand elle sort de la chambre. Ses yeux brillants comme des agates contiennent tout le désir d'elle qu'il réprime depuis des années. Tout ce temps perdu. La robe qu'il imagine s'envoler pour une valse lente.

Boire une bière, vraiment, se dit-elle, quand ces yeux expriment un tel désir ? Sortir du sécurisant cocon de son petit logement, nous retrouver deux anonymes et distants dans la foule grouillante de ce quartier si animé, dans le bruit continu et l'agitation montante de la soirée, les cris et les klaxons ?

- Finalement non, dit-elle.
- Comment ça ?
- Non pour sortir.
- Et pour le reste ?

Un très lointain et très vague souvenir la traverse comme un éclair, celui d'une tentative ratée de forcer le sort, quelque part dans un hôtel parisien non loin des Champs-Élysées. Mais le tourbillon du passé emporte au fond du gouffre la soirée avec Jules. Tous les moments avec Jules. Puis l'image de Françoise s'impose, Françoise et ses mots de raison, ses leçons à sa fille pour la tenir à l'abri des tentations et la contraindre dans le corset de la soumission. Pour qu'elle se tienne loin de la souillure et de la perversion, pour qu'elle ne devienne pas une de ces filles qui courent les rues et les hommes, une de ces filles qui courent.

Marie a vingt-quatre ans, ses rêves de gloire s'éteignent, sa quête des étoiles s'effiloche. Vingt-quatre ans et jamais sa robe n'a glissé sur le sol face au désir d'un homme. Debout à la croisée des chemins, elle n'hésite plus. Son sang bouillonne d'impatience, son corps frémit, tendu vers la ligne à franchir. Le temps est venu de combler l'écart. Aurélien la prend dans ses bras. Elle réalise que depuis des années il suit les méandres de sa vie, sa présence à tous moments, les moments forts comme les vagues de tristesse. Elle réalise son besoin de lui, seul capable de la consoler de son éviction de Göteborg. Seul capable de lui faire passer la ligne.

Au cœur de la nuit, la serrant contre lui sur l'étroit lit à une place, il lui demande :

- Tu ne regrettes pas ?
- De ne pas courir à Göteborg ? Si.
- Je ne parle pas de ça.
- Je regrette le lit étroit. On va se marier et acheter un grand lit.

Le soleil brille très haut alors qu'ils paressent encore dans le lit à une place, sans la moindre envie de se lever. Elle réalise qu'elle ne lui a jamais posé une question essentielle : Aurélien Verdier fait-il du sport ? J'en faisais, avoue-t-il, sortant de sa réserve.

- Tu faisais quoi ?
- Du 5000 mètres.

Sous le coup de la révélation, elle se raidit.

- Pourquoi as-tu arrêté ?

Il se raconte enfin, se disant que s'il doit passer le reste de sa vie avec cette femme, autant lui livrer son histoire. Marie, elle, fustige son propre égoïsme à ne jamais s'être véritablement intéressée à lui. Car Aurélien Verdier courait, graine de champion prometteur depuis l'âge de 15 ans. Dans son lycée on misait gros sur lui pour les rencontres entre établissements dont il sortait invariablement victorieux. Il affichait des temps plus qu'honorables sur sa distance de prédilection, le 5000 mètres. Après le lycée, rêvant de devenir journaliste, ralentissant le rythme de ses courses, il se tournait naturellement vers les grands quotidiens sportifs, offrant ses services, accumulant les stages et les piges. A vingt ans, il commençait à se faire un nom et des réseaux, quand la guerre survint. Marie se souvient du jour où elle lui demandait ce qu'il faisait pendant la guerre. Sa réponse : « Mon métier ».

Il y eut plusieurs étapes.

La mobilisation entraîna logiquement des conséquences désastreuses sur l'organisation des rédactions, à commencer par les difficultés matérielles auxquelles la presse se trouvait confrontée : pénurie de papier, disparition des recettes publicitaires, difficultés de distribution. Plus encore, la censure institutionnalisée bouleversa profondément la presse, avec une loi du 5 août 1914 dont Marie découvrit l'existence en écoutant Aurélien. « Il s'agissait à la fois de préserver la population des réalités les plus crues de la guerre, mais aussi d'empêcher toute indiscretion susceptible de compromettre les opérations militaires, ainsi justifia-t-il la censure. » Le ministère de la Guerre organisa un bureau de la presse, chargé de mettre en œuvre cette censure, sur les journaux, mais aussi sur les livres. Ce bureau, devenu en 1916 une vaste direction des relations avec la presse, élaborait et formalisait les consignes de censure conformément aux instructions du gouvernement. Il supervisait les commissions de contrôle de la presse déployées sur tout le territoire, soit environ trois cents commissions. Au total, le système couvrait tous les titres de la presse ainsi que les agences de presse.

- Y compris la presse sportive ?
- Bien sûr. Ne serait-ce que parce que la presse sportive relaie aussi de l'information générale. Les organes de presse finirent par se censurer tout seuls, pour éviter les sanctions prévues par la loi. Aucun titre, aucun syndicat, n'a réellement contesté le principe de la censure. D'ailleurs, la censure s'est étendue au cinéma, au spectacle, aux chansons...

Les lecteurs de la presse, poursuit Aurélien, mirent du temps à réaliser que l'information était tronquée, voire déformée par ce qui finit par tourner à une forme de propagande. Le système

ne s'est effiloché que très progressivement, ne serait-ce que grâce à la correspondance avec les familles, malgré le contrôle des courriers.

Marie se rappelle les lettres de Jean, qu'elle trouvait, à l'époque, terriblement plates et impersonnelles, et dont elle se doutait qu'elles restaient en-dessous de la réalité. Jamais son frère n'en avait reparlé.

- Mais toi, insiste-t-elle, que faisais-tu ? Quel rapport avec la censure ?

Mobilisé très tôt, on l'envoya à l'est, sur le front lorrain, d'abord dans les Vosges. Quand la hiérarchie militaire réalisa son métier, on lui demanda de continuer à l'exercer.

- Continuer à l'exercer, mais pas dans le sens habituel. Il s'agissait d'analyser, trier, sélectionner, les nouvelles venant du front, pour les transformer en communiqués à diffuser aux organes de presse. Ils ne disposeraient pas d'autre information que celles-là. A charge pour eux de la répercuter ensuite dans leurs colonnes et sur leurs lecteurs.

Marie commence à comprendre :

- En gros, tu falsifiais l'actualité de la guerre ?
- Disons que je l'édulcorais, en respectant la ligne officielle.

La hiérarchie militaire validait systématiquement tout ce qu'il écrivait. Ses productions lui échappaient totalement.

- Et pourquoi faut-il reparler de tout ça ?

Pour la première fois depuis qu'ils se connaissent, il élève la voix. Il repousse Marie, se lève, reste debout, nu, dans l'encadrement de la porte-fenêtre traversée par des milliers de rais de lumière. De longues cicatrices marquent sa jambe droite. Il voit qu'elle les regarde, esquisse un pauvre sourire. Puis, désorienté, il revient vers le lit, lui prend le visage, lui caresse la joue, se rassied à côté d'elle. Ce n'est plus le grand gamin qui la fait rire, mais un homme dévasté par ses souvenirs.

- Tu crois qu'on a le choix, en temps de guerre ? Dans l'armée, on obéit sans poser de questions. Ceux qui contestaient les ordres finissaient au trou. Ou devant le peloton d'exécution.

Il fit ce travail pendant un an, consciencieusement. Il ne l'aimait pas. Il chercha à lui échapper. Il demanda à plusieurs reprises à partir au front, au grand étonnement de son entourage. Comment, quand on dispose d'un poste sécurisé, affecté à un travail routinier, bien à l'abri dans un bureau protégé des bombes, peut-on songer à rejoindre le terrain d'opérations où on risque à chaque instant sa vie et son âme ? On finit par donner suite à sa demande. Il se retrouva en première ligne dans la Meuse au fond d'une tranchée.

- J'avais 22 ans. J'ai décidé de créer mon journal.
- Ton journal ?

Elle n'avait jamais entendu parler des journaux de tranchée. Il lui explique comment les soldats, au front avaient créé ces journaux, fabriqués par eux-mêmes avec des moyens de

fortune depuis le fond de leur trou. Ils y relataient leur quotidien, leurs analyses de la guerre sur la base des informations incomplètes dont ils disposaient, mais aussi leurs rêves et leurs attentes.

- J'ai recruté un petit groupe autour de moi pour trouver des thèmes d'articles, rédiger, mettre en forme, diffuser, on était une demi-douzaine, il y avait un maître d'école, un secrétaire de mairie, un ouvrier imprimeur...

L'ouvrier imprimeur arrache une vague pensée à Marie, une case oubliée dans un coin de sa mémoire, mais son inattention ne dure qu'un quart de seconde et elle boit les paroles d'Aurélien.

- Il fallait un nom à mon journal. J'ai proposé aux camarades, je ne sais pas pourquoi, *Le Vif-Argent*. Ils ont accepté. J'ai réussi à en récupérer quelques exemplaires, que je garde chez moi au fond d'un tiroir. Je ne sais pas si je les relirai un jour, mais si ça t'intéresse...

Le cœur de Marie se serre.

- Un jour où les Allemands en face de nous ont poussé une offensive surprise et qu'il a fallu sortir de la tranchée pour défendre nos positions, je me suis retrouvé sous un inimaginable déluge de feu. Ça tirait de tous les côtés, un mur de fumée totalement opaque rendait l'air irrespirable, je ne voyais rien et ne savais de quel côté avancer, je n'entendais même plus les tirs, juste un genre de bourdonnement continu, comme des armées de mouches géantes sorties du fond de l'enfer. Debout au milieu de nulle part, ne sachant plus de quel côté partaient les autres, j'ai pris une rafale de mitraille dans la jambe droite. Je suis tombé, hurlant sous une douleur atroce. Je me suis réveillé à l'hôpital, la jambe immobilisée. La peau arrachée, les os fracassés, les muscles déchiquetés, mais ma jambe a tenu bon.

La menace d'amputation vite écartée grâce à la virtuosité d'un chirurgien hors pair, il passa des mois dans un hôpital de campagne, réussissant rapidement à se remettre debout, mais trébuchant à chaque pas. Une longue rééducation suivit. Il savait que sa blessure mettait fin pour toujours à ses rêves de gloire sportive. Aujourd'hui, explique-t-il, il peut courir, jouer au football, mais sans forcer, car la gêne s'installe vite, difficile à gérer. La douleur aussi, parfois. Il sait résister à la douleur, mais il ne peut pas prendre le risque que ses os fragilisés, remis en place avec tant de minutie, se dispersent à nouveau.

- Je m'en tire bien. Du fond de cette boucherie, j'aurais pu ressortir perforé de tous les côtés, aveugle, défiguré, amputé, handicapé à vie.

Jean disait la même chose.

De nouveau sur pied, il reprit son métier dans la presse sportive, proposant des articles à divers journaux, jusqu'à son embauche par *L'Auto*.

- Le sport féminin, c'était la portion congrue. Il ne fallait pas en parler, pas trop. Dès que je présentais à la validation un article un peu trop enthousiaste, un peu trop éloquent, on me demandait de baisser d'un ton. Ça me rappelait cette année passée à l'état-major. Tu comprends pourquoi je préfère travailler en solitaire.

Il la renverse sur le lit.

- De la guerre je ne ramène que quelques cicatrices. Tu m'aimes toujours, malgré ces saletés de cicatrices ?
- Je t'aimerai toute ma vie.

Vers cinq heures de l'après-midi seulement, ils quittent le lit de Marie avec une faim de loup et dévorent le contenu du garde-manger. Puis ils se décident à sortir du petit logement et marchent longtemps, main dans la main, pendant que Paris tourne autour d'eux comme une fête. Ils s'arrêtent enfin à une terrasse proche des Tuileries pour la bière promise la veille.

- Ne regrette pas trop Göteborg, dit-il, ton heure reviendra.

Celle d'Aurélien ne reviendra jamais.

- Et toi, tu regrettes ? Toi qui jour après jour commentes pour des millions de lecteurs les exploits de coureurs, de footballeurs, de boxeurs, alors que tu aurais pu faire aussi bien qu'eux ?
- C'est ma façon d'expié ma participation à cette guerre. Mon année à livrer des informations incomplètes.
- Tu n'avais pas le choix.
- Parlons d'autre chose, s'il te plaît, que des ravages de la guerre. Laisse-moi te raconter une autre histoire, une histoire d'après la guerre. Quand mon chemin a croisé celui d'une jeune fille qui n'avait pas vingt ans. Une jeune fille infiniment triste, car elle venait de terminer une course où la victoire lui échappait. Une jeune fille infiniment belle, avec une masse de cheveux d'or cuivré écroulée sur ses épaules. Il émanait d'elle tant de force et de volonté que je n'ai pas douté qu'elle aurait une belle carrière sportive. Je l'ai revue, plusieurs fois – je reconnais que parfois je l'ai même un peu pistée tant je rêvais de retenir enfin son attention, et peu à peu (il force sur le ton et elle rit), une fièvre amoureuse sans pareille s'est emparée de moi. Une fièvre pas vraiment partagée, car mes écrits dans la presse semblaient au contraire la rebuter. Pourtant un jour elle m'a avoué son rêve : courir sur 5000 mètres, savoir ce qu'elle valait. Elle ignorait ce que le 5000 mètres représentait pour moi. Elle me faisait confiance, était-ce le début de l'amour ? Elle a remué en moi tant d'envie et de nostalgie, que j'ai décidé de l'aider dans cette folle entreprise. Pour elle, il me reste à accomplir un miracle :

convaincre les dirigeants du sport dans ce pays et dans d'autres, d'introduire le 5000 mètres en compétition pour les femmes²⁹.

Sous le patronage du roi Gustav Adolf, une prestigieuse cérémonie d'ouverture des Jeux féminins de Göteborg se déroule le 27 août 1926 sur le modèle des Jeux de Paris de 1924, avec un défilé des athlètes et un discours d'ouverture prononcé par Mary von Sydow, épouse du gouverneur de la province. Elle énonce solennellement que le sport vaut « pour les femmes autant que pour les hommes ». 8.000 spectateurs se pressent dans un stade survolté, prêts à applaudir les nouveaux records du monde. Nouveauté par rapport aux Jeux de Paris en 1922, ceux-ci se dérouleront non pas sur une seule journée, mais sur trois jours pleins. Sigfrid Edström, le tonitruant patron de la fédération internationale d'athlétisme, annonce qu'il y assistera.

Les Françaises tiennent leur rang. La jeune prodige Marguerite Radideau, 19 ans, championne de France du 80 mètres et du 250 mètres, détentrice du record du monde du 80 mètres, concrétise tous les espoirs placés en elle en remportant le 60 mètres et le 100 yards. Louise Bellon ne parvient pas à battre l'Anglaise et la Suédoise sur 1000 mètres, mais explose son record personnel en terminant en 3 minutes 10, soit deux secondes de mieux que le meilleur temps de Marie. Le relais français décroche l'argent sur le 4x100 yards, brillamment emmené par la même Louise et avec la même étonnante Marguerite en dernière relayeuse.

De concert avec Mary von Sydow, Alice Milliat remet les récompenses aux championnes, dont l'étonnante Japonaise, seule représentante de son pays, Kinuye Hitomi, troisième sur le 100 yards et médaille d'or au saut en longueur.

La délégation française quitte Göteborg avec le plein de médailles, satisfaite de ses résultats et de son séjour suédois. Alice triomphe, en tant que présidente de la Fédération sportive féminine internationale : les Suédois se sont surpassés avec une organisation irréprochable de l'évènement, la presse au rendez-vous ne tarit pas d'éloges sur les performances féminines, les Jeux mondiaux féminins, après cette deuxième édition, sont désormais sur orbite et rien ne les arrêtera. Göteborg marque leur consécration, et d'ores et déjà, la Fédération sportive féminine internationale arrête le lieu de la prochaine édition, en 1930 : Prague.

Parallèlement aux Jeux, au pays de Sigfrid Edström, se déroulent le congrès de la Fédération sportive féminine internationale et celui de la Fédération internationale d'athlétisme, l'IAAF. Ce que Sigfrid Edström a vu à Göteborg l'inquiète : que l'athlétisme féminin prenne son envol et marque des points sur la scène internationale, relayés par une presse favorable, qu'il acquiert

²⁹ Les femmes courent le 5000 mètres en championnat de France depuis 1995.

sa légitimité, n'est pas de son goût et il est décidé à tout faire pour reprendre les choses en main après les désastreux échanges du printemps avec Alice Milliat.

Sigfrid Edström prépare donc une pernicieuse diversion sous couvert de porte entrouverte : de l'athlétisme féminin aux Jeux Olympiques, pourquoi pas. Il amène subtilement ses congénères de l'IAAF à l'idée d'ouvrir quelques épreuves d'athlétisme aux femmes aux prochains Jeux, ceux d'Amsterdam. Le 100 mètres, le 800 mètres, le relais 4 fois 100 mètres, le saut en longueur, le lancer de disque, suggère-t-il. Le minimum. Il enregistre des réserves, des contestations, des protestations, des cris d'orfraie, à sa proposition. Mais, l'œil matois et les arguments bien rôdés, il explique que ce semblant d'ouverture assurera le contrôle sur les supposées manigances des félonnes qui prétendent diriger le sport, et ressort sous les applaudissements. En réalité, il sait pertinemment que sa proposition sèmera la division au sein de la Fédération féminine internationale.

Car Alice Milliat réagit violemment en apprenant la supposée magnanimité l'IAAF et de son patron. Jamais elle n'a demandé, ni en son nom ni au nom de la Fédération féminine, cette aumône de quelques épreuves rigoureusement choisies. Si les femmes doivent participer aux Jeux Olympiques, Alice veut tout ou rien. Ce n'est pas une expérimentation, assène-t-elle. C'est prendre ce qui nous revient de droit. La discussion reste en plan. Du moins, la Fédération féminine, pour l'instant, garde la main sur l'athlétisme féminin, sa gouvernance, ses résultats, ses records.

Aucun quotidien ou hebdomadaire sportif français ne voulut de l'article d'Aurélien Verdier intitulé « Oui, les femmes peuvent courir 5000 mètres en compétition » Il s'appuyait pourtant sur la caution médicale de la doctoresse Marie Houdré, sur le témoignage d'entraîneurs de championnes de demi-fond, sur des exemples étrangers, sur l'historique des résultats féminins en cross-country, et sur le fait que des femmes, hors de toute homologation, couraient des marathons.

Chapitre 18

« L'effort rend heureux ceux qui courent ; comme je cours depuis presque une heure, le savent mieux que les autres ceux qui courent comme je cours, ils ont un sourire complice et le vent de la course rend leurs yeux brillants. »
Sylvain Coher – Vaincre à Rome

Depuis sa nomination en 1925 à la présidence du Comité International Olympique, Henri de Baillet-Latour se prépare à une visite. Il la sait inévitable et s'étonne simplement qu'elle tarde tant. Le jour où la visiteuse s'annonce enfin, dans les tout derniers jours de l'année 1926, il se sent presque soulagé.

Il la connaît de longue date, cette visiteuse, l'a croisée à plusieurs reprises, dans les locaux de Lausanne ou ailleurs. Il éprouve même une réelle admiration pour elle, son courage et sa ténacité, son acharnement à gagner le combat de sa vie : la promotion et le développement du sport féminin, mais plus encore, la participation des femmes aux Jeux Olympiques, particulièrement aux épreuves qu'on leur interdit depuis la nuit des temps, l'athlétisme.

Ses nouvelles et glorieuses fonctions à la tête de la principale institution sportive mondiale lui imposent de la recevoir : il ne se défilera pas, et l'attend de pied ferme en contemplant par la baie vitrée la beauté exceptionnelle du paysage hivernal, le lac gelé, immobile, les montagnes luisantes de neige sous le ciel bleu, conscient de bénéficier d'un privilège rare réservé à quelques élus des dieux. Des dieux de l'Olympe, ajoute-t-il pour lui-même.

Sa secrétaire passe une tête pour l'informer de l'arrivée de madame Milliat. Il affiche son sourire le plus affable. Elle arbore la même sourire, convaincue comme lui que mieux vaut initier les relations les plus courtoises possibles. Il se fend même d'un baisemain qui amène une moue narquoise sur le visage serein d'Alice. La secrétaire lui prend son manteau à col de fourrure et Henri de Baillet-Latour lui désigne les fauteuils positionnés face au lac.

- Eh bien, chère madame, que me vaut l'honneur de votre visite ?

Elle reste quelques secondes muette devant le panorama, puis tourne la tête vers lui :

- Le plaisir de contempler ce merveilleux paysage, comte.

Puis feignant de se rappeler quelque chose :

- Au fait, j'échange un baron contre un comte. Y aura-t-il d'autres changements, cher Henri – vous permettez que je vous appelle Henri ?

Il fait un geste de la main, l'invitant à poursuivre :

- Venons-en directement au fait, vous n'avez pas plus de temps à perdre que moi. Vous n'ignorez pas qu'à plusieurs reprises je me suis assise sur ce même fauteuil, non pour le plaisir de deviser avec votre prédécesseur autour d'une tasse de thé, bien qu'il soit d'une conversation agréable, mais pour une demande précise, qui revêtait pour moi une importance au-delà de tout. Vous savez parfaitement, Henri, en tant que membre historique du CIO, comment cette demande a été accueillie. Il semble aujourd'hui que le comité que vous présidez se range à la proposition de notre ami Sigfrid Edström consistant à ouvrir aux femmes certaines épreuves d'athlétisme lors des prochains Jeux Olympiques.
- Ce qui devrait vous réjouir ?

Connaissant la réponse, il ne pose pas la question par raillerie, respectant trop Alice Milliat, mais pour l'entendre formuler sa requête. Au même instant la porte du vaste bureau s'ouvre et la secrétaire arrive avec un plateau de thé et de mignardises – Henri de Baillet-Latour connaît les faiblesses de son interlocutrice. Il fait un geste à la secrétaire pour lui signifier qu'il servira le thé lui-même, un moyen comme un autre de gagner du temps. Il s'acquitte de sa tâche avec lenteur et minutie sous le regard ironique d'Alice qui reprend la parole.

- Cette proposition ne peut nous satisfaire. Pour nous, à la Fédération féminine, la participation aux Jeux ne peut se comprendre que si elle est totale. Nous ne demandons pas la charité. Nous demandons que les femmes soient traitées comme égales des hommes.
- Je savais que vous viendriez discuter de cette proposition, chère Alice. Mais je vous rappelle que toute décision relève du CIO dans son ensemble, et pas uniquement de son président. Je tiens aussi à vous rappeler que les femmes pourront lors des prochains Jeux concourir dans des sports qui ne leur étaient pas ouverts jusqu'à présent.

Il cite notamment la gymnastique, passant soigneusement sous silence le refus d'accueillir le basket-ball, même à titre de démonstration.

- Je connais parfaitement les règlements et ces nouveautés dont je me félicite, Henri. J'attire simplement votre attention sur le fait que les Jeux Olympiques se tiennent dans dix-huit mois, et que celles qui y participeront doivent se préparer. Comme els hommes.
- Que demandez-vous ?

Alice Milliat énumère sur un ton uni et calme ses exigences, relayant en réalité celles de la Fédération féminine actées quelques jours plus tôt : un programme d'athlétisme complet sur deux journées entières ; la mention de la Fédération féminine sur tous les documents officiels ;

sa propre désignation comme juge d'appel et la désignation de juges féminins pour chaque épreuve ouverte aux femmes. Son interlocuteur soupire.

- Vous vous doutez que je ne peux vous donner de réponse aujourd'hui, surtout sur une question qui ne perd rien de sa sensibilité.
- Alors ne tardez pas, dit-elle en se levant et en attrapant une dernière mignardise.

Mais ni Sigfrid Edström ni le CIO n'ont l'intention de céder aux exigences d'Alice Milliat. Finalement, la Fédération féminine après de houleux débats internes s'incline et accepte le principe de seulement cinq épreuves d'athlétisme. Entre ceux de ses membres s'arc-boutant contre cette maigre portion et ceux jugeant plus judicieux d'accepter le semblant d'ouverture du CIO, les discussions mènent la fédération au bord de la rupture. La manœuvre de Sigfrid Edström consistant à affaiblir la Fédération féminine réussit parfaitement.

Seule exigence d'Alice Milliat qui sera satisfaite lors des Jeux d'Amsterdam, sa nomination parmi les juges d'appel, seule femme à occuper ce rôle dans un groupe d'homme endurcis.

Ce soir-là, Marie dessine des modèles sur son carnet de croquis lorsqu'Aurélien rentre par surprise dans son deux-pièces, s'approche d'elle à pas de loup et pose ses mains sur ses épaules.

- Tu pars pour Amsterdam, lui dit-il.

Elle laisse tomber son crayon de surprise. Amsterdam ? Elle met quelques instants à réaliser, répète plusieurs fois qu'elle ne comprend pas. Alors Aurélien prononce les mots magiques : les Jeux Olympiques, dit-il. Les Jeux Olympiques d'Amsterdam, l'été prochain. Frappée soudain par une pluie d'étoiles, elle reconstitue le film et comprend le sens de l'annonce de son amoureux.

- Tu veux dire qu'il y aura de l'athlétisme féminin aux prochains Jeux Olympiques ? De la course, du 1000 mètres ?
- Plutôt du 800 mètres, mais oui, le CIO et l'IAAF réunis ont accepté le principe.

La portion congrue, précise vite Aurélien. Cinq épreuves, pas une de plus. Il lui retrace en quelques phrases les débats internes à la Fédération féminine internationale, accepter l'aumône ou pas, la décision finale, l'attitude désabusée des uns, optimiste des autres. Marie prend sa tête entre ses mains, essaie de se faire sa propre opinion sur cette annonce historique, demande son avis à Aurélien.

- Ce que je pense ? Je devine ce qu'il y a en-dessous. Une vieille manœuvre de ce redoutable renard de Sigfrid Edström pour s'appropriier l'athlétisme au féminin et diviser la Fédération féminine. Je vois dans son jeu comme s'il était transparent. Mais n'oublie pas, Marie, qu'Alice Milliat s'est battue toute sa vie pour obtenir l'égalité entre les femmes et les hommes dans le sport. Cette décision, même si elle en déçoit certains,

représente une avancée décisive. On ne reviendra pas en arrière, jamais. A vous les femmes, maintenant, de vous approprier définitivement les stades.

Et il ajoute :

- Montre-moi ton dessin.

Elle lui tend le carnet.

- Je croyais que tu dessinais ta robe de mariée !
- Si c'était le cas, je ne te l'aurais pas montrée.

Car il ne doit pas voir sa robe avant le jour des noces. Sur le carnet, elle a dessiné des shorts, des maillots évasés, des pantalons confortables qu'un simple lien resserre à la taille, des vestes à capuche, des vêtements libérant le corps pour donner toute son ampleur à l'envergure des mouvements. Il fronce les sourcils, attendant les explications :

- Une ligne de vêtements de sport, dit-elle. J'en ai parlé à un couturier que je connais bien. Il est prêt à se lancer avec moi dans ce projet.

Le combat d'Alice Milliat, de toute sa vie, a-t-il dit. Elle revoit la gamine de seize ans qui courait en cachette dans les bois, ses premiers échanges avec Pierre Labaune la questionnant subtilement sur les raisons de son envie « Je veux faire les Jeux Olympiques. » Elle a fait les premiers Jeux féminins, ceux de Paris, n'a pas été retenue pour ceux de Göteborg, a regardé la vie passer depuis les tribunes du stade de Colombes pendant que Paavo Nurmi courait. Elle a vingt-cinq ans et se mariera au printemps. Il lui reste une chance : Amsterdam 1928. Elle fera les Jeux Olympiques.

Chapitre 19

« La participation féminine constitue un affront majeur à la grandeur et à la pureté originelle de cette compétition. »

Pierre de Coubertin - Jeux d'Amsterdam - 1928

Amsterdam 1928. Les Pays-Bas accueillent leurs Jeux. Contre la volonté de la reine Wilhelmina, qui y voit une « manifestation païenne », mais on met vite de côté ces pensées déviantes pour profiter de la magnifique cérémonie d'ouverture, le 28 juillet, le prince consort déclarant les Jeux ouverts en lieu et place de sa royale épouse. Pour la première fois, la Grèce marche en tête du défilé des nations, et la flamme olympique amenée depuis le site d'Olympie brûle au-dessus du stade. Sur 46 pays participants, 21 envoient une délégation féminine, 290 femmes au total. La Grande-Bretagne envoie une délégation exclusivement masculine : son équipe féminine a décidé de boycotter les Jeux pour protester contre le manque d'ouverture du CIO et le peu d'épreuves ouvertes aux femmes.

D'ailleurs une presse obstinément hostile aux femmes ne peut s'empêcher de montrer sa vindicte. Ainsi, *Le Journal des débats politiques et littéraires* écrit le 2 août 1928 : « *Au stade, cet après-midi, la grande nouveauté, bien sûr, ç'a été... l'intrusion des femmes. Des femmes à Olympie ! La tradition hellénique se hérisse à la seule mention d'une si monstrueuse hérésie. Les femmes, à qui la loi de Solon interdisait – sous peine de mort – l'accès des lieux où les mâles nus se livraient à leurs fiers ébats.* »

Le Journal du 8 août montre la même aménité :

«Voilez-vous la face, ombres des Grecs du siècle de Périclès ! qui défendiez à vos jeunes filles l'accès du stade. En l'an 1928, femmes et jeunes filles, violant votre tradition, ont pénétré sur le stade, non plus seulement pour assister aux Jeux modernes, mais pour y prendre part... [...] Sont-ce bien des femmes, ces êtres humains que nous avons vus sur la pelouse, avant les épreuves, les cheveux en broussaille ... [...] Les sports athlétiques de compétition ne conviennent pas aux femmes. Elles n'ont rien gagné à l'introduction de sports féminins dans les Jeux Olympiques. »

La date du 2 août 1928 est la plus importante de la vie de Marie, après celle de son mariage avec Aurélien en avril 1927. Présent lui-même à Amsterdam pour le compte de différents médias, il l'embrasse comme jamais avant de la laisser partir pour le stade. Tous deux logent dans une petite pension de famille dans le centre d'Amsterdam, alors que la plupart des autres membres de la délégation française sont hébergés dans des écoles ou des casernes – la reine s'opposant à la construction d'un village olympique comme à Paris en 1924.

Ce 2 août, Marie court le 800 mètres olympique.

L'Allemande Lina Radke, âgée de 25 ans, championne d'Allemagne du 1000 mètres, détentrice du record du monde du 800 mètres, se pose en star. Son entraîneur n'est autre que son conjoint, manager de son club d'athlétisme. Ce 2 août, arrivant sur la piste, elle exhibe fièrement ses baskets conçues spécialement pour elle par un certain Adi Dassler³⁰.

La caméra qui filme en permanence ne lâche rien des 800 mètres. Il s'avère impossible dès les premières foulées de rattraper l'Allemande qui creuse l'écart au premier tour, et termine avec un sprint phénoménal sous les acclamations du public. Elle bat même son propre record en 2 minutes 16 secondes 8. La Japonaise Kinuye Hitomi la suit de peu.

Mais quelques secondes après, le drame : l'une des autres concurrentes, une fois passée la ligne d'arrivée, se laisse aller au sol. Fatigue légitime, soulagement de l'arrivée ? L'Histoire ne retiendra rien d'autre de ce 800 mètres d'anthologie que la vision d'une femme allongée et qui semble hors d'haleine. Une presse diffamatrice se déchaîne à partir de cette image jugée affligeante pour conclure que décidément, les femmes ne peuvent soutenir de telles distances et qu'un tel effort, au-dessus de leurs moyens, les met en danger. Ils oublient que les mêmes athlètes enchaînent depuis des années les performances sur 800 mètres ou sur 1000 mètres sans le moindre incident. Tout y passe : leur constitution fragile, leur manque d'entraînement, leur manque de motivation. Même *L'Auto* affirmera qu'une telle course est « *vraiment en dehors des possibilités féminines.* »³¹

Certains adeptes coriaces de l'exclusivité masculine n'hésitèrent pas à faire circuler délibérément de fausses informations, comme le journaliste américain John Tunis qui construisit la légende noire de ce 800 mètres. « *Sous nos yeux, sur la piste cendrée, se trouvaient onze pauvres femmes, cinq ont abandonné avant la fin de la course, et cinq se sont effondrées sur la ligne d'arrivée* », écrivit-il, sans craindre le flagrant délit de mensonge. Même en rétablissant la vérité historique (neuf femmes et non pas onze, aucun abandon, une seule femme allongée sur la piste à l'arrivée), le mal était fait.

³⁰ 20 ans plus tard, il fondera Adidas.

³¹ *L'Auto* du 14 août 1928

La voix dissonante d'un jeune pigiste français rétablissant la vérité sur l'épreuve ne réussit pas à s'imposer malgré les précisions indiscutables qu'il apportait dans sa série d'articles, ayant suivi chaque seconde de la course, à laquelle participait d'ailleurs sa propre épouse. Face à tant de mauvaise foi, le journaliste français invoqua une manipulation.

Pourtant, combien de fois, aujourd'hui comme en 1928, sur des courses de fond ou de demi-fond, voit-on des coureurs masculins se retrouver au sol quelques mètres après la ligne d'arrivée : qui oserait leur reprocher de montrer leur soulagement, voire leur fatigue ? Bien au contraire, nouveaux Philippidès, ils deviennent les héros des temps modernes.

Quant à Lina Radke, la même presse, au lieu de la louer, la dénigre pour son manque de féminité et de grâce.

Le CIO, réjoui de l'aubaine, renchérit dans l'excès et profite de ce déferlement d'agressivité pour interdire à l'avenir aux femmes les courses supérieures à 200 mètres, soutenant l'impossibilité pour elles de fournir un effort trop conséquent³². Toutefois, il conserve les épreuves d'athlétisme pour les Jeux de Los Angeles programmés en 1932. Mais là où Alice Milliat et la FSFI demandent à nouveau un programme complet, avec le soutien inattendu de Sigfrid Edström, l'IAAF réunie en congrès maintient une position restrictive, se contentant d'ajouter deux épreuves pour compenser le retrait du 800 mètres : le relais 4x100 mètres et le lancer de javelot.

Ainsi ces premiers Jeux Olympiques admettant les femmes aux épreuves d'athlétisme se retournèrent contre elles. Une période moins faste s'ouvrit pour le sport féminin, tant en France qu'au niveau mondial. La redoutable Fédération internationale d'athlétisme, l'IAAF, manœuvrant de plus belle pour réintégrer en son sein l'athlétisme féminin et le contrôler, et finit par atteindre son but. Le nombre de femmes en athlétisme chuta dans certaines délégations, notamment celle de la France qui n'envoya que deux femmes aux Jeux de Los Angeles de 1932 – la nageuse Yvonne Godart et la fleurettiste Jeanne Vidal.

Mais les graines étaient semées dans une terre féconde, et n'attendaient que d'éclorre.

Quant à Marie Morand, ou plutôt Marie Morand-Verdier, ce 2 août 1928 elle battit son record personnel sur la distance, et réitéra l'exploit aux Jeux féminins de Prague en 1930 – les avant-derniers Jeux organisés par Alice Milliat. Puis elle mit fin à sa carrière sportive, se consacra à sa ligne de vêtements de sport, et mit au monde de beaux enfants. Ses deux filles et son fils démontrèrent les mêmes qualités sportives que leur mère. Le soir, au moment du coucher, elle leur racontait non pas *La Belle au bois dormant*, mais ses exploits sur les stades.

³² Le 800 mètres féminin ne sera réintroduit qu'aux Jeux Olympiques de 1960 à Rome.

Enfant du XXème siècle, elle continua à prendre assidûment la parole dans les cercles féministes, revendiquant avec une véhémence croissante le droit de vote pour les femmes. En avril 1945, triomphante, elle mit pour la première fois son bulletin de vote dans l'urne. Elle décéda en 1984, à l'âge de 82 ans, le jour où s'ouvraient à Los Angeles les premiers Jeux Olympiques autorisant les femmes à courir le marathon. Elle ne vit jamais se concrétiser son espoir de Jeux Olympiques rassemblant un nombre strictement égal d'athlètes femmes et hommes, et ouvrant toutes les disciplines sportives sans exception aux femmes et aux hommes. Mais le rêve d'Alice Milliat est devenu réalité à Paris, en 2024, avec les premiers Jeux exactement paritaires de l'Histoire.

Alice Verdier, l'arrière-petite-fille de Marie et Aurélien, âgée de 27 ans, prit le départ du marathon olympique de Paris 2024. Son temps de 2 heures 24 minutes, mieux que le record de France, ne lui permit pas d'accéder au podium. Mais elle peut encore progresser.

Que sont-ils devenus ?

Lucie Bréard (1902-1988)

A partir de 1923, Lucie se tourne vers le football et ne fera plus d'athlétisme que de façon très épisodique, abandonnant la compétition. Le 15 juillet 1924, elle épouse André Jurion, et le couple s'installe en Anjou. Elle décède à Saumur en 1988, à 86 ans, sans jamais cesser de s'intéresser au sport. Elle assistera même aux Jeux Olympiques de Montréal en 1976.

Pierre de Coubertin (1863-1937)

Il abandonne la présidence du CIO en 1925, après les Jeux de Paris qui resteront son apothéose personnelle. Il ne cachera pas son désappointement de voir son successeur, le Belge Henri de Baillet-Latour, ouvrir la porte aux femmes sur 5 épreuves d'athlétisme des Jeux d'Amsterdam en 1924. Il s'éteindra à Genève en 1937. Il repose à Lausanne – mais son cœur a été transféré à Olympie. Pierre de Coubertin restera dans l'histoire du sport un personnage légendaire et controversé, visionnaire et réactionnaire, colonialiste, humaniste, doté de qualités de conviction et de négociation sans égales, d'une ténacité et d'une force de caractère peu communes.

Dans le hall d'entrée du Comité national olympique et sportif français, sa statue se dresse aux côtés de celle d'Alice Milliat.

De nombreuses installations sportives en France portent son nom, mais pas plus que celles portant le nom d'Alice Milliat.

Henri Desgranges (1865-1940)

L'homme qui créa le Tour de France ne cessa d'innover et d'inventer pour que l'épreuve se renouvelle : mise en place de la course par équipes nationales, création de la caravane publicitaire, instauration de droits de passage dans les villes-étapes. Le Tour de France 1939 se termine peu avant le déclenchement de la guerre. Henri Desgranges devra renoncer à organiser un Tour de France 1940. Il garde jusqu'à son décès en 1940 la direction de *L'Auto*. Une stèle a été érigée en son honneur au col du Galibier.

L'Auto cessera de paraître en septembre 1944 : le quotidien sportif sera mis en cause pour ses positions pendant l'Occupation, notamment en 1943 et 1944.

Jacques Goddet, co-directeur du Tour de France, lance en 1947 un nouveau titre : *L'Equipe*.

Sigfrid Edström (1870-1964)

Il garde la présidence de la Fédération internationale d'athlétisme jusqu'en 1946, année où il est élu président du Comité International Olympique. La neutralité de la Suède pendant la 2^{ème} guerre mondiale lui permet une liberté de manœuvre et le maintien du contact avec tous ses pairs. Il travaillera également à nouer des liens avec l'URSS qui sera admise aux Jeux d'Helsinki en 1952, dernière année de sa présidence.

Dans une lettre à son successeur Avery Brundage, il écrit « Vous savez combien Alice Milliat et le mouvement sportif féminin nous ont causé de problèmes. Je souhaite que toute cette chose disparaisse de la surface de la terre. »

Marie Houdré (1883-1982)

Marie Houdré poursuit sa carrière médicale, notamment comme cheffe du département anti-tuberculeux de Ploermeur. L'Assistance publique lui décernera une médaille d'honneur.

Elle se distingue par des publications reconnues, dont un Guide pratique d'hygiène et de médecine de la femme moderne (1928). Elle se remarie en 1926, et re-divorce en 1931.

Même si la barette ne connaîtra jamais les développements espérés par Marie Houdré, son action inlassable permettra néanmoins dans les années 60 l'émergence du rugby féminin tel qu'il est pratiqué aujourd'hui. Elle le verra de ses propres yeux, avant son décès en 1982.

La Fédération française de rugby n'oublie pas son rôle majeur en faveur du rugby puisqu'elle l'honore, en 2019, en l'inscrivant à la première ligne de son Mur des légendes,

Mary Lines (1893-1978)

Après avoir tout gagné, cette reine du sprint détentrice de plusieurs records du monde abandonne la compétition en 1924, travaille comme serveuse et se marie. Elle décède en 1978, âgée de 85 ans, dans un accident de la circulation, alors qu'elle partait poster son courrier de Noël. Elle a couru une dernière fois mais n'a pu éviter le véhicule...

Marie Marvingt (1875-1963)

Après la première guerre mondiale, elle s'investit dans son grand projet, l'aviation sanitaire. Elle multiplie les interventions et conférences sur le sujet - plus de 3 000 tout au long de sa vie. En 1934, elle réalise d'ailleurs – au Maroc - un film intitulé *Les Ailes qui sauvent*. En 1935, elle crée une formation correspondant à ce service sanitaire aérien. Pendant la Seconde Guerre mondiale, Marie Marvingt travaille comme infirmière de l'air. Elle invente même un nouveau type de suture chirurgicale qui permet de recoudre les blessures plus rapidement sur le champ de bataille pour éviter les infections.

Infatigable, à 84 ans elle passe son brevet de pilote d'hélicoptère ; à 86 ans, elle réalise un Paris-Nacy à vélo.

En 1963, elle décède, seule, anonyme, dans une relative pauvreté, sans retraite ni famille, n'ayant jamais eu d'enfants, dans un hospice de Laxou près de Nancy.

Encore aujourd'hui, elle reste la femme la plus décorée de France.

Alice Milliat (1884-1957)

Après les Jeux d'Amsterdam de 1928, où elle figure parmi les membres du jury d'appel, Alice Milliat organise les Jeux féminins de Prague en 1930 (270 athlètes de 17 pays), et de Londres en 1934 (250 athlètes de 18 pays). Les deux éditions connaîtront un remarquable succès, tant au niveau de l'organisation que de l'affluence, du retentissement médiatique, et surtout des performances des athlètes.

Mais les manœuvres de Sigrid Edström pour prendre le contrôle de l'athlétisme féminin finiront par payer. En parallèle, le comité International Olympique persiste dans son refus d'élargir les épreuves d'athlétisme ouvertes aux femmes.

En 1936, quelques mois avant la mort de Pierre de Coubertin, Alice Milliat abandonne la présidence de la Fédération sportive féminine internationale dont le délitement commence, sous les attaques de la Fédération internationale d'athlétisme de plus en plus puissante, et pour des raisons financières.

A compter des Jeux d'Amsterdam, les années d'avant-guerre viendront rogner les acquis d'Alice Milliat et l'image de la femme véhiculée par les régimes autoritaires qui se mettent en place³³ ira à l'encontre de son émancipation, particulièrement de son émancipation par le sport.

Mais les graines étaient plantées...

Alice Milliat retombera lentement dans l'anonymat. Elle abandonne son domicile de la rue de Varenne pour s'installer dans le quartier Saint-Georges et recherche du travail comme sténodactylographe. Le monde sportif l'oubliera peu à peu.

Elle décède en 1957, et sera enterrée conformément à son souhait dans sa ville de Nantes, dans une tombe ne portant aucune plaque. La mémoire de son œuvre inlassable et acharnée pour le sport au féminin disparaîtra elle aussi.

Jusqu'aux années 2010 qui voient le début d'un mouvement de réhabilitation d'Alice Milliat. Ouvrages, documentaires, vont la faire sortir de l'ombre et rappeler le combat de sa vie : la promotion et le développement du sport féminin. Son nom est donné à des équipements sportifs, à des voies publiques, à Nantes et dans le reste de la France. Une Fondation Alice Milliat voit le jour, avec vocation de soutenir des projets et des opérations développant et valorisant le sport féminin, et des trophées Alice Milliat sont décernés chaque année.

³³ Le régime de Vichy interdira même le football féminin.

Le Comité national olympique et sportif français (CNOSF) a également souhaité mettre à l'honneur Alice Milliat. Interrogé sur l'idée d'une statue dans le hall du CNOSF par une journaliste, Denis Masegla, l'ancien président de cette institution majeure du sport français a répondu à la journaliste : « *On peut respecter l'œuvre d'Alice Milliat, mais il n'y a qu'un Pierre de Coubertin au monde et il continuera à régner seul dans notre hall, mais je m'engage à étudier quelque chose, une médaille ou une plaque peut-être, mais pas de statue, ça non !* ». La statue d'Alice Milliat se dresse dans le hall du CNOSF aux côtés de celle de Pierre de Coubertin. Elle a été inaugurée le 8 mars 2021 en présence de la ministre des sports Roxana Maracineanu.

Jane Misme (1865-1935)

D'une santé très dégradée, Jane Misme cesse de diriger *La Française* en 1924. Le journal paraîtra à un rythme mensuel jusqu'à la seconde guerre mondiale.

Elle s'implique avec Cécile Brunschwig dans l'organisation en 1929 des Etats généraux du féminisme, lancés par le Conseil national des femmes françaises. L'objectif de cette manifestation était d'« établir le programme minimum de réformes que les femmes s'attacheraient à faire aboutir le jour où le droit de vote leur serait accordé. » Deux autres éditions suivront.

Elle décède le 23 mai 1935.

Violette Morris (1893-1944)

Cette personnalité tapageuse et clivante n'en finit pas de faire parler d'elle sous toutes les coutures possibles. Elle sera interdite de participation aux Jeux Olympiques de 1928, sa licence n'ayant pas été renouvelée du fait de son procès où on lui reproche ses tenues, au stade et à la ville, sa consommation d'alcool et de tabac, et surtout, son comportement inapproprié dans les vestiaires envers d'autres sportives. Mauvais exemple pour la jeunesse, conclut le tribunal. Mais Violette Morris a plus d'une vie dans son sac. Elle se passionne pour la course automobile à laquelle l'a initiée son mari – dont elle a divorcé en 1923. Elle se fait même pratiquer une mastectomie pour pouvoir mieux tenir son volant. Elle ouvre une boutique de pièces détachées pour l'automobile. Elle se lance dans le music-hall, s'essaie au chant lyrique, fréquente les milieux culturels parisiens où on lui prête plusieurs liaisons hétéros et homos. Son ami Jean Cocteau s'inspire d'ailleurs du couple qu'elle forme avec Yvonne de Bray pour écrire *Les monstres sacrés*.

Mais la véritable controverse et les pires scandales autour du nom de Violette Morris résident dans ses problématiques accointances avec l'Allemagne nazie et son comportement pendant l'occupation, qui construisent sa légende noire. A-t-elle été réellement une espionne au bénéfice du Reich, remettant notamment aux Allemands les plans du fort du Hackenberg, a-t-

elle mérité son surnom de « hyène de la Gestapo », tortionnaire de résistantes, les thèses s'affrontent. Ses activités collaborationnistes sont incontestables, et trop d'archives ont disparu... Le 26 avril 1944, elle est abattue par un groupe de maquisards dans la voiture qu'elle conduisait, transportant cinq personnes qui connaîtront le même sort, dont deux enfants. L'ordre venu de Londres ne prête pas à confusion « Abattre immédiatement et par tous moyens espionne Violette Morris. Fin. »

Fin de la vie ou plutôt des mille vies d'une scandaleuse dont le palmarès sportif encore aujourd'hui force l'admiration.

Pierre Payssé (1873-1938)

Le Fémina Sport lui doit largement ses succès et la diversification des disciplines qu'il a connue entre les deux guerres : le rugby, le football, le hockey, le basket, et bien d'autres disciplines s'ajoutent à la gymnastique. Le Fémina Sport devient l'un des plus importants clubs de France avant la 2^{ème} guerre mondiale, au moment où s'éteint Pierre Payssé, son fondateur et son moteur.